



LETTRES

DU

MARÉCHAL DE MOLTKE

SUR L'ORIENT

TRADUIT DE L'ALLEMAND



PARIS

SANDOZ ET FISCHBACHER, EDITEURS

33, RUE DE SEINE, ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

—

1872

LETTRES

DU

MARÉCHAL DE MOLTKE

SUR L'ORIENT

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LETTRES

DU

MARÉCHAL DE MOLTKE

SUR L'ORIENT

TRADUIT DE L'ALLEMAND



PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE, ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1872

Quelques extraits du livre que nous publions ont paru, il y a quelques jours, dans le *Temps*. Ce journal les a fait précéder d'une préface qui met parfaitement en lumière la nature et la valeur de l'ouvrage. Nous ne croyons pouvoir mieux faire pour le recommander à l'attention du public français, que de placer cette préface sous ses yeux :

Les éditeurs.

Ce livre, curieux à plus d'un titre, est la traduction d'un recueil d'impressions de voyage et de séjour en Turquie et dans l'Asie Mineure. L'ouvrage n'est pas très-récent, puisqu'il a paru en 1841, et que les lettres dont il se compose vont seulement de 1836 à 1839 ; mais l'Orient change si peu que l'intérêt même de l'actualité est loin d'avoir disparu de ces pages, et, d'autre part,

le touriste auquel nous avons à faire est un observateur comme il y en a peu, un esprit que tout intéresse et qui sait rendre compte de tout. La nature, la topographie, la mythologie, les antiquités, l'histoire, la politique, la stratégie lui sont également familières, et il serait assurément difficile de rencontrer un volume qui témoignât d'une intelligence plus ouverte et plus fournie, et d'un plus vaste ensemble de connaissances parfaitement assimilées. Le nom de l'auteur, qui n'est pas indiqué, mais qui n'est pas un mystère, crée un intérêt de plus, intérêt douloureux pour nous, mais d'une douleur qu'il faut surmonter quand il s'agit de s'instruire. Ces notes de voyage sont, en effet, du maréchal de Moltke, l'intraitable ennemi de la France. L'intérêt principal qu'elles nous offrent, et qui peut nous être profitable, c'est de montrer quel était déjà, à une époque fort dissemblable de la nôtre, sous des souverains très-pacifiques et fort éloignés des ambitions plus récentes de la Prusse, le degré d'instruction et de culture du corps d'officiers prussiens. M. de Moltke ne pouvait guère être à ce moment que capitaine ou tout au plus chef de bataillon et si l'on doit admettre qu'il était exceptionnellement doué, c'est évidemment à l'organisation dont il faisait partie qu'il faut attribuer le développement complet et harmonique de ses facultés.

C'est surtout aux militaires que nous signalons cet ouvrage. Ils y trouveront de l'instruction, de nombreux motifs de réflexion et d'émulation, et aussi de l'agrément, car celui que les Allemands appellent le général taciturne ne paraît pas avoir, quand il était plus jeune, dédaigné la bonne humeur et l'esprit. Son séjour en Orient correspond à la réforme entreprise par le sultan Mahmoud, et au conflit de la Porte avec son puissant vassal Méhémet-Ali ; il s'arrête à la bataille de Nisib

(1839). Le sultan, qui cherchait dans toute l'Europe des auxiliaires pour sa réforme, et qui s'était piqué, entre autres, d'introduire dans ses États quelque chose de semblable au système de la landwehr, avait demandé à la Prusse des officiers instructeurs. M. de Moltke fit partie de cette mission militaire; mais il ne se borna pas à instruire des recrues; il dressa des cartes, fit d'importants travaux topographiques, et rendit notamment à la science un service signalé, en explorant, non sans péril, certaines parties peu connues du cours de l'Euphrate. Finalement, il fut attaché à l'état-major du général Hafis-Pacha, qui perdit, contre ses conseils, la bataille de Nizib. Les généraux ottomans avaient, même après la réforme, la fâcheuse habitude de consulter des mollahs en même temps que des officiers, et c'était ordinairement l'avis des mollahs qui l'emportait.

L'ouvrage de M. de Moltke se compose d'une série de lettres adressées à des amis, sans intention de publicité. Elles ont été réunies après coup, et publiées avec une préface du célèbre géographe Charles Ritter.

LETTRES

SUR L'ORIENT

I

Visite rendue au pacha de la Nouvelle-Orsowa. — Voyage à travers la Valachie. — Bucharest.

Bucharest, le 25 octobre 1835.

Au sud de la Vieille-Orsowa et dans son voisinage immédiat s'élève, du sein des flots du Danube, une île portant une forteresse turque. Les Autrichiens, qui l'ont bâtie, l'ont appelée la Nouvelle-Orsowa. Les Turcs se sont emparés de la place, et, quoique leurs frontières aient été reculées des Karpathes au Balkan, un pacha réside jusqu'à ce jour à Ada-Kalessi, le fort de l'île. Ici s'élève, semblable à un avant-poste poussé au loin dans les terres chrétiennes, un dernier minaret, du haut duquel est annoncée la religion du prophète, et les Turcs, chassés de leur propre territoire, la Serbie et la Valachie, trouvent un refuge dans cette île.

On permit à mon compagnon de voyage, le baron de

B..., et à moi, de rendre visite à Son Excellence turque, mais à condition de nous faire accompagner d'un employé des douanes et d'un préposé à la santé publique. Une quarantaine de quinze jours nous serait imposée avant notre retour sur le territoire autrichien, si nous entrions dans le moindre contact avec des personnes ou des objets susceptibles d'être infectés de la peste. Cette menace était moins terrible pour nous qui voulions nous rendre en Turquie, que pour les deux employés obligés de revenir sur leurs pas. Aussi, l'un d'eux eut-il fort à faire pendant notre audience pour écarter de sa longue canne une plume que le courant d'air promenait çà et là, à terre.

Osman-Pacha fit un accueil très-gracieux aux deux étrangers qui arrivaient du pays lointain de « Trandebourg. » Il nous offrit du café et des pipes, et nous permit de visiter sa forteresse. Le pacha est un fort bel homme, avec une barbe épaisse et rousse. Il est plus mal logé que le maire d'aucun de nos villages. Son palais est une remise en bois, accolée à un bastion détaché. En dépit du froid le plus sensible, nous étions assis dans une pièce à demi ouverte, sans vitres. Nous avions endossé notre habit français, précaution fort inutile; et, tandis que nous grelottions, Son Excellence, enveloppée de trois fourrures, l'une plus grande et plus ample que l'autre, paraissait fort à son aise.

Dans la ville, nous fûmes surpris de la malpropreté des rues étroites. Les vêtements des hommes étaient rouges, jaunes, bleus, des couleurs les plus criardes, mais tous en lambeaux. Les femmes glissaient voilées, semblables à des spectres. Toutes les maisons portaient des traces de ruine, et je crois vraiment que depuis la conquête de la forteresse pas une de ses tuiles n'a été réparée.

Le 31 octobre, nous poursuivîmes notre voyage à tra-

vers la Valachie. Si je ne puis que porter un jugement défavorable sur ce pays, je dois rendre hommage à la vérité, en prévenant que je n'ai vu que la partie affreusement ravagée dans la dernière campagne. Peut-être les contrées du nord sont-elles en meilleur état. Nous avons été surpris, en outre, par une pluie qui a duré plusieurs jours, sans interruption, et je m'estimai trop heureux de faire au moins en bonne et agréable compagnie ce pénible voyage.

Nous avions fait à Orsowa l'acquisition d'un char à bancs, car les véhicules valaques sont comme des voitures d'enfants, hauts tout au plus de deux pieds quatre pouces, et si étroits, si courts, qu'un homme à peine peut y prendre place, n'eût-il que le peu de bagages que nous emportions. A la voiture, il n'y a pas un morceau de fer : essieu, moyeu, tout est en bois. L'on chercherait aussi en vain un morceau de métal au harnais. Bientôt nous trouvâmes les rivières gonflées à tel point que l'eau entra jusque dans notre grande voiture, et que nous nous félicitâmes de n'être point assis encore deux pieds plus bas. Mais notre carrosse passait pour une voiture-monstre en Valachie ; on attela huit chevaux de plus, et aux passages difficiles, l'on ajoutait des buffles. Partout où la route s'y prêtait, nous avancions au grand galop, avec accompagnement de grands cris des postillons. Ceux-ci montaient de petits chevaux sans selle, et touchaient presque la terre de leurs pieds. Leurs cris avertissent la poste de loin, et lorsqu'on entre dans la cour non fermée d'une cloison, l'on trouve les chevaux tout prêts.

La pluie tombait, infatigable, du ciel, et mon chapeau était tellement trempé que je le jetai de la voiture. A Crajowa, nous fûmes réduits à faire porter nos fourrures au boulanger, pour les faire sécher : on nous les rendit à moitié brûlées, comme une sorte de pâtés. Dans les villages nous ne trouvions ni logement, ni nourriture,

ni boisson. Les postes même sont de misérables cabanes, ou pour mieux dire, des cavernes creusées dans la terre, avec un toit couvert de branches d'arbre. La misère dépasse tout ce que j'avais conçu jusqu'ici.

Ce fut une agréable surprise de trouver un hôtel à Bucharest: nous n'en avions point vu depuis notre départ d'Orsowa.

Notre consul nous a présentés au prince Alexandre Ghika et nous a introduits dans plusieurs familles de Boïards. Le prince nous a offert un dîner et a donné des ordres pour une revue, mais un ouragan de neige l'a fait décommander.

Quoique nous nous trouvions presque au même degré de latitude que Gênes, où j'ai joui l'année dernière, à la même époque, de l'été le plus beau, l'hiver, ici, a étendu sur tout son manteau de glace. Nous parcourons la ville, les casernes, les salons et nous faisons nos préparatifs de départ pour Constantinople.

A Bucharest, l'on voit les cabanes les plus pauvres à côté de palais dans le style le plus moderne et d'églises d'architecture byzantine ; la misère la plus profonde règne à côté du luxe le plus raffiné; l'Asie et l'Europe paraissent se rencontrer dans cette ville.

II

État de la Valachie. — Traces d'un long esclavage. — Consulats. — Influence faible du gouvernement sur le pays. — Comparaison avec la Serbie.

La Valachie ne figure que depuis cinq ans au rang des pays chrétiens. Elle ne s'y est élevée que sous la condition d'une double dépendance, mais elle a le droit de régler librement son administration intérieure. L'Europe attend donc avec un sympathique intérêt les signes de l'amélioration de son état.

La physionomie du pays porte les traces les plus terribles d'un long esclavage. Les villes sont encore à moitié ruinées, pleines de décombres, sans remparts, sans portes, car tout acte de défense avait passé jusqu'ici pour un crime. La résistance s'étant montrée si souvent vaine et fatale, le Valaque ne pensait plus à d'autre moyen de salut que la fuite. Dès qu'une troupe de Turcs passait le Danube, tous ceux qui avaient quelque chose à perdre se réfugiaient dans

les forêts de la Hongrie ou en Siebenburgen. Les Boïards donnaient toujours l'exemple, et dans l'espace de quarante ans la population valaque avait pris sept fois la fuite.

Les villages sont en quelque sorte cachés dans les vallées, car ceux qui restaient au pays cherchaient un refuge dans leur pauvreté, dans leur misère et dans l'obscurité. Quel aspect vous offrent aujourd'hui encore ces villages sans jardins, sans arbres fruitiers, sans églises, et j'allais dire sans maisons, car elles sont enfoncées dans la terre et couvertes seulement d'un toit de branches! Des moulins, des hôtels, des allées, des plantations, des ponts, des châteaux, on n'en aperçoit pas pendant des journées entières de marche.

La plaine est entièrement privée d'arbres ; un tiers en est couvert de buissons de chênes. Il est naturel que personne n'ait songé à faire des plantations, et les belles forêts produites par la nature sont ravagées à tel point, que l'on conçoit à peine que la méchanceté, la négligence, le déchaînement des passions humaines puissent amener une telle ruine. Il sera également difficile de convertir ces plaines en bois ou en champs de blé. Un cinquième à peine des terres arables est cultivé; le pays ressemble à un désert, mais à un désert qui n'attend que des mains diligentes pour récompenser leur peine au centuple. Un petit nombre seulement de Boïards travaillent eux-mêmes la terre; la plupart résident dans les villes. Dans les villes on trouve aussi concentrées les églises, qui manquent à la campagne. Les Boïards ont dégénéré depuis les derniers bouleversements. Cette noblesse n'est pas ruinée, parce que l'oppression sous laquelle le campagnard gémissait a diminué : le prix des terres s'est élevé au contraire d'une façon extraordinaire. Mais ils vivaient autrefois du produit des charges qu'ils vendaient ou faisaient valoir eux-mêmes, et ces charges sont remplies maintenant

par des fonctionnaires à appointements fixes. C'est déjà un bienfait que la charge la plus élevée du pays, celle de l'Hospodare, ne soit plus vénale. Dans l'espace de soixante-dix ans, la Valachie avait eu quarante gouvernants; aujourd'hui, la dignité d'Hospodare est viagère, mais elle n'a jamais été héréditaire, et c'est peut-être là qu'il faut chercher une des causes principales du lent développement de ce pays.

L'arbitraire des seigneurs possesseurs de terres est limité ; il y a des tribunaux, où le sujet peut poursuivre son droit. Les corvées ayant été restreintes, il a gagné du temps et des forces; mais les forces, le temps et la liberté sont des besoins qui n'ont pas de valeur pour lui et qu'il n'utilise pas. Il préfère rester dans l'état où il a passé son enfance et sa jeunesse et qui lui est devenu cher. De père en fils se transmet l'habitude de ne jamais cultiver plus de terres qu'il n'en faut rigoureusement pour sustenter la vie; ce qui passerait cette mesure serait la proie de l'ennemi ou des gouvernants. Habitué à se contenter de peu, le Valaque ne connaît point les mille besoins d'autres nations ; il craint moins la privation que le travail, la misère de la barbarie que la gêne de la civilisation. La race est singulièrement belle et grande; la langue est fille du latin et ressemble encore aujourd'hui à la langue italienne. Mais le joug turc a depuis longtemps brisé l'énergie de ce peuple. Les armes lui sont devenues étrangères, il se rend à toutes les exigences du maître. Tout homme bien vêtu impose au Valaque; celui-ci le croit autorisé à lui donner des ordres et à lui demander des services. Jamais le Valaque ne témoignera sa reconnaissance, lors même qu'un cadeau dépasse de beaucoup son attente; mais il accepte avec le même silence tous les mauvais traitements qu'on lui inflige. Il est imprudent, à ses yeux, de révéler sa joie; inutile de trahir sa douleur. En revanche, on le trouve toujours gai, lorsqu'il lui est donné dans une

misérable caverne, de sécher au feu ses lambeaux trempés par la pluie, de griller des épis, et, ce qui plus est, de fumer sa pipe. Du reste, il n'y a dans ces habitations ni pain, ni vivres, ni pot, ni aucun autre ustensile. Le Valaque porte son couteau, sa pipe et sa blague à tabac à sa ceinture; lorsqu'il sort de sa maison, il n'y laisse rien qu'il vaille la peine de conserver. On ne peut donc espérer que peu de chose de cette génération.

Le travail des colons immigrants serait ici amplement récompensé, si la propriété était protégée. Mais les étrangers sont une charge pour le gouvernement. Ceux qui se sont placés sous la protection d'un consul, ne sont point soumis aux lois du pays. Le gouvernement ne peut ni leur imposer directement des contributions, ni les juger, ni les punir, et même pour des délits de police correctionnelle, il est obligé de s'adresser aux consuls. Le consulat autrichien seul passe pour avoir 5000 protégés. Les Allemands sont placés souvent sous la protection de l'Angleterre, les Français sous celle de l'Allemagne; des sujets valaques mêmes trouvent moyen de se soustraire par cette voie aux recherches de leur propre gouvernement. La Russie a renoncé à cet abus, mais elle exerce une influence indirecte, puissante, dans le pays.

Il est probable que la Valachie possède de grands trésors en métaux précieux et autres. Les fleuves roulent des grains d'or tellement nombreux que les tsiganes s'en servent pour payer leurs impôts au gouvernement; en plusieurs endroits le mercure sort de la terre, et le sel, qui couvre la terre en quantité, forme un des revenus principaux du gouvernement. Mais nulle part on n'a fait quelque chose qui ressemble à une exploitation des mines. On a voulu expliquer ce manque d'initiative par des traités secrets, mais la véritable raison en est probablement dans les grands capitaux que réclame le creusement des mines et qui ne portent point

immédiatement d'intérêts. Un prince héréditaire ne craindrait point de risquer des avances qui rapporteraient des revenus si riches. Mais Alexandre Ghika est-il bien en position de les faire?

On établit un service qui sillonne le pays dans les principales directions, et, dans la belle saison, il fonctionne d'une façon très-rapide, mais fort incommode pour le voyageur. Mais comme on n'a pas encore fait le moindre préparatif pour établir des ponts ou pour construire des routes, il est presque impossible, après des ondées successives, d'aller sur cette lourde terre glaise d'un endroit à l'autre. Les fleuves, qui se précipitent des Carpathes, remplissent leurs larges lits dans la plaine et interrompent toute communication. Il n'y a point de routes dans ce pays, le Danube ne fait que longer la frontière, et les rivières qui y affluent ne sont point navigables et ne peuvent guère le devenir. Le Danube n'est donc guère plus pour la Valachie qu'une ligne de défense contre la peste turque. Mais les établissements de quarantaine sont de telle nature que tout voyageur fera sagement de les éviter. Ils inspirent une si maigre confiance que l'Autriche maintient ses établissements « de contumace » sur les frontières de la Valachie.

L'on est surpris de trouver dans ce désert une ville comme Bucharest, avec près de 100 000 habitants. A Bucharest il y a des palais, des cercles, des théâtres, des marchands de modes, des journaux, des équipages; mais dès qu'on met le pied hors la porte, l'on retombe dans la barbarie. On a fondé une société de naturalistes et des fermes modèles, mais la pomme de terre même n'est pas encore introduite en Valachie. En ville on voit la cour, mais à la campagne on n'aperçoit pas le gouvernement. Les améliorations faites jusqu'ici en Valachie, les paysans émancipés, ses charges diminuées, les impôts limités et fixés, les postes établies, les lignes de

défense tracées contre la peste, les rues de la ville pavées, 6000 miliciens levés et formés : presque tout cela est l'œuvre de l'occupation russe sous le général Kisseleff. Mais il est juste de dire que le général russe avait le pouvoir de faire bien des choses que le prince valaque ne peut point tenter ; au surplus, le temps écoulé est trop court pour que la situation d'un pays si longtemps et si cruellement éprouvé ait pu s'améliorer d'une manière satisfaisante.

La Serbie est sous plusieurs rapports l'opposé de la Valachie. En Serbie il n'y a ni Boïards ni autre noblesse, ni grande ville, ni cour ; il n'y a que le peuple et le prince régnant. Milosch, cet homme extraordinaire, a conquis à la pointe de l'épée la liberté de ses compatriotes, mais il a dédaigné de fonder leur état civil. Sans doute, il a bien fait de repousser les propositions de ceux qui voulaient transporter de la Seine sur la Morawa les chambres, les élections, bref, une copie de la « Charte vérité » ; mais le pays avait incontestablement besoin de lois. Le prince s'est réservé à lui seul le pouvoir, il a transporté l'ordre d'un camp dans l'administration de l'État. Il se considère comme le seul propriétaire terrien dans toute l'étendue de l'État, parce qu'à l'époque où les Turcs soumirent cette contrée, le droit de propriété des Serbes s'éteignit et passa au sultan. Milosch tient les possesseurs actuels de terres pour des vassaux, non pour des propriétaires. Leurs fils héritent de leurs biens ; mais ils ne peuvent les léguer à des parents. Toutefois les Serbes croient avoir racheté de leur sang le droit de leurs pères. Il paraît enfin que Milosch a pris en mains tout le commerce, surtout le commerce des porcs si important et si productif pour la Serbie : il s'y était livré lui-même pendant sa jeunesse. Il a amassé ainsi des richesses immenses, et ce monopole a provoqué des réactions, bien plus que certaines décisions juridiques sanglantes.

Pendant son séjour à Constantinople, on avait fait à Milosch Obrénowitsch un accueil d'une distinction rare; il est réellement dévoué à la Porte, car il est assez avisé pour s'apercevoir que sa principauté n'existe que par elle. Dans l'intérieur du pays, il règne par le souvenir de grands services rendus, par la concentration entre ses mains de tout le pouvoir matériel, par l'influence d'une fortune colossale. A l'extérieur, il est puissant par les aptitudes militaires solides des Serbes. Sa milice n'est pas nombreuse, mais tout Serbe sait manier les armes, dont la possession est le prix de si longs combats.

III

Traîneaux valaques. — Gjurgew. — Roustschouk. — Voyage avec les Tartares. — Schumla. — Bains turcs. — Le Balkan. — Adrianople. — Arrivée à Constantinople.

Constantinople, le 29 novembre 1835.

Après un séjour d'une semaine à Bucharest, nous continuâmes notre voyage en traîneau. Ce qu'on appelle de ce nom flatteur est à vrai dire une claie attelée de quatre chevaux, si courte et si étroite que nos jambes s'élevaient plus haut que le bord, et qu'avec le mouvement si rapide, on ne se maintenait en place qu'avec une peine extrême. Nous n'avions pas encore atteint le premier relais que notre postillon avait fait une chute et que j'étais tombé deux fois du traîneau. Le conducteur de la voiture-miniature n'en tenait aucun compte ; il poursuivait sa course furieuse avec ses petits chevaux, et l'on avait toutes les peines du monde à lui faire comprendre, à force de cris, qu'il avait perdu une partie essentielle de son chargement. Les rivières avaient débordé sur les chemins, et je te laisse à penser quelle

jouissance c'était de passer dans un traîneau haut de un pied à travers des inondations hautes de trois pieds.

Le plus grand inconvénient pour le voyageur européen, c'est l'absence complète d'hôtels dans ces pays. Lorsqu'on arrive le soir, affamé, trempé et à moitié gelé dans une ville, on ne trouve à prix d'argent ni chambre, ni lit, ni souper. Il me fallut un billet du prince pour nous faire admettre, à Gjurgew, dans une maison particulière.

Cette ville porte encore des traces visibles des ravages de la dernière guerre. Du côté de la terre, la forteresse est démantelée; sur le Danube, plusieurs retranchements sont restés debout avec leur revêtement. Sa situation sur un fleuve navigable relèvera rapidement la ville; maintenant déjà s'élèvent, à côté des églises avec leurs coupoles byzantines, plusieurs bâtiments en pierre d'apparence imposante.

Le lendemain, nous passâmes le fleuve qui est ici très-large et qui forme plusieurs îles; le vent nous aida à remonter jusqu'à Roustschouk, et là nous mîmes pied à terre : nous étions en Turquie.

Tout, dans cette ville, nous parut nouveau et extraordinaire. Notre étonnement égalait celui que manifestaient à notre vue les habitants. Notre chemin nous amena devant le palais du pacha; c'est une grande maison qui menace ruine, aux fenêtres grillées, au toit proéminent. Nous parcourûmes ensuite le bazar, une longue rue entre deux rangées de magasins; les toits en étaient tellement rapprochés que l'on était garanti contre la pluie et l'ardeur du soleil. Des pipes, des harnachements, des tissus de coton et de soie, des fruits, des bottes et des pantoufles : voilà les seuls objets mis en vente sur ce marché. Enfin, nous arrivâmes au hann ou hôtel turc. Le voyageur y trouve un abri, mais rien de plus. Un pacha riche quelconque bâtit un pareil hô-

tel comme une sorte de fondation pieuse, mais personne ne songe à le meubler ni à le maintenir en état. Tous les hanns ont leur fontaine, les plus riches ont en outre une mosquée et un bain; mais le voyageur est réduit à apporter lui-même sa couchette et ses vivres. Je fus particulièrement surpris de ne pas même trouver de vitres dans une ville affligée d'un si rude hiver. Les fenêtres étaient toutes grandes ouvertes ou fermées tout au plus avec du papier.

Nous avions apporté de Bucharest une recommandation pour un marçhand grec qui s'était établi à demeure dans le hann et qui nous fit partager sa natte de paille, ses coussins et ses repas. Je conclus aussi un marché avec un Tartare qui entreprit de nous transporter avec nos bagages à Constantinople et de nous procurer en même temps la nourriture.

A l'aube, nous nous mîmes en marche. Notre caravane était composée de cinq cavaliers et de sept chevaux. En tête marchait le guide, un Arabe dont la figure brunie paraissait un peu déplacée dans ce blanc paysage d'hiver. Le fils du désert brûlant s'enfonçait souvent dans la neige jusqu'à l'étrier. Il était suivi du surudschi avec le cheval chargé des bagages; nous fermions la marche avec le Tartare. Nous étions tous armés et nous portions dans notre droite le kamtschik, une longue pipe à tuyau court.

Aux portes de Bucharest, la route gravit une hauteur considérable d'où la vue s'étend sur toute la ville. Je ne pus contempler sans étonnement cette forteresse turque qui, avec ses lignes longues, dominées et enfilées, sans ouvrages avancés, à moitié armée, avait fait une si vigoureuse résistance. La défense avait dû être très-opiniâtre, ou l'attaque très-molle; peut-être les deux circonstances s'étaient-elles réunies.

Avant l'arrivée du froid, des pluies continuelles avaient détrempé la terre glaise lourde. Maintenant, toutes ces

inégalités du sol étaient gelées et couvertes d'une neige profonde, mais molle. Nous faisions donc une course pénible et dangereuse.

Les Tartares, partis avec l'aube, ne s'arrêtent que le soir. Les chevaux font souvent douze à quinze lieues sans manger. En descendant les côtes, on se lance au galop, même sur les chemins les plus difficiles. Du plus loin qu'on aperçoit l'endroit où l'on passera la nuit, tout le monde se donne carrière, et c'est alors une course folle, entremêlée du cri d'Allah, sur un pavé qui menace de vous casser le cou, par des rues étroites, en pente, jusque dans la cour du hann ou caravansérail. Le surudschi promène encore les chevaux pendant une heure; le cavalier tire ses bottes amples et s'étend sur le coussin près de la cheminée. On apporte la cafetière et le lavoir, puis une tasse mignonne sans assiette, mais sur un piédestal en laiton, le café sans sucre ni lait, avec le dépôt dans la tasse. Ensuite paraît la pipe; finalement on étend devant vous un cuir sur lequel on place une écuelle remplie de pillaw, après quoi chacun se couche tout habillé. Il faut être d'une santé robuste et habitué à voyager à cheval, pour supporter une pareille excursion.

Le deuxième jour, à la nuit tombante, nous atteignîmes Schumla. Après avoir gravi la hauteur sur laquelle est bâti le fort de Strandcha, on jouit d'une vue magnifique sur la ville avec ses minarets charmants et ses grandes casernes, sur les montagnes abruptes qui se dressent derrière elle, et la vaste plaine qui s'étend jusqu'au Danube. Les contre-forts du Balkan embrassent Schumla sous forme de fer à cheval, et le côté ouvert est défendu par des retranchements. La ville est plus gaie et mieux bâtie que Roustschouk, la mosquée principale est gracieuse et belle.

La faim, le froid, la fatigue provenant d'une course de quinze lieues faisaient trembler mes membres comme

d'un frisson fiévreux lorsque je descendis de cheval dans le caravansérail; les étriers courts de la selle tartare avaient failli paralyser mes jambes. On me proposa d'aller au hamamm ou bain turc. N'ayant aucune idée de cet établissement, je m'y traînai misérablement, pour le voir au moins. Nous entrâmes dans une voûte large et haute; au milieu, murmurait un jet d'eau qui me rendit pour ainsi dire visible le froid qui régnait dans ce local. Je ne me sentis pas la moindre tentation de déposer la plus petite partie de ma toilette; d'ailleurs, je ne voyais pas de baignoire et je ne pensais qu'avec effroi au jet d'eau et à ses glaçons. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je vis sur l'estrade en bois qui faisait le tour de la salle, plusieurs hommes couchés sur des tapis et sur des matelas, couverts à peine d'un drap mince, fumant fort à leur aise leur pipe, jouissant, comme au sein d'un jour d'été brûlant, de cette fraîcheur qui me paraissait à ce moment-là si épouvantable.

Le garçon de bain qui lisait dans nos mines piteuses, nous conduisit sous une seconde voûte, où régnait déjà une chaleur convenable. Ici, on nous fit signe de nous déshabiller. On enveloppa nos reins d'un drap bleu en soie, la tête d'un turban. Puis on nous poussa dans une troisième salle voûtée, dont le parquet en marbre était tellement chauffé qu'on ne pouvait y poser le pied sans patines de bois. Sous le milieu de la coupole, dont les ouvertures en forme d'étoiles, fermées par du verre épais, laissent pénétrer l'air, s'élève un plateau haut de deux pieds, incrusté de marbre, de jaspe, de porphyre et d'agate. On s'y étend à son aise, et le téléktchi ou garçon de bain procède à une opération particulière. Il frotte le corps entier, tend et presse tous les muscles. Il s'agenouille sur votre poitrine, glisse l'os du pouce le long de la colonne vertébrale et fait craquer, par une légère manipulation, tous les

membres, les doigts et jusqu'au cou. Nous partions souvent d'un éclat de rire, mais la douleur produite par la course longue et pénible avait disparu. Le téléktchi frappe des mains : c'est signe que l'opération est terminée. On se rend dans les petites cellules surchauffées qui entourent la grande salle. Ici une eau claire, chaude ou froide à volonté, coule de deux robinets dans des bassins de marbre. Le patient est soumis au même procédé que les chevaux turcs que l'on étrille : le garçon passe sa main droite dans un petit sac de poils de chèvre et en frotte tout le corps. C'est là vraiment ce qui s'appelle se nettoyer à fond, et l'on peut dire que l'on ne s'est jamais lavé avant d'avoir pris un bain turc. Le téléktchi apparaît de nouveau, muni d'une grande écuelle avec du savon parfumé. Au moyen d'un gland fait des filaments de l'écorce du palmier, il vous savonne des pieds à la tête, la figure et les cheveux, et c'est avec un véritable plaisir que l'on se verse ensuite l'eau froide sur la tête.

Maintenant, l'opération est terminée ; on s'enveloppe de draps secs, chauffés, on pose un turban sur sa tête, on passe une toile autour du corps, car on observe la plus grande décence. B.... et moi nous nous reconnûmes à peine sous ce travestissement et nous nous moquâmes l'un de l'autre. Nous nous étendîmes à l'entrée de la première salle, à l'exemple des Turcs. On aspire un sorbet, du café ou la pipe, et telle est la chaleur intérieure du corps que l'on ressent le froid comme un agréable rafraîchissement. La peau est douce, lisse et molle au toucher ; l'effet fortifiant et bienfaisant d'un pareil bain après de grandes fatigues, passe toute description. Le lendemain, après un sommeil délicieux, nous poursuivîmes notre route, frais et dispos comme si nous n'avions encore fait aucun effort.

Toutes les rivières ayant débordé, nous fûmes obligés de faire un grand détour par Eski-Schumna et Os-

man-Basary. De là nous fîmes doucement, par de larges plateaux neigeux, l'ascension du Balkan, et après avoir gravi une crête rocheuse, nous vîmes devant nous la vallée profonde de Kasan. La ville de Kasan (bassin), profondément encaissée entre des murs de rochers abrupts, n'est visible que de la dernière gorge. Au delà, le chemin, praticable seulement aux cavaliers, s'élève de nouveau, raide et difficile. Après avoir dépassé plusieurs petites arêtes et des vallées profondes, l'on arrive sur la dernière hauteur, d'où la vue s'étend sur toute la Roumélie. Ici un souffle plus chaud nous accueillit ; la neige disparut, les arbres portaient encore des feuilles et de nombreux crocus émaillaient de leurs fleurs les prés verts.

Nous descendîmes au grand galop par une gorge dont les profondeurs étaient enveloppées de brouillards, par des jardins fruitiers et des plantations d'oliviers, vers la petite ville de Islénijé (Sélimnia).

Les pentes du sud du Balkan sont plus rocheuses, plus abruptes que celles du nord. A Islénijé, la montagne haute, dentelée, présentait un aspect magnifique. Des nuages pendaient aux cimes, tandis que le soleil éclairait les pentes rocheuses et nues qui offraient les formes les plus hardies et les plus pittoresques. Devant nous s'étendait une vaste plaine aux herbes hautes, aux buissons épineux que nous parcourions au trot rapide de nos fraîches montures.

A la nuit tombante, nous nous aperçûmes que notre Tartare, avec qui nous ne pouvions échanger une syllabe, s'était égaré. Nous nous trouvions sur une vaste prairie, entourés de tous côtés des inondations de la Tundscha. Il faisait en outre si sombre que l'on ne voyait pas à trois pas devant soi et que nous avions toutes les peines du monde à ne pas rester en arrière de notre guide. Nous rencontrâmes de grands troupeaux de vaches et de chèvres, mais tous nos cris ne

servirent pas à amener les pâtres ; ils savaient peut-être que la visite d'un Tartare leur promettait des corvées sans récompense. Toutefois le nôtre attrapa — Dieu sait comment — un petit pâtre qui gardait des chèvres, le garrotta aussitôt, l'attacha à son cheval et le força à marcher devant nous par monts et par vaux. Le petit Bulgare se défendit bravement et cria comme un empalé. Je m'attendais à chaque instant à recevoir des coups de feu des siens. C'était un sentiment pénible d'être obligés de tolérer cet acte de violence, mais nous ne pouvions ni nous entendre, ni nous passer de l'aide du petit. Comme si le ciel eût voulu venger ce méfait, la pluie tombait à flots, de rares éclairs éclairaient la contrée devant nous. Nous avions fait ainsi une demi-lieue lorsque notre petit guide s'arrêta devant une petite hutte dont nous prîmes possession. Ce n'est qu'avec peine que nous réussîmes à allumer sur le plancher un feu de branches de sapin vert, et la fumée fut bientôt si intolérable que nous ne pûmes y tenir qu'en nous couchant à terre. Quant à des vivres, impossible d'en trouver. Nous dûmes nous coucher, trempés jusqu'aux os. Je choisis la place la plus sèche, et je tombai bientôt, épuisé, dans un profond sommeil. Le lendemain, à mon réveil, je sentis que je n'avais pas eu une couche commode. Je me trouvais sur une sorte de claie dont toute la surface était pavée de pierres à feu. On ne bat pas le blé comme chez nous, on le met en rase campagne sur une sorte d'aire et l'on tourne dessus avec le traîneau que je viens de décrire. La paille est broyée en même temps, et ainsi préparée, les chevaux la mangent plus facilement.

Après avoir grassement payé notre guide, nous continuâmes notre route par une pluie battante. Mais l'après-midi déjà, nous fûmes obligés de nous arrêter dans un misérable village parce qu'il était impossible de passer un des affluents de la Tundcha. L'eau étant

un peu tombée le lendemain, nous fîmes la traversée en un endroit guéable; mais le cheval chargé de nos bagages tomba dans le fleuve et faillit être emporté par le courant. Les chemins étaient détrempés, impraticables ; notre caravane offrait l'aspect le plus piteux, lorsque enfin nous fîmes notre entrée à Adrianople.

Comme toutes les villes turques, celle d'Adrianople, vue du dehors, est très-belle. Dans une vaste plaine couverte de prairies, entre de puissants groupes d'arbres et les replis sinueux des cours d'eau, s'élèvent les coupoles et les minarets, les murs et les tours, dominant un pêle-mêle de toits rouges entre lesquels s'épanouissent des buissons d'un vert éclatant et de grands cyprès noirs. L'imposante mosquée du sultan Sélim s'élève avec ses quatre minarets gracieux sur la colline la plus haute; la ville entière est entourée d'une ceinture de vignobles, de champs et de jardins.

Mais notre Tartare ne nous laissait ni trêve ni repos, et le dixième jour après notre sortie de Roustschouk nous vîmes le soleil se lever derrière une montagne lointaine, au pied de laquelle s'étendait une ligne argentée : c'était l'Asie, le berceau des peuples, c'était l'Olympe couvert de neige, c'était la claire Propontide, dont les flots, d'un bleu foncé, berçaient des voiles brillantes comme des cygnes. Bientôt émergea rayonnante, du fond de la mer, une mer de minarets, de mâts et de cyprès : c'était Constantinople.

IV

Traversée de Constantinople à Bujukdéré.

Constantinople, le 3 décembre 1835.

Après nous être reposés une nuit à Péra, nous nous assîmes dans un de ces caïcs légers et gracieux qui circulent par centaines dans le port. Les rameurs tout prêts attendent les passagers. « Buirun captan. Hékim baschi St ! » s'écrient les Turcs, supposant que tout individu qui porte un chapeau est nécessairement un capitaine de vaisseau ou un médecin. « Ellado tschéleby ! — ici, gracieux seigneur ! » — crient les Grecs. Dès que l'on a fait son choix et que l'on a pris place dans le fond de la barque, quelques coups d'aviron la transportent au large.

Comment te décrire la magie du spectacle qui s'offrit à nos regards ! Du sein de l'hiver nous passions dans l'été le plus doux : du fond d'un désert nous étions transportés dans l'agitation la plus gaie. Le soleil étin-

celait clair et chaud au ciel, une légère brume enveloppait, transparente, le paysage féerique. A droite, Constantinople avec ses masses de maisons aux couleurs variées que dominent de nombreuses coupoles, les arches hardies d'un aqueduc, de grands caravansérails en pierre avec leurs toits de plomb, mais surtout les minarets d'une hauteur prodigieuse qui entourent les sept mosquées colossales de Selim, de Méhémet, de Soliman, de Bajazet, de Validéh, d'Achmet et Ste-Sophie. Le vieux sérail s'avance dans la mer avec ses coupoles et ses kiosques fantastiques, avec ses noirs cyprès et ses platanes énormes. Le Bosphore roule vers cette pointe ses flots qui se brisent en écumant au pied de la vieille muraille. Au delà, s'étend la Propontide avec ses groupes d'îles et ses côtes rocheuses. Le regard revient de ce lointain vaporeux et s'attache aux belles mosquées de Scutari, au faubourg asiatique, à la tour des Jeunes-Filles qui s'élance du sein de l'onde profonde entre l'Europe et l'Asie, et parcourt ensuite les hauteurs où s'étale encore une belle verdure, et les vastes cimetières ombragés par des forêts de cyprès.

Nous sortîmes de la Corne-d'Or (le port) entre de grands vaisseaux marchands avec les couleurs de toutes les nations et des vaisseaux de guerre énormes, et nous entrâmes dans le Bosphore. D'innombrables caïcs glissaient dans toutes les directions sur l'eau profonde, d'une limpidité indescriptible. Nous aperçûmes ensuite à gauche le cap qui porte Péra, la ville des Européens, et Galata avec ses vieux murs et son énorme tour ronde du haut de laquelle les Génois impassibles assistèrent jadis au siége de Constantinople.

En remontant le courant, les barques longent de très-près le rivage européen, ce qui nous permit de contempler à notre aise les détails des habitations d'été baignées par les flots. Les fenêtres sont fermées par des grilles de gros jonc; les jardins ombragés par des lau-

riers et des grenadiers, garnis d'innombrables pots de fleur.

Des fenêtres grillées, des murs des jardins, une foule de roses brillantes envoyaient leur sourire au voyageur; des dauphins s'élançaient en soufflant derrière la barque, du sein de l'onde unie. Sur les deux rivages du Bosphore une maison s'adosse à l'autre, un village suit l'autre, et toute l'étendue de trois lieues, de Constantinople à Bujukdéré, forme une ville continue, composée de gracieuses villas et de palais seigneuriaux, de cabanes de pêcheurs, de mosquées, de cafés, d'antiques châteaux et de kiosques charmants.

La situation de Thérapia, résidence des ambassadeurs de l'Angleterre et de la France, est d'une beauté extraordinaire. Du haut des montagnes rocheuses et incultes du Bosphore où est située la ville, la vue s'étend sur la mer Noire. A gauche, les maisons de Bujukdéré avec les hôtels des ambassades de l'Autriche, de la Russie, de la Prusse, entourent, comme d'une ceinture, une vaste baie.

A Bujukdéré, nous descendîmes à terre pour nous présenter à notre ambassadeur. Il nous fit l'accueil le plus distingué et mit à notre disposition un appartement dans son hôtel.

V

Visite au séraskier.

Constantinople, le 24 décembre 1836.

Il y a quelques jours, j'accompagnai notre ambassadeur en audience auprès du pacha Méhémet Chosref, le chef tout-puissant du sérail.

Près de la mosquée du sultan Bajazet, au sommet d'une des sept collines, il y a un vaste espace fermé par des murs élevés. Méhémet Gazi, le conquérant, y avait établi sa résidence; plus tard, lorsque les Grands-Maîtres s'enfermèrent dans le sérail, à la pointe extrême de l'Europe, ce lieu servit de demeure aux veuves des sultans décédés; aujourd'hui, le chef du sérail y réside. Une haute tour à formes bizarres, appelée la tour de feu, désigne la demeure du chef des armées turques et offre de loin l'aspect d'une lance colossale plantée en terre.

Lorsque le caïc de l'ambassade eut atterri à la porte du jardin, nous montâmes les chevaux aux riches

brides du chef du sérail. Suivis de ses kawasses ou soldats de police, nous passons par des rues étroites, entre des maisons de bois, des magasins, de grands caravansérails de pierre, et nous entrons par un beau portail dans la vaste cour du palais. La garde présente les armes.

Selon l'antique coutume de l'Orient, toutes les affaires se traitent sous la porte de la résidence : elle s'appelle Kapu dans la langue turque, et a conservé une architecture répondant à son but. Elle est d'ordinaire surmontée d'une coupole sur laquelle brille le croissant d'or, entourée d'un vaste toit proéminent qui donne de l'ombre aux visiteurs. Il y a une porte semblable à l'entrée du palais des Grands-Vizirs : c'est le Kapussi des pachas ou la « Sublime-Porte ».

La résidence du séraskier est un grand bâtiment en bois d'où l'on jouit d'une belle vue sur la mer de Marmara; devant le palais se trouve un vaste champ de manœuvres; derrière, une caserne contenant deux régiments d'infanterie.

Le chef du sérail reçut l'ambassadeur, debout dans une très-grande salle. Oûtre le large divan, il y a dans cette pièce des sofas, des chaises, des pendules, des tables : autant de preuves des goûts européens du général turc. Un beau tapis recouvrait le parquet, un grand bassin rempli de charbons brûlait au milieu de la salle. Lorsque nous fûmes assis, vingt à trente agas se mirent en devoir de nous offrir les pipes et le café, car le nombre des serviteurs que l'on fait paraître est en proportion de l'honneur que l'on veut rendre à son hôte. Cette troupe se retira ensuite vers la porte, à reculons, dans le plus grand silence, les mains croisées sur le ventre en signe de respect, et elle disparut sur un signe du maître.

Chosref-Pacha mena la conversation par l'intermédiaire d'un drogman, avec beaucoup de gaieté et de fa-

miliarité. Il m'adressa au sujet de la landwehr prussienne quelques questions montrant qu'il s'était occupé de ce point spécial, et en général il vanta fort l'excellence de notre organisation militaire. Dans le courant de la conversation il fut question du *Jeu de la Guerre*, dont il possédait un exemplaire. Le pacha fut heureux d'apprendre que je serais en état de lui en expliquer l'usage.

Mon intention était de ne rester que trois semaines à Constantinople; mais le pacha m'a fait inviter par notre ambassade à retarder mon départ. Ceci a changé mon plan de voyage; je regrette de voir partir seul mon compagnon, le baron B....

VI

Promenade à Tophané. — Écrivains publics. — Galata.

Constantinople, le 4 janvier 1836.

Le chef du sérail me mande auprès de lui plusieurs fois par semaine; mais comme les Turcs célèbrent en ce moment le Ramasan, les affaires chôment pendant le jour, les visites ont lieu la nuit. Le caïc du pacha m'attend à Galata, et sur l'autre rive du port je trouve ses chevaux. Mêmes prévenances pour le retour. En tête marche un kawass frappant tous ceux qui ne se rangent pas; puis viennent l'écuyer du pacha et deux serviteurs à pied, portant des torches; je m'avance ensuite monté sur un bel étalon turc avec une housse en peau de tigre et des rênes dorées, accompagné d'un interprète. Les coupoles hautes et les minarets reflètent la lueur rouge et vacillante des torches; le vent chasse les étincelles sur les toits couverts de neige; les gardes présentent les armes devant le giaour au cheval blanc du chef du sérail. Le kawasse est tenu de m'accompagner jusqu'à la porte de l'ambassade, afin que je n'échappe pas au pacha.

La vie est ici singulièrement uniforme. Après le déjeuner, je fais un tour de promenade par le mauvais temps comme par le beau temps; je me dirige par la rue principale de Péra vers le grand cimetière. Les cyprès de plus de cent ans courbent à terre leurs branches vertes chargées de neige, les pierres funéraires sans nombre, toutes dressées en l'air, sont incrustées d'une écorce de glace. Au point où le chemin débouche de la forêt de cyprès, l'on jouit d'une vue magnifique sur le Bosphore. Au fond est situé Béschik-Tasch, un château du sultan.

Il a quitté le vieux sérail imprégné des souvenirs terribles et sanglants; on lui a prédit d'ailleurs qu'il y trouvera la mort. En face s'élèvent les montagnes neigeuses de l'Asie, Scutari, le faubourg avec 100 000 habitants, et au milieu de la mer, la tour de Léandre.

Suis-moi maintenant en descendant de la hauteur abrupte qui couronne le cimetière, vers les rives du Bosphore. Nous nous arrêtons un moment et contemplons les flots qui se brisent furieux contre les quais en pierre et s'élancent en écumant au delà des grilles dorées, jusqu'au kiosque du Grand-Maître. Des Grecs recueillent des huîtres que la mer houleuse a jetées sur le rivage, des troupeaux de chiens dévorent les restes d'un cheval abattu. Nous tournons à droite devant une magnifique fontaine en marbre, et nous parcourons une longue file de magasins dont les toits sont prêts à se rencontrer. Avant tout, ce sont les comestibles qui attirent mon attention; si je disposais d'un vaisseau, je vous enverrais un panier plein. Il y a des dattes, des figues, des pistaches, des noix de cocos, de la manne, des oranges, des raisins de Corinthe, des noix, des grenades et beaucoup d'autres bonnes choses dont j'ignore le nom. Il y a de l'hydromel, des gâteaux de riz, de la crème de chèvre, de la gelée de raisin, tout cela préparé de la manière la plus propre et la plus exquise. Enfin vient le marché aux légumes avec des

fleurs, des choux, des artichauts, des melons énormes, des citrouilles et des chardons. A côté, se trouvent les produits de la mer, le thon gigantesque, les palamides argentées, les dorades, les turbots, et les monstres marins si agréables au goût, les huîtres, les homards, les écrevisses, les crabes et toute la famille.

Entre des files de plus de cent magasins où l'on fabrique des tchibouks ou tuyaux de pipes, des têtes en argile rouge et de longues pointes d'ambre, l'on arrive enfin à Tophané, le quartier des artilleurs. La mosquée bâtie par le sultan actuel s'appelle Nusréthich, la victorieuse; elle se distingue par ses deux minarets hauts de cent pieds, dont le diamètre inférieur n'est que de neuf pieds. Il faut que la construction en soit bien solide pour qu'ils résistent à des orages, souvent même à des tremblements de terre. Dans la cour d'entrée, qui est entourée de belles colonnes, se trouvent de longues files de bassins remplis d'eau ; au mépris du froid, les Musulmans fervents se lavent la tête, les pieds et les mains; faute de quoi, leur prière n'est pas acceptée. Après cette opération réfrigérante, le croyant tombe à genoux, la face tournée vers la Mecque; il récite son verset, remet ses bottes et s'en va.

Dans le voisinage se trouve la grande mosquée Kilidsch-Ali. La belle cour d'entrée est garnie de beaux magasins. Sous un arc est assis un écrivain turc, un morceau de parchemin sur le genou et une plume d'oie à la main. Des femmes enveloppées de manteaux simples, chaussées de pantoufles, la figure voilée jusqu'aux yeux, lui font part, avec des gestes très-vifs, de leurs préoccupations. La figure impassible, le Turc écrit le secret du harem, une affaire litigieuse, une pétition au sultan, l'annonce d'un décès, plie artistement la feuille, l'enveloppe dans un morceau de mousseline, y imprime un cachet de cire rouge et reçoit ses 20 paras pour une nouvelle heureuse, comme pour une annonce funèbre.

Les cafés innombrables offrent un aspect particulier. Tout le monde se presse autour des réchauds, mais le parfum délicieux du café et de la pipe fait défaut. C'est la fête du Ramasan ; avant la nuit tombante, le vrai croyant ne doit ni manger, ni boire, ni fumer, ni même aspirer l'odeur d'une fleur. Les Turcs se traînent lentement dans la rue, le rosaire à la main, les traits tirés par la faim et par le froid exceptionnel. Mais dès que le soleil se couche derrière la mosquée de Soliman-le-Superbe, les imans crient du haut de tous les minarets : « Il n'y a de Dieu que Dieu, », et maintenant le devoir commande de rompre le jeûne.

Arrivés aux murs de Galata, nous montons à la grande tour blanche. On y jouit d'une vue magnifique sur la ville au delà du port, sur Scutari au delà du Bosphore, sur la mer de Marmara, sur les Iles du Prince et l'Olympe asiatique. A droite s'étend la grande ville qui a autant de valeur qu'un royaume. La pointe extrême, avec ses murs élevés, ses coupoles nombreuses et ses sombres cyprès, est formée par le sérail, une ville à part avec 7000 habitants, avec ses murailles particulières et ses portes. A côté, s'élève la coupole immense de l'église Sainte-Sophie, maintenant convertie en mosquée et qui a été le modèle de tant d'autres églises, même de Saint-Pierre de Rome. Plus loin, à droite, s'élancent les six minarets magnifiques de la mosquée du sultan Achmet. Leur forme gracieuse les fait paraître plus élevés que les plus hautes tours de nos églises chrétiennes. Le tout est dominé par la belle tour du chef du sérail. Aussi loin que porte le regard, rien que des toits plats, des maisons rouges, de hautes coupoles dominées par l'aqueduc de l'empereur Valens. Ce conduit traverse le milieu de la ville et aujourd'hui encore, après seize cents ans, il amène l'eau pour des centaines de milliers d'hommes. Entre les vastes arcs étincelle l'Hellespont, et les montagnes de l'Asie ferment le tableau.

VII

Chosref-Pacha.

Constantinople, le 20 janvier 1836.

Méhémet Chosref-Pacha est, après le sultan, l'homme le plus puissant de l'empire. Son physique n'a probablement pas son pareil dans le monde. Représente-toi un vieillard de près de quatre-vingts ans, qui a conservé la vivacité, l'activité et la bonne humeur d'un jeune homme. La figure d'un rouge très-prononcé, la barbe blanche comme la neige, le nez grand et recourbé, les yeux remarquablement petits, mais étincelants, forment une physionomie originale que n'embellit pas le bonnet rouge tiré sur les oreilles. La tête grande repose sur un corps petit et large, avec des jambes courtes et courbées. Le costume du général consiste en une blouse blanche sans insignes, un pantalon ample et des bas en cuir.

Chosref-Pacha a su se maintenir pendant trente-cinq

ans aux postes les plus élevés. Cela fait honneur à son habileté ; mais lorsqu'on se met en devoir de compter les actions d'éclat qui ont marqué sa longue vie publique, l'on s'étonne de trouver que presque tous ses efforts ont été tournés contre ses rivaux en faveur auprès du Grand-Turc.

Lorsque Chosref-Pacha fut envoyé en Égypte, il y avait dans sa suite un tufenkschi-baschi (chargeur de fusils), appelé Méhémet-Ali, qui, à son grand déplaisir, s'est élevé dans la suite à la dignité de vice-roi. Si Chosref en avait eu le moindre pressentiment, il aurait bien pu s'en débarrasser, car à ses yeux, un Arnaute de plus ou de moins, ce n'était pas une affaire. Il a pris part avec le grade de capitan-pacha à la conquête de Missolonghi, et, depuis, il a conquis les bonnes grâces du sultan en dirigeant la police de la capitale et en favorisant la réforme.

Chosref-Pacha est un chef de la police d'un mérite incontestable, important surtout en Turquie où un sultan peut perdre des batailles et des provinces, mais non point supporter une émeute à Constantinople. Le chef du sérail parle presque toujours sur un ton badin, mais les plus puissants tremblent à son sourire. Il sait seul ce qui se passe dans la capitale ; il a ses espions partout et il n'a aucun ménagement pour ceux qui s'opposent au nouvel ordre de choses.

Chosref-Pacha a été le premier qui ait présenté au sultan des troupes exercées à l'européenne, le premier parmi les grands de l'empire qui ait échangé l'antique et beau costume turc contre une imitation incommode et de mauvais goût de l'uniforme européen. Voilà pourquoi il passe pour un des principaux promoteurs de la réforme.

Le chef du sérail a à son service personnel des centaines d'agas, de kawasses et de seymes ; aucun d'entre eux ne touche même un para de traitement fixe ; mais

tout le monde s'empresse de faire des cadeaux à un serviteur du grand pacha. Lui-même reçoit des sommes énormes de tous ceux qui ont à obtenir une demande quelconque à Constantinople. Le gouverneur d'une province ne recule pas devant les plus grands sacrifices pour gagner un tel protecteur dans la capitale. Aucune fourniture, aucune entreprise commerciale de quelque importance ne peut être faite sans son consentement; c'est lui qui donne le firman, quand une église chrétienne est bâtie ou réparée; de lui dépend la promotion aux grades les plus élevés dans l'armée; son influence toute-puissante s'exerce dans les choses qui paraissent ne pas avoir le moindre rapport avec les attributions d'un généralissime. Mais en Turquie ce n'est point la place qui décide, c'est bien plutôt l'homme qui la remplit, et cette remarque s'applique, en une moindre mesure, à tous les pachas de l'empire.

Méhémet Chosref a amassé, dit-on, des sommes énormes en espèces sonnantes. Avec cela, il est l'homme le plus sobre du monde. Il boit du champagne avec un Européen haut placé, pour montrer qu'il a dépouillé complétement les préjugés de la vieille Turquie : il sait qu'on ne manquera pas de rapporter le fait dans un article de journal. Mais il préfère un verre d'eau des sources célèbres de Chamlidjé. La table est richement servie, mais il ne touche qu'à un ou deux plats.

Il me semble parfois que dans son for intérieur Méhémet Chosref éprouve le dédain le plus profond pour la réforme; mais il s'en sert comme d'un moyen d'exercer le pouvoir, et le pouvoir est la seule passion véritablement indomptable de ce vieillard. Malheur à ceux qui lui font obstacle à cet égard! Tout dignitaire revêtu de hautes fonctions qu'il ne lui doit point, est son ennemi. Au nombre de ses ennemis est Mustapha-Pacha, un favori du sultan. Méhémet Chosref procure à ce dernier des gendres, et en retour il prend à sa

charge les frais énormes du mariage et de la dotation. La fille aînée du sultan était destinée à Mustapha; mais le chef du sérail lui substitua son esclave Halil. Mustapha fut éloigné du Mabein, c'est-à-dire de la cour; on lui conféra le grand pachalik d'Adrianople, ce qu'il considère comme une sorte d'exil dans la misère. Maintenant on est en train de marier la seconde des filles du sultan; on parle d'Achmet-Pacha qui commande en ce moment la garde; mais le chef du sérail tient en réserve une autre personne qui lui agrée davantage et qui n'est autre que son serviteur Saïd Méhémet.

Hier, je déjeunais chez le chef du sérail lorsqu'on annonça Achmet-Pacha. Le vieux Chosref monta aussitôt sur son sofa et affecta de regarder avec une attention infinie par la fenêtre, dans la rue. Il tournait le dos à la porte où le dignitaire s'arrêtait, attendant les gardes, agité d'une colère sourde et concentrée à la vue d'une telle réception. « Effendim! » s'écria ce dernier à plusieurs reprises, mais le vieux n'écoutait pas. La scène durait déjà depuis dix minutes, quand Chosref jugea qu'il avait assez humilié le fier dignitaire en présence d'un hérétique. Il se tourna fort innocemment : *Maschallah Achmet-Pacha!* sois le bienvenu! « sen burdame? comment, te voilà! » s'écria-t-il, et il l'embrassa tendrement. Il frappa des mains, un essaim de serviteurs entra et il fit mine de leur faire couper la tête, parce qu'ils ne lui avaient pas annoncé le cher hôte.

VIII

Les femmes et les esclaves en Orient.

Arnaut-Kioï, près Constantinople, le 9 février 1836.

Sur le désir du séraskier, je me suis installé dans la maison de son premier drogman. Mon hôte, homme riche et considéré, est Arménien, il se nomme Mardiralli ou le petit Martin.

Nous sommes invités à faire de bonne besogne, mais à vrai dire, nous faisons tout autre chose que des traductions. Quand je propose au petit Martin la pipe ou une partie de trictrac, il est toujours à ma disposition; quand je parle de traduction, il est retenu par des affaires pressantes. On emploie ici, pour écrire, le procédé dont les femmes se servent chez nous pour faire de la tapisserie.

On s'assied sur un sofa, les pieds ramenés sous le corps, et avec une plume d'oie l'on dessine les caractères en allant de droite à gauche sur de longues bandes de papier glacé.

Du reste, rien ne m'échappe et il est intéressant de jeter un coup d'œil dans l'intérieur d'une famille arménienne. Les Arméniens ont adopté les mœurs et même le langage de la nation conquérante, à tel point qu'on pourrait les appeler des Turcs chrétiens; les Grecs au contraire ont conservé leur originalité. La religion chrétienne ne leur permet pas d'avoir plus d'une femme. Les Arméniennes sont presque aussi invisibles que les Turques; quand elles paraissent dans la rue, on ne voit que les yeux et la partie supérieure du nez : tout le reste est voilé. J'avais déjà passé plusieurs jours dans la maison, sans qu'un être féminin se fût montré. D'abord parut une vieille femme qui n'avait rien de bien séduisant, et enfin, parce que j'étais un hôte particulièrement honorable, une jolie fille après l'autre. Malheureusement aucune d'entre elles ne parle français. On consent volontiers à s'entretenir avec un pacha par l'intermédiaire d'un drogman; mais en être réduit là avec de jeunes dames, cela est très-dur.

Un Européen éprouve une impression particulière à se voir servi par les filles de la maison. Elles vous apportent la pipe, vous offrent le café, et restent placées devant vous les mains croisées, jusqu'à ce qu'on les invite à s'asseoir. Il n'y a rien là qui les humilie, et, à vrai dire, c'est un usage antique, biblique et naturel. Chez nous, il faut l'avouer, une jeune fille descend d'un degré en passant de son état de fiancée à celui de femme mariée, car les hommages idolâtres qu'on lui offrait ne peuvent durer toute la vie. En Orient, le mariage relève la femme, et bien qu'elle reste soumise à l'homme, elle domine dans sa sphère les servantes et les domestiques, les fils et les filles. Je veux dire simplement par là que nous allons trop loin dans un sens, tandis que les Turcs vont plus loin encore dans l'autre.

Quand il est question de l'esclavage en Orient, on

oublie presque toujours l'énorme différence qui sépare un esclave turc et un esclave nègre aux Indes occidentales. Le nom d'esclave, à commencer par là, est faux dans le sens que nous attachons d'ordinaire à ce mot. Abd, ne signifie point esclave, mais plutôt serviteur. Abd-Allah, serviteur de Dieu, etc. Un serviteur turc *acheté*, a un sort infiniment plus doux qu'un serviteur *pris à gages*. Précisément parce qu'il est la propriété de son maître et une propriété *chère*, le maître le traite avec ménagement; il le soigne, lorsqu'il est malade, et se garde bien de le tuer en lui imposant des efforts exagérés. De travaux, comme dans les plantations de sucres, il n'est même pas question. En général, on ne peut refuser aux Turcs ni l'équité, ni la modération, ni la bienveillance. Le Coran prescrit formellement de ne jamais donner aux esclaves de l'un et de l'autre sexe plus de six coups de fouet. Le manque de liberté d'un esclave turc n'est pas plus grand que celui des *glebæ adscripti*, état maintenu en Prusse jusque dans ces dernières années et qui est inséparable d'un certain degré de culture. Quant au reste, la position de l'esclave est incomparablement plus douce que celle du paysan asservi à la glèbe.

Si une puissance européenne quelconque obtenait la libération de tous les esclaves en Orient, ceux-ci ne lui en sauraient pas gré. Admis dès l'enfance dans la maison de son maître, l'esclave est un membre de la famille. Il partage les repas avec les fils de la maison, comme il partage avec eux le travail dans le ménage. Sa besogne consiste le plus souvent à panser le cheval, à accompagner son maître, à lui porter ses habits quand il se rend au bain, la pipe quand il monte à cheval. Des milliers d'esclaves, les Khavedchi et les Tutunchi, n'ont d'autre occupation que de cuire le café et de tenir la pipe en état. Presque toujours l'esclave finit par être libéré; il reçoit même une dotation

pour toute la vie. Ordinairement il épouse la fille de la maison, et lorsqu'il n'y a pas de fils, le maître l'institue son héritier. Les gendres du Grand-Turc sont des esclaves achetés, et l'on connaît le prix de vente de la plupart des dignitaires de l'empire.

Il est prescrit d'élever l'esclave acheté dans la religion du maître; les enfants admis comme esclaves reçoivent même un nom turc. Un prisonnier de guerre d'origine mahométane peut au contraire être tué, mais non vendu.

L'esclavage oriental offre un inconvénient réel : c'est de provoquer l'insensibilité avec laquelle un père tcherkesse se sépare à jamais de son enfant, les chasses à l'homme que le grand commerçant du Nil fait faire tous les ans dans le Sennaar, et d'autres horreurs de ce genre.

Le sort des femmes en Orient me paraît plus dur que celui des esclaves. L'union maritale est de nature purement sensuelle, et le Turc passe par-dessus tout le brimborion des assiduités, des flatteries sentimentales, des langueurs et des exaltations comme sur autant de faux frais, il va directement au fait. Le mariage est conclu par les parents ; le père de la fiancée reçoit plus souvent un dédommagement pour la perte d'une servante qu'il ne donne une dot à sa fille. Le jour où la mariée entre voilée dans l'appartement de son époux, celui-ci la voit pour la première fois; ses plus proches parents, ses frères mêmes, pour la dernière fois. Le père seul peut entrer dans son harem et il conserve un certain pouvoir sur elle [1].

Cette façon de conclure le mariage entraîne la facilité de le rompre; le cas est prévu, et le jour même des noces, on stipule la restitution éventuelle de la dot et

1. Harem veut dire proprement sanctuaire, et les cours d'entrée des mosquées portent le même nom.

une indemnité. Du reste, le musulman se souvient du verset du Coran : « Sachez, ô hommes ! que la femme est faite d'une côte, c'est-à-dire d'un os courbé. Voulez-vous redresser cet os courbé ? vous le casserez. Vous, croyants, prenez en patience vos femmes ! »

La loi autorise les fidèles à prendre quatre femmes, mais peu de Turcs sont assez riches pour en épouser plus d'une. Autant de femmes, autant de ménages. L'expérience a montré que deux femmes ne supportent pas d'habiter le même konak. En revanche, les mœurs et la loi permettent au musulman d'avoir autant d'esclaves qu'il en veut. La naissance d'un fils d'esclave n'est pas entachée de la moindre souillure. Les esclaves sont placées sous les ordres de la hannum proprement dite ou maîtresse de maison. On se figure aisément que de pareils rapports soient une source intarissable de querelles, de dissensions, de jalousies et de rancunes.

Les femmes sont soumises à une surveillance sévère et privées de tout autre commerce que celui de leurs pareilles. Sur ce point, tous les musulmans sont d'accord, et ce sont assurément les harems qui s'ouvriront les derniers à la réforme. Les fenêtres sont fermées par des grilles en bois derrière lesquelles se trouve un treillis de joncs, de sorte qu'il est impossible à l'œil de pénétrer l'intérieur de ces réduits. D'ordinaire, un petit trou rond ouvre aux captives une petite perspective sur le monde extérieur ; mais souvent l'on voit aussi des devantures en planches hautes de 20 à 30 pieds cachant l'aspect ravissant du Bosphore, afin que les femmes ne remarquent point les caïcs qui passent avec des hommes : il est plus commode d'être le mari unique de sa femme que d'être le plus aimable entre plusieurs.

Sur les promenades, dans les barques, en voiture, les femmes ne peuvent se tenir qu'avec des femmes.

Lorsque le mari rencontre sa femme dans la rue, ce serait la plus haute inconvenance de la saluer ou de faire mine de la reconnaître; voilà pourquoi le costume des femmes est aussi libre à la maison qu'il est enveloppé au dehors. Un voile blanc couvre les cheveux et le front jusqu'aux sourcils; un autre, le menton, la bouche et le nez. La plus grande réforme dans le sort des femmes turques consiste dans l'autorisation accordée aux favorites, à celles du sultan par exemple, de laisser libres et visibles la pointe du nez et quelques boucles de cheveux. Le reste du corps est couvert d'un vêtement ample d'une étoffe légère, noire, bleue ou brune. La chaussure est disgracieuse et consiste en bas de cuirs et en pantoufles jaunes chez les Turques, rouges chez les Arméniennes, noires chez les Grecques, bleues chez les Juives. Ainsi accoutrées, elles glissent lentement dans les rues, semblables à des fantômes chancelants.

Les Turques sont assurément belles de figure; presque toutes les femmes en Orient ont le teint le plus délicieux, les yeux merveilleux et les sourcils largement arqués. Que les sourcils se rejoignent sur le nez, cela constitue une beauté, et les femmes turques remédient à l'absence de ce charme en peignant à sa place avec de l'encre noire une étoile ou un croissant. Elles se teignent également les cils et les ongles, même le creux des mains, et les plantes des pieds même sont souvent peintes en rouge avec du kennah. L'habitude des femmes de rester toujours assises a ôté toute grâce à leurs mouvements; la captivité a dépouillé leur esprit de toute vivacité, de toute spontanéité, et elles sont placées d'un degré plus bas encore que leurs maris sur l'échelle de la civilisation.

Celui qui se laisserait induire par les *Mille et une Nuits*, à chercher en Turquie le pays des aventures d'amour, celui-là ne connaîtrait guère la situation. Il se

peut qu'il en soit autrement chez les Arabes, mais on ne trouve sous ce rapport que la prose la plus sèche chez les Turcs. Pour des intrigues amoureuses, le tempérament et l'esprit manquent aux femmes, la possibilité aux hommes. Quand une femme a été convaincue d'adultère avec un musulman, elle est expulsée honteusement par son mari; si, au contraire, elle a entretenu des relations avec un raïah, c'est-à-dire avec un sujet chrétien de la Porte, elle est pendue sans miséricorde, aujourd'hui encore en l'an de grâce 1836, et le raïah est pendu. J'ai été moi-même témoin d'un pareil acte de barbarie.

Les esclaves noires coûtent en moyenne 150 florins, c'est-à-dire un peu moins qu'un mulet. Me promenant l'autre jour sur la rive asiatique, je rencontrai deux de ces femmes venues, je crois, de l'Égypte supérieure. Elles étaient d'une laideur repoussante, d'un type formant la transition vers la formation animale. Elles m'abordèrent et me jetèrent avec une grande volubilité des paroles rauques et incompréhensibles. Un vieux Turc, leur guide, m'expliqua qu'elles me demandaient si je voulais acheter l'une d'entre elles. Je n'ai point été autorisé à voir les esclaves blanches au marché de Constantinople; quant aux noires, elles étaient assises en grand nombre dans la cour. Elles se jetèrent avec avidité sur les petits pâtés que je partageai entre elles, et elles demandèrent toutes à être achetées.

Rien ne caractérise mieux la position des femmes en Orient que ce fait que le prophète lui-même ne sait quelle situation leur faire après la vie actuelle. Les houris du paradis ne sont point du tout les femmes ressuscitées de cette terre, et le sort qui leur est réservé après la mort, personne ne le connaît. Mes belles Arméniennes sont mieux partagées.

IX

Vie de famille arménienne. — Promenade au Bosphore.

Arnaut-Kioï, le 12 février 1836.

La maison que j'habite ici est très-grande et très-spacieuse; la base en est baignée par les flots du Bosphore; elle est adossée à la montagne, de sorte que du troisième étage on passe de plain-pied sur la terrasse du jardin. Il n'y a pas un seul poêle dans cette habitation si commode pour des Turcs. C'est tout au plus si on place des réchauds au milieu de la salle; on se couche tout à l'entour avec trois ou quatre fourrures, et l'on s'inquiète peu de savoir si les portes et les fenêtres sont ouvertes. Dans tout cela, je suis très-mal servi par mon malheureux costume européen; mais je me console avec le tandur qui se trouve au salon.

Le tandur est une table couverte d'une très-grande toile qui retombe de tous les côtés jusques à terre. Sous la table se trouve un réchaud, et un divan bas en-

toure le tandur. Lorsqu'on étend les pieds sous cette table et que l'on tire le tapis jusque sous le nez, l'on est en position de supporter le froid. Toute la famille se réunit ici ; on cause, on joue à l'écarté, au domino, au trictrac; les uns fument, les autres dorment, la plupart ne font rien du tout et chacun fait ce qui lui plaît. C'est ainsi que nous passons souvent la nuit jusqu'à deux heures du matin. A côté de ce sans-gêne apparent règne cependant une étiquette rigoureuse entre les membres de la famille arménienne. Quand le père entre, les fils, souvent des hommes de cinquante ans, se lèvent. Même respect pour la mère. Le frère cadet ne fume pas avant que son aîné l'y invite. Les femmes se lèvent en présence de chaque homme.

Toutes les fois qu'il entre un nouvel hôte, on boit du café, et cela arrive au moins vingt fois par jour. Entretemps on fait passer des confitures. Chacun en prend une cuillerée et l'arrose d'un verre d'eau. L'usage veut que l'on dise à tous ceux qui ont bu *afiet ler olsum* — « que bien vous fasse » —, et de la main l'on touche la poitrine et le front.

On prend régulièrement deux repas par jour. La cuisine est faite à la mode turque ; la viande de mouton et le riz forment les plats de résistance, la moitié des plats sont doux. Le vin est permis aux Arméniens. Ce qui est exquis, ce sont les petits plats froids auxquels on fait honneur à volonté : les huîtres, les moules, les homards, le caviar, le fromage, les olives, la crème de chèvre, les oignons, le gingembre, la salade, les sardines, les crabes, la saumure de poisson, les écrevisses, la civette et des fruits de toute espèce.

La situation d'Arnaut-Kioï, sur un des points les plus resserrés du Bosphore, est d'une beauté merveilleuse. Sous ma fenêtre est le port du village. Il y a une multitude affairée, un grand mouvement, car les Grecs, qui forment le fonds de la population, sont aujourd'hui

encore une race de bavards. Une foule de caïcs attendent les voyageurs : « *Istamboléh !* à Stamboul ! » crient les Turcs ; « *Istampoli !* à la ville ! » s'écrient les Grecs. En temps d'orage, les plus grands vaisseaux rasent souvent les côtes de si près que les vergues des mâts enfoncent parfois les vitres. De temps en temps, un bateau à vapeur passe en soufflant et lutte longtemps avec le courant qui roule ses flots noirs et tourbillonnants autour de la pointe d'Arnaut-Kïoi. Les petites barques se font remorquer sur un espace de deux cents pas, et une foule de pauvres gens attendent sur le quai, pour jeter une corde aux arrivants.

Une promenade ravissante mène le long de la côte, autour de la jolie baie de Bébeck. Là, sous de beaux platanes, s'élèvent une gracieuse mosquée et un kiosque du Grand-Turc, et se trouve la résidence d'une foule de seigneurs, entre autres de mon ami le médecin en chef. Quoiqu'il ait la direction suprême de toute la médecine de l'empire, il n'a jamais étudié la médecine. Il possède un jardin magnifique, avec une flore rare de roses ; ce jardin s'élève en terrasses le long des flancs de la montagne. De là on monte, en longeant un cimetière planté de beaux cyprès, jusqu'à un vieux château, but ordinaire de ma promenade.

Roumélie-Hissar, le château européen, a été bâti avant la conquête de Constantinople par les Turcs. Les hauts murs blancs, avec leurs créneaux et leurs tours, montent et descendent la pente raide en formes si bizarres, que l'on comprend le récit suivant lequel le propriétaire aurait pris sa tugra ou la signature de son nom comme plan de la construction. D'innombrables fûts de colonne, avec des mausolées, des tuiles et des fragments de roc, sont entrés dans la composition de trois tours énormes, et trois siècles n'ont presque rien effacé de ces traces que l'Islam a imprimées à son arrivée d'Asie, au sol européen.

En face, s'élève Anatolie-Hissar, le château asiatique ; deux lieues plus haut, deux vieux castels génois. C'étaient les lacs dont on avait jugulé le vieil empire byzantin.

L'hiver est généralement rude à Constantinople. Le vent du nord, qui souffle de la mer Noire, couvre la Chersonèse de Thrace d'une neige profonde; l'intérieur du port, aussi loin que s'étend l'eau douce du Cydaris, gèle presque tous les ans. Toutefois l'été et l'hiver se ressemblent plus dans ce pays que chez nous ; les pins, les cyprès, les lauriers et les lauriers-roses ne changent pas de feuillage. Le lierre grimpe le long des flancs des rochers, les roses fleurissent toute l'année et une fraîche verdure couvre maintenant déjà la montagne, partout où le souffle tiède du midi fait fondre la neige. Les flots murmurants du Bosphore réjouissent l'œil de leur bleu foncé ; le soleil chaud brille dans le ciel pur et sans nuages.

Personne n'hésite à s'asseoir au milieu de la rue, partout où il lui plaît, pour fumer sa pipe ou pour boire du café. Il y a pour cela des places charmantes sur le Bosphore. Le pied des falaises est ordinairement entouré d'une terrasse basse. A côté, murmure toujours une fontaine et s'élève un petit café ombragé par des arbres énormes. On étend une natte d'écorce et un tapis, si tu veux te coucher; on avance une chaisse basse en jonc, si tu préfères t'asseoir. La pipe est toute prête ainsi que le café. Le rivage de l'Asie est tellement rapproché que l'on reconnaît les personnes qui s'y promènent. Une multitude de dauphins dansent autour des grands navires qui vont et viennent, et tout près du rivage glissent en une suite ininterrompue des caïcs avec des femmes, des effendis superbes et des étrangers.

J'étais assis hier à une de ces places charmantes, lorsque le grand caïc du padichah s'avança rapide-

ment. La pointe longue, avec ses riches dorures et sa mouette comme insigne, fendait les flots comme une flèche, et quatorze paires de rames marquaient sur la surface sombre de l'onde, par un sillage blanc comme la neige, la course de la barque impériale. A l'arrière se dresse un baldaquin où repose le chef des croyants assis sur des coussins en velours rouge. Devant lui les pages se tiennent à genoux ; derrière lui, le pilote, la main sur le gouvernail. A quelque distance suit un caïc semblable, car l'usage veut que le Grand-Turc retourne toujours dans une autre barque qu'il n'est venu.

Dès que l'on aperçut le caïc du Hunkiar (littéralement le bourreau, l'étrangleur, un des titres d'honneur du padichah), aussitôt chacun de se lever et de se cacher derrière la fontaine ou derrière les arbres. On me fit signe d'en faire autant. Le sultan Mahmoud a interdit cette sorte d'honneurs, mais la terreur séculaire mène encore les raïahs.

X

La situation politique et militaire de l'empire turc en 1836.

Péra, le 7 avril 1836.

Ç'a été longtemps la tâche des armées de l'Occident de mettre des bornes à l'empire musulman ; aujourd'hui l'on dirait que la politique européenne a reçu mission de lui assurer l'existence.

Le temps n'est pas si éloigné où l'on pouvait craindre sérieusement que, de même qu'il avait vaincu en Orient, l'islamisme ne conquît la suprématie d'une grande partie de l'Occident. Les sectateurs du prophète s'étaient emparés de pays où le christianisme avait pris racine depuis des siècles. La terre classique des apôtres, Corinthe et Éphèse, Nicée, la ville des synodes, et des églises comme Antioche, Nicomédie et Alexandrie, étaient soumises à leur pouvoir. Le berceau même du christianisme et la tombe du Sauveur, la Palestine et Jérusalem obéissaient aux infidèles qui défendaient leur

possession contre toute la chevalerie de l'Occident. Il leur était réservé de mettre fin à la longue durée de l'empire romain et de consacrer à Allah et au prophète l'église Sainte-Sophie où l'on avait adoré près de mille ans Jésus-Christ et les saints. Les musulmans pénétrèrent victorieux jusqu'en Styrie et près de Saltzbourg. Le roi romain, le premier prince de son temps, s'enfuit de sa capitale à leur approche, et peu s'en fallut que l'église Saint-Étienne à Vienne ne fût convertie en mosquée, à l'exemple de Saint-Joseph de Byzance.

Du désert africain à la mer Caspienne, de l'océan Indien à la mer Adriatique, tous les pays obéissaient au padichah. Venise et l'empereur d'Allemagne étaient inscrits parmi les tributaires de la Porte. Trois quarts des côtes de la Méditerranée lui étaient soumis. Le Nil, l'Euphrate étaient des fleuves turcs; l'Archipel et la mer Noire des lacs turcs. Deux siècles à peine plus tard, l'empire musulman nous offre le tableau d'une dissolution qui semble présager une fin prochaine.

La Grèce s'est affranchie, les principautés de la Moldavie, de la Valachie et de la Serbie ne reconnaissent que pour la forme la suprématie de la Porte, et les Turcs se voient bannis de toutes ces provinces qui leur appartenaient. L'Égypte est plutôt une puissance hostile qu'une province vassale. La Syrie, Adana et l'île de Crète, dont la conquête avait coûté cinquante-cinq assauts et la vie de soixante-dix mille musulmans, ont été perdues avant que l'épée ait pu être tirée et sont devenues la proie d'un pacha en rébellion. L'empire qu'on vient de regagner à Tripoli menace de se perdre de nouveau. Les autres États africains sur la Méditerranée n'ont presque plus de rapports avec la Porte, et si la France hésite encore si elle doit garder le plus beau de ces pays, elle tourne ses regards bien plus vers le cabinet de Saint-James que vers le divan de Constanti-

nople. Enfin en Arabie et même dans les villes saintes, il y a longtemps que le sultan n'exerce plus de pouvoir réel. Dans les pays qui restent encore à la Porte, la puissance souveraine du grand maître est limitée à plusieurs égards. Les peuples des bords de l'Euphrate et du Tigre montrent peu d'attachement ; les ayans de la mer Noire et de la Bosnie obéissent bien plutôt à leurs intérêts qu'aux ordres du padichah, et les grandes villes éloignées de Constantinople ont des constitutions municipales oligarchiques qui les rendent à peu près indépendantes.

On le voit, la monarchie musulmane n'est plus aujourd'hui qu'un agrégat de royaumes, de principautés et de républiques n'ayant d'autre lien qu'une longue habitude et une soumission commune au Coran. Et si l'on entend par despote un maître dont la volonté est la loi unique, le sultan de Constantinople n'est rien moins qu'un despote.

Depuis longtemps la diplomatie européenne enveloppe la Sublime-Porte dans des guerres étrangères à ses intérêts, ou bien elle lui impose des traités de paix qui lui coûtent des provinces. Mais l'État réchauffait dans son sein même un ennemi plus terrible que toutes les armées et toutes les flottes de l'étranger. Sélim III ne fut pas le premier sultan qui perdit le trône et la vie dans sa lutte contre les janissaires, et pourtant son prédécesseur préféra courir les chances d'une réforme que de se confier en la protection de cette corporation. Il atteint son but en versant des torrents de sang. Le sultan se félicite d'avoir anéanti l'armée turque; mais pour dompter le soulèvement de la presqu'île Hellénique, il est réduit à invoquer le secours d'un vassal trop puissant. Alors, trois puissances chrétiennes oublient leurs vieilles haines, la France et l'Angleterre sacrifient leurs matelots et leurs vaisseaux, pour détruire la flotte du Grand-Turc. Elles ouvrent à la Russie le chemin qui

conduit au cœur de la Turquie, et provoquent ce qu'elles veulent éviter avant tout.

Le pays ne s'était pas encore relevé de tant de blessures que déjà le pacha d'Égypte envahit la Syrie et menace de perdre le dernier neveu d'Osman.

Une armée fraîchement organisée est envoyée au-devant de l'insurgé, mais des généraux du harem la perdent en peu de jours. La Porte s'adresse à l'Angleterre et à la France, à ceux qui se disent ses plus anciens alliés, mais on ne lui accorde que des promesses. Le sultan Mahmoud appelle à son secours la Russie, et son ennemi lui envoie des vaisseaux, de l'argent et une armée.

Le monde vit alors ce spectacle étrange de 15 000 Russes campant sur les hauteurs de l'Asie, devant Constantinople, pour protéger le Grand-Turc dans son sérail contre les Égyptiens. Un grand mécontentement régnait parmi les Turcs. Les ulémas voyaient leur influence diminuer; les innovations avaient lésé d'innombrables intérêts, et de nouveaux impôts pesaient sur toutes les classes. Des milliers de janissaires qui ne pouvaient plus avouer leur nom, les parents et les amis de ceux en aussi grand nombre qu'on avait étranglés, noyés ou mitraillés, étaient répandus dans le pays et dans la capitale. Les Arméniens n'avaient pas oublié la persécution qu'ils avaient naguère subie, et les chrétiens grecs, c'est-à-dire la moitié de la population de la Turquie primitive, ne voyaient dans leurs maîtres que des ennemis, dans les Russes les sectateurs de leur propre religion. Il n'était pas possible à la Turquie de lever une armée.

Des troupes étrangères avaient mis l'empire à deux doigts de sa perte; des troupes étrangères l'avaient sauvé. On a donc voulu avoir sa propre armée, et c'est à grand'peine si l'on a réussi à organiser 70 000 hommes de troupes régulières. Un coup d'œil jeté sur la

carte montre combien peu ces forces suffisent à protéger le territoire si étendu de la Porte. Ces dimensions seules empêchent de concentrer sur le point menacé des forces disséminées en tant d'endroits différents, et les troupes de Bagdad sont éloignées de 350 lieues de celles de Scodra en Albanie.

De tout cela résulte la grande importance qu'aurait pour l'empire musulman une milice bien organisée ; mais la création d'un pareil corps supposerait la conciliation des intérêts des gouvernants et des gouvernés.

Avant toute chose, la monarchie osmanienne a besoin d'une administration réglée ; avec l'administration actuelle, elle ne sera pas à même de nourrir à la longue le faible effectif de 70 000 hommes.

L'appauvrissement du pays ne s'est manifesté que trop par la diminution des recettes de l'État. C'est en vain que l'on introduit une foule d'impôts indirects. Une sorte d'impôt de la boucherie et de la boulangerie est prélevée de la manière la plus arbitraire au coin des rues de la capitale. Les pêcheurs payent 20 0/0 du produit de leurs filets ; les poids et les mesures sont timbrés tous les ans à nouveau, et le timbre du sultan est imprimé à tous les produits de l'industrie, depuis l'argenterie et les châles jusqu'aux chemises et aux souliers. Mais le produit de ces impositions n'enrichit que les percepteurs. Les trésors disparaissent sous le regard d'une administration avide ; le maître des plus beaux pays des trois continents puise avec le tonneau des Danaïdes.

Pour couvrir ses dépenses, il ne reste d'autres ressources au gouvernement que la confiscation des héritages, la vente des places publiques, les dons volontaires et l'avilissement du titre des monnaies. Quant à la confiscation des héritages des employés de l'État, le sultan actuel a déclaré qu'il y renonçait. Le principe est reconnu, mais il n'est pas mis à exécution. La con-

fiscation était autrefois accompagnée de la condamnation à mort du dépouillé ; aujourd'hui, l'on emploie des formes plus douces pour alléger d'une partie de ses richesses celui qui en possède trop.

La vente des places publiques est la source principale des revenus de l'État. Le candidat emprunte à des taux très-élevés le schelling, prix de l'achat, à une maison de commerce arménienne, et le gouvernement laisse aux fermiers généraux le soin d'exploiter les provinces comme ils veulent pour rentrer dans leurs déboursés. Avec cela, ils ont à craindre des concurrents qui font des offres plus fortes et qui ne leur laissent pas le temps de s'enrichir ; quand ils ont fait fortune, c'est le fisc qu'ils redoutent. Les provinces savent d'avance que le pacha arrive pour les dépouiller; elles arment en conséquence. On entame des négociations; si l'entente ne s'établit pas, il y a guerre ; si elle se rompt, soulèvement. Si le pacha s'accorde avec les aïahs, il se met à dos la Porte. Il conclut en conséquence un traité d'alliance défensive avec les autres pachas, et le Grand-Turc est obligé d'entrer en pourparlers avec les voisins avant de pouvoir instituer un nouveau pacha. Toutefois, dans un petit nombre de pachaliks on a commencé à remédier à cet état de choses. Le pouvoir administratif a été séparé du pouvoir militaire, et les imposés eux-mêmes ont consenti des impôts plus élevés, à condition de pouvoir les verser directement dans les caisses de l'État.

L'inférieur ne peut approcher ses supérieurs sans cadeaux ; le plaignant est tenu de faire un don à son juge. Employés et officiers reçoivent des pourboires ; mais celui qui accepte le plus de cadeaux, c'est le sultan lui-même.

La ressource de l'avilissement du titre des monnaies a été employée jusqu'à épuisement. Il y a douze ans. l'écu espagnol valait 7 piastres; aujourd'hui, il en vaut

21. Celui qui à cette époque disposait d'une fortune de 100 000 écus, ne se voit plus aujourd'hui en possession que de 33 000 écus. Cette calamité est plus grande en Turquie que partout ailleurs, parce que peu de capitaux sont placés en biens-fonds et que les fortunes consistent pour la plupart en espèces. Dans les pays civilisés de l'Europe, la fortune provient de la production d'objets de valeur; celui qui acquiert ainsi des richesses, augmente en même temps le trésor de l'État, et l'argent n'est que l'expression des biens qu'il possède. En Turquie, le bien c'est la monnaie elle-même, et la fortune n'est autre chose que l'accumulation fortuite dans les caisses de tel ou tel individu de la masse d'argent existant en général. Le taux très-élevé de 20 0/0 n'est rien moins qu'une preuve de la grande activité des capitaux; il témoigne seulement du danger que l'on court à mettre son argent en circulation. La condition de toute fortune, c'est qu'on puisse la mettre en sûreté. Le raïah rachètera plutôt un joyau du prix de 100 000 piastres qu'un moulin ou une fabrique. Nulle part on n'aime autant les objets de luxe qu'ici, et les joyaux que portent même les tout jeunes enfants dans les familles riches sont une preuve éclatante de la pauvreté du pays.

Si l'une des premières conditions de tout gouvernement est d'éveiller la confiance, l'administration turque s'inquiète fort peu de remplir cette tâche. Les procédés à l'égard des Grecs, la persécution injuste et cruelle des Arméniens, ces fidèles et riches sujets de la Porte, tant d'autres mesures violentes sont de trop fraîche date pour que personne s'avise de placer ses capitaux à longue échéance. Dans un pays où l'industrie est privée de l'élément où elle peut seule réussir, le commerce ne peut être que l'échange des matières premières contre des objets de fabrication étrangère. Aussi le Turc donne-t-il dix okas de soie brute pour un oka de

soie fabriquée dont la matière est produite par son propre sol.

L'agriculture est dans un état plus pitoyable encore. On se plaint souvent à Constantinople que, depuis le massacre des janissaires, les prix des objets de consommation aient quadruplé, comme si le ciel avait voulu suspendre ce châtiment sur les meurtriers des défenseurs de l'Islam. Le fait est constant, mais la cause en est évidemment dans cette circonstance que depuis cette époque la Moldavie, la Valachie et l'Égypte, ces grands greniers de la capitale, sont fermés, tandis qu'autrefois ils étaient forcés d'amener dans le Bosphore la moitié de leurs récoltes. Dans l'intérieur, personne ne veut s'occuper de la culture en grand du blé, parce que le gouvernement fait ses achats à des prix qu'il fixe lui-même. Les prix imposés par l'administration sont des calamités plus grandes pour le pays que les incendies et la peste tout ensemble. Non-seulement cette mesure mine le bien-être, mais elle en tarit encore les sources. Il arrive ainsi que le gouvernement se trouve réduit à acheter son blé à Odessa, tandis que des étendues illimitées de terre fertile restent sans culture sous le ciel le plus clément, aux portes d'une ville de 800 000 habitants.

Les membres du corps de cet État, autrefois si puissants, sont frappés de mort, la vie tout entière a reflué vers le cœur, et un soulèvement dans les rues de la capitale peut être le convoi funèbre de la monarchie osmanienne. L'avenir montrera si un État peut s'arrêter au milieu de sa chute, ou si l'empire mahométan-byzantin est destiné à périr comme l'empire chrétien-byzantin, par une administration fiscale. Mais ce qui constitue une menace pour la paix de l'Europe, c'est moins une conquête de la Turquie par une puissance étrangère, que la faiblesse extrême de cet empire et sa dissolution intérieure.

XI

Les Dardanelles. — Alexandra-Troas.

Péra, le 13 avril 1836.

Le 2 avril, je quittai Constantinople sur un bateau à vapeur autrichien; j'aperçus le lendemain les belles et hautes montagnes de l'île de Marmara. Bientôt les côtes de l'Europe et de l'Asie se rapprochèrent, et Galipoli m'apparut sur des rocs abrupts, déchiquetés, avec un vieux castel et d'innombrables moulins à vent au bord de la mer. A midi, le fort Nagara émergea avec ses belles murailles blanches du sein des flots bleus et clairs de l'Hellespont.

Ce détroit est beaucoup moins beau que celui du Bosphore. Les côtes sont nues et très-éloignées, mais les souvenirs historiques leur donnent du charme. Du haut de ces collines à forme bizarre, Xerxès embrassa d'un coup d'œil ses hordes innombrables, avant de les conduire en Grèce: là-bas, les ruines qui couvrent cette

langue de terre plate et unie, c'était Abydos; ici, Léandre passa à la nage d'Europe en Asie, pour voir Héro. Un seul reste de muraille informe est debout, marquant la place occupée autrefois par la ville, mais il est difficile de dire ce qu'a été autrefois cette ruine. En revanche, il est probable qu'une source d'eau douce qui jaillit encore aujourd'hui dans une voûte souterraine de l'isthme, a désaltéré les habitants de cette ville, peut-être même la belle Héro.

Le courant, très-fort, nous amena rapidement au coin le plus resserré du détroit, où « les châteaux noircis par le temps se regardent l'un l'autre. » Derrière celui de l'Europe s'élève un roc abrupt; il renferme une petite grotte qui passe pour être la tombe d'Hécube. La côte asiatique, au contraire, est unie; elle laisse voir derrière le castel élevé autrefois par les Génois, à l'ombre de platanes énormes, une petite ville entourée de jardins et de vignobles; les Turcs l'appellent Tchanak-Kalessi, le château des pots, à cause des nombreux potiers qui y sont établis. Là réside, dans une demeure modeste, le Boghar-Pacha, auprès de qui je me rendis pour lui remettre les lettres du chef du sérail et pour m'acquitter verbalement de quelques commissions. Il mit une petite et jolie maisonnette à ma disposition, et, après que j'eus visité les forts et les batteries, je levai le plan des Dardanelles et de leurs côtes.

A l'entrée des Dardanelles s'élèvent les nouveaux châteaux que les Turcs ont bâtis sur le modèle des vieux. L'européen s'appelle Sed-il-bar, « la clef de la mer; » — l'asiatique, Kumkaléth, « le château de sable. » L'embouchure est large d'un demi-mille géographique, et ces châteaux ne sont pour ainsi dire que des avant-postes signalant l'approche des flottes ennemies et les empêchant en même temps de jeter l'ancre devant le détroit. La défense proprement dite commence deux lieues plus haut et consiste dans les batteries construites

sur l'espace d'une lieue entre Tchanak-Kalessi et Nagara. Entre Sultani-Hissar et Kilid-Bakr, le château de la mer, le passage se resserre jusqu'à 1986 pas, et les boulets de ces forts très-solides et des grandes batteries dont ils sont flanqués atteignent d'une rive à l'autre.

Les Dardanelles sont défendues par 580 pièces dont le calibre varie entre 1 livre et 1600. Il y a des pièces de 5 à 32, et l'on remarque des canons turcs, anglais, français et autrichiens ; presque tous sont en bronze. Un capital énorme est enfoui dans cette provision.

J'ai remarqué de grands kémerliks qui lancent des boulets de granit ou de marbre. Ils sont couchés sans affûts, sur de simples blocs, sous des voûtes pratiquées dans le mur du fort. Les plus grands pèsent jusqu'à 300 quintaux et se chargent avec 148 livres de poudre. Le diamètre du calibre est de 2 pieds 9 pouces, et l'on peut se glisser jusqu'à la chambre. On a élevé des murailles en moellons énormes derrière les pièces, afin d'en empêcher le recul ; mais il suffit d'un petit nombre de coups pour les réduire en poudre. Lorsqu'un boulet atteint un navire en marche, l'on ne voit pas comment une voie d'eau de deux pieds et demi de diamètre peut être bouchée.

Quelques exploits hardis et heureux, accomplis sur mer par les Anglais, ont contribué à répandre l'opinion suivant laquelle les batteries de terre ne sauraient se défendre contre les batteries flottantes. Telle l'entreprise de lord Duckworth, en l'an 1807. La défense des Dardanelles était alors dans l'état le plus piteux ; l'escadre anglaise passa sans presque trouver de résistance, et le 20 février, une flotte ennemie parut pour la première fois sous les murs de la capitale osmanienne.

Moins les Turcs avaient cru à la possibilité d'un pareil événement, plus leur stupeur fut grande. On sait que l'influence et l'action de l'ambassadeur français empêchèrent le divan de consentir à la moindre des

exigences anglaises. Des batteries s'élevèrent sur les murs de Tophané et du sérail, pendant que sur les derrières des assaillants, les Dardanelles étaient mises rapidement en état de défense. Bientôt l'ambassadeur anglais lui-même ne sut plus que faire du succès militaire de son amiral. Huit jours après, lord Duckworth se félicita d'avoir pu regagner la rade de Ténédos, avec la perte de deux corvettes et des dégâts considérables infligés à presque tout le reste de ses bâtiments.

Le boulet lancé par un vaisseau contre une batterie de terre tue tout au plus quelques hommes et démonte une pièce, tandis que les projectiles lancés par une batterie de terre peuvent mettre un vaisseau hors de combat. Les hommes, la pièce, les munitions sont incomparablement mieux protégés dans la batterie de terre que derrière les murs d'un navire. Mais ce qui tranche la question, c'est que le tangage rend le pointage exact tout à fait impossible. La batterie de campagne offre au tir un but de trois pieds et demi de haut; un roulis très-faible augmente donc ou diminue assez l'élévation de la pièce pour que toute une décharge passe trop haut ou trop bas. Les bouches à feu d'une batterie de campagne sont au contraire maintenues en place; leur but est un mur partout accessible, haut de 20 à 30 pieds, long de 100 pieds. Les boulets qui vont trop bas peuvent encore porter par ricochets; ceux qui vont trop haut peuvent détruire des mâts, des vergues et des voiles. Le nombre supérieur des pièces est du côté de la flotte; des circonstances plus favorables, du côté de la batterie de terre.

Une autre circonstance rend très-difficile l'entrée des vaisseaux dans la Propontide par les Dardanelles. Le vent souffle presque continuellement du nord pendant tout l'été; les vaisseaux marchands restent souvent quatre à six semaines sans avancer, et quand enfin le vent du sud s'élève, il faut qu'il soit très-fort pour

vaincre le courant de l'Hellespont, qui coule constamment vers le sud. Lorsque le matériel d'artillerie sera parfaitement disposé dans les Dardanelles, je ne crois pas qu'aucune flotte ennemie puisse tenter de remonter le courant. On serait toujours obligé de débarquer des troupes et d'attaquer les batteries à la gorge. Cette entreprise ne serait pas aussi facile qu'on veut bien le dire.

Je fis une excursion à Alexandra-Troas, ville qu'Antigone, un des généraux d'Alexandre le Grand, avait bâtie en l'honneur de son maître, entre l'île de Ténédos et la côte plate de l'Asie. Nous passons devant la tombe de Patrocle où je cueille une branche d'olivier, nous longeons la côte déserte où le fils de Pélée avait pleuré la belle Briséis, et nous nous dirigeons vers le cap de Sigée d'où la vue s'étend sur la mer magnifique et sur les îles d'Imbros, de Samos et de Ténédos. Sur une colline qui semble élevée par la main de l'homme, s'élève un village grec dont les maisons serrées l'une contre l'autre offrent l'aspect massif d'un château fort. Je savais que Pergame est située plus loin, dans l'intérieur des terres, mais je me plaisais à me représenter que c'était là la citadelle célèbre, et il est probable que même les héros descendant des dieux n'étaient pas mieux logés que dans ces huttes d'argile. La contrée est presque sans culture, de jeunes chameaux broutent l'herbe haute et sèche, et quelques palmiers solitaires ornent la campagne.

Le soleil se couchait derrière une belle montagne lorsque nous atteignîmes un grand village turc. Nous nous rendîmes auprès de l'ancien du village qui nous accorda l'hospitalité ordinaire. « Puisse ton noble soir être heureux, seigneur ! Sois le bienvenu ! » s'écria-t-il, mit à ma disposition sa chambre, sa couche, sa maison, et m'offrit la pipe qu'il fumait lui-même. — Ce jour-là eut lieu un tremblement de terre Je n'avais pas ressenti la première secousse, parce que j'avais été à che-

val; je ne ressentis pas davantage la seconde, qui eut lieu pendant que j'étais plongé dans le plus profond sommeil. Mais vers le matin je me sentis ballotté sur ma couche et le craquement de toutes les fenêtres et de toutes les portes me réveilla.

Le lendemain, après avoir traversé une belle vallée avec des peupliers, des châtaigniers et des noyers, nous vîmes devant nous les fondements du vieux mur d'enceinte d'Alexandra-Troas. Ils consistaient en de puissants moellons, longs de 6 à 10 pieds, hauts de 3 à 6 pieds, et s'étendaient aussi loin que le regard pouvait les suivre à travers les broussailles. Nous parcourûmes un espace de mille pieds sur ce rempart, et nous découvrîmes d'énormes blocs de pierre, des colonnes de granit, des voûtes autrefois ornées d'un beau revêtement de pierres à six faces, des ruines d'architecture et de beaux chapiteaux dispersés dans la plaine. Soudain, nous nous trouvâmes devant une ruine énorme formée de moellons gigantesques. Les grands arcs du beau portail défient tous les tremblements de terre et tous les siècles, et l'on éprouve un sentiment particulier de mélancolie à trouver une construction tellement gigantesque dans un désert si complétement abandonné des hommes.

Les Turcs appellent cet endroit Eski-Stamboul, le vieux Constantinople. Ils se servent des sarcophages en guise de lavoirs, de leurs couvercles en guise de passerelles jetées sur les ruisseaux, et les fûts des colonnes, ils les convertissent en boulets pour leurs canons.

XII

Cérémonie du mariage de la fille du sultan. — Le métach ou conteur public.

Constantinople, le 5 mai 1836.

Avant-hier, le sultan a donné aux ambassadeurs un magnifique dîner à l'occasion de la fête du mariage de sa seconde fille, Mihrimah (lune-soleil). On se rassembla dans un kiosque ouvert de tous les côtés et qui offrait une vue large sur Constantinople, Péra et la mer Sous les fenêtres, des danseurs de corde, des écuyers d'hippodrome, des mimes perses et d'innombrables spectateurs. Les femmes, enveloppées de leurs amples manteaux et de leurs voiles blancs, étaient assises l'une à côté de l'autre sur le flanc d'une colline. Une heure avant le coucher du soleil, on nous conduisit dans une grande tente turque où était dressée une table à cent couverts. L'argenterie et la porcelaine étaient superbes. Plus de deux cents cierges éclairaient la société composée, outre le corps diplomatique, du gendre du sultan, des vi-

zirs et des premiers dignitaires de l'empire. Après le dîner, on retourna au kiosque d'où nous contemplâmes un feu d'artifice. Lorsque nous rentrâmes à la maison, le Bosphore éclairé offrait un aspect magnifique. Ici, c'est toujours la nature qui fait les meilleurs frais; si on avait transporté toute la fête dans une autre contrée, elle en eût perdu tout son éclat.

Hier, la dot de la princesse a été portée dans sa maison. Quarante mulets chargés de gros ballots d'étoffe précieuse parurent, escortés par de la cavalerie et précédés de quelques pachas; ils étaient suivis d'une vingtaine de voitures avec des châles, des tapis, etc., et de cent soixante porteurs avec de grands bassins en argent sur la tête. Le premier contenait un Coran relié magnifiquement avec de l'or et des perles, puis venaient un grand fauteuil en argent, des réchauds, des coffres et des cassettes avec des parures, des cages d'oiseaux en or, et Dieu sait quels ustensiles. Un grand nombre de ces pièces rentreront vraisemblablement en secret au trésor, et au prochain mariage d'une princesse, elles défileront de nouveau.

Aujourd'hui la princesse a été livrée à son époux qui ne l'a pas vue jusqu'ici. En tête marchait de la cavalerie, puis tous les officiers du palais, tout le corps des pachas, le mufti et mon protecteur, le chef du sérail; ensuite venaient les deux fils du Grand-Turc dans une voiture découverte, le Kislaw Aïah et trente circoncis, enfin dans un carrosse magnifique, entièrement fermé, la fiancée. Le carrosse, avec ses six étalons bruns, est un cadeau de l'empereur de Russie. La fiancée était suivie de quarante voitures remplies d'esclaves. Le cortége s'avançait entre deux haies de spectateurs longues d'une lieue.

La plus belle fête, cependant, c'est celle que célèbre le printemps. Depuis six semaines, nous jouissons continuellement du plus beau temps. Tous les arbres sont

en fleurs; les platanes gigantesques étalent déjà leur feuillage, les amandiers ont semé la terre de leurs fleurs rouges. Je profite du temps que j'ai de reste pour faire, à cheval et à pied, des excursions dans les environs. Avant-hier, j'entrai dans un café turc. Dans un petit jardin, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le Bosphore et la côte asiatique, étaient assis plus de cent hommes fumant le narguillé. Ils tournaient tous le dos à la belle contrée et écoutaient attentivement un homme de haute taille qui se tenait au milieu du jardin, se livrant à une déclamation accompagnée des gestes les plus expressifs. C'était un célèbre conteur public qui raconte des histoires de maîtres sots et bornés, de serviteurs madrés et d'événements miraculeux, mais qui souvent traite incidemment les événements politiques du jour et exerce une grande influence sur la foule. Je ne comprenais pas une syllabe; je n'en pris pas moins goût à observer, pendant quelque temps, le débit du personnage. Tantôt il parlait en effendi puissant, tantôt en garçon de bain; tantôt il imitait la voix éraillée d'une matrone, tantôt le dialecte d'un Arménien, d'un Européen ou d'un Juif. Le public le plus bienveillant du monde le suivait avec la plus grande attention en fumant et en riant à gorge déployée. Lorsque le métach fut arrivé au passage le plus intéressant, il s'arrêta, fit le tour avec un plateau en étain, et chacun y jeta un para pour acheter le droit d'entendre la fin de l'histoire.

XIII

Le printemps au Bosphore. — Un dîner diplomatique turc.

Péra, le 20 mai 1836.

Depuis quelques jours, nous avons un retour de froid tellement vif que nous sommes réduits à allumer du feu pour nous chauffer. Le printemps ne s'est réellement déclaré que le 15 mai. Par suite de la proximité de la mer Noire, le vent du nord amène le froid jusqu'au mois de juin. J'ai été frappé de la lenteur avec laquelle la végétation se développe ici. Les plantes semblent savoir qu'elles n'ont pas besoin de se hâter comme chez nous où l'hiver les surprend à l'improviste, à peine écloses. Les arbres fruitiers ont fleuri pendant deux mois; c'est maintenant le tour des jasmins et des innombrables rosiers qui remplissent tous les jardins. On commence aussi à offrir en primeurs des fraises et des cerises. En somme, je dois l'avouer, le printemps me paraît moins beau que chez nous; il y manque ce

passage rapide, magique et cet ornement principal, la forêt en fleurs. Du temps des empereurs grecs, les deux rives du Bosphore étaient couvertes de bois; maintenant, ce ne sont plus que des hauteurs nues et sans culture. Mais les arbres isolés qui ont survécu dans les vallons, sont de véritables et superbes montagnes de branchages et de feuillage.

Il y a quelques jours, nous avons été de nouveau les hôtes du sultan ou plutôt de son trésorier. On célébrait dans une grande prairie la fête de la circoncision du jeune prince. On avait invité le corps diplomatique à prendre part à cette fête populaire. Nous prîmes part à un dîner à la turque, sans couteaux ni fourchettes ni vin. Un agneau rôti, farci de riz et de raisins de Corinthe, servit d'entrée. Chacun le fouilla de la main pour en arracher un morceau. Les plats doux alternaient avec les rôtis. Tous les plats étaient excellents, mais toute la combinaison constituait une surprise étrange pour un estomac européen. Et avec tout cela, point de vin! On passa la glace au milieu du repas; enfin, nous demandâmes instamment le pillaw qui forme toujours la fin du dîner.

On se lave avant et après le repas. C'était un spectacle assez grotesque que de voir les diplomates avec leurs uniformes brodés, assis à une table pareille. On attacha à chacun une longue serviette brodée autour du cou, comme si on avait voulu nous faire la barbe, puis on nous abandonna à notre sort. Devant les tentes s'agitaient des danseurs de corde, des charlatans arabes, des chanteurs arméniens, des danseurs grecs et des musiciens valaques. Le soir, on brûla un feu d'artifice tel qu'on en voit à la montagne de la Croix de Berlin. Deux ballons qu'on voulait lancer crevèrent avant d'être remplis. Rentrés à la maison, nous bûmes une bouteille de vin sans pouvoir nous défendre d'une pitié sincère pour Mahomet et ses fidèles.

J'avais eu l'intention de partir le 10 de ce mois, mais le sultan a ordonné au séraskier de me retenir. Je visiterai, avec Halil-Pacha, Varna qui est actuellement occupée; plus tard, je me rendrai de nouveau aux Dardanelles. L'arrivée des officiers prussiens est ajournée; peut-être n'aura-t-elle pas lieu, j'espère donc être à Berlin à l'entrée de l'hiver.

XIV

Voyage à Brussa.

Péra, 16 juin 1836.

Je suis de retour, depuis hier, d'une petite excursion que j'ai faite en Asie. Je devrais te la décrire en vers, puisque j'ai fait l'ascension de l'Olympe ; mais comme je n'ai gravi que le pied ou plutôt le petit doigt du pied du géant, il faudra bien que tu te contentes de ma prose. Le 11, je m'embarquai sur un bateau turc, et un frais vent du nord nous conduisit en quatre heures au cap de Posidoni, situé à une distance de huit lieues. Là, la mer devint tellement houleuse que notre pilote commençait déjà à jeter son : Allah ekber, Dieu est miséricordieux, lorsque subitement le vent tomba si complétement à plat que nous ne pûmes aborder que le lendemain à Madania. Bientôt nos montures furent prêtes et je parcourus jusqu'à Brussa une contrée ravissante. Toutes les terres sont cultivées, portant moins de blé

que de vignes et de mûriers. Ces derniers sont maintenus très-bas, en broussailles; on en coupe la couronne, comme on fait chez nous des saules, et on la donne en pâture aux vers à soie. Leurs grandes feuilles d'un vert clair couvrent au loin la campagne. Les oliviers forment ici des bois considérables; mais ils sont plantés. Toute cette riche contrée rappelle la Lombardie, surtout la campagne boisée de Vérone. Le charme du premier plan du tableau est égalé par la magnificence des horizons lointains. D'un côté, l'on aperçoit la mer de Marmara avec les îles du Prince; de l'autre, l'Olympe magnifique, dont le sommet couvert de neige s'élève au-dessus d'une large ceinture de nuages. La fleur de la vigne remplissait l'air d'un parfum semblable à celui du réséda; il s'y mêlait celui du caprifolium aux jets puissants et d'une fleur jaune dont j'ignore le nom.

Après avoir passé une série de collines basses, nous aperçûmes Brussa s'étendant au large dans une vaste plaine verte au pied de l'Olympe. Laquelle des deux capitales des souverains osmaniens est le mieux située, l'ancienne ou la nouvelle, Brussa ou Constantinople? En vérité, il est difficile de le dire. Ici, c'est la mer, là, la terre qui vous enchante; ce paysage-ci est teinté de bleu, celui-là de vert. Sur le fond sombre des forêts qui couvrent les flancs abrupts de l'Olympe, se détachent plus de cent minarets blancs et des coupoles voûtées. En hiver, la montagne fournit aux habitants de Brussa du bois de chauffage, en été de la glace pour les sorbets. Un fleuve, qui porte le nom de Lotos, trace son cours sinueux à travers de riches prairies et des bois de mûriers entrecoupés de noyers gigantesques au feuillage sombre, de platanes, de mosquées blanches et de sombres cyprès. Les vignes s'élancent en troncs puissants, grimpent le long des branches et redescendent à terre, entremêlées de caprifolium et d'autres plantes

parasites. Je n'ai vu nulle part un paysage aussi uniformément vert, si ce n'est du haut de la tour de Lübbenau qui domine la forêt de la Sprée. Mais à cette verdure s'ajoutent ici une végétation plus riche et les montagnes magnifiques qui ferment la plaine. L'abondance des eaux est surprenante. Partout, le murmure d'un ruisseau. Des sources puissantes jaillissent du roc, il y en a de glacées à côté de fumantes, et dans toute la ville, même dans les mosquées, s'élancent d'innombrables jets d'eau.

La beauté des aspects s'efface, comme partout en Turquie, dès que l'on entre dans la ville. Constantinople, Andrinople et Brussa n'ont rien qui égale la grâce et la commodité des habitations du plus petit bourg allemand. Il n'y a d'imposant que les mosquées et les caravansérails, les fontaines et les bains publics. Dans les premières années de la monarchie des Osmanlis, les sultans ne pouvaient bâtir de mosquée avant d'avoir gagné une bataille sur les infidèles. Les mosquées de Brussa n'égalent ni en grandeur ni en beauté celles qui ont été élevées plus tard, mais elles intéressent par des souvenirs historiques, par les noms d'Orcan, de Soliman, de Mourad, de tous les héros, en un mot, de la période conquérante de l'Islam. La plus belle de toutes par son architecture me paraît être celle de Bajazet. Le monument de ce conquérant puissant qui mourut vaincu, et, s'il faut en croire la légende, dans une cage, ce monument s'élève dans une solitude peuplée de cyprès immenses. La plus grande des mosquées est un bâtiment qui, autrefois, servait d'église cathédrale aux chrétiens; elle reçoit la lumière d'en haut, la voûte du milieu étant tout ouverte. Le beau ciel étoilé de l'Asie s'arrondit lui-même en coupole au-dessus de ce temple. Sous l'ouverture fermée par une grille en fil de fer se trouve un vaste bassin où murmure un jet d'eau et qui reçoit en même temps l'eau des pluies. Je ne dirai pas que les

plus grandes mosquées de Constantinople et d'Adrianople font la même impression religieuse que l'église de Saint-Étienne à Vienne ou la cathédrale de Strasbourg, mais toutes les mosquées jusqu'aux plus petites sont belles. Rien de pittoresque comme la coupole couverte en zinc et les minarets blancs qui s'élèvent avec grâce au-dessus de cyprès et de platanes énormes. Lorsque les Osmanlis conquirent les provinces de l'empire romain d'Orient, ils conservèrent l'architecture grecque des églises, mais ils ajoutèrent les minarets d'origine arabe.

Les caravansérails sont les seuls bâtiments en pierre que l'on rencontre. Ils forment un carré, dont la cour contient une mosquée, une fontaine, un petit kiosque pour les voyageurs de qualité, quelques mûriers ou des platanes. Une galerie voûtée avec des ogives court le long du côté intérieur de la maison. La façade extérieure contient une série de cellules semblables l'une à l'autre, chacune surmontée de sa coupole. Une natte de paille est le seul meuble mis à la disposition du voyageur. Le service brille par son absence; chacun apporte de quoi faire son repas et sa couche.

Ayant été invités à dîner chez le Kiébatschi, nous prîmes notre repas, non pas à table, mais sur la table. Un petit morceau de mouton rôti au gril et entouré d'une pâte, mets très-savoureux; des olives salées, le helwa ou plat doux et un sorbet: tel fut le menu excellent que nous payâmes 120 paras, ou cinq gros d'argent.

Les bains de Brussa sont chauffés non point par l'art, mais par la nature et à tel point que l'on commence par se demander s'il sera possible de descendre dans le grand bassin clair sans en ressortir grillé.

Le 13, au soir, nous nous rendîmes à Kemlik au bout de la baie de Madania, où se trouve une rade. Ce point est un des plus beaux que j'aie vus. Le clair miroir de

la mer finit ici, entre des montagnes hautes et escarpées qui laissent tout juste la place nécessaire à la petite ville et à de petits bois d'oliviers. Le crépuscule est extrêmement court dans le pays; il faisait nuit lorsque nous atteignîmes la porte de la ville, mais quelle nuit! La lune était dans son premier quartier: néanmoins l'on distinguait les objets à de grandes distances, et l'étoile du soir brillait d'un éclat tellement vif que sa lumière faisait projeter des ombres aux objets. A trois heures du matin nous étions de nouveau en selle, et nous nous dirigeâmes par un bas-fond vers l'est, entre de hautes montagnes. Les hauteurs étaient couvertes d'oliviers, les rossignols chantaient dans les buissons en fleurs. Au coucher du soleil, nous arrivons à un lac d'une vaste étendue. Les murs gigantesques et les tours qui s'élèvent sur le bord opposé protégeaient autrefois une ville puissante, autour de laquelle on s'était battu pendant les croisades. Aujourd'hui, ils n'enserrent qu'un petit nombre de huttes misérables et de ruines amoncelées qui, il y a quelques siècles, formaient la ville de Nicée. C'est là qu'une assemblée de cent évêques savants proclama le mystère de la Trinité et résolut de brûler ceux qui ne partageraient pas son opinion. Qu'eussent dit les fiers prélats, si on leur avait prédit que leur ville riche et puissante ne serait un jour qu'un amas de décombres et leur cathédrale la ruine d'une mosquée turque; que l'empire grec s'éteindrait, que non-seulement leur interprétation, mais leur foi disparaîtrait de ces pays; que sur des centaines de lieues alentour et pendant de longs siècles le nom seul du chamelier de Médine serait prononcé!

Les musulmans qui abhorrent toutes les images ont couvert partout les peintures des églises grecques d'une couche blanche. Dans la cathédrale de Nicée, où s'était réuni le fameux concile, transparaît près du maître-

autel, à travers la couleur blanche, la fière promesse I. H. S.[1] ; mais au-dessus, l'on voit la doctrine fondamentale de l'Islam : Il n'y a de Dieu que Dieu. Ces traits effacés nous donnent une leçon de tolérance, et il semble que le Ciel soit disposé à écouter le *Credo* d'une oreille aussi favorable que le *Allah el Allah.*

1. *In hoc signo.*

XV

Deuxième voyage aux Dardanelles.

Péra, le 19 juillet 1836.

Le 11 de ce mois, je me rendis sur un bateau à vapeur autrichien aux Dardanelles, où Halil-Pacha était arrivé par voie de terre. On tira quelques coups d'essai avec les grands canons en pierre de Sultani-Hissar. Sur la côte européenne était amarré un petit caïc que l'on n'avait pas remarqué. Lorsque la charge de plus d'un quintal se fut allumée, le boulet énorme, noirci par la poudre, donna à peu près contre le milieu du détroit, et une haute gerbe d'eau jaillit de la mer à chaque ricochet. L'énorme bloc de marbre se dirigea vers la petite barque, la fit voler en mille éclats et remonta lentement et en chancelant le rivage. A côté du caïc, le propriétaire s'était endormi sur la côte; la détonation terrible le réveilla, et il retrouva à peine les débris de sa barque. Le pacha lui envoya

aussitôt une indemnité. Le propriétaire en conçut une joie immense, et il se souvint après coup d'avoir laissé dans le caïc une bourse avec 50,000 piastres qui avaient été jetés également à tous les vents. L'invention était grossière, mais l'inventeur était ionien, sujet anglais, et on lui accorda sinon la somme indiquée, du moins une plus forte indemnité.

Les soldats turcs ignoraient ces négociations : ils trouvaient tout naturel que leur pacha eût pris pour point de mire la barque du giaour. Ils s'en allèrent avec la pensée que le plus petit navire ne pouvait se glisser par les Boghas, sur la côte opposée, sans être atteint par un boulet.

Je revins avec Halil-Pacha, sur un vapeur garni de soldats turcs, mais dirigé par un Anglais. Le temps favorisa la traversée, et pour éviter le courant, nous longeâmes la côte européenne. Vers le soir, nous passâmes près de San-Stéphano, et nous eûmes devant nous la vue la plus belle de Constantinople. Là, les vieux murs sont battus des flots de la mer de Marmara ; ils se brisent souvent avec fureur contre les fondements dans lesquels sont murées des rangées entières de colonnes, en guise de poutres. On remarque ici des inscriptions sans nombre, et les coupoles et les minarets, la colonne de Constantin et les arcs de Valens se détachaient en silhouettes sur le fond doré du ciel brillant du soir. Nous avions à peine dépassé les sept tours du vieux Cyclobion qu'une secousse violente nous avertit que nous avions touché terre.

Je débarquai avec le pacha, et ce n'est que le lendemain à midi que les efforts de deux chaloupes et d'un vapeur autrichien réussirent à remettre à flot le bateau turc.

XVI

Smyrne et ses environs.

Port de Smyrne, le 4 août 1836.

Le jour où j'ai expédié ma dernière lettre, je me suis embarqué à Constantinople, sur le bateau à vapeur du gouvernement en destination de Smyrne. Le vent, le courant et la force de la vapeur se réunirent pour nous faire traverser rapidement la mer de Marmara et l'Hellespont et nous amener devant l'archipel que les Turcs appellent la mer Blanche. La mer Égée nous apparut bientôt avec ses belles îles rocheuses, Imbros, Lemnos et les hauts sommets de Samothrace. L'eau est de couleur bleu clair et si limpide que l'on aperçoit distinctement les gros dauphins qui parcourent, avec la rapidité d'une flèche, de longs espaces à côté du vaisseau. Nous tournâmes la pointe de Sigée, et nous nous dirigeâmes, entre la Troade et l'île de Ténédos, vers Mytilène. Les ruines majestueuses d'Alexandra-Troas bril-

laient entre les oliviers et les noyers; des châteaux génois bizarres, entourés de murs et de tours, s'élevaient sur les îles et les caps. A l'aube naissante, nous entrâmes dans la vaste baie de Smyrne, entourée de hauts groupes de montagnes. La pleine lune brillait encore, et le ciel, à l'orient, se colorait vivement, comme si la terre d'Asie était encore illuminée par les feux de la veille. Les montagnes sont toutes nues, brûlées du soleil, mais de formes d'une singulière beauté. Au pied des hauteurs, le long de la côte, s'étend une verte bande de terres cultivées, avec des vignobles, des olives, des mûriers et de sombres cyprès. Les maisons des villages sont en pierres avec toit plat. A l'extrémité de la baie apparaît Smyrne, qui s'élève en amphithéâtre sur la montagne qui la borde. Près de la mer, derrière les vaisseaux, on reconnaît d'abord une grande caserne, une batterie, un beau caravansérail avec des coupoles nombreuses, plusieurs mosquées, et à gauche le quartier des Européens avec ses bâtiments en pierres. En seconde ligne vient la ville turque proprement dite. Si une poignée de petites maisons rouges, un certain nombre de mosquées et de fontaines tombaient du ciel, le plan de construction ne serait pas plus bizarre que celui de cette ville. On s'étonne de trouver des chemins et des issues à travers cette masse de maisons. Le tout est dominé par le vieux château ou la citadelle de Smyrne. Construit aux âges les plus reculés, les Génois l'ont muni de tours que les Turcs laissent tomber maintenant en ruine. Un amas de décombres sur la même colline porte le nom d'école d'Homère. L'horizon est fermé par les montagnes bleues de l'Asie Mineure.

La chaleur étant très-grande, j'ai eu hâte de me vêtir à la mode de Smyrne, d'une jaquette, d'un pantalon, de souliers et de bas, d'un chapeau de paille blanc. La société a assez de sens pour admettre ce costume

en été jusque dans les salons. Si tu me voyais dans cet accoutrement léger, assis sur un âne, tenant le licol d'une main et le parasol de l'autre, tu me reconnaîtrais difficilement.

Le 3 août, jour anniversaire de la naissance de notre roi, j'ai fait une course intéressante dans l'intérieur du pays. Nous atteignîmes encore à la fraîcheur du matin le village de Kukludscha, situé sur le versant d'une montagne et offrant une vue d'une indescriptible beauté. A gauche, la ville et la citadelle de Smyrne, le port et la mer jusqu'au cap Karaburun ; à droite, une des plus belles vallées qu'il y ait au monde. La plaine étant parfaitement unie entre les montagnes hautes et escarpées, les noyers sombres et les oliviers gris se dessinent avec leurs lignes droites entre des champs et des vignobles d'un vert éclatant, sur le fond des contours dentelés de la montagne brune. La végétation est d'une richesse extrême ; les orangers et les citronniers poussent de gros troncs et de fortes branches, mais ils avaient beaucoup souffert l'hiver dernier. Je rencontrais des aloès en fleurs dont la tige était haute de vingt pieds au moins et grosse comme le bras. Le grenadier réussit mieux encore que les autres arbustes ; le petit village Narlykioï est caché littéralement dans une forêt de grenadiers ; le vert d'une fraîcheur éclatante, les grandes fleurs pourprées et le nombre de pommes sous le poids desquelles les branches pliaient, me causèrent la surprise la plus agréable. De grands melons, des citrouilles agréables au goût, des joncs gigantesques entouraient des ruisseaux ; les mûres et les raisins sont si abondants que tout le monde en cueille autant qu'il lui plaît, sans en demander la permission. Les cyprès atteignent à des hauteurs étonnantes. Avant tout, c'est l'olivier semblable à nos saules, avec des troncs noueux, bizarrement entrelacés, avec son feuillage, ses fruits et ses fleurs au vert pâle qui donne au paysage

sa physionomie particulière. Le melon d'eau avec son suc exubérant s'étale en plante sauvage dans ce pays chaud et désaltère le voyageur qui soupire en vain après de l'eau potable. Les villages sont extrêmement rares; le tableau manque par conséquent de vie et de mouvement. C'est à peine si quelques sentiers pierreux s'allongent à travers la plaine et rampent contre la montagne. Dans cette solitude profonde ne retentissent que les clochettes des chameaux qui s'avancent en longues files, l'un derrière l'autre, suivant d'un pas lent et chancelant leur guide monté sur un âne et précédant le convoi.

Dans le village de Burnabaschi, je trouvai une caravane se reposant sous un platane immense, près d'un petit bassin. Les chameaux dormaient couchés sur leurs genoux; les Persans aux turbans blancs et aux barbes noires se désaltéraient à la source fraîche et mangeaient des concombres, des olives et du fromage. Au fond de la vallée, une horde de nomades turcomans nous offrit l'hospitalité; on nous donna du fromage et des œufs, et l'on regretta sincèrement de ne pouvoir nous retenir. Nous retournâmes ensuite à Bunarbad, la résidence d'été des Européens, et notre consul nous donna un dîner excellent. Vers le soir, nous rentrâmes dans la ville. Le coucher du soleil est d'une beauté extraordinaire dans cette contrée, mais le crépuscule est très-court; le disque étincelant tombe presque verticalement au ciel jaune et brillant, derrière le cap rocheux de Karaburun (pointe noire), et alors, phénomène bizarre! les yeux se sentent tellement éblouis que l'on n'y voit presque plus. Une heure plus tard s'élève l'imbad ou vent de terre qui souffle souvent avec beaucoup de violence pendant la nuit; le jour, la mer envoie son souffle frais et fortifiant. Le scintillement de la mer est un phénomène très-fréquent; des étincelles brillantes se collaient aux rames et tourbillonnaient au-

tour du gouvernail pendant que je retournais à bord. Singulier spectacle! lorsque l'on se baigne pendant le scintillement, on est comme enveloppé de lumière et de feu. Après un séjour d'une semaine, nous levâmes l'ancre pour opérer le retour. Les aventures qui le signalèrent vous donneront une idée de la nautique turque. A une demi-heure de distance du port, nous échouâmes de nouveau. Nous jetons l'ancre derrière le navire et nous travaillons à force pour nous dégager, mais en vain. Pour alléger le vaisseau, nous puisons l'eau de la chaudière, et après minuit nous sommes à flot. Il s'agissait maintenant de repêcher les ancres, de remplir la chaudière, d'allumer le foyer. Vers le matin tout était prêt, et la machine devait être mise en mouvement. Je remarquerai en passant qu'une chaudière alimentée par l'eau de la mer s'incruste peu à peu d'une croûte de sel, et ne fournit que quatre ou cinq années de service. La nôtre était vieille de neuf ans, et en dépit des représentations du capitaine, la Sublime-Porte avait décidé dans sa sagesse qu'elle durerait encore quelques années. La chaudière était d'un autre avis; à notre allée, elle avait été déjà percée de deux trous: tout le monde se promettait d'être sur ses gardes au retour. Nous allions nous mettre en mouvement, lorsque la chaudière éclata; mais comme sur ses vieux jours on ne l'avait soumise qu'à la moitié de sa pression ordinaire, l'explosion fut moins forte que je ne m'y attendais. Au surplus, la fente s'était déclarée à la partie inférieure, le feu s'éteignit aussitôt, et en un clin d'œil l'espace dans lequel manœuvrait la machine fut rempli de vapeur et d'eau bouillante. Personne ne fut blessé, si ce n'est le capitaine dont les pieds reçurent des brûlures.

J'achevai le reste de mon voyage sur un vapeur autrichien. Lorsque nous passâmes les Dardanelles, nous vîmes à la place de la petite ville de Tschanak-Kalessi un

amas de décombres fumants. Le feu avait dévoré la veille plusieurs centaines de maisons, les habitations des consuls, les casernes même, et la batterie du pacha Tabiassi. Heureusement, les épaisses murailles de Sultani-Hissar avaient préservé les provisions de poudre qui se trouvaient ammoncélées dans le fort.

XVII

La Chersonèse de Thrace.

Bujukdéré, le 5 septembre 1836.

J'ai fait un troisième voyage aux Dardanelles. Le grand incendie avait formé une vaste esplanade à l'entour de Sultani-Hissar ; cette place pouvait devenir tellement avantageuse pour la défense que l'on fit au pacha l'honneur de lui attribuer l'incendie et à moi celui de ne point douter de la part que j'y avais prise.

Le séjour de Bujukdéré, où je suis établi maintenant, est très-agréable. Le vent du nord est constant, la température basse, et il fait à peine plus chaud qu'à Berlin. Avec cela, le ciel est toujours bleu et le beau temps continu. Voilà trois ou quatre mois que nous n'avons eu de pluie, et à Péra le manque d'eau commence à devenir très-sensible. L'eau potable coûte presque autant que le mauvais vin. Les environs de Constantinople sont brûlés du soleil ; et ici, sur le Bosphore, nous ne de-

vons qu'à l'air humide de la mer Noire de voir toujours encore les arbres et les lauriers nains qui couronnent les flancs des montagnes, étaler leur fraîche verdure.

Nous faisons souvent dans une chaloupe des excursions qui nous conduisent tantôt dans la mer de Marmara, tantôt dans la mer Noire. Sur le bord du Bosphore s'étend une ville longue de deux à trois lieues, composée de maisons, de villas, de kiosques, de jets d'eau, de bains et de cafés. Les jardins montent en terrasses ; les bois de cyprès des cimetières couronnent les hauteurs. Si l'on avait établi des quais le long du village, ce serait là bien certainement la plus belle promenade du monde. Mais les riches et les puissants ont voulu avoir leurs maisons et leurs jardins le plus près possible de la mer, et la route mal pavée se traîne entre de misérables huttes et de hautes murailles. Néanmoins, les rues petites et tortueuses conviennent admirablement au climat. Dans des chaussées larges et droites l'on ne supporterait point les rayons du soleil ; de cette façon au contraire, les toits en saillie se rejoignent, l'intervalle est comblé par quelques lattes sur lesquelles la vigne étend sa voûte verte d'où pendent des grappes innombrables. Souvent le chemin fait un brusque détour. On se trouve devant une mosquée, à côté d'un jet d'eau, sous des platanes gigantesques, au bord du courant clair et murmurant du Bosphore ; des garçons en habits bleus ou blancs et en turbans bariolés accourent pour tenir le cheval, le cafetier tient la longue pipe toute prête, verse l'inévitable liqueur dans une petite tasse, avance une chaise basse en jonc sur la terrasse de sa maison, et un essaim de bateliers se disputent l'avantage de te conduire pour quelques paras entre les bords paradisiaques de deux parties du monde.

A dix minutes de cette scène animée l'on entre dans un vaste désert. On gravit la hauteur la plus rapprochée, et l'on voit s'étendre devant soi la Chersonèse de

Thrace, un plateau ondulé sur lequel on n'aperçoit ni village, ni arbre, ni vignoble, mais seulement un chemin rocailleux. La malédiction d'une administration négligente et avare pèse sur ces campagnes. A mesure que l'on se rapproche de la mer Noire, les collines se couvrent de plus en plus de buissons. Bientôt l'on entre dans une forêt de châtaigniers et d'érables où règne un profond silence; on voit couchés là de puissants troncs que l'orage a déracinés et qui, couverts de lierre, ont reverdi ; la vigne sauvage grimpe jusqu'au sommet des arbres dont le pied a toujours été respecté par la hache, car c'est dans cette forêt que les nuages déposent l'eau que l'on boit à Constantinople. Des rosiers et des mûriers bordent les sentiers étroits que suit le voyageur dans les vallées ; çà et là, un chacal rôde dans les buissons, et un aigle s'élève effrayé et en jetant un cri rauque de son nid. Tout à coup le branchage s'ouvre et l'on se trouve devant des murs énormes ; c'est un palais sans portes ni fenêtres, mais armé de tours et de créneaux bizarres et tout entier revêtu de marbre. Les ailes de ce château s'appuient contre des pentes de montagne, et lorsqu'on gravit ces pentes jusqu'au couronnement des murailles, l'on voit dans l'intérieur le miroir clair d'un lac artificiel englobé sur ces hauteurs boisées par les remparts puissants. C'est un de ces grands réservoirs qui pourvoit d'eau fraîche un demi-million d'hommes à une distance de quatre à cinq lieues. Ici commencent les aqueducs qui s'élèvent inébranlables depuis les âges de Valens, de Justinien, de Sévère et de Soliman le Grand.

Le capitan-pacha Achmet a fait jeter un pont sur le port : c'est le premier qui ait uni Galata à Constantinople depuis le rude hiver sous le règne de l'empereur Théodose. Il est long de 637 pieds, large de 25, et il permettait d'aller du palais du sultan de Bochicktach jusqu'à l'autre rive, mais pas plus loin. Méhémet Chos-

ref-Pacha m'a ordonné de trouver la meilleure direction d'une route qui de là pût conduire au sérail. La tâche fut facile, car on abattit sans autre forme de procès des magasins, des clôtures de jardins, des maisons et des cafés qui bornaient le chemin, et le sultan Mahmoud fut le premier qui se rendît avant-hier, en voiture, de Galatée à la mosquée de Bajazet. Le pont fut au préalable inauguré par une cérémonie religieuse. Le sultan accomplit le sacrifice en touchant le couteau avec lequel treize boucs avaient été immolés à l'entrée du pont. Il fit au capitan-pacha le don d'un sabre magnifique, orné de brillants.

Le Grand-Turc a un faible pour les constructions. Il a fait construire à Tchiragan un nouveau palais qui fait réellement une belle impression dans la contrée ravissante où il est situé. Une série de belles colonnes supporte l'étage supérieur, et de larges degrés de marbre descendent jusqu'aux flots limpides du Bosphore. Le reste du bâtiment est en bois, le toit, d'où l'on jouit d'une vue délicieuse, est incrusté de dalles de marbre qui pèsent sans doute d'un poids énorme sur toute la construction. La salle du harem s'élève à la hauteur du deuxième étage et reçoit sa lumière d'en haut ; elle est d'une beauté remarquable ; des deux côtés se trouvent les appartements des femmes La salle ovale du divan est également magnifique.

Le sultan m'a ordonné de visiter le palais et de lui dire où l'on pourrait élever une tour. Je lui ai déclaré que je n'entendais rien à la chose, mais qu'il me semblait qu'une tour ne s'harmoniserait pas avec le reste. J'ai dû également visiter l'école de marine par ordre du Grand-Turc.

XVIII

Le Boghas ou la partie nord du Bosphore.

Bujukdéré, le 20 septembre 1836.

Je t'ai déjà parlé de la magnificence de la partie sud du Bosphore. La partie nord est également belle, mais dans un tout autre genre. Au lieu de la riche culture et du mouvement varié, il offre une solitude sauvage, et le bruit de la cathédrale s'éteint au pied des hautes montagnes qui entourent le détroit. De rares huttes de pêcheurs sont collées dans les fentes des rochers, et des batteries et des châteaux très-forts surveillent avec 400 bouches à feu ce côté de Stamboul.

Entre Thérapia et Bujukdéré s'élève dans une petite baie un groupe d'arbres délicieux. A leur ombre murmure une source claire et limpide, et un petit café contient les pipes indispensables, les petites tasses, les tabourets de joncs et les nattes sur lesquelles il fait si bon s'étendre. De là le regard atteint, entre de hautes

murailles de rochers, le *pontus inhospitalis*, qui offre pourtant un aspect si riant et si attrayant. Le vent de la mer souffle ici tout l'été : plus le ciel est torride au dehors, plus l'air circule frais et pur dans les branchages, plus aussi le murmure de la source est agréable à entendre. C'est mon lieu de repos favori ; j'y ai passé mainte heure à rêver.

Partout où se dirige le regard, il rencontre des objets classiques. Sur cette rive, Médée cueillait ses herbes enchantées ; là-bas, dans cette large vallée au bout de laquelle brille un aqueduc, campèrent les chevaliers de la première croisade, et un groupe de neuf troncs gigantesques, d'une grandeur et d'une beauté sans exemple, porte encore aujourd'hui le nom de platanes de Godefroy de Bouillon. A droite, là où quelques groupes d'arbres se sont conservés sur les hauteurs de l'Asie, se trouvait le domaine d'Amycus ; à gauche, sur les rives escarpées de l'Europe s'agitait le malheureux Phrinée en proie aux harpies. Au pied des montagnes noires, les murs blancs de la batterie descendent jusque dans les flots bleus. Là se trouvaient les autels de Jupiter Urius dont le nom se retrouve dans l'appellation turque Joros Kalessi. Sur les hauteurs s'élèvent les ruines de deux castels génois. Ils étaient en communication par de longs murs avec les rives du Bosphore et avec ses batteries, car ce peuple de marchands puissants tint l'empire de Byzance enchaîné jusqu'au moment où il fut dévoré avec lui par les Turcs. Le château de la rive européenne a presque disparu, mais celui de l'Asie élance encore en l'air ses hautes tours, ses murs et ses créneaux entre lesquels se presse une délicieuse végétation de figuiers et de lauriers. D'énormes troncs de lierre s'élèvent et semblent vouloir tenir de leurs mille bras les antiques murailles. On s'étonne que la légende ne se soit pas emparée également d'une localité singulière que les Turcs appellent le rocher des

canons. Un peu au nord du château de Karibsché, la pierre noire forme une fente qui prend à l'arrière la forme d'un tuyau terminé par une ouverture tournée vers le ciel. A marée haute, les vagues roulent dans cette fente; elles se pressent furieuses le long de l'entonnoir qui se resserre de plus en plus et elles jaillissent avec fracas en une colonne haute de vingt pieds de l'étroite ouverture. Que n'eussent pas su raconter les Argonautes d'un pareil site ? Leurs rochers mobiles, les Cyanées s'étendent devant le phare européen, à l'embouchure du Bosphore, et portent une petite colonne de marbre dédiée à Pompée. Je suis allé plusieurs fois au phare de Roumélie pour voir les vagues énormes se briser contre ces sombres écueils. En face, à côté de la tour asiatique ou phare d'Anatolie, un magnifique mur de basalte plonge droit dans la mer et forme une belle grotte que viennent lécher les flots. Au delà de ces piles s'élève le pont Euxin, semblable à une muraille haute de couleur bleue. De là le regard se reporte en arrière pour inspecter les détails de cette vue magnifique, suivre les grands navires avec leurs voiles éblouissantes, admirer les pyroscaphes passant, fiers et indépendants du vent et du courant, entre les grands murs de rochers qui renvoient l'écho du bruit de leur roue.

Le Bosphore est d'une haute importance militaire pour Constantinople. Le vent du nord qui souffle tout l'été et le courant qui va constamment de la mer Noire à la mer de Marmara favorisent beaucoup plus que les Dardanelles l'entrée d'une flotte ennemie dans les eaux de la capitale. En revanche, le cours tortueux et la largeur plus faible du Bosphore sont des éléments réels de défense, les rives du Bosphore étant de moitié moins distantes l'une de l'autre que celle des Dardanelles au passage le plus étroit. L'espace séparant les phares et leurs batteries est de 4166 pas; celui qui est compris entre les hissares n'est que de 958 pas. Le bassin entre

Roumélie-Kawak et Madschiar-Kalessi est battu par 4 batteries de plus de 250 pièces dont les boulets atteignent d'une rive à l'autre et prennent chaque vaisseau par le flanc et en enfilade. La force des éléments ferait passer sans doute une flotte, mais on peut juger par ces détails en quel état elle arriverait devant Constantinople.

L'assaillant serait probablement obligé, ici comme aux Dardanelles, de s'emparer par un coup de surprise des batteries les plus dangereuses ; mais le débarquement des forces nécessaires offrirait de grandes difficultés ; il faudrait qu'il eût lieu en Asie aussi bien qu'en Europe, car les batteries de chaque côté à part suffisent pour rendre le passage d'une flotte extrêmement périlleux. Riwa et Kiléa, les baies les plus rapprochées qui permettent une telle opération, sont défendues par des forts ; les points plus éloignés de la côte escarpée sont en soi presque inabordables, et l'attaque devrait avoir lieu par de grands détours à travers des montagnes boisées, impénétrables. Ajoutez à cela le voisinage immédiat d'une ville comme Constantinople qui aura toujours une forte garnison ; enfin, les batteries sont dominées, il est vrai, mais les plus importantes, même du côté de la terre, peuvent être mises facilement en état de défense.

XIX

La bastonnade.

Bujukdéré, le 27 septembre 1836.

Je me livre en ce moment à un travail qui me procure plus d'une jouissance : je lève le plan des deux rives du Bosphore. Cela m'oblige de faire l'ascension de bien des montagnes, mais la peine est récompensée par les vues merveilleuses qui s'ouvrent devant moi. En outre, c'est peut-être la première fois qu'un Européen établit ses instruments de mesurage dans les cours du sérail. Nous avons un automne magnifique, et le souffle humide de la mer conserve la verdure de tous les arbres et de toutes les plantes, quoique nous ayons manqué de pluie depuis quatre mois. Mon travail quotidien dure de neuf à dix heures. J'ai un ordre exprès en langue turque m'autorisant à entrer dans toutes les forteresses, dans toutes les batteries et à me faire escorter par le plus grand nombre de soldats qu'il me plaira.

Aujourd'hui, j'ai vu pour la première fois donner la bastonnade à la porte du sérail. Il y avait cinq Grecs, dont chacun devait recevoir 500 coups assenés sur la plante des pieds. Un kawas ou officier s'agenouillait sur la poitrine de l'accusé et lui tenait les mains ; deux officiers portaient sur les épaules une perche à laquelle étaient attachés les pieds, deux autres maniaient la canne. Par une attention particulière pour ma personne, le pacha consentit à leur faire grâce de 200 coups par tête, ou plutôt par plante des pieds. Le reste me parut encore plus que suffisant ; je lui proposai 25 coups, mais il me laissa marchander jusqu'à 50. Cette grâce fut accordée aux patients avec la remarque expresse qu'elle était due à l'intervention du « fils de prince » prussien.

XX

Les aqueducs de Constantinople.

Bujukdéré, le 20 octobre 1836.

De même que chez nous le palais du gourmet devine la provenance et la date d'un vin quelconque, celui du Turc devine si un verre d'eau a été puisé à telle ou telle source particulièrement estimée. Que l'eau soit claire et limpide, les Turcs n'en ont cure; l'eau de l'Euphrate est aussi trouble que celle du Nil, quoique le prophète lui-même l'ait célébrée comme la meilleure eau de la terre, avec celle de la source sacrée de Semsem à la Mecque qui jaillit sous les pieds d'Agar pour désaltérer son fils mourant de soif. Quant à l'eau des puits, les Turcs la tiennent pour la plus mauvaise et la plus malsaine.

Constantinople est bâtie sur une hauteur sablonneuse qui ne fournit que de l'eau amère. L'eau de table pour plus d'un demi-million d'hommes qui n'ont que

cette seule boisson; celle qui alimente les bains, qui sert aux mosquées et aux ablutions quotidiennes prescrites par la religion, a donc dû être cherchée ailleurs.

On a utilisé à cet effet les montagnes boisées de Belgrade, situées à trois lieues au nord et dans lesquelles les nuages déposent, en été comme en hiver, d'immenses quantités d'eau sous forme de neige et de pluie. Cette eau est rassemblée dans de grands réservoirs artificiels formés par des murs coupant les vallées et appelées *bend*. Pour établir un bend, on recherche de préférence des vallées profondes et étroites dont la partie supérieure, par où arrivent les courants, ait un grand nombre de ramifications. Les murs qui retiennent des masses d'eau si considérables ont une longueur moyenne de 80 à 120 pas, une hauteur de 30 à 40 pieds, une épaisseur de 25 à 30 pieds; ils sont revêtus souvent de marbre à l'extérieur, ornés d'inscriptions et de kiosques.

Lorsqu'au printemps le bend est rempli, l'eau débordante s'écoule par une ouverture pratiquée dans la partie supérieure du mur, et est conduite par des tuyaux en maçonnerie dans le lit naturel des courants de la vallée. A la partie inférieure du mur se trouve un portail appelé le tackim ou la distribution, par où un certain nombre de tuyaux s'échappent avec la quantité d'eau qui doit toujours alimenter les conduits. Des tackims, l'eau passe ensuite dans des aqueducs voûtés qui descendent le long des vallées.

Il faut que le conduit soit assez fort pour que l'eau coule rapidement, et que l'écoulement soit continu, afin d'éviter des amoncellements et des inondations.

Lorsqu'un conduit rencontrait sur son passage une vallée coupant sa direction, les anciens ne connaissaient d'autre moyen que de conduire le filet d'eau sur le versant opposé par un pont jeté sur les deux bords de la vallée. De là, les aqueducs gigantesques que l'on

aperçoit encore aujourd'hui en Italie, en Espagne, en Grèce et en Asie. Les Arabes savaient, au contraire, que l'eau remonte au même niveau dans des tubes mis en communication entre eux, et s'appuyant sur cette expérience, ils ont adopté un procédé plus simple et moins coûteux qui consiste à faire descendre le filet d'eau d'un côté et à le faire remonter de l'autre côté de la vallée au moyen de tubes en plomb. L'eau arrivait effectivement sur le versant opposé, mais en suite du frottement, elle coulait extrêmement lentement et fournissait une masse beaucoup moins considérable dans le même espace de temps. L'expérience enseigna que le frottement diminue considérablement si, de distance en distance, on pratique des ouvertures dans les conduits. Cela était facile à obtenir partout où l'eau se maintenait au niveau le long des flancs des montagnes; mais quand elle descendait dans des conduits fermés au-dessous du niveau et qu'elle passait par des vallées longues de quelques milliers de pas, il était impossible de pratiquer des ouvertures qui auraient livré passage à tout le courant. On construisait alors des pyramides en pierres, assez hautes pour que le sommet en atteignît le niveau général; les conduits gravissaient ces pyramides; l'eau se mettait en équilibre en entrant, au sommet de la pyramide, dans un petit bassin, et, de l'autre côté de la pyramide, elle descendait de nouveau dans un tube. Il est clair qu'une accélération du cours ne pouvait être obtenue par ce moyen, car l'eau, par sa chute, ne gagnait que ce qu'elle perdait en remontant ensuite. La pyramide n'est pas autre chose qu'une ouverture élevée jusqu'à la hauteur du niveau de l'aqueduc, à l'effet de diminuer le frottement.

Les Turcs trouvèrent, à leur arrivée, les aqueducs des Romains et les pyramides; ils ont utilisé les uns et les autres, mais les premiers par pur amour du luxe.

Le plus ancien et le plus important des conduits de Constantinople a été commencé par l'empereur Constantin, agrandi plus tard par des empereurs et par des sultans. Il est alimenté par six grands réservoirs groupés autour de Belgrade. Le plus considérable d'entre ces bends a une longueur de plus de 1000 pas et contient de 8 à 10 millions de pieds cubes d'eau. Le conduit qui en sort traverse la large vallée de « l'eau douce » sur un aqueduc colossal, dont la beauté surpasse tous les autres. Plus loin, il rencontre l'aqueduc de Justinien, le plus élevé de tous, et dont la construction est tellement solide que dix siècles n'ont pas ébranlé les deux étages d'arcs qui portent le filet d'eau à une hauteur de 90 à 100 pieds. Celui qui n'est pas accessible au vertige peut facilement circuler le long du conduit, et l'on éprouve une impression saisissante à contempler dans ce désert abandonné et inculte un tel monument de la puissance et de l'amour des hommes, déployés par des âges depuis longtemps disparus.

Les empereurs grecs avaient eu soin de ne jamais laisser l'intérieur de la ville de Constantinople sans une provision considérable d'eau. A cet effet, ils avaient établi de très-grands bassins murés, en partie ouverts, en partie souterrains et couverts par des voûtes reposant sur des centaines de belles colonnes de granit et de marbre. Ces voûtes servent actuellement de séjour d'été aux tisseurs en soie ; les réservoirs ouverts sont remplis de jardins et de maisons, et à l'égard d'une boisson aussi indispensable que l'eau, on vit un peu au jour le jour. Constantinople ne pourrait pas tenir huit jours contre un ennemi qui couperait le fil de l'eau sur un point quelconque de son parcours long de cinq lieues. Méhémet le Conquérant et Soliman le Superbe ne s'imaginaient pas sans doute que leur capitale pût jamais être assiégée ; aujourd'hui, la situation a changé, et les Turcs peuvent se féliciter de l'existence

des réservoirs, quoiqu'on leur ait donné une autre destination.

Le plateau ondulé à l'ouest de Constantinople fournit de l'eau à la partie supérieure de la ville, aux fontaines de Sainte-Sophie et au sérail impérial. L'aqueduc qui l'amène est attribué à l'empereur Valens. Il a deux étages d'arcs construits en grande partie en tuiles, est très-endommagé et menace ruine. On a abattu une partie des arcs supérieurs sous le vain prétexte qu'ils dérobaient à la vue la mosquée « Schach Sadih, » bâtie par Soliman le Superbe. L'aqueduc forme une promenade délicieuse de plus de 1000 pas de long au milieu de la ville, au-dessus des maisons et des mosquées, des rues et des fontaines. La ville est étendue devant vous comme une carte, et l'embarras ne provient que de la multitude sans fin des objets sollicitant la vue.

Je citerai enfin le grand conduit qui alimente Péra et Galata, l'arsenal, Kassim-Pacha, bref, tous les faubourgs du côté nord de la Corne-d'Or. Un de ses deux réservoirs, le Mahmoud-Bend, a été construit par le sultan actuel. Les faubourgs que nourrit cet aqueduc se sont développés à tel point que l'eau ne suffit plus à leurs besoins. La privation a été plus sensible encore par la sécheresse qui a régné cette année, et le Grand-Turc m'a fait inviter par le chef du sérail à rechercher un endroit favorable à l'établissement d'un nouveau bend. Je n'eus pas de peine à le découvrir; mais il me parut plus rationnel d'agrandir la capacité des anciens réservoirs que d'en construire de nouveaux. Je proposai à l'entrepreneur général des bâtiments de rendre à ceux de Constantinople leur destination primitive, de réparer à fond tous les conduits sans exception, de faire creuser davantage les étangs derrière les murs. Mais des entreprises aussi modestes d'apparence ne sont point du goût des Turcs; il faut qu'ils puissent

faire montre de quelque chose auprès du sultan ; un nouveau kiosque et une fête d'inauguration sont indispensables. On aimera probablement mieux construire un nouveau bend qui coûtera un demi-million de thalers.

XXI

Les Caïcs.

Bujukdéré, le 30 novembre 1836.

Nous jouissons d'un automne superbe. Ma chambre m'offre une vue magnifique sur le Bosphore, sur Thérapia et la côte de l'Asie. Pendant le jour, le soleil étincelle sur les petites vagues, et le mouvement qui règne sur une douzaine de grands navires à l'ancre sous mes fenêtres, donne de la distraction lorsqu'on n'a point d'autre occupation. Les pêcheurs arrivent dans de grandes barques, et la mer gémit sous les coups de plat de rame. Ils poursuivent à grands cris des bancs de poissons que l'on distingue nettement à travers la limpidité des flots; ils les entourent avec leurs barques et les poussent bruyamment dans les filets. Le dauphin seul reste à l'abri des poursuites, car le préjugé le protége, comme il défend chez nous les hirondelles et les cigognes. Le dauphin danse dans le

courant, suit les barques, s'élance en soufflant dans l'air et retombe avec la rapidité d'un trait.

Les caïcs passent sans interruption sous ma fenêtre ; ce sont les fiacres du Bosphore. Rien de plus utile et de plus gracieux que cette barque. La carcasse, d'une charpente legère, est entourée de planches minces enduites de poix à l'intérieur et à l'extérieur. L'intérieur est garni en outre d'un mince revêtement de bois blanc lavé toujours avec le plus grand soin. Les rames ont à l'extrémité supérieure de gros renflements qui servent d'équilibre à la partie inférieure, facilitant ainsi le travail. Elles sont rattachées, par des courroies en cuir graissé, à des piquets en bois à peine gros comme un doigt et faits de bois de noyer pour rendre le frottement aussi faible que possible. La barque, large à l'arrière, se rétrécit de plus en plus vers l'avant et se termine par une pointe en fer effilée. Quand le passager s'assied à fond de cale, la barque est en plein équilibre. Le rameur est posté au centre de gravité de la machine ; le canot obéit à la plus légère pression de la main. On ne craint pas, même par les temps les plus orageux, de fendre les flots dans ces frêles esquifs. Les flots se jouent du caïc comme d'une plume et le poussent devant eux ; tantôt il se balance au sommet d'une vague, tantôt il disparaît entre deux montagnes d'eau, et la pointe effilée, fendant les flots, jette l'écume blanche comme la neige des deux côtés au plus haut de l'air.

On fait le trajet d'ici à Constantinople en une heure et demie, la distance étant de plus de trois lieues. Un cavalier allant au trot rapide aurait de la peine à suivre. En revanche, de Constantinople à Bujukdéré on met au moins deux heures et demie : c'est que le courant ne vient plus à votre aide. On peut donc calculer que le courant du Bosphore fait trois quarts de lieue à l'heure ; il serait impossible de passer avec des barques plus lourdes aux points les plus rapides.

L'effendi riche se promène dans des caïcs à trois rames ; assis sur un tapis, il est enveloppé de deux ou trois fourrures; un châle de Perse est roulé autour de son corps. Devant lui sont accroupis les bourreurs de pipe ; derrière lui, le domestique chargé de lui verser le café ; un ou deux serviteurs de rang inférieur préservent leur maître de l'atteinte des rayons du soleil au moyen d'un grand parasol. Ce parasol ne peut être rouge, cette couleur ne convenant qu'au sultan ; au surplus, on le ferme dès qu'on rencontre un pacha ou que le caïc passe devant un des châteaux du padichah. Les rameurs, hommes de haute taille, portent le même costume composé, en été comme en hiver, de pantalons bouffants, d'une chemise en soie et d'une petite calotte rouge couvrant la tête rasée nue. Ces gens parcourent sans discontinuer sept à huit lieues à la rame.

Quand le temps est calme, on distingue avec une netteté surprenante le fond de la mer à cause de la limpidité de l'eau, et la barque semble planer au-dessus d'un navire. Le Bosphore forme rarement un miroir parfaitement poli ; parfois cependant la surface est en apparence unie, tandis que de grosses vagues, venant de la mer Noire, la rident. En mer, on les remarque à peine, mais elles se brisent avec violence contre le rivage, et alors c'est un phénomène bizarre que de voir, par un temps calme et avec la surface polie de l'eau bleue, ce bord couvert d'une écume blanche comme la neige, et d'entendre gronder la mer qui déferle sur les brisants sombres du rivage.

Ce matin une société de pêcheurs grecs ont tiré leur filet au rivage avec de grands cris (les Achéens aux belles chevelures sont aussi bavards de nos jours que du temps d'Homère). Le filet contenait un demi-million de maquereaux d'une valeur de 1000 thalers. De ma vie je n'avais eu l'idée d'un pareil spectacle.

XXII

Incendies.

Bujukdéré, le 23 décembre 1836.

Les maisons sont toutes en bois dans ce pays ; les grands palais du sultan même ne sont à vrai dire que de vastes baraques en planches. On élève sur un fondement en pierres un faible et souvent très-haut échafaudage de poutres minces ; on le revêt de planches recouvertes à l'intérieur de ciment, on couvre le toit de tuiles, et en peu de jours voilà la maison toute construite.

On conçoit la fureur des incendies dans une ville où des milliers de maisons élevées, pour ainsi dire, avec des allumettes, sont serrées les unes contre les autres et couvrent de leurs groupes irréguliers une étendue d'une lieue carrée. A Péra l'on a commencé à construire de grandes maisons en pierres ; on en ferme les fenêtres avec des volets en fer ; mais elles n'en de-

viennent pas moins la proie des flammes, car la seule chaleur produite par une telle mer de feu suffit à allumer l'intérieur. On conçoit à peine que les beaux et massifs palais des ambassades anglaise et française qui s'élevaient isolés dans des jardins, aient pu être atteints par les flammes. On ne peut songer à éteindre le foyer ; on ne peut que dérober son aliment à l'élément destructeur en démolissant rapidement les maisons à de grandes distances. Mais un vent violent suffit à rendre vains tous ces efforts ; rarement les habitants réussissent à transporter ne fût-ce qu'une partie de leurs biens, dans la mosquée la plus rapprochée ; souvent il est à peine possible de sauver la vie. Les maisons sont étroites et hautes, les escaliers peu larges et misérables. Au milieu de la nuit, le cri : Giangen-var ! au feu ! arrache les habitants au sommeil ; à peine ont-ils ramassé les objets de première nécessité qu'ils trouvent déjà leur rue en feu ; ils se précipitent vers une autre issue, la foule encombre les passages, en peu de minutes elle se voit enserrée par le brasier terrible. La facilité avec laquelle naissent les incendies est aussi grande que leurs ravages. Il n'y a de poêles que dans le petit nombre d'habitations appartenant aux Européens. Les Turcs, les Arméniens et les Grecs se servent de réchauds qu'on place sur les tapis recouvrant le parquet, souvent même sous les tables ornées de couvertures. On conçoit que la plus légère imprudence provoque des incendies. Tout cela contribue à surélever les loyers, car il faut que tout propriétaire se résigne à voir son capital dévoré par le feu dans l'espace de dix ou quinze ans ; il calcule ses intérêts sur cette éventualité si probable. D'un autre côté, on ne peut nier qu'il soit plus agréable d'habiter des maisons en bois que celles en pierre qui sont toujours humides ici et ne peuvent jamais être aussi claires que les autres. Une condition principale pour l'agrément d'une

maison, c'est qu'elle consiste aux trois quarts en fenêtres, ce qui n'est possible qu'à un bâtiment en bois. Pour augmenter le nombre de fenêtres, on construit les maisons avec un grand nombre de saillies et de rentrants. Sous les fenêtres courent les divans larges et bas; le quatrième mur contient une niche, au milieu de laquelle se trouve la porte flanquée des deux côtés de grandes armoires; on y renferme pendant le jour les matelas et les couvertures que l'on étend la nuit par terre, sur la natte de paille, en guise de lits. Les fenêtres sont fermées avec de gros grillages en jonc; dans les appartements des femmes, ces grillages montent jusqu'au haut. Il n'y a ni chaises, ni tables, ni glaces, ni lustres. Le soir, on plante en terre, au milieu de la chambre, deux ou quatre bougies grandes comme les cierges de nos églises; chez les riches et chez ceux qui sont en coquetterie avec la civilisation, on trouve ordinairement des pendules, dont trois ou quatre sont souvent posées l'une à côté de l'autre sans qu'une seule d'entre elles marche. Pour les repas, on place un petit escabeau par terre, on y pose une espèce de bouclier en bois chez les pauvres, en étain chez les riches. Il contient les mets tout apprêtés; on les saisit des doigts après s'être lavé les mains. Pas n'est besoin de couteaux, de fourchettes ou d'assiettes; on se sert uniquement de cuillers en bois ou en corne, munies souvent de manches en corail, mais jamais en argent, car le Coran dit expressément : celui qui emploie un service en argent ici-bas, n'en aura pas au paradis.

A l'intérieur, toutes les maisons se ressemblent à peu près. A l'extérieur, les maisons des Turcs, les privilégiés du pays, se distinguent de celles des raïahs. Le fidèle tourne la façade large de sa maison vers le Bosphore, la badigeonne en rouge, en bleu et en jaune, mais surtout en rouge, tandis que les Grecs et les Arméniens ne peuvent tourner que la façade étroite de

leur maison vers le Bosphore, la grande artère de la capitale, et la peignent en gris. Quand leur habitation, en dépit de ces précautions, offre encore les apparences séduisantes de la richesse, on la revêt de deux nuances différentes de gris, comme si elle formait deux propriétés. Presque toutes les villas, surtout celles dont l'exposition est belle, appartiennent au sultan ou à ses gendres. Les droits du public ne prévalent jamais contre les prétentions des puissants.

XXIII

Méhémet Chosref-Pacha en exil.

Bujukdéré, le 28 décembre 1836.

T'ai-je annoncé que mon ancien protecteur Méhémet Chosref-Pacha a été destitué de son poste de chef du sérail ? On n'en croyait pas ses oreilles à Constantinople, lorsque cette nouvelle se répandit. A la tête du parti qui le fit tomber se trouvait son esclave Halil dont il avait fait un « Damat-Pacha » ou gendre du sultan, et Saïd-Pacha dont il venait d'arranger le mariage avec la fille cadette du Grand-Turc ; cette opération lui avait coûté un demi-million de thalers. Le sultan a osé destituer un homme tel que Méhémet Chosref qui avait élevé trente-deux de ses esclaves à la dignité de pachas et de gouverneurs de province, sans qu'il ait cru devoir en même temps lui « jeter la tête sous le bras. » Ce fait témoigne assurément de progrès accomplis en Turquie, car il n'eût pas été possible au-

trefois. Depuis quatre semaines l'ex-chef du sérail s'est enfermé dans Émirgion, une villa charmante située sur le Bosphore. Il ne voit personne, en partie pour ne pas éveiller de soupçons, en partie parce que personne ne lui rend visite, car celui qui est congédié ici est en disgrâce, et celui qui est en disgrâce n'a plus d'amis. Quant à moi, je me suis rendu plusieurs fois auprès de lui depuis sa chute. Que les nouveaux favoris le vissent d'un bon ou d'un mauvais œil, je n'en avais cure.

Lorsque je vins pour la première fois à Émirgion, les serviteurs parurent surpris ; ils m'annoncèrent néanmoins sans retard, et le vieillard me reçut avec un visible plaisir. Comme si l'ex-chef du sérail n'avait plus à remplir aucune obligation envers la réforme, Méhémet Chosref en était revenu, dans toute sa manière d'être, aux coutumes de la vieille Turquie. Je le trouvai enveloppé dans le plus fin châle de Lahore; le pantalon ample en atlas jaune était orné de dentelles qui couvraient son petit pied. Une amulette était suspendue à son cou par une chaîne d'or, une autre était attachée à son bras, et une magnifique fourrure de zibeline doublée d'une étoffe très-lourde en soie bleu de ciel et de tresses en or, complétait le costume.

La pièce où je trouvai l'exilé était dans le goût oriental et dépassait en beauté toutes celles que j'avais vues dans les châteaux du Grand-Turc. L'un des côtés de la chambre donnait sur le Bosphore, dont les flots sombres venaient se briser en mugissant contre le quai sous les fenêtres de la villa ; le côté opposé était tout ouvert et laissait voir un jardin planté de rosiers, d'orangers et d'énormes lauriers. Le laurier-rose en fleurs se mirait dans des bassins de marbre remplis d'eau claire comme du cristal, et au premier plan murmurait un jet d'eau dans le bassin duquel se jouaient des dorades pourpres. Une large marquise en soie formait le prolongement du plafond orné de riches arabesques, et

le dessin du magnifique tapis s'harmonisait d'un côté avec les parterres artistiquement plantés de fleurs, et de l'autre avec les corridors semés de coquillages ou incrustés de mosaïques de gravier aux couleurs variées. On ne distinguait pas nettement où commençait la pièce et où elle finissait, si le jet d'eau murmurait dans l'appartement ou si l'on était assis sur un divan en plein air. Une brise délicieuse arrivait du Bosphore à travers le grillage en joncs et se mêlait au parfum balsamique du petit jardin éclairé par le soleil; dans le harem voisin retentissaient les accords d'une romaïka et d'une flûte dont jouaient les esclaves.

Personne n'était plus indifférent au charme de cet entourage que Méhémet Chosref, le vieillard infatigable, qui subitement se voyait exclu de toutes les sphères d'activité, repoussé par ceux qu'il avait tirés de la poussière et du néant, pris en pitié par ceux qui avaient tremblé devant lui. Le ton badin qui lui était habituel ne cacha pas entièrement son mécontentement lorsqu'il parla de son isolement et de son abandon actuels. Je fis semblant de croire qu'il faisait allusion à sa domesticité qui était encore composée d'une centaine de personnes : « Seigneur, je vois ici Ali Aga et Saïd Effendi, Méhémet Kawas et.... » — « Crois-tu donc, m'interrompit vivement Méhémet Chosref, crois-tu que je sois homme à renvoyer un vieux serviteur qui m'a fidèlement servi pendant de longues années ! »

Pour montrer à ses ennemis qu'il n'est pas si complétement impuissant, Méhémet Chosref fonde une école et élève une mosquée magnifique à côté du palais qu'il habite en ce moment. Je crois que le vieux pacha ne s'est pas trompé sur le chemin à suivre pour rentrer en grâce auprès de son maître et en possession du pouvoir.

XXIV

Les pigeons de la mosquée de Bajazet. — Les chiens de Constantinople. Les cimetières.

Bujukdéré, le 18 janvier 1837.

La bienfaisance des Turcs s'étend jusqu'aux animaux. A Scutari l'on trouve un hôpital pour les chats, et dans la cour d'entrée de la mosquée de Bajazet il y a une institution pour les pigeons. Sans doute ils descendent de ce pigeon qui souffla un jour à l'oreille du prophète je ne sais plus quelle nouvelle, mais la plupart de ces bêtes seraient bien embarrassées d'établir leur généalogie. On n'apporte pas plus d'exactitude à leur vérification qu'à celle des nombreux neveux du prophète. Quel joli spectacle, lorsque la nourriture destinée à ces hôtes ailés est semée sur le sol en marbre de la belle cour! Alors, des milliers de pigeons se précipitent des toits de la mosquée, des colonnes et des coupoles du portique et des fontaines, de toutes les branches des grands cyprès et des platanes de la cour. Le battement

de leurs ailes, leur gai gloussement et leur fourmillement ne sauraient se décrire, et dans le sentiment de leur sécurité personnelle c'est à peine si ces sinécuristes daignent se déranger pour livrer passage aux hommes. De même les mouettes dans le port sont tellement insouciantes et hardies qu'il serait facile de les tuer à coups de rame.

Dans les maisons l'on ne trouve jamais de chiens, mais dans les rues des milliers de ces animaux privés de maîtres vivent de l'aumône des boulangers, des bouchers, et aussi de leur travail, car c'est aux chiens qu'est réservé presque exclusivement le soin de nettoyer les rues. Lorsqu'il tombe un cheval ou un âne, on les traîne tout au plus au coin le plus rapproché ou dans l'un des innombrables amas de ruines entassés par les incendies, amas qui forment toujours au moins un cinquième de la ville, et là les chiens se mettent à les dévorer. J'ai été très-surpris, en traversant les rues de Stamboul, de trouver des chiens dormant dans les rues. Jamais un chien ne se dérange pour laisser passer un homme ou un cheval, et les hommes qui le savent, évitent, du mieux qu'ils peuvent, les chiens. Néanmoins l'on signale tous les jours les accidents les plus terribles; partout l'on entend les gémissements des pauvres bêtes, et pourtant on les voit étendues sans mouvement, dormant sur le pavé au milieu de la foule la plus pressée. Il serait difficile, il est vrai, à cette police à quatre pattes de se sauver; toutes les maisons sont closes, et le milieu de la rue est encore la place la plus sûre, car les piétons sont plus nombreux que les cavaliers. Il paraît au demeurant que les chiens partagent la manière de voir des Turcs relativement au destin, et l'on ne peut nier que cette doctrine ne soit faite pour des créatures incessamment menacées d'être écrasées par les roues ou enlevées par la peste. Il n'y a, du reste, qu'une race de chiens dont la parenté

étroite avec les loups et les chacals des environs semble incontestable. J'ajouterai que depuis l'extermination des janissaires ils montrent des dispositions un peu moins hostiles à l'égard des Européens.

En général, les animaux de la Turquie ne sont point méchants : les chiens aboient, mais ils mordent très-rarement et ne sont jamais saisis de la rage; les serpents et les scorpions ne sont point venimeux, et les chevaux sont d'une docilité indescriptible.

Mais tu me demandes la description des cimetières turcs, dont on a vanté à bon droit la beauté. Aux environs de Constantinople ils couronnent les caps du Bosphore, et l'on y jouit de la vue la plus étendue; s'il est vrai que les esprits aiment parfois à errer autour de leurs tombeaux, il leur est donné de contempler ici, à la clarté de la lune, les montagnes de l'Asie et de l'Europe, le miroir du Bosphore et de la Propontide, la ville gigantesque avec un demi-million d'habitants qui eux aussi dormiront tous, en moins d'un siècle, sous ces sombres cyprès.

Le cyprès immobile avec sa verdure touchant à la couleur noire a été choisi avec raison pour l'arbre des morts; le tronc, les branches et les feuilles se dressent droit en l'air; le sommet gracieux incline seul vers la terre, le vent passe dans le branchage, mais il ne l'agite point. Isolé, le cyprès forme une pyramide de verdure épaisse et lourde qui semble être sortie du ciseau du sculpteur en même temps que les pierres tumulaires; mais dans le paysage cet arbre fait une belle impression. Il couvre souvent de vastes espaces, et dans le cimetière de Scutari il forme une forêt de trois quarts de lieue de tour. Les Turcs sentent qu'ils ne sont pas chez eux en Europe; leurs prophètes et leurs pressentiments leur disent que l'empire romain finira par leur être enlevé, et tous ceux qui en ont les moyens font porter leurs cendres du côté asiatique du Bosphore, à

Scutari. La face des fidèles est tournée vers la ville sainte de la Mecque, et à sa tête s'élève un pilier en marbre de forme gracieuse, avec des vers du Coran et le nom du mort; souvent ces colonnes sont richement dorées et surmontées du turban.

Le turban, insigne du fidèle, distinguait autrefois le pacha, le médecin, l'uléma, le marchand, bref, toutes les classes de la société. Lorsqu'on se débarrassa des janissaires, l'on ne se contenta pas de couper la tête aux vivants, on coupa aussi le turban aux morts, et l'on voit jusqu'à ce jour une foule de ces pierres tumulaires décapitées. Aujourd'hui, la coiffure est la même pour tous, et le fez rouge avec son gland bleu n'orne pas plus gracieusement les tombes que les têtes des vivants.

Les pierres tumulaires des femmes sont ornées de fleurs; celles des vierges sont désignées par des boutons de roses. Le repos d'un musulman ne doit jamais être troublé, et l'on s'imputerait à crime de renouveler les fosses après une série d'années comme cela se pratique chez nous. Si l'on porte la durée moyenne de la vie à 25 ans, le nombre des musulmans de Constantinople à 300 000, près de 5 millions de Turcs seraient morts à Constantinople depuis la conquête. On se représente d'après cela la multitude de pierres tumulaires; elles pourraient servir à construire toute une ville, et en effet les Arméniens élèvent en ce moment une belle église avec des mausolées la plupart en marbre. Les pierres des raïahs sont couchées à terre, celles des Turcs se dressent en l'air. Les mausolées des grands sont souvent en marbre ou en jaspe, surmontés d'une coupole, ombragés de lauriers et de platanes et entourés de rosiers. Le sarcophage au milieu du caveau est couvert d'un châle en cachemire précieux. A côté du mausolée se trouve souvent une cuisine pour les pauvres, un hôpital, ou au moins une fontaine. Il n'y a pas jusqu'au musulman pauvre qui ne cherche à faire de la

tombe des morts un bienfait pour les vivants. Un assez grand nombre de pierres tumulaires sont creusées à la base en forme de gouttières où se conserve l'eau de pluie : une sorte de cuisine des pauvres en raccourci, où, pendant les brûlants jours d'été, les chiens et les oiseaux viennent étancher leur soif. Les musulmans croient que la reconnaissance des bêtes porte bonheur aux hommes.

Les lieux de sépulture sont les seules promenades des Turcs. Les femmes y arrivent dans des voitures dont le timon se termine en tête de dragon et dont les essieux sont tout en bois. Le prophète dit expressément : « Les impies glissent dans les ténèbres, un bon musulman se sert de voitures à roues criantes. » Ces équipages sont attelés de deux buffles ou de deux bœufs dont la peau brune est ornée de soleils peints en ogre jaune. Les queues sont attachées à des barres en bois avec des rubans et des glands bariolés. C'est ainsi que le convoi s'avance d'un pas lent. Les femmes de qualité s'avancent dans une sorte de carrosse, cachées derrière des grillages et des rideaux; les hommes considérables montent à cheval, mais les convenances exigent que la monture aille au pas. Les Turcs haut placés sont entourés d'une demi-douzaine de séïs ou palefreniers qui soutiennent leur maître en l'entourant de leurs bras, dès que la route monte ou descend. En général, il est de bon ton de se faire conduire comme un perclus; le Grand-Turc ne descend jamais les degrés d'une mosquée sans que de chaque côté un pacha lui soutienne le bras.

XXV

Audience du Grand-Turc.

Péra, le 21 janvier 1837.

J'ai reçu avant-hier l'ordre de paraître à une audience privée du Grand-Turc. On sait que les représentants des monarques les plus puissants faisaient jadis antichambre pendant des heures entières dans la cour d'entrée du sérail. Là se trouve un portail avec deux portes, l'une derrière l'autre. La porte extérieure se fermait derrière le visiteur avant que celle de l'intérieur s'ouvrît, de sorte que l'intervalle servait à l'occasion de lieu de décapitation aux vizirs et aux grands en général. On se servait de cet aimable local pour exercer à la patience les étrangers admis à l'audience. On vidait des procès et l'on prononçait des sentences; on servait leur repas aux janissaires et leur solde était jetée, retentissante, dans de grands sacs sur le pavé; enfin l'on accordait l'hospitalité aux ambassadeurs eux-mêmes et on

les revêtait de fourrures. Ce n'est qu'après avoir ainsi reçu des preuves de la justice et de la mansuétude, de la richesse, de la puissance, de la magnanimité du pacha, qu'ils étaient introduits, par la « porte de la félicité, » dans un kiosque où régnait un clair-obscur mystérieux, et admis en présence du sultan. Les personnages ainsi favorisés étaient conduits par deux huissiers qui leur tenaient le bras fortement serré et les forçaient à s'incliner profondément. Les ambassadeurs adressaient au sultan un discours dont on ne lui traduisait que quelques mots, ensuite il leur était permis de lui offrir leurs cadeaux. Son Altesse faisait signe au vizir de prononcer un mot en réponse, et l'affaire était faite. C'est ainsi que se tenaient les audiences, avec des changements insignifiants, jusqu'à ces dix dernières années. Après l'extermination des janissaires, ou plutôt depuis que les Russes ont fait comprendre aux Turcs qu'ils ne sont plus invincibles, tout ce cérémonial a été aboli, mais le sultan n'en est pas moins resté le moins accessible de tous les souverains européens ; je consens donc à te décrire mon audience.

A 10 heures du matin je me rendis, accompagné du drogman de l'ambassade, au mabéïn ou lieu de réunion des grands dignitaires de l'empire. Ce bâtiment est situé à côté du palais d'hiver du sultan, mais il en est séparé par un grand mur. Wassaf-Effendi, le secrétaire intime et le confident puissant du sultan, y reçoit les étrangers qui sont souvent obligés de passer quelques heures à discuter avec lui ce qu'on veut faire savoir au Grand-Turc. Cet effendi se rend ensuite auprès du maître qu'il assiste de ses conseils et avec lequel il prépare les réponses. Ces préliminaires étaient superflus avec moi, car je n'avais à faire aucune proposition qui eût trait à la politique. Le capitan-pacha vint bientôt se joindre à nous et nous tint très-gracieuse compagnie ; on fuma de nombreuses pipes, on but le café, et à

11 heures nous reçûmes l'ordre de paraître devant Son Altesse.

Nous fûmes introduits dans une cour entourée de hautes murailles, fermée du côté du Bosphore par de gros grillages en fil de fer qui laissent ouverte la vue de Scutari et de la Propontide. Quelques parterres entourés de buis, des rosiers et deux bassins avec des jets d'eau remplissaient cette cour à l'extrémité de laquelle s'élève une habitation à trois étages en bois, résidence d'hiver du sultan. Derrière ce corps de logis se trouvent les vastes bâtiments du harem.

On me conduisit dans un kiosque très-beau et très-spacieux où nous trouvâmes un essaim de chambellans, de pages, de secrétaires, de militaires et d'autres officiers de la cour. Un dignitaire d'un âge avancé me dit des choses particulièrement obligeantes; il avait découvert que j'avais bien mérité du pays, et j'appris plus tard que cette Excellence n'était autre que le fou de la cour du Grand-Turc. Après un moment d'attente nous entrâmes dans la maison; comme les convenances exigent que l'on vous fasse faire antichambre, si peu que ce soit, l'on vous avance des siéges sur l'escalier couvert de beaux tapis, mais bas. Quelques minutes écoulées, l'on nous appela; aussitôt Wassaf-Effendi déposa son épée; moi j'étais en habits civils. Les pièces que nous traversâmes ne sont ni grandes, ni très-luxueuses; elles sont meublées à l'européenne; on y voit des chaises, des tables, des glaces, des lustres et même des poêles, en un mot une installation semblable à celle des particuliers aisés de nos villes.

Le rideau d'une porte latérale ayant été tiré, nous vîmes le Grand-Turc assis dans un fauteuil. — Je lui fis, selon l'usage, trois révérences, puis je me reculai jusque vers la porte. Sa Majesté portait le fez rouge ; un ample manteau en drap violet qui cachait toute sa taille était retenu par une agrafe de diamants. Il fumait

une longue pipe en bois de jasmin dont la pointe en ambre était garnie de beaux joyaux. Sa chaise se trouvait à côté du long divan qui court toujours sous les fenêtres. A gauche, Son Altesse pouvait embrasser d'un regard la plus belle partie de son empire, la capitale, la flotte, la mer et les montagnes de l'Asie. A droite du maître, jusqu'à la porte par où j'étais entré, se tenaient six ou sept officiers de la cour dans le plus profond silence et dans la position la plus respectueuse, les mains croisées sur la poitrine. Un beau tapis français couvrait le parquet, et au milieu de la salle brillait un feu de charbons dans un magnifique bassin en bronze.

Le sultan témoigna d'abord du contentement et même de la reconnaissance qu'il éprouvait des nombreuses preuves d'amitié dont notre roi l'avait comblé, et il se répandit en éloges à l'adresse des militaires prussiens en général. Dès que Sa Majesté eut fini de parler, tous les assistants se regardèrent avec l'expression de l'admiration et de l'approbation, et le drogman me fit part du contenu de son discours. Ensuite, Son Altesse daigna m'entretenir de mes travaux, entra dans quelques détails, et ajouta que « si Allah le voulait, je lui rendrais encore d'autres services. » En m'exprimant sa satisfaction, il me fit offrir par Wassaf-Effendi son ordre. Quand j'en eus touché, selon l'usage et sans ouvrir l'étui, ma poitrine et mon front, le sultan s'écria : « Montre-le-lui et demande-lui s'il lui plaît! » Sur quoi, le nichan me fut solennellement noué autour du cou. Enfin, mon drogman reçut une décoration d'un ordre inférieur, « parce qu'il m'avait assisté dans mes travaux, » et nous étions congédiés.

L'impression la plus vive que j'aie conservée de toute cette scène, c'est l'air de bienveillance et de bonté qui accompagnait toutes les paroles du Grand-Turc.

XXVI

La peste.

Constantinople, le 22 février 1837.

Je viens de terminer ma levée du plan de Constantinople ; dans aucune autre capitale je n'eusse pu travailler aussi paisiblement dans les rues, qu'ici. — « Harta, » murmuraient les Turcs, « une carte, » et ils s'éloignaient tranquillement, comme s'ils avaient voulu dire : qu'y faire? nous n'y comprenons rien. Parfois aussi je passais avec ma planchette d'ingénieur pour un « moalibidchi, » c'est-à-dire pour un homme qui sur un rayon blanc vend des bonbons dans les rues, et à ce titre les enfants cherchaient à se lier d'amitié avec moi. Ce sont les femmes qui montrent le plus de curiosité (je parle de celles de la Turquie) ; elles tenaient absolument à savoir ce qui était écrit sur le papier, quel usage en faisait le Grand-Turc qui, cependant, connaissait ces localités, si je ne parlais pas turc ou du moins romain

(c'est-à-dire grec). Mon escorte ayant répondu négativement, elles me considérèrent comme une manière de demi-sauvage avec lequel on ne pouvait s'entretenir qu'au moyen de signes. Elles avaient grand plaisir à laisser faire leur portrait, peut-être uniquement parce que cela leur est défendu. Un grand voile blanc, où percent deux grands yeux noirs, un bout de nez et de larges sourcils qui se rejoignent, rien n'est plus facile à reproduire. Si j'avais eu une lithographie représentant une pareille figure, j'aurais pu l'offrir à chacune d'elles comme sa photographie, et toutes l'auraient trouvée très-ressemblante. Les Grecs et les Juifs étaient un peu plus indiscrets que les Turcs, mais un simple « Jassak » — il est défendu — prononcé par mon escorte, suffisait à les disperser comme un essaim de moineaux.

Dans les derniers temps je fus sans doute réduit à chercher le terrain sous la neige, mais il n'en reste pas moins ce fait extraordinaire, qu'un temps continuellement beau jusqu'au commencement de janvier m'a permis de travailler en plein air avec ma planchette. Maintenant arrivent les orages du printemps; l'aubépine, le cerisier et l'amandier sont en fleurs, le crocus et la primevère sortent de terre, et je t'enverrais volontiers une violette constantinopolitaine, si elle n'était saisie à la frontière par les autorités impériales et royales à titre d'objet facilement infecté par la peste.

La peste vient-elle de l'Égypte ou de Trébizonte, comment et où naît-elle? Je ne te dirai rien là-dessus, parce que je n'en sais pas plus long que le reste de l'humanité. La peste est jusqu'à ce jour un mystère inexpliqué; elle est l'énigme du sphinx qui coûte la vie à celui qui entreprend de la déchiffrer sans en trouver le mot. Tel a été le sort des officiers français de l'armée de Napoléon en Égygte.

Il est probable que toutes les grandes villes à rues

étroites de l'Orient sont, sous de certaines latitudes, les vrais foyers de la peste. Néanmoins, la maladie ne se répand ni par les trop grandes chaleurs, ni par les froids trop rigoureux. Elle n'a presque jamais été en Perse, et si grands qu'aient été ses ravages sur le Nil, elle n'a pas remonté le Nil au delà des cataractes de ce fleuve.

La peste peut être introduite en Europe, mais, ainsi que le prouve une expérience séculaire, elle ne peut y naître. Une chose est certaine en outre : le mal se communique par l'attouchement, et parmi ceux qui le contestent, beaucoup se garderaient bien du contact d'un pestiféré.

A l'hôpital de la peste établi pour les Européens à Péra, vit depuis nombre d'années un prêtre catholique qui donne aux malades non-seulement l'assistance spirituelle, mais qui les touche, les soigne, change leur linge et les enterre. Ce brave homme est gros et gras, et j'avoue que son dévouement courageux, véritablement religieux, me paraît plus héroïque que maint fait de guerre bruyamment célébré. Le prêtre croit avoir eu la peste dans son jeune âge, mais il est prouvé que cela ne garantit pas d'une rechute. Il suffit certainement d'un contact prolongé avec la peau échauffée et d'une prédisposition du corps entier, pour être saisi par le mal, et voilà pourquoi les choses sont plus dangereuses que les hommes. La plupart des cas naissent d'objets achetés, de vieux habits, de marchandises en laine colportées par les Juifs. Il faut certainement un concours particulier de circonstances malheureuses pour être infecté à la seule rencontre d'un malade. Pendant la peste de l'année présente, la plus violente qui ait ici exercé ses ravages depuis un quart de siècle, je me suis promené des journées entières dans les coins les plus étroits de la ville et des faubourgs, je suis entré même dans les hôpitaux, entouré ordinairement de curieux;

j'ai rencontré des morts et des vivants, et je suis convaincu que je n'ai couru qu'un très-médiocre danger. Le grand secret, c'est la propreté. Aussitôt rentré, je changeais de linge et d'habits des pieds à la tête, et les habits restaient suspendus à la fenêtre ouverte toute la nuit. Ce qui prouve en général l'efficacité des précautions les plus simples, c'est le petit nombre des victimes enlevées par la peste dans les quartiers européens, tandis que les Turcs et les raïahs meurent par milliers. En dépit de la grande diffusion et de la malignité de la peste de l'année présente, qui n'a eu sa pareille depuis 1812, huit ou dix familles européennes seulement ont été visitées, et encore étaient-ce toujours les domestiques et les enfants. Depuis des siècles que les drogmans ont des rapports quotidiens avec les Turcs, un seul d'entre eux a eu la peste. Un étranger ne peut éviter de s'asseoir sur le divan occupé un instant auparavant par un derviche en loques; il est obligé de fumer la pipe du turc, qui de son côté ne prend aucune espèce de précaution, et quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent il reste en bonne santé. Mais le cas d'un Européen atteint fait plus de bruit que cent Turcs succombant à leur sort. Là où la maladie s'est manifestée, il faut laver tous les habits, tous les lits et les tapis, il faut fumer toutes les tapisseries, blanchir tous les murs, écurer toutes les granges. On se représente ce que cela veut dire dans un grand train de maison; celui qui est « compromis » est aussi malheureux que s'il avait été incendié.

Chez les Turcs, la question est tout autre; on ne se demande pas si l'on gagne la peste au simple attouchement, mais si en général des précautions humaines peuvent prévenir un mal terrestre quelconque. J'admire combien profonde est leur persuasion du contraire.

Dans une batterie établie non loin d'ici, on avait installé un hôpital pour des pestiférés : près des deux

tiers du bataillon de garde sont morts. Plus d'une fois j'ai rencontré des soldats qui, après avoir enterré un de leurs camarades, rentraient chez eux en chantant gaiement et le linceul jeté sur leurs épaules. Ils partageaient l'héritage du défunt et s'éprenaient d'une jaquette ou d'une paire de pantalons qui très-probablement leur portaient la mort dans trois fois vingt-quatre heures. La mortalité effrayante, les cas renouvelés journellement, les preuves patentes de la contagion, rien n'arrache à ces gens leur foi : « Allah Kérim », — Dieu est miséricordieux, — et il n'y a pas moyen d'éviter la maladie. Le commandant du bataillon, corrompu par le commerce des Giaours, a introduit toutes sortes de mesures de précaution. Les soldats ne s'y sont soumis qu'avec la plus extrême répugnance, et bientôt l'on s'est contenté de clouer un verset du Coran à la porte de la caserne.

Mahomet n'avait certainement pas tort lorsque, désespérant de préserver ses compatriotes de la terrible maladie, il leur en inspira un tel mépris. Pour le musulman la peste n'est pas un châtiment, mais une grâce de Dieu, et ceux qui meurent sont expressément proclamés martyrs par le Coran. En conséquence, la crainte de la peste et toutes les mesures préservatrices sont non-seulement superflues, mais criminelles. « Pourquoi, s'écriait dernièrement le conteur public au café de Bujukdéré en présence de son auditoire barbu, pourquoi tant de soldats sont-ils morts ? Parce qu'on avait pris toutes sortes de folles mesures; mais vous qui ne craignez pas la peste et qui n'avez pris la moindre précaution, êtes-vous morts de la peste? » La peste durera tant qu'il y aura des ulémas, et il faudra une réaction sanglante avant que l'on puisse songer à faire une police sanitaire.

Avec ce fanatisme, les Turcs sont tolérants à notre égard, comme on l'est dans le sentiment d'une supério-

rité intellectuelle qui communique une assurance inébranlable. — « Ne l'approche pas, il a peur, » dit le Turc en toute bonté d'âme et sans malice, tout au plus avec un grain de pitié. Les portefaix portent les malades sur le dos dans les hôpitaux, et transportent de même les morts des hôpitaux dans les tombes où les cadavres sont couchés sans bières; on recouvre ces restes tout au plus de deux pieds de terre; puis, le muezzin crie trois fois le nom du mort, ou, s'il ne le connaît pas, il s'écrie trois fois: fils d'Adam, et l'invite à entrer tout droit au paradis. Parfois, les cadavres sont déterrés la nuit par les chiens. Les cimetières ressemblent à des champs fraîchement labourés.

On comprend de cette façon que la flamme une fois allumée brûle longtemps et ne s'éloigne que faute d'aliment. La version des journaux, suivant laquelle neuf mille hommes seraient morts en une semaine, se réfute par sa propre exagération.

D'après les rapports officiels des hôpitaux que j'ai eu l'occasion de consulter chez le chef du sérail, le nombre des personnes enlevées par la dernière peste à Constantinople et dans les faubourgs, ne paraît pas avoir été inférieur à 20 000, ni supérieur à 30 000. La maladie a régné quatre à cinq mois. Si on évalue la population à 500 000 têtes, c'est un vingtième qui a succombé. Si l'épidémie était permanente, la moyenne de la vie descendrait à 8 ou 9 ans, c'est-à-dire que la population s'éteindrait. Cette catastrophe n'est pas à craindre, car rarement la maladie dure aussi longtemps que cette année-ci, et après une irruption violente l'on jouit ordinairement de quelques années de calme.

Phénomène bizarre! si les Turcs sont atteints en plus grand nombre que les chrétiens, ces derniers perdent dix fois plus de malades que les premiers. La raison en veut être cherchée dans les dispositions d'âme et d'esprit. Le Turc, quand il se sent gagné par le mal, s'y

résigne, et tant qu'il reste sauf, il l'ignore ; il ne prononce pas le nom « Dschimudschak, » il dit tout au plus « hastalyk » — la maladie, — car appeler le mal de son nom serait le provoquer. Du reste, interrogez aujourd'hui un Turc si la peste a régné à Constantinople pendant les trois derniers mois, il écartera les sourcils et fera claquer sa langue, ce qui veut dire : « A Dieu ne plaise! »

Péra présente un sombre tableau à celui qui n'y est pas accoutumé. Avant que d'y entrer, on voit à droite et à gauche de la montagne des huttes en bois et des tentes misérables, des gens en loques, des visages maladifs, amaigris, hâves, des enfants en pleurs. Ce sont les familles que la peste a privées d'un père, d'une mère, d'un soutien, et qui font ici quarantaine, tandis qu'on nettoie leurs biens. Les Grecs se dispensent souvent tout à fait du nettoyage; ils espèrent que, s'ils s'exposent pendant quarante jours à toutes les misères et aux rigueurs de la saison dans une tente, la panaïéia ou la mère de Dieu pleine de grâce les prendra en pitié. Ils rentrent ensuite chez eux et de nouveaux cas se déclarent infailliblement. Les Européens se traînent dans les rues, enveloppés de manteaux en caoutchouc d'un aspect lugubre; ils cherchent anxieusement à s'éviter les uns les autres, mais cela leur est impossible dans les rues étroites. Soudain, voici qu'un convoi funèbre tourne le coin ; amis et parents ont abandonné le défunt, s'il était européen, et le prêtre seul, armé d'un long bâton pour avertir les passants, s'avance en tête de la bière. Si le mort était musulman, des inconnus même s'approchent pour le porter pendant un moment, car autant de pas faits pour accompagner le défunt, autant de pas franchis pour se rapprocher du paradis. Les femmes sont moins exposées et plus craintives que les hommes. Toutes les maisons sont barricadées comme des forteresses, et une visite que l'on rend met toute une famille

dans des transes mortelles. On vous enferme d'abord dans un grand enfumoir, puis on vous introduit dans un salon sans sofa, sans tapis ni rideaux, garni seulement de chaises en jonc, de tables en bois. Si vous présentez une lettre de recommandation, on la reçoit avec les pincettes, on l'enferme avec soin et on l'ouvre avec défiance. Vous croyez que le maître de la maison va vous serrer la main pour la bienvenue : il n'ose vous toucher. Vous commencez une conversation : elle porte immédiatement sur la peste. Vous espérez faire une partie de whist, mais en vain : les cartes passeraient de main en main. La maîtresse de la maison laisse tomber son mouchoir, vous le ramassez : c'est le pire que vous puissiez faire, car il faut maintenant qu'il soit lavé, avant qu'elle le touche de nouveau. Les théâtres, les bals, les réunions, les clubs, les cercles de lecture, il n'y faut point songer. Voilà la physionomie de la vie sociale ou plutôt antisociale à Péra pendant la peste, et vous penserez comme moi que le danger est moindre, mais le désagrément plus sensible qu'on ne se l'imagine dans les pays où cette plaie est inconnue. J'ai tant parlé de la peste dans cette lettre, qu'on apportera un soin tout particulier à l'enfumer à la frontière.

XXVII

Les quarantaines en Turquie.

Constantinople, le 27 février 1837.

Les ravages de la peste ont provoqué chez le gouvernement la résolution de remédier à cette terrible calamité. On a proposé de tracer autour de la ville des lignes de quarantaine semblables à celles qui protégent l'Europe. Mais plus on y réfléchit, plus on se fortifie dans la conviction que ce moyen est inapplicable et que le remède serait pire que le mal. La quarantaine européenne sépare des pays où la peste n'existe que lorsqu'elle est importée, de pays où elle ne s'éteint jamais et où elle prend naissance. Une expérience plus que séculaire montre que l'Europe reste préservée de la plaie en restreignant en quelque mesure les rapports avec l'Orient. La température, un froid très-rigoureux, de fortes chaleurs, la lune en décroissance et vraisemblablement des causes inconnues étouffent souvent la flamme, mais elle couve sous

la cendre et subitement elle jaillit de nouveau, soit à Trébizonte, soit au Caire, à Adrianople ou à Alexandrie, à Smyrne ou à Constantinople, car les grandes villes sont les véritables foyers du mal.

Admettons un moment que l'on ait entouré Constantinople de quarantaines par mer et par terre. Ce service est surveillé sévèrement, les employés sont incorruptibles, la capitale est parfaitement garantie contre l'Égypte et la mer Noire, contre la Roumélie et l'Anatolie : comment préserverez-vous Constantinople de la peste qui naît dans son sein? Comment le fanal sera-t-il garanti contre la peste d'Ejub, Tophané contre celle de l'arsenal, Péra contre Scutari? Et si l'épidémie règne à Constantinople, tandis que Brussa et Adrianople sont saines et sauves, ne faudrait-il pas retourner la quarantaine et décréter le blocus de la capitale?

Quand de deux hommes l'un est atteint d'une maladie contagieuse, l'autre peut dire : dans l'intérêt de ma santé, je romps tout commerce avec toi. Mais le malade peut-il dire : je veux que ma tête n'ait plus de rapports avec mes membres? — L'on éprouverait la même difficulté à séparer une capitale de son empire.

Les quarantaines n'étoufferont pas la peste, mais elles amèneront un autre mal redoutable. Une ville comprenant plus d'un demi-million d'habitants a besoin d'immenses approvisionnements. Soumettez-les à une quarantaine, si courte soit-elle, et les prix monteront instantanément, non-seulement ceux du coton, de la soie et des produits fabriqués, mais encore ceux du bois de chauffage, du blé, de l'huile et du sel, car si ces objets sont impénétrables à l'infection, elle s'attache aux navires, aux voitures et aux hommes qui les amènent. Si vous forcez le marchand à rester huit ou quinze jours de plus en route, il ne pourra ni vous laisser ses marchandises, ni accepter vos produits aux mêmes conditions. Tout ce que vous achèterez montera, tout ce que

vous vendrez baissera de prix. La quarantaine est dispendieuse, non-seulement parce qu'elle oblige d'élever des maisons, de solder des employés et des gardiens, mais parce qu'elle équivaut à un impôt dont seraient frappés les objets de première nécessité et qui pèseraient avant tout sur les basses classes.

La quarantaine est donc un moyen insuffisant, impraticable et plein d'inconvénients. Il faut remonter à l'origine du mal pour en tarir la source.

Je suis persuadé, quant à moi, que le but ne peut être atteint que par l'organisation d'une police de santé sévère et bien entendue. En proposant cette mesure, je ne méconnais point les grandes difficultés qu'en rencontre l'exécution dans un pays où la religion et les mœurs sont contraires à toute innovation, à toute immixtion dans les affaires privées. L'on ne devrait du reste se mettre à l'œuvre que progressivement et avec beaucoup de prudence. Il faudrait faire un premier essai à Constantinople même, sous les yeux du gouvernement, à une époque où la peste est censée être éteinte, mais où elle couve sous la cendre.

On commencerait par installer des hôpitaux pour les malades, par disposer des appartements pour les familles dont certains membres seraient atteints et où, par conséquent, de nouveaux cas pourraient se présenter. Les énormes casernes actuellement vides de Daud-Pacha et de Ramis-Tchiftlik pourraient recevoir des milliers de ces malheureux qui en ce moment luttent, sous des tentes et des échoppes, avec le froid et la faim. Leur misère transmet le germe de la maladie, en augmente les ravages et induit les familles à tenir les cas de maladie secrets plutôt que de s'exposer à de si grandes privations.

Il serait important de bien pénétrer la population des bienfaits des nouvelles institutions. Au commencement, chacun serait maître d'accepter ou de répudier.

l'assistance offerte par le gouvernement. Mais la famille qui dénoncerait un cas de peste à l'autorité, serait immédiatement reçue, nourrie, soignée, ses vêtements et sa demeure seraient nettoyés sans qu'il en résultât aucuns frais pour elle. Le temps fixé pour la purification légale écoulé, les pauvres seraient renvoyés avec un léger secours. De tels avantages auraient bientôt fait d'ouvrir les yeux à une partie au moins de la population, et l'on ordonnerait sous peine d'amende que chaque père de famille eût à dénoncer à l'autorité un cas de peste qui se serait déclaré au sein de sa famille ou dans le voisinage. On emploierait la force contre les récalcitrants.

Dans chaque quartier l'on constituerait une commission composée des habitants les plus considérables et les plus influents, c'est-à-dire d'ulémas. Parmi eux, on choisirait des médecins et un certain nombre d'employés — hommes et femmes — bien rétribués. A la première nouvelle d'un cas de maladie, ils se rendraient sur les lieux pour transporter le malade à l'hôpital, mettre les parents et le reste de la population hors de contact avec le patient, nettoyer ses habits, ses ustensiles et sa maison. Tous ces objets resteraient sous la surveillance de la commission et seraient rendus au convalescent ou aux héritiers du défunt.

Si une telle police de santé entrait en activité à Constantinople, une source principale de la peste serait vraisemblablement tarie. Si, avant que cette mesure pût être étendue aux autres grandes villes, une éruption violente de la maladie se déclarait par exemple à Adrianople ou en Égypte, il serait incontestablement utile de tracer un cordon sanitaire provisoire autour de ces places. Seulement il ne faudrait pas attendre de la quarantaine une guérison complète, qui ne peut être que le fruit de la vigilance et de l'activité consciencieuse d'une police de santé vigoureuse, établie dans toutes les grandes villes de l'empire.

L'exécution de ces mesures grèverait sans doute le budget du gouvernement, mais les quarantaines coûteraient-elles moins? Et d'ailleurs quelles compensations à ces dépenses! la peste éteinte dans l'empire des Osmanlis, les quarantaines disparaissent en Europe, les ports de l'Orient se rapprochent de quinze à quarante journées de marche de l'Europe, de l'Amérique et de l'Inde. Tous les voyages sont abrégés, le danger et les dépenses causées par un cas de peste éclatant à bord disparaissent, le prix de l'assurance baisse, les objets d'importation de la Turquie, l'huile, la soie, le coton, les fruits, le vin, les couleurs, le cuivre, le maroquin, les tapis sont recherchés davantage, les objets importés sont à meilleur marché.

Le commerce de l'Inde, de la Perse et de la Chine traversait autrefois les pays qui forment aujourd'hui le domaine du sultan; le manque de sécurité le força de chercher une nouvelle voie par un détour immense autour de la moitié du globe. Aujourd'hui, le sultan Mahmoud a rétabli l'ordre et la sécurité des propriétés dans son empire; ce commerce important tend à revenir aux communications primitives qui étaient plus courtes, et le pays en tirera des avantages plus considérables à mesure que la gêne des quarantaines et de la peste disparaîtra. Alors les capitaux afflueront en Turquie, où tout est encore à créer. Les fabriques et les manufactures travailleront les matières brutes dans le pays même, relèveront l'agriculture et feront refleurir les villes. L'extinction de la peste aurait pour conséquence une rapide augmentation de la population, la culture et l'industrie gagneraient les bras qui lui font défaut, et le recrutement de l'armée serait d'autant plus facile à l'avenir que c'est parmi les troupes que l'épidémie exerce en ce moment ses ravages les plus terribles.

Les maîtres de cet empire ont gagné des batailles et

conquis des pays, élevé des aqueducs et des mosquées, fondé des écoles et des hôpitaux qui ont transmis leur nom à la postérité ; mais celui qui délivrerait son pays du fléau de la peste mériterait la reconnaissance de l'humanité tout entière, et sa mémoire brillerait d'un éclat plus vif que la gloire de ses ancêtres.

XXVIII

Voyage du Grand-Turc.

Varna, le 2 mai 1837.

Je viens d'accompagner le Grand-Turc pendant son voyage en Bulgarie et en Roumélie.

Le 24 avril, à dix heures du matin, le moment du départ avait sonné. Les savants avaient heureusement fixé cette heure, car les temps pluvieux des derniers jours avait fait place au ciel le plus pur. Je m'étais déjà rendu, la veille, à bord de la *Victorieuse* qui avait remonté le canal jusqu'à Bujukdéré. Pour ne pas éveiller de scandale dans l'entourage du sultan, j'avais mis le fez rouge et un vêtement turc dont le Grand-Turc m'avait fait hommage.

A midi, nous vîmes arriver, rapide comme un dauphin, le caïc vert du sultan, avec ses quinze paires de rameurs; les soldats de marine se mirent sous les armes, la musique joua. Son Altesse portait un unifor-

me de hussard bleu. On m'avait assigné ma place entre les pachas et les colonels, et je fis le salut avec tout le reste en portant la main à terre, à la poitrine et au front. Son Altesse me dépêcha le capitan-pacha pour m'avertir que le temps était favorable, et l'officier accoucha heureusement de ces mots : « parfaitement bon le temps. » C'était là une distinction particulière et une grâce spéciale que rendit encore plus précieuses une observation que me fit l'empereur. Il m'assura que mon fez me séyait très-bien, opinion que je ne partage pas jusqu'ici.

Bientôt les montagnes escarpées du Bosphore nous renvoyèrent l'écho des canons de notre frégate et des batteries du rivage. Les voiles se déployèrent, et, avec une rapidité toujours croissante, nous nous dirigeâmes vers l'Euxin redouté. Nous laissâmes derrière nous les phares élevés à l'embouchure dangereuse du Bosphore, et même les deux excellents vapeurs autrichiens chargés de nous suivre; vers le soir, l'on ne voyait plus à l'horizon que leurs colonnes de vapeur montant dans les airs. Un voyage sur un grand vaisseau de guerre offre toujours des distractions; à bord d'un bâtiment turc, le charme de la vie orientale vient s'y ajouter. A la deuxième heure, l'iman du haut de la hune appela les fidèles à la prière. Tous ceux qui n'étaient pas de service montèrent à la première batterie qui, soit dit en passant, forme un des plus beaux salons qui se puissent voir.

J'ai toujours aimé à contempler un Turc en prière. Le recueillement de l'individu est si profond, en apparence du moins, que l'on se sent tenté de charger un canon derrière lui pour voir s'il détournera la tête. Après s'être lavé pieds et mains et s'être tourné vers la Mecque[1], le Turc ferme un instant ses oreilles de

1. Pour ne pas manquer la direction, certains Turcs ont toujours un petit compas attaché au pommeau de leur poignard.

ses mains, puis il prononce, en agitant silencieusement les lèvres, un verset du Coran; ensuite il s'incline, tombe à genoux et touche à plusieurs reprises la terre du front. Après cela, le musulman se lève, étend les mains devant lui, comme s'il portait un grand livre, se jette de nouveau à terre, se relève et passe enfin ses deux mains sur son visage, comme s'il voulait le remettre dans ses anciens plis et y effacer toute trace de parade pieuse. Il s'incline légèrement devant les deux anges qui se tiennent aux côtés de chaque fidèle en prière, et tout est fini.

Vers le soir, une bourrasque venant du nord se déchaîna sur nous. Ne comprenant rien à la marine, je ne hasarderai aucun jugement sur le tumulte produit par les hommes vociférants et les voiles flottant au vent, mais je soupçonne fortement nos manœuvres de n'avoir pas été tout à fait correctes. Tous les matelots étaient de la première jeunesse, et une partie d'entre eux n'avaient jamais fait de voyage. Le grand amiral lui-même, un excellent homme, n'a fait sa carrière dans la marine qu'en tant qu'il ramait dans un caïc du port de Constantinople avant d'avoir été élevé à la dignité de pacha.

Bientôt accoururent les deux vapeurs qui nous soutinrent des deux côtés et nous firent entrer en bon port à Varna. Le moment du débarquement nous offrit un beau spectacle. Dès que le sultan fut descendu dans son caïc, les canons du fort et ceux de la frégate tonnèrent; des flammes bariolées ondoyèrent à tous les mâts, et l'équipage, en uniforme rouge, se mit en parade sur les vergues jusqu'au plus haut des mâts.

Je suis installé au palais archiépiscopal, par où il faut entendre une baraque très-modeste en bois. Mon hôte porte en grec le titre un peu étrange de despote, qualification qui concorde mal avec ses courbettes profondes et le devoir qui lui incombe de baiser les

glands de la robe d'un pacha turc. Mais le despote a un vin excellent qui a mûri *in conspectu Tenedos*, la nourriture est savoureuse, tout est propre et de bonne qualité.

Le lendemain de notre arrivée, le sultan, suivi d'une forte escorte, visita le fort. Je l'avais déjà parcouru la veille et de bon matin pour avoir réponse prête à tout. Mahmoud me témoigna beaucoup de bienveillance, mais me donna tant de petites commissions que je ne savais comment m'en acquitter. Son Altesse désirait avoir une esquisse de son entrée, c'est-à-dire un dessin à perspective. J'ai tracé à la hâte une ébauche des environs, et j'ai envoyé la feuille à un bon peintre de Constantinople, pour qu'il en fasse, si possible, un tableau.

Schumla, le 5 mai 1837.

De Varna, le sultan est allé à Schumla. Le cérémonial de la réception paraît être partout le même. Sa Majesté l'empereur descend à un quart de lieue de la ville dans une tente, pour changer le par-dessus bleu contre l'uniforme rouge. Je ne sais en l'honneur de qui il fait cette toilette. Chez nous, la splendeur du monarque est relevée par l'éclat des grands qui l'entourent. Ici, il n'y a qu'un seul maître, les autres sont des esclaves, et je ne vois pas pourquoi le seigneur se donne la peine de mettre autre chose que sa robe de chambre. Dès que Sa Majesté monte à cheval, on fait sauter une foule de mines dans les carrières des montagnes avoisinantes. Des deux côtés de la route les notabilités se mettent en parade; à droite les musulmans, à gauche les raïahs. En tête se trouvent les mollahs ou ecclésiastiques, qui ont conservé le beau turban blanc,

puis viennent les sommités laïques. A gauche paradaient les Grecs avec des lauriers-roses, puis les Arméniens avec des cierges, et enfin les pauvres Juifs maltraités qui tiennent ici leur rang un peu avant le chien, mais après le cheval. Les musulmans se tenaient debout, les bras croisés sur le corps; mais les raïahs et même l'évêque avec son clergé se prosternaient et restaient le front collé à terre jusqu'à ce que le sultan fût passé; il ne leur était pas permis de voir sa face. En plusieurs endroits on accomplit sur le passage du Grand-Turc le sacrifice de sept moutons que l'on immola en leur coupant le cou.

Schumla est aussi belle au point de vue pittoresque qu'intéressante au point de vue militaire. En dehors des célèbres retranchements, l'on aperçoit la ville encaissée dans une vallée sans issue, entre de hautes montagnes boisées. Les coupoles des mosquées et des bains, les minarets blancs élancés, les arbres nombreux entre les toits plats, la riche culture de la contrée forment un tableau splendide; partout murmurent des fontaines; les champs de blé les plus fertiles ornent la vaste plaine, et les montagnes escarpées mêmes sont couvertes, jusqu'à mi-hauteur, de jardins et de vignobles.

Après le sultan, c'est moi qui occupe le plus bel appartement de la ville. Nos repas sont excellents, et nous n'oublions pas (quand Allah ne s'en aperçoit pas) de les arroser d'un excellent vin de Chypre. Ce *nous* désigne mes compagnons de voyage, le drogman de l'ambassade et un colonel du génie qui m'a été adjoint avec trois jeunes Turcs de l'École polytechnique. Moi seul j'ai à mon service 2 voitures à quatre chevaux, 7 chevaux de selle, 2 mulets, 4 cochers et plusieurs palefreniers. A Varna, toute l'expédition comptait 600 chevaux de selle, 200 chevaux de trait. Les routes ont été tracées expressément pour ce voyage, et c'est là au moins un avantage qni restera au pays. La suite du

Grand-Turc est très-nombreuse ; il ne s'y trouve point de pacha, mais seulement les gouverneurs des places où nous nous trouvons. Outre ses secrétaires et ses pages, il a un employé spécial à qui est confié le soin de sa pipe ; un autre est chargé de porter son parasol ; l'éventail de plumes d'autruche, la chaise de campagne, le bassin en or, l'écritoire, chaque objet a son porteur à cheval, et chacun de ces chevaux exige les soins d'un palefrenier. C'est ainsi que nous voyageons en petit comité, mais avec 800 chevaux.

Après avoir assisté à l'exercice d'un bataillon de rédiff ou de landwehr, à la distance au moins de 1000 pas, le sultan donna l'investiture solennelle à 60 notables de Schumla. Le Grand-Turc s'assit sur un divan, sous un baldaquin magnifique ; nous, les grands de l'empire, nous nous tenions à ses côtés. On fit avancer d'abord les mollahs, quelques ayans des environs, puis les musulmans considérables et les raïahs de la ville ; le maître des cérémonies les revêtait de longs manteaux de couleurs diverses ; chacun baisait l'habit, touchait de la main la terre, la poitrine et le front, et faisait ensuite, le visage toujours tourné vers le souverain, une reculade qui ne s'accomplissait pas toujours sans encombre. Le sultan leur tint ensuite, par l'intermédiaire de son premier secrétaire, un discours où il leur dit qu'il était venu pour s'assurer lui-même de leur situation. Il était disposé à relever leur ville et leur citadelle, à consolider l'ordre et le bien-être dans le pays. La loi et le droit seraient mis en vigueur non-seulement dans la capitale, mais dans toute l'étendue de l'empire. « Vous Grecs, dit-il, vous Arméniens, vous Juifs, vous êtes tous les serviteurs de Dieu et mes sujets aussi bien que les musulmans ; vous différez par la foi, mais vous êtes tous protégés par la loi et mon impériale volonté. Payez les impôts dont je vous frappe ; le but auquel ils sont employés, c'est votre sécurité et votre bien. » En terminant, le sultan demanda si quel-

qu'un parmi les raïahs avait des plaintes à articuler et si leurs églises avaient besoin de réparations.

Il s'en faut certainement de beaucoup que dans la réalité la justice soit exercée partout; mais enfin le principe est reconnu, un grand pas est accompli; la force des choses fera le reste.

Dans ce pays où le vilain est accoutumé à tout faire gratis, à titre de corvée pour le seigneur, le sultan paye argent comptant les frais de son voyage. L'on me dit qu'il porte avec lui deux millions et demi de florins, et une masse d'objets précieux; nous ne passons devant aucun pauvre, devant aucun paralytique que le sultan ne lui fasse donner une pièce d'or. A son départ, il a laissé 10 000 florins pour les pauvres de Schumla, et il a pris expressément ses mesures pour que l'argent arrive à sa destination et ne s'arrête pas trop entre les doigts des distributeurs. Les imans sont chargés de lui faire le rapport. Sur notre passage je vois toujours des groupes de femmes élevant des suppliques au-dessus de leur tête. Un officier s'approche, recueille les billets, met toute la correspondance dans l'arçon de sa selle et la passe à l'aumônier. Dernièrement, le sultan se promenait dans un phaéton à quatre chevaux qu'il conduit lui-même très-habilement; une pauvre femme tenait un papier haut élevé sur une canne, mais comme le cortége s'avançait très-rapidement, personne ne la remarqua. Seul le sultan l'aperçut; il arrêta les chevaux, dépêcha un officier et continua ensuite sa route.

Silistrie, le 11 mai 1837.

Je suis arrivé ici un jour avant le sultan et j'ai levé le plan de la forteresse. Le souverain fait preuve de tant de simplicité, de droiture et de bonté dans ses rap-

ports avec sa suite que tout le monde est à son aise en dépit de la rigueur de l'étiquette. A voir ainsi le maître, on ne dirait pas que c'est ce même homme qui a fait décapiter 20 000 janissaires.

Les princes Ghyka et Stourdza sont venus de la Moldavie et de la Valachie pour complimenter leur maître. J'étais curieux de voir la réception qui leur serait faite : elle ne fut pas très-flatteuse. Ces demi-souverains attendirent deux heures en plein soleil que le sultan arrivât, descendît devant sa tente et fît toilette. Il reçut ses deux vassaux, assis sous un baldaquin sur des coussins en velours ; les princes, suivis de leurs boïards, s'avancèrent les bras croisés sur la poitrine, tombèrent à genoux et baisèrent le bout de l'habit de Son Altesse qui daigna leur accorder la permission de lui offrir 10 000 ducats. Aujourd'hui, on leur a donné des fourrures d'honneur, des tabatières et des châles, et à leur retour ils auront en outre le plaisir de faire dix jours de quarantaine à la frontière de leurs principautés.

Roustschouk, le 14 mai 1837.

Il paraît que les Turcs en mettant en déroute les saints dans ce pays ont oublié Mamerte et Pancrace ; ces derniers règnent en effet avec la même rigueur sur le Danube que sur la Sprée. Je n'ai jamais souffert du froid comme hier pendant notre voyage ; mes compagnons turcs étaient gelés ; l'Arabe qui conduisait les chevaux de trait, poussait un « aman » — « pitié » — après l'autre, et regrettait le doux climat du Sennaar.

Le sultan était allé en vapeur de Silistrie à Roustschouk, pendant que l'orage le plus violent se déclarait sur le Danube. La tempête arracha du mât la flamme avec sa hampe, un câble se prit dans la machine qui dut être

arrêtée, le navire était poussé vers le rivage et les flots battaient les fenêtres des cabines. La consternation régnait dans tout l'équipage; le sultan seul resta calme. Il est aguerri, il est vrai, et accoutumé à voir toutes sortes d'accidents se produire sur ces bateaux qui heureusement sont tous crevés ou échoués à l'heure qu'il est.

Nous attendions l'arrivée du souverain sur le rivage paisible; le temps s'était éclairçi vers le soir, et devant nous coulait le fleuve large, jaune, bordé de prairies sans fin. De l'autre côté, à Giurgéwo, j'aperçus le premier clocher que j'eusse vu depuis longtemps, et le son ami des cloches arrivait jusqu'à nous à travers l'air pur du soir.

Roustschouk est située sur une hauteur qui descend en une ligne droite de 50 à 60 pieds de profondeur dans les flots du Danube; le bord de cette pente était couvert de femmes innombrables, et comme toutes avaient la tête et les épaules couvertes d'un voile blanc, on eût dit que les hauteurs étaient couvertes de neige. Sur les bords du fleuve paradaient comme d'habitude les hommes de la landwehr, puis le clergé de différentes nations, les notables de l'endroit, et enfin le peuple. Lorsque je m'avançai pour occuper ma place, je fus surpris par l'aspect d'un vieillard étendu à terre sur des coussins et des tapis; à côté de lui, le narguillé en argent d'où il tirait la fumée au moyen d'un tube étroit, certainement long de 20 pieds. Une plaque ornée de joyaux à son fez rouge indiquait son rang de vizir, et le pardessus bleu avec des épaulettes en or formait disparate avec l'attitude, la barbe grise et l'expression turque du visage du vieillard : c'était l'homme qui avait répandu le plus de sang en Europe, c'était Hassein-Pacha, le dernier aya des janissaires et leur premier pacha. L'Aya-Pacha avait sous ses ordres une masse de kawassés et d'autres troupes qui n'étaient pas janissaires

et qui pouvaient être employés contre eux. Il paraît que ces fiers prétoriens ne pouvaient tomber que par la trahison de leur propre chef. Autant Hussein avait déployé d'énergie dans cette terrible crise, autant il montra de mollesse dans ses opérations de général en chef. Aujourd'hui, l'exterminateur des janissaires est pacha de Widdin.

Tirnowa, le 19 mai 1837.

Quel merveilleux pays que cette Bulgarie! Tout est vert; les pentes des vallées profondes sont plantées de tilleuls et de poiriers sauvages; de larges prairies encadrent les rivières, de riches champs de blé couvrent la plaine, et même les vastes étendues non cultivées sont ornées de gras herbages. Les arbres nombreux, plantés isolément, donnent à la contrée un charme particulier et dessinent leurs ombres noires sur les plaines d'un vert éclatant. Les villages sont rares, mais grands, car habiter des fermes isolées est encore une témérité.

Sur les bords du Danube, je n'ai trouvé que des villages turcs; les chrétiens se sont sans doute réfugiés au delà du fleuve, dans les principautés où leurs clochers ne craignent pas d'élancer leur sommet dans l'azur du ciel. Il est facile de se représenter une église bulgare. Lorsque, il y a un an et demi, je traversai le Balkan, je passai la nuit dans une hutte misérable. Dans la cour, à côté de l'étable à buffles, il y avait une manière de remise longue et large d'environ 10 pieds; le toit de chaume était tellement bas que l'on pouvait à peine se tenir debout; toute la lumière venait de la porte. Au mur du fond pendait une grande toile en lin avec d'innombrables images de saints; ces images, une paire de lustres et un morceau de tapis formaient tout l'ameublement intérieur. C'était l'église du gros bourg de

Gassabeilen. Ici, dans les contre-forts du Balkan, la plupart des habitants sont chrétiens. Les Bulgares sortent de leurs retraites pour voir s'il est vrai que leur « père nourricier » soit arrivé du lointain Czaarigrad (Constantinople). Il y a des siècles, et il y a à peine quelques mois, une pareille excursion était aussi invraisemblable que la sortie d'une huître de son rocher, ou d'une tortue de son écaille.

Nous sommes arrivés hier après midi à Tirnowa. A une grande distance de cette ville, les habitants formaient la haie; la landwehr était sous les armes et les femmes grecques étaient montées sur les toits plats et sur les terrasses pour voir approcher le basileus. Je n'ai jamais vu un site plus romantique que celui de Tirnowa. Représentez-vous une vallée étroite entourée de hautes montagnes, où la Iantra s'est creusé son lit profond entre de hautes murailles de grès et poursuit son cours capricieux et plus sinueux que les plis d'un serpent. L'une des pentes de la vallée est tout entière couverte d'une forêt, l'autre de maisons. Au milieu de l'encaissement s'élève une montagne conique, dont les flancs escarpés en font une forteresse naturelle; le fleuve l'enserre comme une île, et elle n'est rattachée à la ville que par une digue de rochers, longue de 200 pieds, haute de 40 pieds, et qui a tout juste la largeur nécessaire à la route et à l'aqueduc. Je n'ai jamais vu une formation rocheuse aussi pittoresque, et comme le Grand-Turc visite aujourd'hui la mosquée, j'ai profité de mon jour de repos pour arracher au terrain son secret en en levant le plan.

Rien de plus riant que mon habitation grecque! En général, j'aime ces bâtiments irréguliers dont le besoin a dicté le plan. Au milieu, l'on trouve une petite cour, un jardin planté de rosiers et d'arbres fruitiers; alentour règnent en longs zigzags les corridors et des pièces spacieuses tout ouvertes du côté de la cour, de sorte

que l'on demeure en plein air. L'extrémité des corridors s'élève en estrades couvertes de tapis et portant un sofa large, moelleux, haut comme la main. Le toit, qui forme saillie, couvre de son ombre les pots de narcisses posés le long de la galerie. Les chambres reçoivent leur lumière par les corridors, et il y règne un clair-obscur agréable qui repose les yeux de l'excès de lumière de ce beau ciel. Il n'y a pas de place plus douce à la paresse que mon estrade; en face s'élève la pente boisée de la montagne où les rossignols chantent dans l'ombre; et derrière les arbres s'élancent au plus haut des airs les cimes neigeuses du Balkan.

Kasanlik, le 21 mai 1837.

Aujourd'hui, nous avons passé le Balkan par un col qui ne s'élève pas à plus de 3000 pieds au-dessus de Gabrowa, ville située au pied de la montagne. Vers l'ouest, les cimes sont plus hautes et encore couvertes de neige. Au sommet de la coupe de la montagne on jouit d'une vue étendue sur le pays boisé de la Bulgarie et d'une vue plus belle encore du côté de la Roumélie, sur la ravissante vallée de Kasanlik. Les champs, les prairies, les villages, les routes blanches et les ruisseaux dont le cours est marqué d'arbres superbes, s'étendent sous le regard comme une carte géographique; au delà, s'élève une autre chaîne de montagnes, mais plus basse, et le tout me rappelle vivement la belle vallée du Hirschberg, vue du haut du Kynast.

Au sud, le Balkan est coupé à pic; en moins d'une heure nous atteignîmes Schibka, au pied de la chaîne, sur une route nouvellement construite pour le sultan. La montagne n'est pas cultivée, la plaine l'est à peine, la population est clair-semée, il n'y a ni forges ni fonderies, ni moulins, ni fabriques, comme chez nous. Les

chemins sont aussi rares que les villages, aussi le peu de routes qui soient arrosables acquièrent une grande importance.

La petite ville de Kasanlik est cachée dans une petite forêt de noyers gigantesques. Les minarets même ne réussissent pas à s'élever au-dessus des montagnes de feuillage et de branches sous lesquelles ils sont enfouis. Le noyer est certainement un des plus beaux arbres du monde ; j'en ai vu plusieurs qui étendaient leurs branches sur un espace de 100 pieds de diamètre; le vent frais des larges feuilles, l'ombre sous la couronne voûtée, la belle végétation qui entoure le tronc, le murmure des ruisseaux et des sources qui coulent à leurs pieds, tout cela est d'une merveilleuse beauté, et aux alentours se dressent de beaux palais où des pigeons sauvages et des rossignols font leur nichée. L'abondance des eaux de cette contrée dépasse toute conception; de même qu'en Lombardie, tous les champs et tous les jardins sont arrosés par celles qui coulent dans les fossés et dans les rigoles. La vallée entière est l'image du bien-être le plus florissant, de la fécondité la plus riche, une véritable terre promise; les vastes champs sont couverts à hauteur d'homme d'épis ondoyants, les prés d'innombrables troupeaux de moutons et de buffles. Le ciel est chargé de gros nuages qui s'amoncellent autour des cimes neigeuses de la montagne et arrosent de temps à autre les plaines; dans les intervalles, le soleil étincelant darde ses rayons pour échauffer la terre; l'air est chargé de parfums, et ceci n'est pas une image, comme dans les descriptions de voyages ordinaires, mais veut être pris à la lettre. Kasanlik est le Cachemire de l'Europe, le Gullistan de la Turquie, le pays des roses; cette fleur n'est pas cultivée, comme chez nous, dans les pots et dans les jardins, mais dans les champs et dans les sillons, comme les pommes de terre. Rien de plus riant qu'un tel champ de rosiers! si un peintre de décora-

tions voulait représenter un tel tableau, on l'accuserait d'exagération; des millions, oui, des millions de feuilles rouges sont répandues sur le tapis d'un vert éclatant des champs de rosiers, et pourtant à l'heure qu'il est un quart seulement des boutons s'est entr'ouvert. A en croire le Coran, les roses ne sont nées que pendant l'ascension nocturne du prophète; les roses blanches sont nées des gouttes de sa sueur, les jaunes de celles de sa monture, les rouges de celles de l'ange Gabriel. A Kasanlik l'on ne peut se défendre de la pensée que cette ascension a dû être, pour l'archange du moins, pleine d'émotions.

La rose (gull) m'amènerait tout naturellement à parler du rossignol (Bull-Bull), si je ne craignais de me perdre dans la poésie : « Un voyageur doit se garder de l'enthousiasme s'il en a, et surtout s'il n'en a pas. » Je me contenterai donc de remarquer que dans ce pays-ci l'on fait plus que de voir et de sentir les roses, on les mange; des feuilles de roses confites sont une délicatesse très-recherchée en Turquie, on les mange le matin avant le café en les arrosant d'un verre d'eau, et je ne puis qu'en recommander l'usage.

A Kasanlik on fabrique l'huile de rose dont la valeur est si grande. A Constantinople même il est difficile de se procurer cette huile sans mélange; cela ressort déjà de cette circonstance que la dragme y coûte 8 piastres, tandis que sur place elle ne revient qu'à 15 piastres.

Le Grand-Turc trouve toujours l'occasion de m'adresser une parole aimable, ce qui n'est pas une médiocre distinction. Les formes respectueuses n'impliquent pas l'étiquette rigoureuse observée chez nous, et c'est un spectacle en quelque sorte familial que de voir le souverain « boire » sa longue pipe dans le phaéton, à l'arrière duquel sont assis deux pages tenant chacun un petit chien de Bologne sur ses genoux. Les allocutions du souverain à ses sujets sont faites dans le même style

simple et familier. Aujourd'hui a eu lieu une grande distribution de manteaux d'honneur, et tandis que le sultan était assis à une fenêtre, son premier secrétaire parlait en son lieu et place dans la cour; mais comme Son Altesse l'interrompit elle-même à plusieurs reprises, il s'éleva une sorte de dialogue entre le Maître et son organe : « Le Hunkiar, notre empereur », disait Wassaf-Effendi, « veut que ses prescriptions soient strictement suivies; à l'avenir il reviendra toujours chez vous pour se convaincre par lui-même que tout ce qu'il a ordonné est exécuté ». — « Oui, mais cela ne se peut faire tous les ans », interrompit le monarque, « hein, hein, Effendi! » — « Sans doute », continuait l'orateur, « mais toutes les fois que Son Altesse le jugera nécessaire ». Wassaf répéta ensuite que le souverain promettait protection et justice à tous ses sujets, quelle que fût leur foi, et il allait finir, lorsque Sa Majesté lui cria: « Banabak » (écoute ou plutôt regarde-moi), et lui fit observer qu'il avait oublié de parler de la landwehr, de dire que cette institution avait pour but la défense du foyer et (en jetant un regard de notre côté) qu'il en était de même dans d'autres pays.

Partout où passe le monarque, il laisse des sommes considérables dont une partie est consacrée à payer les frais de séjour, et une autre à secourir les pauvres. Il accorde en outre les fonds nécessaires non-seulement aux mosquées, mais encore aux églises qui ont des réparations à faire.

Le cortége est fermé par le directeur des monnaies, trésorier du sultan. Il arrête sa voiture lourdement chargée devant chaque groupe populaire et partage des sacs d'argent d'un poids considérable entre les habitants de la campagne. On dit que l'impôt personnel sera diminué et que les corvées seront restreintes: en général, le voyage du souverain fait une excellente impression sur la population d'un pays qui jusqu'ici n'avait vu du maître

que les bourreaux qui levaient les impôts et imposaient des corvées.

Outre l'officiel : « Choch gieldin » — « sois le bienvenu », — j'entends maint « maschallah » — « Dieu te préserve, » — qui n'est ni demandé, ni remarqué, mais qui est la véritable expression des sentiments. Son Altesse paraît être surtout en faveur auprès des femmes, et c'est là une bonne chose dans un pays où toute l'éducation des enfants est aux mains des mères.

Adrianople, le 1er juin 1837.

Nous voici dans la ville de l'empereur Adrien, le Romain qui s'est illustré sur le Danube et sur le Tibre, sur l'Euphrate et sur la Maritza. Après-demain nous retournerons à Constantinople, où le sultan veut célébrer une entrée solennelle.

La situation d'Adrianople tient un caractère particulier des quatre fleuves qui s'y rencontrent : la Maritza, l'Arda, la Tundcha et l'Usundcha. De là le pays plat, planté de mûriers, qui entoure la ville. Adrianople est bâtie sur une colline dont le sommet est couronné par la magnifique mosquée du sultan Sélim. De nombreux et grands ponts en pierre d'un beau travail sont jetés sur les courants d'eau dans toutes les directions, et la ville présente de loin un aspect superbe.

Adrianople devint le siége du gouvernement lorsque les souverains turcs prirent pied sur la terre d'Europe. Le vieux sérail s'est conservé jusqu'à nos jours ; je l'ai visité avec un grand intérêt ; son emplacement, un pré magnifique sur la Tundcha, planté de platanes et d'aulnes immenses, invite à dresser une tente plutôt qu'une maison, car en hiver il est complétement submergé. De grands murs enserrent une place assez vaste où une masse de bâtiments irréguliers, des habitations, des

bains, des cuisines, des kiosques sont distribués entre différentes cours. Plusieurs bâtiments sont bien conservés; on y voit des plafonds richement dorés, des bassins en marbre, des grilles artistement travaillées et de belles ciselures. Au milieu s'élève une maison en pierres massives, dominée par une tour à forme bizarre et dont les murs sont revêtus en grande partie de jaspe et du marbre le plus beau ; mais les plafonds se sont effondrés, et les beaux tableaux en porcelaine avec des arabesques dorées qui ornaient les murs, sont tombés en grande partie. Le bâtiment est si solide et si massif qu'il défiera encore des siècles; mais il n'est pas très-grand, et dans cette agglomération de kiosques, l'on démêle avec peine le corps de logis principal. En revanche, le sérail d'Adrianople ne présente pas le même aspect mystérieux que celui de Constantinople; les sultanes qui l'habitaient n'étaient pas encore devenues invisibles pour les musulmans.

Quant aux bâtiments du harem, les murs en panneaux se sont écroulés, et les toits et les coupoles paraissent suspendus en l'air. Cette partie du sérail n'est habitée en ce moment que par un cerf qui fait un accueil fort peu gracieux aux visiteurs.

Non loin du sérail, au milieu d'un groupe d'arbres s'élève la belle mosquée de Bajazet, que les Turcs appellent l'éclair. Dans un coin, en guise de pierre angulaire, à côté de la porte, je trouvai le torse d'une statue colossale taillé dans un porphyre rouge superbe, veiné de blanc. C'était la poitrine et le corps d'un homme vêtu de la toge romaine, peut-être l'empereur Adrien que « l'éclair » avait précipité ici.

Mais toutes les mosquées de la ville sont dominées par la coupole du sultan Sélim avec ses quatre minarets. Le diamètre de la voûte est de cent pieds; elle est presque aussi grande, par conséquent, que les plus belles coupoles de Constantinople, y compris celle de l'église

Sainte-Sophie. Deux cent quarante-cinq degrés me conduisirent au balcon circulaire supérieur de l'un des minarets. La hauteur totate de la tour dépasse 200 pieds; le diamètre en est de 11 pieds à la base, de 8 au sommet, la mesure prise sur l'ombre qu'elle projette. Les minarets ressemblent à des colonnes plutôt qu'à des tours, mais ils sont construits avec tant d'art que trois escaliers très-commodes s'élèvent entrelacés à l'intérieur, de sorte que trois personnes à la fois peuvent en faire l'ascension Je ne suis pas le moins du monde sujet au vertige, mais le premier regard jeté dans la profondeur me remplit d'effroi. Quand on approche du bord de la galerie, l'on s'attend à voir se renverser cette colonne terriblement élancée. La coupole s'élève jusqu'à mi-hauteur du minaret et peut atteindre à 120 pieds à l'intérieur.

Constantinople, le 6 juin 1837.

Ce matin nous sommes rentrés dans la capitale par la porte des canons. C'est la porte par laquelle Mahomet II pénétra dans la résidence des empereurs grecs et devant laquelle tomba le dernier Constantin. Les descendants des conquérants, — qui, soit dit en passant, ne savent rien de tout cela, — étaient venus par milliers pour recevoir le sultan. Le souverain se rendit au vieux sérail pour faire ses dévotions dans la chambre où se conserve l'habit du prophète.

XXIX

Vie de retraite et de silence à Bujukdéré. — Le tchibouk.

Bujukdéré, le 13 juin 1837.

Me voici rentré au port paisible de Bujukdéré. Je suis installé pour quelques semaines dans un kiosque sur le Bosphore ; les caïcs glissent sans bruit sous mes fenêtres, les montagnes à l'entour sont couvertes de verdure, tandis qu'autour de Constantinople tout est brûlé du soleil. A quelque fenêtre que je me mette, je vois partout la magnificence d'une vaste marine, d'un paysage de montagnes, ou un petit jardin étroit fermé par un mur et plein de roses fleurissantes et de lauriers-roses. Les petits parterres de gazon sont encadrés de pots de fleurs, et les sentiers tracés en dessins artistiques couverts de coquillages. Le jasmin odorant pénètre à travers le grillage des fenêtres ; le chèvrefeuille et la vigne sauvage couvrent les murs. Mais la mer commence à s'agiter ; le soleil est déjà monté au-dessus des montagnes de l'Asie, le vent du Nord effleure la surface polie et brillante de l'eau et réveille les vagues qui ont sommeillé pendant la nuit avec le reste de la nature;

les grands navires embossés tout près du rivage lèvent l'ancre, le bruit du cabestan et le chant des matelots commencent à retentir à mesure que les voiles se déroulent l'une après l'autre et que le vaisseau glisse lentement dans le courant large du Bosphore. Quand j'entends le clapotis des vagues dont je ne suis séparé avec mon doux divan que par des fenêtres percées dans un mur de bois, il me semble que je me trouve dans la cabine d'un grand vaisseau, et quand je me retourne, je crois avoir la vue sur un petit jardin de couvent, avec cette différence qu'au lieu d'un franciscain c'est un gros Turc qui est assis sous la porte, fumant son narguillé.

On ne comprend pas que les Turcs aient pu vivre avant la grande invention de la pipe. En effet, les compagnons d'Osman, de Bajazet et de Méhémet étaient un peuple turbulent, toujours en selle, et toujours à la conquête de pays et de villes. Depuis l'époque de Soliman, ils ont visité encore plus d'une fois leurs voisins, mais en somme ils sont devenus un peuple essentiellement rassis, et aujourd'hui ils sont un peuple fumant, car les femmes même « boivent » le tchibouk.

J'étais allé naguère dans la vallée de « l'eau douce », et je m'étais assis sur une chaise basse en jonc, derrière de gros platanes, aussi près d'un groupe de femmes que le permet l'étiquette turque. Ces dames étaient scandalisées de la tenue de quelques juives qui étaient arrivées en partie de plaisir de Constantinople et qui se « tenaient assises en promenade » sur le tapis vert du pré : tout d'abord, elles étaient si peu voilées que l'on voyait toute la figure des sourcils à la lèvre supérieure, et puis, ces malheureuses allaient jusqu'à boire de l'eau-de-vie et même du vin. « Cela est-il convenable? » s'écriait une grosse « kokonnah ». « Qu'est-ce qui sied à une dame de bon ton? Une tasse de café, une pipe et voilà tout! » Ceci pour l'édification de nos dames.

Le narguillé, l'ombre d'un arbre, le murmure d'une fontaine et une tasse de café, voilà tout ce que demande le Turc pour se sentir heureux comme un roi pendant dix à douze heures par jour. Le « kief » ou la bonne humeur de l'oriental consiste dans une disposition d'âme toujours égale, avec une absence complète d'émotions.

Une conversation vive ou simplement une vue étendue sont déjà des dérangements; mais la bonne humeur est avivée quand l'Arménien accompagne sa romaïka ou sa lyre d'un de ces chants monotones qui retentissent, toujours les mêmes, à travers tout l'empire et qui se terminent invariablement par le refrain « Amann, Amann, » — « pitié, pitié », ou quand de jeunes Grecs exécutent leurs danses qui, à notre goût, sont souverainement disgracieuses et indécentes. Mais danser ou chanter soi-même ne vient jamais à l'idée d'un musulman : tout autant vaudrait lui conseiller de se flageller ou d'aller se promener.

Quant à moi, je trouve que la contrée la plus ravissante et même la pipe ne remplacent pas pour un Européen la société et les rapports intellectuels. Les diplomates vivent dans des villages différents ; ils sont séparés par les distances et par des considérations politiques; pour ce qui est des pérotes, leurs idées ne vont pas plus loin que leurs caïcs, c'est-à-dire qu'elles ne dépassent pas les environs immédiats. J'attends donc avec une impatience indescriptible la prochaine arrivée des officiers dont l'envoi a été décidé par le roi, sur la prière du sultan. Tandis que d'autres puissances ont fait vainement tous leurs efforts pour faire admettre des officiers au service de la Turquie, notre gouvernement n'a fait que céder, sous ce rapport, aux vœux répétés de la Porte. Notre position diffère donc essentiellement de la situation peu enviable qui est faite aux instructeurs européens.

XXX

Deuxième audience du sultan.

Bujukdéré, le 26 juillet 1837.

Je viens d'être appelé au mabéïn. Ce bâtiment est séparé par un mur élevé du sérail proprement dit, où le harem à son tour forme un corps de logis distinct et occupé exclusivement par les femmes, les eunuques et le sultan. Wassaf-Effendi, le premier secrétaire du souverain, dont je te parlais naguère, a été destitué et remplacé par Saïd-Bey. La conversation roula sur des objets indifférents, on fuma une pipe après l'autre, et je commençais à m'ennuyer, lorsque Saïd-Bey m'invita à le suivre auprès du Grand-Turc. Les audiences étant ici très-rares, cette proposition me surprit fort. J'étais en paletot et en chapeau de paille, c'est-à-dire en négligé. Le palais Béglerbey, où le sultan réside en été, s'élève sur le rivage asiatique du Bosphore, dans un très-beau site. A droite, la vue s'étend sur le Bosphore jusqu'à

Bujukdéré ; à gauche, sur Scutari, Péra, Galata, Constantinople et la pointe du sérail avec ses minarets blancs et ses cyprès noirs. Béglerbey lui-même est un vaste bâtiment peint en jaune, fait de planches, percé de nombreuses fenêtres s'étageant les unes sur les autres. J'entrai par une porte dans un jardin turc, avec de petits parterres encadrés de buis, les sentiers semés de coquillages ; les bassins remplis de dorades et les jets d'eau étaient entourés de pyramides de cyprès et d'orangers. Au fond s'élevaient des terrasses avec de belles serres et de gracieux kiosques. Le tout est entouré de belles murailles peintes en vert, mais qui ont quelque chose d'étouffant. Du côté du Bosphore, les fenêtres sont garnies, outre les grilles, d'un épais treillis en jonc, de sorte que le regard peut percer de l'intérieur, mais non de l'extérieur. Du côté du harem ces jalousies sont doubles et ferment les fenêtres, même au troisième étage du palais, jusqu'à leur bord supérieur.

J'étais en train de contempler toutes ces magnificences, lorsque le sultan sortit du harem dans une espèce de galerie et nous cria, de la fenêtre, de monter auprès de lui. Sous le péristyle, incrusté de belles dalles de marbre, nous rencontrâmes le troisième fils du souverain dans les bras d'un esclave noir ; un très-beau garçon de deux ans, gai et bien portant. Saïd-Pacha eut l'honneur de baiser le bas de la robe de l'enfant. Nous montâmes un bel escalier, nous vîmes plusieurs salons ne renfermant rien qui ne se voie aussi dans les maisons de nos particuliers, si ce n'est les parquets de bois de cèdre, et nous nous trouvâmes en présence de Son Altesse assise dans un fauteuil près de la porte de son cabinet et fumant sa pipe. Devant lui se tenait Méhémet-Ali-Bey ; à côté de lui, Rissa-Bey, ses deux pages ou confidents, les bras croisés sur la poitrine, muets, observant l'attitude la plus respectueuse. Une agréable

obscurité régnait dans l'appartement ; un fort courant d'air, que personne ne craint ici et sans lequel la vie serait intolérable, entretenait la fraîcheur la plus délicieuse en dépit de la chaleur du jour; les fenêtres donnaient sur le Bosphore, dont le courant se brise en mugissant contre le quai. Saïd-Pacha toucha le parquet de sa main, expédia quelques affaires, et proféra des excuses relatives à ma toilette. Le sultan répondit que cela était indifférent et exprima de la façon la plus gracieuse le contentement qu'il éprouvait de me voir. Sa Majesté parla de notre voyage, approuva diverses mesures et s'informa si mes compagnons étaient déjà en route. En me congédiant, le sultan me fit offrir par Rissa-Bey une très-belle tabatière avec prière de la conserver dans ma famille en son souvenir.

XXXI

La tour de Galata.

Bujukdéré, le 14 septembre 1837.

A ma grande joie, j'ai vu arriver le 28 août mes trois camarades. Le vapeur était attendu à Trieste, et je montais avec impatience à la haute tour de Galata, d'où je guettais les navires qui traversaient la Propontide étincelante. Les îles des Princes et le rocher de Proti émergent avec leurs bleus contours de la nappe brillante, limitée par le cap de Madiana; à l'arrière-plan, l'Olympe déchiqueté élève sa tête neigeuse, semblable à un nuage blanc, au-dessus de cette marine ensoleillée et chaude, et à l'horizon le plus lointain, sous une forme nébuleuse à peine reconnaissable, apparaissent Catolymnia et les montagnes de Cyzique.

Quarante pas suffisent à faire le tour de la balustrade; mais quelle diversité d'objets l'œil n'aperçoit-il pas pendant ce court circuit ! Du bord oriental le regard s'é-

tend sur le faubourg de Scutari, la vieille Chrysopolis, qui monte en amphithéâtre avec ses maisons innombrables, ses magnifiques mosquées, ses bains et ses fontaines, le long d'une hauteur dont le sommet est couronné par une sombre forêt de cyprès. Dans le site le plus ravissant, au bord de la mer de Marmara s'élève une caserne colossale pour 10 000 hommes et la gracieuse mosquée de Sélimnié; à droite brillent les maisons de Kadikoï, l'ancienne Chalcédoine, dont les jardins couronnent les falaises escarpées de Moda-Burnu, et plus loin, un cap d'une beauté extraordinaire, planté de cyprès et de platanes gigantesques, s'avance dans la mer. Un petit phare à sa pointe extrême lui a donné le nom de «jardin de la lanterne». Plus près, au point où le Bosphore se jette dans la Propontide, la tour des Jeunes-Filles émerge des flots avec ses formes fantastiques; ce serait une délicieuse retraite pour un ermite qui, au milieu du mouvement et de la vie la plus variée, entouré d'un million d'hommes, voudrait se plonger dans la solitude la plus profonde. Trois grandes villes regardent cette tour, les plus grands navires passent à ses pieds, des canots sans nombre l'entourent, mais sans y toucher. Chacun se détourne avec effroi de ces murs, car ils renferment un hôpital de pestiférés. Mais avant tout, c'est la pointe du sérail qui attire le regard de l'observateur par la beauté de sa forme et la splendeur extraordinaire de ses couleurs. Le Bosphore se jette avec furie sur cette pointe formée par la Corne d'Or et par la Propontide; ses flots bondissent ici par tous les temps, et sur ce fond d'un bleu sombre, à côté de l'ombre des cyprès et des platanes ombreux, se dessinent avec une netteté merveilleuse et des formes gracieuses les kiosques de marbre et leurs grilles dorées, les minarets blancs et les coupoles grises resplendissantes.

Et maintenant je vous conduis au bord septentrional

de la tour, d'où le regard étonné poursuit les rivages du Bosphore jusqu'à la « montagne des géants » ; semblable à un fleuve immense, le détroit ondule entre des palais, des mosquées, des kiosques et des châteaux, reliant deux mers, séparant deux parties du monde. Il forme à vrai dire la rue principale de Constantinople, si l'on veut comprendre sous ce nom toute cette agglomération de villes, de faubourgs et de villages où 800000 hommes se pressent les uns contre les autres. Toutes les façades principales des villas turques sont tournées vers le Bosphore, et le raïah s'efforce de conserver au moins quelques pieds de terrain pour sa maison ou pour son jardinet au bord de ses flots. Sur la côte asiatique brille, à côté de la ravissante mosquée de Béglerbley, le palais d'été de Starros : sur la côte européenne, Béchiktack, résidence d'hiver du Sultan, et Tchirragan, encore en construction et qui surpasse en étendue tous les autres palais. Là passent les navires gigantesques, les voiles blanches s'étagent les unes sur les autres pour accaparer chaque souffle du vent du sud ; des flottes entières le mettent à profit pour surmonter ensemble la force du courant. Les bateaux à vapeur s'avancent fiers et indépendants du vent ; les longues traînées de fumée s'élèvent dans le ciel pur, et les rivages retentissent des coups rapides de leurs roues ; immobiles, énormes, les vaisseaux de guerre se reposent en longues rangées, pleins de menaces avec leurs trois lignes de bouches à feu. Leurs mâts fiers élèvent au plus haut des airs la flamme rouge avec le croissant d'or. Des milliers, oui, des milliers de caïcs légers, rapides et affairés, fendent dans tous les sens cette route royale et majestueuse.

Faites maintenant dix pas sur votre gauche, et au lieu de cette scène si vivante, si mouvementée, vous ne verrez qu'un désert abandonné des hommes. Aussi loin que porte le regard, rien que des plaines non cultivées, des collines sans arbres : c'est à peine si vous décou-

vrez un sentier sablonneux dans ces broussailles et ces hautes bruyères : c'est la *campagna* de la nouvelle Rome. Tel est le contraste de la mer et de la terre qui environnent Constantinople.

A vos pieds vous avez le mouvement dans la Corne d'Or, dans l'arsenal, sur les jetées, sur le nouveau pont et dans Galata. La diversité de cette vue magnifique est si grande que l'on passe des milliers d'objets devant lesquels en d'autres endroits on s'arrêterait avec étonnement.

Cette fois-ci, rien ne m'inspira plus d'intérêt qu'un petit nuage de fumée qui m'annonça de loin l'arrivée du vapeur où mes amis avaient pris passage. Je les installai à Bujukdéré et je pris plaisir à parcourir avec eux, soit en canot, soit à cheval, tous les environs qui m'étaient déjà devenus familiers par la levée de mes plans.

XXXII

Voyage en Roumélie, en Bulgarie et dans la Dobrudcha. Le rempart de Trajan.

Varna, le 2 novembre 1837.

Après un court séjour à Bujukdéré, mes amis et moi nous avons été invités par le sultan à faire un voyage sur le Danube.

Nous nous mîmes en route avec une escorte de quarante chevaux. Sur la grande route d'Adrianople ce cortége s'avança assez rapidement, mais bientôt nos serviteurs commencèrent à se plaindre ; les uns avaient des maux de tête, les autres la fièvre, tous étaient éreintés. De Tchatall-Burgas nous nous dirigeâmes sur Kirklisse. Les montagnes devenaient toujours plus hautes, les chemins toujours plus mauvais, et la pluie tombait à torrents. Le quatrième jour nous entrâmes à Umur-Faki, qui est inscrit en grandes lettres sur les cartes et qui n'est en réalité qu'un misérable village. Deux tiers des maisons étaient vides, parce que les habitants

étaient morts de la peste ou avaient pris la fuite à son approche. Lorsque nous entrâmes dans la maison du gouverneur, il fut réduit à en expulser sa famille. Nous allumons un grand feu et nous étendons nos couvertures en peaux de chèvres ; nous tordons le cou à une oie qui passe, nous la plumons et la promouvons dans un bassin, où elle est rôtie en compagnie de quelques poules et nous fournit un plat de résistance. Dans toute cette procédure il n'y avait rien d'extraordinaire, sinon que le lendemain nous payâmes nos hôtes en les comblant, par-dessus le marché, de cadeaux.

Notre cortége se divisa ensuite en plusieurs colonnes ; quant à moi, je me suis dirigé vers Burgas sur la mer Noire ; je me suis embarqué pour Sizépolis et Achiolu, j'ai passé le Balkan par une pluie battante, et je me repose maintenant à Varna, où le pacha vient de me faire l'accueil le plus gracieux.

Je ne puis que me joindre aux plaintes d'Ovide sur les rives glacées du Danube. Cette année-ci, de petits ruisseaux étaient déjà gelés le matin, au commencement d'octobre. Une chose plus insupportable que le froid, c'était la pluie, et ce qui était pire encore que la pluie, c'étaient les privations que nous imposaient les précautions à prendre contre la peste ; elle a visité cet automne toute la Roumélie et la côte orientale de la Bulgarie. Quand après une longue course on arrivait le soir, trempé, dans un village, on n'avait de choix qu'entre la peste probable et un refroidissement certain. La première question était : Où en est ici la maladie? Les Turcs haussaient les épaules, les raïahs gémissaient, toutes les maisons étaient suspectes, et il ne nous restait que d'ouvrir par effraction un konak abandonné de ses propriétaires, d'en éloigner tous les objets, d'en fermer les volets en l'absence des vitres, et d'allumer un grand feu pour nous sécher et pour préparer notre repas. Nous portions chacun de grands sacs en poils

que l'on dit inaccessibles à l'infection, nous les étendions à terre, et après y avoir posé nos lits, nous nous endormions. Nos domestiques ne supportèrent pas longtemps ce régime ; ils tombèrent malades les uns après les autres ; j'avais dû renvoyer le mien à Varna, un de mes amis eut la fièvre et fit tout le voyage en cet état. Les Turcs seuls, qui se moquaient de nos précautions, restèrent sains et saufs.

Les Bulgares tiennent la peste pour une personne. A Fakih, nous aperçûmes une femme d'un aspect si misérable que je lui jetai une aumône. Je lui demande ce qui lui manque, et comme elle ne connaît pas le nom turc de la maladie, elle me répond : « La femme qui rôde pendant la nuit, désignant les personnes, m'a enlevé mon mari et mes enfants, et m'a laissée seule survivante. » Elle semblait ne pas devoir survivre longtemps. En beaucoup d'endroits, surtout en Bulgarie, tous les habitants s'étaient réfugiés dans les montagnes. Tirnowa, que j'avais trouvé si riante, au printemps, offre l'aspect le plus sombre ; Kasanlik est presque déserte ; dans certains villages on ne voit pas âme qui vive. Au nord du Balkan, la maladie était presque éteinte, mais la guerre y avait laissé des traces presque aussi terribles que la peste. Que deux fléaux tels que la guerre et l'épidémie exercent de cruels ravages dans un pays, cela se comprend ; mais que les traces en restent si entières après huit années de paix, cela ne fait pas l'éloge de l'administration du pays. On dirait que les Russes ne se sont retirés que d'hier ; les villes sont littéralement des amas de décombres ; dans tous les ouvrages on trouve encore les boyaux de mines, comme si on venait seulement de les faire sauter. Le port de mer de Kustenché renferme quarante habitants ; à Missivri, deux tiers des habitants se sont retirés avec les Russes, le reste a été décimé par la peste. Cette ville occupe une position forte et pittoresque sur un rocher qui s'avance au

loin dans la mer ; les ruines de cinq églises byzantines avec de gracieuses coupoles, la mosquée à l'entrée de la ville montraient ce qu'elle avait été autrefois au regard de ce qu'elle est actuellement.

A partir de Varna je trouvai un pays qui ne m'était pas inconnu. A Schumla, je fus reçu par Saïd-Pacha, vizir et souverain de Silistrie. Nous nous rendîmes à Routschouk en sa compagnie et dans sa voiture, et de là nous descendîmes rapidement le Danube. Après un court séjour à Silistrie, excursion à une ferme de Rassova qui appartient au vizir. En route, le pacha faisait les honneurs ; tous les soirs nous étions invités à dîner chez lui ; on y mangeait « à la franca », c'est-à-dire avec des couteaux et des fourchettes ; parfois seulement et « confidentiellement » avec les doigts. Le champagne ne faisait point défaut, le nombre des plats, dont la moitié doux, était innombrable. Un Arnaute était accroupi dans un coin, jouant de la romaïka, chantant ou plutôt criant à tue-tête une chanson d'amour qui pouvait avoir été très-attrayante du temps du sultan Urchan, avant la conquête de Constantinople. Pendant que cet homme jouait, les veines du front gonflées, de jeunes Tsiganes dansaient dans de singuliers accoutrements en loques, avec des castagnettes et d'étranges contorsions. Toute cette scène se jouait dans une pièce à moitié éclairée qui n'avait d'autre ressemblance qu'avec la chambrée d'une caserne. Aux murs blanchis à la chaux pendaient quelques armes richement travaillées, ainsi que des bourses en lin contenant la correspondance du pacha. Outre le large divan, on y avait placé des chaises en acajou et des sofas recouverts en soie, et pour compléter cette disposition faite à l'européenne, on avait placé trois pendules l'une à côté de l'autre sur la table.

A Silistrie nous fûmes invités à nous rendre au bain avec le pacha. Après avoir pris le café et fumé une pipe

sous le péristyle, nous entrons dans la seconde pièce, chauffée à 18 degrés, où l'on s'étend sur une couche molle pour se faire pétrir et frotter selon les règles de l'art. Sur ces entrefaites, on joue des scènes comiques. Un plaisant à gages, de race juive, chante ; subitement, quelqu'un s'approche de lui sans être aperçu, lui enduit la bouche de savon, lui teint le visage avec de la cendre ou bien lui verse un seau d'eau sur la tête, etc.; finalement on brûlait la barbe à ce juif, et toutes les fois que ces plaisanteries se renouvelaient, Son Excellence riait cordialement.

Saïd-Mirza Pacha est un Tartare de la Bessarabie ; il commença par être palefrenier et prit ensuite du service en Arabie, en Syrie, en Morée, en Albanie et contre les Russes. Il est sans culture scientifique, d'une superstition incroyable, mais il est homme de sens et de tact. L'hospitalité qu'il nous accorde diffère sensiblement de ce que l'on attend chez nous d'un général en chef ; mais nous n'avons pas besoin de remonter bien haut dans l'histoire pour trouver, nous aussi, nos seigneurs et maîtres, attablés devant des écuelles pleines et des boissons abondantes, s'égayant de grossières plaisanteries.

Une terre nouvelle et particulièrement intéressante pour moi, c'était la Dobrudcha, entre la mer Noire et l'embouchure du Danube. L'ossature en est fermée par des montagnes de pierres calcaires couvertes jusqu'à une certaine hauteur des alluvions du Danube. Partout la terre montre la masse de sable et de chaux qui forme déjà en Hongrie les rives du fleuve, et sur des espaces de quelques lieues on ne trouve pas la moindre pierre, fût-elle grande comme une lentille. En revanche, le roc affleure partout dans les vallées, et plus on s'avance vers le nord, plus les pointes des rochers émergent du sommet des collines. Dans la contrée de Matschin, ils constituent une série de montagnes de formation alpine sur une petite échelle.

Tout ce pays de 200 lieues carrées, entre une mer et un fleuve navigable, forme un désert morne et triste, et je ne crois pas qu'il y ait 20 000 habitants. Aussi loin que porte le regard, l'on ne voit ni arbre ni buisson; les collines sont couvertes d'une herbe jaunie par le soleil, ondulant sous le souffle du vent, et l'on parcourt des lieues entières de cette solitude monotone avant de rencontrer un misérable village sans arbres ni jardins, au fond d'une vallée privée d'eau. L'on ne trouve pas la moindre trace du lit desséché d'un ruisseau; l'on ne peut puiser l'eau que dans des puits.

Les Romains avaient déjà considéré la Dobrudcha comme un pays qu'il fallait livrer en proie aux barbares du Nord; ils l'avaient séparée par un long mur de la Mœsie. Dans les derniers temps, la guerre y a exercé ses ravages. Hirsova se compose de 30 maisons; un tiers des villages qui figurent sur les cartes, n'existent plus. Les Cosaques qui habitaient autrefois le pays ont émigré en Russie; il ne reste qu'une population clairsemée, mêlée de Tartares, de Moldaves, de Bulgares et de quelques Turcs.

L'homme ayant chassé l'homme de cette région, l'empire est tombé au pouvoir des animaux. Je n'ai vu nulle part des aigles aussi grands, aussi forts qu'ici; ils étaient si hardis que nous pouvions presque les atteindre de nos fouets, et ils ne s'élevaient qu'à regret, pour un moment, de leurs nids sur les vieilles collines des Huns. D'innombrables essaims de perdrix s'élançaient, sous les fers de nos chevaux, des herbes sèches où les guettait ordinairement un épervier tournoyant autour d'elles. De grands troupeaux d'outardes s'enlevaient lourdement à notre approche, tandis que de longues bandes de grues et d'oies sauvages fendaient les airs. Des milliers de moutons et de chèvres arrivent chaque année de l'autre côté de la frontière pour paître ici; les buffles sont plongés dans les marais du Danube, et des

chiens semblables à des loups rôdent librement dans la campagne. Nous passâmes près d'une île du Danube où paissaient des chevaux; lorsqu'ils nous virent, ils se mirent à hennir, quelques poulains se jetèrent à l'eau pour nager de notre côté; les canards sortirent effrayés des roseaux, un essaim de cygnes sauvages, s'enlevant d'un vol lourd, tracèrent des cercles innombrables sur la surface unie des eaux. Le tout ressemblait à un paysage d'Everding, ou de Ruisdaël. Sur le bas Danube, la contrée est plus attrayante, les îles sont plantées d'épais fourrés de roseaux; les bras du fleuve ressemblent à des lacs, et le courant s'élargit enfin en une mer de roseaux large de 10 lieues, dans laquelle l'on voit s'avancer de grands navires. C'est à peine si l'on aperçoit au loin la rive escarpée et blanche de la Bessarabie.

Dans cette morne solitude s'élèvent les ruines d'un passé mort depuis 2000 ans. Ici aussi, les Romains ont imprimé leur nom dans la terre en traits ineffaçables. Le rempart double, en certains endroits triple, que l'empereur Trajan a conduit de Czernawoda sur le Danube, à Kustensché sur la mer Noire, est conservé partout jusqu'à une hauteur de 8 à 10 pieds; le boulevard inférieur, celui du sud, court parallèlement au premier à une distance variable de 100 à 1000 pas. En arrière, on trouve de distance en distance la trace des camps romains dont la forme et les entrées sont encore parfaitement visibles. Les circonvallations de la Constantiana existent également encore; des restes de colonnes et des pierres artistement taillées gisent épars, et les ruines de la ville romaine sont aussi considérables de nos jours que celles de la ville turque.

A deux lieues et demie de Rassowa nous trouvâmes une ruine remarquable; les Turcs l'appellent Adam-Kilissi ou l'église d'Adam. C'est une masse de pierres solide, voûtée en forme de coupole, autrefois revêtue

de bas-relifs et de colonnes qui gisent à l'entour. Deux essais ont été faits pour percer cette masse : elle a servi probablement de tombeau à un général romain.

Pendant tout le voyage nous avons reçu toute l'assistance possible. A une lieue des villes, des seymes venaient à cheval à notre rencontre, suivis de tchorbadchis ou chefs de raïahs. Dans les maisons, tout était prêt à nous recevoir, et l'ayan ou la municipalité musulmane de l'endroit ne manquait pas de se mettre à notre service. Des vivres, du vin, et surtout des compliments nous étaient largement distribués. Les paysans des villages environnants travaillaient aux chemins sur lesquels nous allions passer ; défense était faite aux bains de recevoir quelqu'un tant que nous étions là, et avec tout cela, nous étions moins à notre aise pendant notre voyage que nous l'eussions été chez nous en chaise de poste.

XXXIII

Troie.

Péra, le 21 novembre 1837.

Lorsque je visitai les Dardanelles pour la première fois, je parcourus les restes d'une ville que l'un des généraux d'Alexandre fonda sur ces côtes et à laquelle il donna le nom de son chef et de Troie.

Les ruines de cette ville ont servi à élever une des plus grandes mosquées de Constantinople, et des colonnes de granit emplissent jusqu'à nos jours les cimetières des villages environnants. Des arcs élevés, des fûts de colonnes gigantesques, des fondements d'une étendue immense captivent le regard du voyageur parcourant les bois de palmiers ou longeant les côtes d'Alexandra-Troas. Cette fois, j'ai dirigé mes pas vers un endroit où s'attachent les souvenirs historiques les plus anciens, mais où le temps a probablement effacé toute trace de l'œuvre de l'homme, vers Ilion! Chose remar-

quable : l'on montre avec une grande vraisemblance le théâtre d'événements dont un vieillard aveugle racontait il y a des milliers d'années qu'ils avaient eu lieu quelques siècles avant lui. La nature, elle, est restée immuable. Voici les deux sources où les femmes de Troie lavaient leurs « robes éclatantes ; » là le Simoïs descend de l'Ida et confond le tourbillon de ses eaux avec les flots calmes du Scamandre. Les vagues mugissent encore aujourd'hui autour du cap de Sigée et de l'île d'Imbros. La pointe blanche du mont Ida du haut de laquelle Zeus contemplait les agissements des dieux et des hommes, est visible de tous les points de la plaine, et Poséidon « qui ébranlait la terre » ne pouvait en vérité trouver de siége plus sublime que « la cime la plus élevée de la verdoyante Samothrace du haut de laquelle il contemplait les luttes et l'issue des batailles. » Il faut distinguer dans l'Iliade la vérité des événements de celle du poëme. Que les princes dont parle Homère aient combattu sous les murs de Pergame, cela peut être aussi douteux que la généalogie de ses demi-dieux ; mais une chose est certaine : Homère a accommodé son poëme à la localité, et il l'a connue parfaitement.

La situation de la ville est déterminée par ce fait, que le Scamandre naissait à ses pieds, et que le Simoïs baignait ses murs. Dès qu'il s'agit de la préciser davantage, les avis des savants se partagent ; nous qui n'étions pas des érudits, nous nous laissâmes guider tout simplement par notre instinct militaire vers l'endroit où l'on se fixerait, si l'on voulait fonder un fort imprenable. Si l'on remonte pendant trois heures le cours du Simoïs à partir de la forteresse turque de Rumkaléh, à l'issue méridionale des Dardanelles, la plaine aboutit à une chaîne de collines au pied desquelles est situé le village de Bunar-baschi. Il a reçu son nom de la source du Scamandre qui jaillit ici de la pierre calcaire. Gravissons maintenant, dans la même direction, la pente

douce, et nous serons au point où la plupart des voyageurs placent Ilion. Plus loin, à 1000 pas de distance, on rencontre une gorge peu profonde, et au delà, un plateau plus élevé, long de 500 pieds : c'est là que devait s'élever Pergame. Un petit mamelon est tenu pour la tombe d'Hector. Et maintenant, partant de cette tombe, faites 800 pas dans la même direction vers cet amas de pierres qui est peut-être la tour écroulée de la porte de Scée, où Priam contemplait les combattants, où le fils d'Andromaque recula épouvanté devant le casque panaché de son père. Vous voyez devant vous une place unie de 500 pieds de large pour la ville, et derrière vous une hauteur pour la citadelle de Priam avec ses 600 appartements. Cette hauteur est bordée de trois côtés par des rocs inaccessibles ; le quatrième côté seul est praticable ; c'est là que se trouvait la porte de Scée, la seule dont il soit fait mention. De là vous embrassez du regard la source du Scamandre et la plaine où se livraient les combats, le cours du Simoïs, les tombeaux d'Achille et d'Ajax, l'emplacement occupé par la flotte près du rivage sablonneux, le mont Ida et la verdoyante Samothrace. Bien plus : sur toute cette hauteur nous découvrîmes des fondements de murs se coupant à angles droits et formés de pierres de différentes espèces sans ciment. Je ne prétendrai pas que ces fondements soient les murs des maisons de Troie, mais l'on sait que des temples ont été élevés et des villes baptisées en mémoire de Troie. Il se peut qu'une telle ville soit sortie des ruines de la vieille Pergame, que ces temples aient fourni les nombreux chapiteaux et les frises qui couvrent tout le cimetière du pauvre village de Bunar-baschi.

Parmi les objets les plus remarquables de cette contrée intéressante se trouvent les tombes ; celle d'Achille est reconnaissable entre toutes, d'après la description qu'en donne Homère. Elle devait s'élever « sur une

pointe du rivage de l'Hellespont, afin qu'elle pût être aperçue de loin, sur les flots de la mer, par tous les hommes qui vivaient à cette époque et qui vivraient à l'avenir. »

Entre la tombe d'Achille et le cap rhétien s'élève une autre tombe que l'on tient avec quelque vraisemblance pour celle d'Ajax. Cette colline, elle aussi, a été ouverte. La moitié s'en est écroulée et laisse voir une chambre carrée, mûrée, dont les côtés mesurent à peu près dix pas. Dans l'un des coins se trouve une voûte de quatre pieds de haut, sous laquelle on peut parcourir en rampant une étendue de dix à douze pieds; le ciment de cette maçonnerie est mêlé de gravier verdâtre; il est très-dur et paraît être très-ancien. Mais ce ciment prouve que la voûte est loin de remonter jusqu'au temps d'Homère, car on y couchait les morts « au plus profond d'une fosse que l'on couvrait de pierres énormes en lignes serrées. » Il est très-probable qu'ultérieurement un roi a voulu rattacher sa mémoire au nom ineffaçable de Troie, et qu'il a fait creuser sa fosse dans le véritable tumulus du fils de Télamon. Mais il lui a manqué un Homère pour lui conférer le baptême de l'immortalité; sa mémoire s'est éteinte, et la curiosité n'a trouvé dans le monument vénérable que ce que la vanité y avait déposé.

Je distinguai avant tout la tombe colossale d'Alsyatès qui était un mystère impénétrable aux descendants de Danaus et qui dans ces temps reculés appartenait déjà à un passé lointain.

XXXIV

Les antiquités de Constantinople.

Constantinople, le 28 décembre 1837.

De tels flots de dévastation ont passé sur Constantinople qu'ils ont effacé presque toutes les traces de son antiquité. La ville de Bysas a disparu sous celle de Constantin, et la création de l'empereur romain a été couverte par Stamboul, le camp d'une race de Tartares. Constantinople est pleine de ruines, mais ce sont des ruines d'hier, et c'est ce qui distingue la capitale de l'empire romain d'Orient de celle de l'empire d'Occident. Cependant, quelques monuments de l'antiquité y ont été conservés, et je veux vous les décrire.

Les souvenirs les plus nombreux se rattachent au temple élevé par Constantin à la gloire de la sagesse divine. Ses murs de grès et ses coupoles de plomb soutenues seulement par quatre piliers gigantesques s'élancent encore aujourd'hui au plus haut des airs, entre la Pro-

pontide et la Corne d'Or. Là s'élève l'antique Sophia, semblable à une véritable matrone à la tête blanchie, s'appuyant sur ses béquilles immenses, étendant son regard au loin sur la terre et sur la mer. Abandonnée de ses protecteurs, de ses amis, la chrétienne, âgée de mille ans, a été convertie par la force à l'Islamisme; mais elle se détourne de la tombe du prophète et regarde en face le soleil levant; Ephèse, Antioche, Alexandrie, Corinthe et le tombeau du Sauveur au Midi; l'Ouest qui l'a abandonnée, et le Nord d'où elle attend la délivrance. — Les incendies et les siéges, les révolutions, les guerres civiles et les fureurs d'un fanatisme avide de destructions, les tremblements de terre, les orages et les tempêtes ont brisé leurs forces contre ses murs, qui ont reçu sous leurs voûtes des empereurs chrétiens, païens et mahométans.

Toutefois, tant de siècles ne s'écoulent pas sans laisser de traces sur les œuvres de l'homme. Plus d'une fois, la coupole de l'église Sainte-Sophie s'est écroulée, l'intérieur a été ravagé, et des substructions gigantesques sont devenues nécessaires pour soutenir le dôme. A trois époques différentes, les Turcs ont ajouté quatre minarets de grandeur inégale. Ils sont loin d'être aussi gracieux, aussi élancés que les mosquées bâties ultérieurement, et quoique tous les auteurs de voyages se répandent en admirations officielles sur l'aspect de la Sainte-Sophie, avant que d'y être entré elle ne m'a point fait, je l'avouerai, l'effet d'un grand et beau bâtiment. C'est là ce qui la distingue des autres mosquées turques qui, vues du dehors, offrent une architecture élégante, tandis que l'intérieur n'éveille point le sentiment religieux. Elle manque d'un des plus grands ornements de ces mosquées, de la cour d'entrée, et l'on ne trouve nulle part un point favorable pour la contempler. Mais lorsqu'on pénètre par le portique où s'arrêtaient les pénitents, sous la coupole principale, et

que l'on voit devant soi un espace libre de 115 pieds de diamètre, sans colonnes et sans soutiens, au-dessus duquel une voûte semble planer en l'air à une hauteur de 180 pieds, alors on reste confondu de la hardiesse du plan, de la grandeur de l'exécution d'une pareille construction. Sainte-Sophie est trois fois aussi haute que ne l'était le temple de Salomon; elle mesure 250 pieds en longueur et en largeur. Trois côtés s'élargissent en demi-coupoles plus basses, mais hautes encore de 100 pieds; elles ont 50 pieds de diamètre, et se terminent à la partie inférieure en demi-cercles de plus petites dimensions. La chose la plus surprenante, c'est ce grand espace libre : 8,000 pieds carrés surmontés d'une seule coupole. Nos cathédrales chrétiennes ressemblent à une forêt avec des troncs élancés et de larges couronnes de feuilles; ces dômes sont faits à l'imitation du ciel même.

Les demi-coupoles contiennent de vastes tribunes supportées par huit colonnes gigantesques que Constantin a recueillies d'Éphèse, d'Athènes et de Rome. Les temples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique ont été pillés pour orner cette église chrétienne, et l'on trouve sur la deuxième tribune une forêt de colonnes de porphyre, de granit, de jaspe et de marbre. Une particularité acoustique m'a frappé; ces coupoles étant voûtées en paraboles, on y entend le moindre bruit causé du côté opposé. L'on ressent une impression lugubre à entendre sortir d'un mur, dans le voisinage le plus immédiat, la voix bien connue d'un ami que l'on cherche en vain du regard.

La lumière vient d'une série de fenêtres entourant le pied de la coupole. Sous la voûte se trouve un passage circulaire d'où l'on voit à une profondeur de 150 pieds les groupes en prière qui couvrent les dalles de l'église. J'ai déjà dit que Sainte-Sophie n'est pas orientée sur le tombeau du prophète; elle tourne non pas ses côtés,

mais ses coins vers les quatre points cardinaux, et pour que la prière des fidèles ne manque pas la bonne direction, on a disposé les nattes et les tapis du parquet du côté de La Mecque.

Ce n'est point sans un accès de terreur que l'on découvre combien la coupole s'éloigne de la forme sphérique par de grandes bosses ou des enfoncements profonds de plus d'un pied. La voûte était garnie d'une mosaïque de pierre, ou plutôt d'un fluor artificiel, poli, doré ou peint. Mais les Turcs ont badigeonné ou rendu méconnaissables ces images, ainsi que les quatre chérubins au-dessus des piliers principaux, et l'intérieur est dénué de tableaux, de statues et de monuments. Le seul ornement des murs, ce sont les magnifiques inscriptions tirées du Coran et formant des arabesques singulièrement gracieuses; les lettres sont dorées, hautes de six à huit pieds; elles font le tour de la coupole en longues bandes éclatantes sur un fond bleu foncé, ou bien elles sont groupées de manière à former tableau.

A l'extérieur, on jouit, du haut de la coupole, d'une vue sur une variété de villes et de mers, de terres et de montagnes telle que l'imagination ne saurait l'inventer ni l'art l'imiter.

La seule place de Constantinople était autrefois un hippodrome. Devant la place où se trouvait la tribune impériale s'élèvent trois vieilles colonnes, les *metæ* du cirque. Le premier de ces monuments est un obélisque haut de 80 pieds, composé de plusieurs pierres, et qui, pour son malheur, avait été revêtu de feuilles d'étain doré. Elles ont été arrachées par des mains rapaces, l'obélisque penche et menace ruine; l'on ne comprend pas qu'il puisse résister aux tempêtes et aux tremblements de terre. Le second monument est une colonne en bronze, haute de dix pieds, représentant trois serpents entortillés, mais dont les têtes ont disparu; Méhémet ou Mahomet le Conquérant a abattu la mâchoire

inférieure de l'un d'eux avec sa hache d'armes. On peut prouver que cette colonne a été consacrée à Apollon par les Grecs, en souvenir de leur victoire sur les myriades de Xerxès. Hérodote et Pausanias rappellent qu'elle portait le trépied d'or de Delphes, et les Pères de l'Église mentionnent sa translation à Byzance par l'empereur Constantin. Le monument le plus ancien et le mieux conservé, c'est l'obélisque égyptien. Il provient d'une famille de monolithes de Thèbes, vieille comme les siècles, et pèse 12,000 quintaux.

L'on s'étonne que les Turcs aient laissé cette pierre debout; car elle est couverte non-seulement d'insectes et d'oiseaux, mais encore de figures humaines, le tout d'un dessin si net et si bien conservé qu'on le dirait ciselé il y a quatre jours et non il y a quatre mille ans. Quelques écrivains prétendent qu'elle a été raccourcie; mais cela est peu probable, car il y a aussi des hiéroglyphes sur les facettes supérieures. La colonne est haute de 80 pieds; elle s'élève sur un socle carré en marbre dont les reliefs représentent les luttes de la carrière, et repose de ses quatre coins inférieurs sur quatre jetons en métal d'un pied carré.

Cet Égyptien, que n'a-t-il vu? Il a vu l'empire des Pharaons et sa chute; Rome à son apogée et à son déclin; la fondation de la nouvelle capitale; le triomphe d'une nouvelle foi et sa mort; le règne de l'Islam et sa faiblesse. Dans l'hippodrome de Byzance, il vit les luttes de partis du cirque romain renouvelés et poursuivis avec une fureur telle qu'elles ébranlèrent le gouvernement débile jusque dans ses fondements. Il y avait, on le sait, quatre partis de la carrière; ils se distinguaient par leurs couleurs particulières. La couleur rouge et la couleur verte formant le parti de la terre étaient liguées contre la couleur bleue et la couleur blanche dont était composé le parti de la mer. Justinien favorisait le parti bleu, et lorsque les verts se plaignirent

dans le cirque, il en résulta entre l'empereur et le peuple le dialogue singulier que voici : « Nous sommes pauvres, nous sommes innocents, on nous attaque. Laisse-nous mourir, ô empereur, mais sur ton ordre, à ton service ! » — « Soyez patients et attentifs ! Renfermez-vous dans dans le silence, vous Juifs, vous Samaritains et Manichéens ! » A ces mots, le peuple irrité décora l'empereur du titre d'âne et d'assassin ; on vola aux armes, et Justinien se vit assiégé dans son palais. La foule choisit un contre-empereur ; une partie considérable de Constantinople fut réduite en cendres ; des milliers d'hommes périrent, et le dôme vénérable de Sainte-Sophie fut consumé par les flammes. Ce soulèvement porta le nom de : « Victoire. » — Dans cet hippodrome, au pied de l'obélisque, la haute justice de Méhémet le Conquérant prononça des sentences terribles; sur cette même place le sultan actuel a appelé les habitants de la capitale autour du drapeau du prophète levé contre les janissaires, et en vertu de sa dignité d'héritier des kalifes, il les a maudits ; au nom de la foi, il les a exterminés.

Sur la place du cirque on remarque la mosquée du sultan Achmet. Vue du dehors, c'est une des plus belles du monde, et la seule qui soit flanquée de six minarets, mais l'aspect de l'intérieur est d'un médiocre effet.

Je n'ai pas trouvé de traces du célèbre palais byzantin Bukoléon, construit par Constantin. Selon le témoignage des historiens, ce palais que les Césars ont habité pendant mille ans, surpassait en grandeur, en solidité et en magnificence le Capitole, le château de Pergame, le temple d'Adrien à Cyzique, les pyramides et le phare. Il était couronné de trois dômes, et le toit en airain doré reposait sur des colonnes en marbre italien; il renfermait de grands jardins qui descendaient en terrasses jusqu'à la Propontide et cinq églises dont la plus

belle était ornée d'un portique affectant la forme d'un sigma et reposant sur quinze colonnes de marbre phrygien. Les longues files de chambres, la splendeur des mosaïques, des statues, des tableaux, toute cette magnificence qui excitait l'étonnement des Latins, tout cela a disparu sans laisser de trace.

Lorsque Constantin assiégea Byzance, il établit sa tente devant les murs de la ville sur une colline que couronne aujourd'hui la mosquée Nuri-Osman. En souvenir de sa victoire, il y fonda le forum. Il résulte de cette donnée que l'ancienne Byzance occupait un espace plus vaste que le sérail actuel, mais qu'elle ne s'étendait pas au delà de la seconde colline. Le *forum Constantinum* formait un vaste ovale, entouré de portiques magnifiques qui étaient ornés de nombreuses statues; deux arcs de triomphe s'élevaient à l'entrée, et une colonne haute de 120 pieds, d'ordre dorique, dressée au milieu de la place, portait une statue de bronze sortie des mains de Phidias. Cette statue représentait Apollon, la tête entourée des rayons du soleil, le sceptre et le globe en mains : Constantin, le dieu du jour, ne dédaignait pas les attributs du dieu du soleil. Toute cette splendeur s'est évanouie; il ne reste du forum qu'une petite place étroite où se dresse « la colonne brûlée ». Elle ne se compose plus de huit, mais seulement de cinq pièces en porphyre, chacune de dix pieds de haut, avec un chapiteau en marbre blanc; le temps et les incendies l'ont endommagée à tel point qu'on a été obligé de l'entourer de cercles de fer. La colonne de Constantin formait jadis le point le plus élevé de la ville; aujourd'hui, elle est de beaucoup dépassée par les minarets. La légende rapporte que sous ses fondements est enterré l'ancien palladium de la ville, les restes de Pélops.

Des nombreuses colonnes surmontées autrefois de statues de saints, d'empereurs et d'impératrices, il ne reste, outre celle de Constantin, que deux colonnes,

celle de Marcien et celle des Goths, dans le jardin du sérail. De la colonne d'Arcadius, sur le marché aux femmes, on ne trouve plus que le socle où niche une famille turque. Ce monument était en marbre blanc, haut de 140 pieds, et un escalier circulaire conduisait au sommet, à l'intérieur. C'est là qu'on traîna après la conquête latine de Murzufle, le prétendant au trône, et on le précipita dans l'abîme sous les yeux d'une foule nombreuse qui vit dans cette exécution l'accomplissement d'une prophétie : le poëte Tzétzès avait raconté cinquante ans auparavant le rêve d'une matrone qui avait vu au sommet de la colonne un homme frappant dans ses mains et jetant les hauts cris.

Plusieurs anciennes églises grecques ont été converties en mosquées; elles se distinguent des autres par leurs coupoles étroites, en forme de tours, mais aucune d'entre elles n'est remarquable pour sa grandeur ou sa beauté. Parmi les plus intéressantes, je nommerai l'église de Sainte-Irène et l'église où étaient inhumés les empereurs latins. Auprès, se trouve un grand et beau sarcophage, peut-être celui de Baudouin.

Il ne me reste plus qu'à vous parler des anciens murs de la ville dont la force suffit, à elle seule, à retarder d'un siècle la chute de l'empire romain d'Orient. Constantinople forme un triangle dont la pointe, qui est le sérail, est tournée vers l'est, et dont la base s'étend de la Propontide au sud, jusqu'à la Corne d'Or. Cette étendue mesure 8600 pas; les deux côtés qui regardent le port et la mer de Marmara, sont longs de 17 500 pas. Le cercle entier, dont l'étendue est au moins de deux lieues et demie, est fermé par un mur très-fort, garni de plus de 300 grandes tours. Le rempart, élevé par Théodose, fut renversé en 447 par un tremblement de terre formidable. Le préfet Cyrus en dirigea la réédification avec une telle activité que l'œuvre fut achevée en trois mois. Le parti des bleus commença ses travaux

du côté du port; le parti des verts, du côté de la Propontide; ils se rencontrèrent à la porte d'Adrianople, qui de là reçut le nom de Polyandros. A partir des sept tours jusqu'à Tekfur-sérail, le rempart est double; le mur principal est haut de 30 à 40 pieds; à une distance de 60 pas les unes des autres s'élèvent des tours rondes, octogones, souvent très-gracieuses, hautes, étroites, plus ou moins endommagées; des éboulements se remarquent par-ci, par-là, et un lierre épais couvre les vieilles pierres. Je n'ai trouvé nulle part de brèche proprement dite, pas même au point où se porta l'attaque des Turcs. La longueur du temps a réuni du ciment et des pierres en une seule masse ferme où il serait difficile de pratiquer une brèche. Le rempart est visible de loin, mais lorsqu'on s'approche jusqu'à une portée de fusil, il est caché par une forêt de cyprès ombrageant les cimetières. Un mur plus bas longe le rempart principal; il est entouré à son tour d'une escarpe et d'une contre-escarpe en maçonnerie.

La partie nord des fortifications ne se compose que d'un seul rempart sans fossé. Les tours sont hautes et spacieuses, le mur est parfaitement bien conservé. — Deux palais sont adossés au rempart. Le premier forme une partie du castel des Sept-Tours; il est construit en marbre sans ciment, et a un portail gracieux, aujourd'hui mûré, qui s'appelait autrefois la porte d'or; elle s'ouvrait sur la campagne. Les murs du second palais forment une belle ruine à quatre étages, habitée en ce moment par plusieurs familles juives d'une pauvreté et d'une malpropreté indescriptibles; elle constitue un des principaux foyers de la peste. C'est là que se perdit à l'occasion d'une solennité publique du temps de Justinien, un des plus grands joyaux de la couronne impériale grecque; la pierre resta enfouïe 1000 ans sous les décombres et fut retrouvée par un enfant occupé à jouer, du temps de Mahomet II.

Je n'ai pas rencontré la moindre trace du célèbre palais de Blacherné, dont la splendeur frappait les croisés d'étonnement et de ravissement.

Le mur de Théodose subit en 626 le premier siége de la part des Perses et des Avares; mais à cette époque, les Byzantins étaient encore maîtres de la mer, et les bandes de Chosroès assistèrent impassibles sur le rivage asiatique à la défaite de leurs alliés. Cinquante ans plus tard, une flotte arabe fit son apparition devant Constantinople; mais pendant six étés consécutifs les sectateurs de Mahomet ne purent rien contre ces murs qui préservèrent l'est de l'Europe de la conquête des Sarrasins. Le flot de leur invasion se brisa contre ce rempart, fut refoulé en Syrie, en Égypte, dans l'Afrique du nord, inonda l'Espagne et une partie de la France. Mais la défense de la ville fut plus difficile contre la chevalerie de l'Occident, pendant la quatrième croisade. Les barons s'unirent aux marchands de Venise, et 360 vaisseaux de guerre, suivis de 70 navires chargés de vivres et de 50 galères armées, conduisirent 40 000 chrétiens latins à Scutari. Le passage du Bosphore fut opéré en six colonnes sans être inquiété par les Grecs. Les galères vénitiennes firent sauter la grande chaîne du port et détruisirent le reste de la flotte byzantine. La chaîne fut envoyée en Palestine en signe de la victoire.

Les croisés attaquèrent le front tourné vers la campagne; ils mirent en œuvre 250 machines de guerre, donnèrent l'assaut et furent repoussés. Les Vénitiens attaquèrent la ville du côté du port. Leurs grandes galères purent s'approcher jusqu'au plus près du rivage, et abaissèrent du haut des hunes des ponts-levis sur les tours. En tête s'avançait le vaisseau du doge Dandolo, vieillard âgé de 90 ans et frappé de cécité; il se tenait à l'avant du vaisseau, sa taille haute et vénérable se redressait sous son armure; devant lui était dé-

ployé le drapeau de Saint-Marc. Ce fut le doge Dandolo qui sauta le premier sur le rivage. Bientôt les Vénitiens eurent conquis 25 tours, et la bannière de la république flotta sur les murs de la ville impériale.

Un incendie terrible, dont l'auteur fut *quidam comes teutonicus*, mit fin aux illusions entretenues pendant neuf siècles par les Byzantins sur la force imprenable de leur ville. Les flammes coururent du port à la Propontide, et, pendant huit jours, elles dévorèrent des maisons innombrables et des palais splendides. La Byzance grecque était vraisemblablement composée de maisons en bois.

Les haines réciproques des Grecs et des Latins avaient reçu un nouvel aliment; dès avant la fin de l'année, les derniers se virent expulsés de la ville et forcés de recommencer un nouveau siége : il dura trois mois. L'empereur avait planté sa tente pourpre sur la hauteur où s'élève la mosquée de Sélim, et il excitait le courage des défenseurs. Il repoussa un assaut général et fit perdre beaucoup de monde aux assaillants. Villehardouin lui-même dit qu'il y avait « moult grant péril. » L'attaque n'en fut pas moins renouvelée trois jours de suite. Les galères des croisés s'approchèrent du rivage; les évêques de Troyes et de Soissons commandaient l'avant-garde; quatre tours furent prises, les portes enfoncées, un immense incendie allumé. Alors des parlementaires grecs se présentèrent devant Boniface de Montferrat qui commandait les Allemands, et s'écrièrent : Saint comte et roi, aie pitié de nous! » Les palais de Blacherné et de Bukoléon furent occupés, la ville livrée au pillage, mais les portes furent ouvertes aux fuyards. Un butin immense tomba entre les mains des conquérants; l'empire de Constantin cessa d'exister ou fut réduit du moins aux provinces de Trébizonde, de Nicée et d'Épire.

Les Latins commirent plus de dégâts à Byzance que

les Turcs. Nicétas énumère longuement les objets d'art qui furent détruits ou fondus par eux. Quant aux quatre chevaux en bronze de Lysippe qui avaient passé de la Grèce à Rome, et de Rome à Byzance, ils furent sauvés par les Vénitiens et transportés sur la place Saint-Marc où ils se trouvent encore aujourd'hui, après avoir été traînés pour quelque temps à Paris par l'empereur néo-gaulois.

Cinq empereurs latins des maisons de Flandre et de Courtenay régnèrent à Constantinople pendant un demi-siècle. Mais leur puissance fut si faible qu'un général de Michel Paléologue s'empara par un coup de main de la capitale, avec l'aide de 800 hommes.

Sous les empereurs latins, les Vénitiens avaient pris position à Galata: ils en furent expulsés par leurs rivaux, les Génois, qui obtinrent l'autorisation de fortifier cette ville au delà du port. Bientôt les Génois tinrent tête derrière leurs murs aux empereurs; ils construisirent des châteaux sur les deux rives du Bosphore, et tout le commerce de la mer Noire et du Levant se trouva entre leurs mains; ils accaparèrent en outre les pêcheries importantes et firent de la traversée un monopole. On en vint aux mains, et peu s'en fallut que dans ces luttes l'empire romain ne fût réduit au rang d'une province de la factorerie génoise.

Les murs de Théodose résistèrent, il est vrai, à un siége de 200000 musulmans, sous Amrou II ; mais ceux-ci occupèrent Gallipoli, et firent d'Adrianople leur résidence. Déjà s'élevait un fort turc sur la côte asiatique, au point le plus étroit du Bosphore, et Mohamet le Conquérant en fonda un autre, plus menaçant encore, sur le rivage européen, à une lieue et demie de la résidence des empereurs. L'empire romain n'étendait plus ses limites au delà des murs de la capitale.

En 1453, Mohamet le Conquérant ouvrit le dernier siége que Constantinople ait subi jusqu'à nos jours. Il

avait sous ses ordres 250 000 combattants qui se retranchèrent de la Propontide jusqu'au port. Un recensement exact trahit à l'empereur ce triste secret, que 4970 « Romains » seulement étaient prêts à prendre les armes pour la défense de leurs foyers et de leur foi. Les Grecs fondèrent leur espoir sur 2000 étrangers commandés par Jean Giustiniani, noble génois. Le port fut de nouveau fermé par une chaîne, qui fut défendue par des vaisseaux italiens et grecs. Mohamet avait 320 voiles sur le Bosphore, mais 18 seulement étaient des vaisseaux de guerre.

Une nouvelle invention dans l'art de la guerre aurait pu rétablir l'équilibre entre les chrétiens civilisés et les Turcs enthousiastes; la poudre venait d'être mise au service des combattants, mais le secret en avait été livré aux infidèles, et les assaillants s'en servaient avec plus de succès et dans de plus grandes proportions que la défense. Les tours hautes, étroites n'avaient pas été disposées à l'origine pour des pièces d'artillerie, et l'on craignait d'ébranler les murs; en revanche, les Byzantins se servaient de fusils de rempart qui tiraient plusieurs balles à la fois, de catapultes, de balistes et du mystérieux feu grégeois.

Le sultan Mohamet avait fait fondre à Adrianople, par les soins d'un Danois nommé Urbain, un canon qui lançait des boulets de 600 livres, et l'on établit à ses côtés deux autres pièces monstres semblables. Il se trouva qu'il était impossible de les charger plus de sept fois par jour. Le canon d'Urbain éclata et tua l'inventeur; on crut préserver les deux autres en y versant de l'huile après chaque décharge. L'effet des batteries paraît avoir été très-faible. Les Turcs avancèrent leurs tranchées près du rempart, remplirent les fossés de fascines et de terre, approchèrent une tour en bois couverte d'une triple couche de peaux de bœufs, du fort déjà endommagé de Saint-Romain, et tentèrent l'assaut. L'empe-

reur repoussa l'attaque, et le lendemain matin le sultan trouva sa tour brûlée, le fossé déblayé, la brèche réparée. Les essais de mines échouèrent sur la terre rocailleuse; l'escadre turque fut battue par quatre galères génoises et une galère grecque, sous les yeux de la ville et des assiégeants. Le sultan se tenait à cheval sur le rivage; les passions de son âme se révélaient par les mouvements de son corps qui semblait imiter les actions des combattants; comme s'il eût été le maître de la nature, il lança son cheval dans les flots, ses cris et sa colère poussèrent la flotte turque à une nouvelle attaque qui fut encore plus sanglante et plus désastreuse et se termina par la fuite et la dispersion des vaisseaux sur les côtes de l'Asie et de l'Europe. Les galères, chargées de blé, de vin et d'huile, entrèrent victorieuses dans le port. Balta-Oglu, le capitan-pacha, reçut en présence de son maître cent coups d'une canne en or dont le poids est évalué par le chroniqueur à 500 livres.

Déjà, plusieurs voix demandaient la levée du siége, lorsqu'on trouva en temps opportun le sabre d'Éjub, l'Ansare (compagnon du prophète), qui, 800 ans auparavant, était tombé en martyr sous les murs de Byzance, pendant l'attaque des Arabes. La place est marquée encore aujourd'hui par la mosquée d'Éjub, la mosquée la plus sainte, dont jamais un chrétien n'a franchi le seuil, où les sultans ceignent le sabre à leur avénement au trône, cérémonie qui équivaut au couronnement des rois chrétiens.

La découverte de cette relique enthousiasma les musulmans. Mohamet conçut le dessein de transporter sa flotte par terre à la pointe de la Corne d'Or. Il est probable que la traversée fut tentée au delà du château Roumélie-Hissar, par la vallée de Balta-Liman. Le trajet n'était que d'une lieue de longueur. Les petits bâtiments turcs remontèrent dans la partie nord du

port jusqu'à Éjub, sans que les galeries ennemies de haut bord pussent les aborder. Quant à l'attaque dirigée contre la porte du fanal, elle fut prise en flanc par les vaisseaux grecs, et il faut admettre que la flotte génoise fut battue ou qu'elle s'éloigna de propos délibéré. Les Génois espéraient survivre à la chute de l'empire ; séduits par les promesses du sultan, ils assistèrent impassibles du haut de leurs créneaux au dernier combat livré par les Byzantins réduits au désespoir, et ils ne perdirent leurs illusions que lorsque leurs ressources naguère encore si considérables, ne suffirent plus même à leur propre défense.

Les Turcs fabriquèrent une batterie flottante, et 80 navires avec des soldats et des échelles s'embossèrent à cette partie du mur du port par où avaient passé les conquérants latins. Sur ces entrefaites, quatre tours furent renversées non loin de la porte de Saint-Romain, et tandis que les Turcs se préparaient à un assaut général, il ne régnait dans la ville que la discorde, le découragement et la privation. Les Grecs se disputaient avec l'acharnement le plus amer au sujet du pain avec levain ou sans levain de la sainte-cène, et ils enterraient leurs trésors afin qu'ils ne fussent pas employés au service de la patrie.

La matinée du 29 mai 1453 fut la dernière dans la durée dix fois séculaire de l'empire romain. Les Grecs résistèrent pendant deux heures à l'attaque d'un ennemi cinquante fois supérieur en nombre ; le sultan, la main armée d'une massue de fer, dirigeait et enflammait la lutte ; le janissaire Hassan monta le premier sur le rempart extérieur, mais sur ses 30 compagnons d'armes, 18 périrent ; lui-même, le géant, fut précipité du haut du mur ; il se releva une fois encore sur ses genoux, mais une grêle de pierres et de traits le brisa. Néanmoins, les musulmans gagnèrent du terrain, envahirent le rempart et occupèrent plusieurs tours. L'at-

taque dirigée en même temps vers le port avait réussi quelque temps auparavant; Giustiniani fut blessé par une flèche à la main, sa fuite fut le signal d'une débandade générale, et le Génois mourut indigne d'une vie glorieuse.

La fin de Constantin Paléologue fut plus noble. Après avoir vainement tenté de pousser son peuple dégénéré à une défense vigoureuse, après avoir partagé tous les dangers et vu s'évanouir toutes ses espérances, l'empereur résolut de ne pas survivre à la chute de sa grandeur, à l'effondrement de l'empire romain, au déclin de la foi chrétienne. « N'y a-t-il pas de chrétien capable, s'écria-t-il, de me trancher la tête? » Afin de n'être ni reconnu, ni épargné, il déposa la pourpre impériale, se jeta au plus profond de la mêlée et fut enseveli sous un monceau de cadavres. Près de la porte Top-Capu s'élève un groupe de cyprès marquant la place où tomba le dernier empereur d'Orient.

Je ne veux point renouveler le récit des horreurs qui suivirent l'assaut. Tous ces siéges et ces assauts expliquent comment il se fait qu'il ne reste presque plus de traces du capitole, de deux théâtres et du cirque de Justinien avec d'innombrables statues, du forum, des bains de Zeuxippe, de 52 portiques, des greniers d'abondance, des halles, de 14 églises, de 14 palais, de 4338 bâtiments qui, par leur beauté et leurs dimensions, se distinguaient des maisons habitées par le peuple dans ces âges primitifs. Les monuments de la période plus récente de la domination romaine ont également disparu par les mêmes causes, et c'est ainsi qu'à toute cette magnificence il n'a survécu que le peu de ruines que je viens de décrire.

Aussitôt après la prise de Constantinople, Mohamet-Gasi, le victorieux, fit réparer les brèches de ses remparts. Mais ces murs eurent naturellement une tout autre signification pour les faibles princes portant le

titre superbe d'empereurs romains, que pour les sultans puissants dont les armées portèrent le croissant jusqu'en Hongrie et en Autriche, jusqu'en Égypte et en Perse. Notre époque assiste à une nouvelle révolution dans les rapports entre les diverses parties du monde, et ces fossés et ces vieilles tours si remarquables semblent devoir reprendre leur ancienne importance. Nous en sommes arrivés là que tous les voisins européens de la Turquie se déclarent les protecteurs de cet empire autrefois si redoutable et si redouté[1] ; l'on conçoit donc que la solution définitive de la grande question puisse être cherchée encore une fois sous les vieux murs de Byzance.

1. Voir la note à la fin du volume.

XXXV

Voyage à Samsoun. — Les ports de la mer Noire.

Tokat en Asie, le 8 mars 1838.

Avant mon départ, j'ai été reçu pour la quatrième fois par le sultan. J'étais en habits turcs et je fus désarmé dans la salle d'attente. Personne, sans excepter le vizir, n'est admis en présence de Sa Majesté avec des armes. Sa Majesté nous fit don à chacun d'entre nous d'un sabre avec une belle lame de Damas; il faut qu'elle soit excellente, car Son Altesse nous pria de la dégaîner pour la contempler.

Le lendemain, à midi, nous partîmes à bord du vapeur « le prince Metternich. » Le temps était délicieux, l'Euxin calme, et nous rasions avec plaisir la côte élevée et escarpée, dominée au loin par des croupes plus hautes encore, couvertes de forêts et de neige. Le navire prit du charbon à Sinope, et nous profitâmes de ce séjour pour visiter le vieux castel génois à la clarté de la lune.

Il est situé sur une langue de terre et sépare la ville, ainsi qu'une presqu'île montagneuse, du continent. La place est très-tenable et a de belles rades ; la température douce, les oliviers et les nombreux cyprès, la mer luisante, les vieilles tours et les murs forment un beau paysage méridional. Le deuxième jour, à midi, nous entrions déjà dans le port de Samsoun ; en deux fois vingt-quatre heures nous avions parcouru en toute commodité cent lieues, voyage dont nous pouvions nous féliciter d'autant plus qu'il avait lieu pendant l'équinoxe et sur la mer Noire. L'aspect de Samsoun est très-agréable ; un vieux castel génois, plusieurs caravansérails turcs bien bâtis, quelques mosquées en pierre se distinguent de loin. Toute la ville est entourée d'un bois d'olivier qui couvre l'amphithéâtre de montagnes et d'où émergent des villas et des kiosques riants ; un village grec couronne les sommets des collines et, derrière, s'élèvent des montagnes boisées hautes de 3000 pieds. Je profitai de la soirée pour lever le plan de la ville, du port et des environs. A un quart de lieue au nord de la ville, je trouvai les ruines d'un vieux môle, et sur le rivage, des fondements en quartiers de roche gigantesques. La hauteur était entourée de vieux restes d'un mur ; elle a porté probablement la ville d'Amisus où résidait Mithridate, l'ennemi redoutable des Romains.

J'ai donc visité jusqu'ici à peu près tous les ports de la mer Noire, depuis l'embouchure du Danube jusqu'à Kisil-Irmak ; ils sont tous mauvais. La mer Noire, si décriée, n'est ni plus orageuse, ni aussi souvent couverte de brouillards que la mer Baltique ; elle a moins de bas-fonds et d'écueils ; le plus grand danger consiste surtout dans le manque de rades couvertes et de ports sûrs. Le Bosphore lui-même est un excellent port, mais l'entrée en est difficile à trouver, il est très-dangereux de la manquer. La côte du nord de l'Asie Mineure offre jusqu'à Samsoun, c'est-à-dire sur une étendue de

100 lieues, deux points seulement où les vaisseaux peuvent chercher un refuge, et ces deux points sont tellement dangereux quand la tempête se déchaîne du nord-est, que le vapeur tient la chaudière prête, afin de gagner le large dès que les ancres commencent à céder à la puissance des vagues. A Varna même j'ai vu un bateau à vapeur prendre le large par une tempête terrible, parce que le port lui paraissait plus dangereux que la haute mer. Par le mauvais temps, les navires n'abordent pas à Samsoun, mais conduisent les passagers jusqu'à Trébizonte, car des langues de terre très-basses, longues de quatre lieues, rendent l'entrée trop périlleuse pendant les ténèbres. Mais le port de Trébizonte n'est préférable en rien, et quoique un commerce très-important en ait fait son entrepôt, on n'a pas pris la moindre mesure pour faire de cet endroit quelque chose de semblable à un port. Il n'y a même pas de quai; les ballots sont portés à bras d'hommes, à travers l'eau, dans les barques.

Le commerce des Indes Orientales passait autrefois par le Levant. Les Génois étaient maîtres de tous les ports de la côte de l'Asie Mineure; ils ont laissé partout des traces durables de leur domination; leurs établissements se distinguaient par leur solidité, mais les môles qui défendaient autrefois les vaisseaux de moins haut bord contre la mer, ont été engloutis par les flots. Le manque de sécurité qui fut la suite de la domination turque jeta le commerce dans un autre canal et lui fit prendre la route par mer récemment découverte. Aujourd'hui, les transactions avec les Indes Orientales tendent à rentrer dans leur ancienne voie. Les communications par la mer Rouge sont rétablies au moyen de bateaux à vapeur. Je crois que ces bateaux formeront un des importants moyens de civilisation de l'Orient, et l'Autriche, à cet égard, déploie une activité plus grande et plus méritoire que tout autre État. Elle a pris pour centre

de son entreprise la capitale d'un pays étranger dont le gouvernement est trop inepte pour saisir ne fût-ce que le côté lucratif de la question ; des vaisseaux autrichiens établissent des communications entre Constantinople et Trieste, Athènes, Alexandrie, Beyrouth, Smyrne, Trébizonte, Varna et Vienne. Le « Metternich » avait à bord pour un million de produits fabriqués, tabac, fruits, soie rouge, châles de Perse, etc.

Venus par mer, nous allons continuer notre route par terre.

XXXVI

Amasie. — Les chambres dans les rochers.

Sivas, le 10 mars 1838.

Notre première étape à partir de Samsoun fut de 14 lieues; nous arrivâmes tard et trempés par la pluie à Ladica. Cet endroit se trouve dans un beau site. Après quelques heures de marche, nous descendîmes dans une vallée large, cultivée, dont les pentes se rapprochèrent de plus en plus, jusqu'à former une gorge étroite et profonde. Des deux côtés se dressent des rochers presque sans végétation, hauts de 100 pieds, tandis que la vallée forme un jardin long de deux lieues, couvert de maisons et de plantations de mûriers. Au moment où nous nous avançâmes au bord d'une petite colline, le spectacle le plus beau et le plus original que j'aie jamais vu, s'offrit à nos regards. C'était la vieille ville d'Amasie. Deux torrents considérables qui descendent de la montagne de deux directions opposées, con-

fondent leurs eaux et coulent ensuite réunis vers le nord; ils forment un encaissement profond dans lequel se pressent des coupoles, des minarets et les habitations de 20 à 30 000 hommes. De beaux jardins et des plantations de mûriers baignés par le fleuve sont enserrés par des pentes élevées, et à droite, sur un roc qui surplombe la profondeur, s'élève majestueusement un castel à formes très-bizarres et d'une haute antiquité. L'impression la plus singulière est produite par les merveilleuses chambres percées dans les rochers. Représentez-vous un enfoncement large et haut de 40 pieds, profond de quelque 30 pieds; dans cette niche se dresse un bloc de pierres de 25 pieds cubes formant une maison dans la niche. Le bloc contient à son tour une chambre de 15 pieds carrés, percée d'une fenêtre ou, si l'on veut, d'une porte. Cette maison, du granit le plus dur, ne peut guère avoir eu d'autre destination que de contenir un sarcophage, et le sol porte effectivement une légère incise où il peut avoir été placé. Cinq de ces grandes chambres se trouvent à côté l'une de l'autre; elles sont reliées par des galeries et des escaliers taillés dans le roc avec leurs balustrades. C'étaient probablement les tombeaux des rois du Pont. Quoique vieilles de 2000 ans, les lignes sont encore d'une netteté telle qu'on les dirait achevées d'hier. Le plan et l'exécution rappellent l'architecture égyptienne. Il se peut qu'à l'extérieur les niches aient été complétement fermées et revêtues d'un pérystile, mais il s'est écroulé. Les sarcophages ont disparu également; la tombe seule subsiste, défiant les siècles.

La vue dont on jouit du haut de la citadelle est magnifique. C'était le Beiram, la plus grande fête des Turcs. Du mouvement partout. Toutes les femmes, revêtues de leurs habits bariolés, sortaient des bains. A la citadelle on tirait le canon, dont l'écho superbe se répercutait dans les vallées. Nous déchargeâmes à notre tour nos

pistolets pour rehausser de notre mieux cette solennité.

La citadelle actuelle a été bâtie par les Génois ; elle tombe en ruines. Mais sur la plus haute croupe de la montagne se trouvent des murs de l'antiquité la plus reculée. Quel dommage que Strabon n'ait pas cru devoir les mentionner.

Nous fîmes rouler une immense pierre du haut du rocher ; elle traversa avec un bruit formidable la gorge, sauta de bloc en bloc et se dirigea tout droit vers la ville. Nous contemplâmes notre œuvre avec terreur, car cette bombe colossale allait fendre tous les toits qu'elle rencontrerait ; heureusement elle se cassa en plusieurs morceaux et s'abattit dans un vieux bain ruiné.

Le 7, nous poursuivons notre route en longeant le lit de la rivière de Tusanly, et nous nous arrêtons le soir dans une petite maison isolée. Nous y trouvons un échafaudage muni à sa partie supérieure de couteaux longs de quatre pieds. Sur notre demande, l'on nous apprend que cette institution est destinée aux brigands qui, empalés, vivent encore trois ou quatre jours, et il se trouve que nous buvons notre café chez le bourreau, sous la potence. Nous arrivons dans la nuit à Turhall, et le lendemain à Tokat.

XXXVII

Tokat. — Sivas.

Sivas, le 11 mars 1838.

Tokat est une ville d'une étendue assez considérable ; elle contient 30 à 40 000 habitants.

J'étais très-curieux de voir l'exploitation des vieilles fonderies de cuivre dans ces vieux ateliers des Chaldéens ; je fus déçu dans mon attente. Il n'y a point de mines, ou du moins elles ne sont pas exploitées. L'airain, après avoir été débarrassé de sa gangue à Argana, est transporté à dos de chameau, sous forme de gâteaux en métal, pour être purifié complétement. On n'a pas su utiliser une rivière qui traverse la ville. Deux rangées de petits fourneaux de la dimension des fours de boulangerie et placés sous de misérables échoppes en bois, des soufflets tenus en haleine par des hommes, une provision de charbon de terre : tel est tout l'apparat des célèbres fonderies de Tokat.

Derrière Tokat, nous gravissons la hauteur pendant trois heures en nous dirigeant vers l'ouest, et bientôt nous nous trouvons en plein hiver. Quelques pins seuls émergent de ces vastes plaines de neige ; le soleil darde des rayons brûlants, les chemins sont impraticables, la neige molle, la route extrêmement pénible. Nous n'arrivons que le lendemain à Sivas. Cette ville est située dans une vallée fertile, sans arbres, couverte en ce moment de neige. Les maisons, au lieu de toits, ont des terrasses recouvertes d'une couche de terre.

Je n'ai jamais vu autant de boue qu'à Sivas. La neige est haute de dix pieds; d'un côté, l'on y a pratiqué un passage étroit où les chevaux enfoncent jusqu'à la ceinture.

Aujourd'hui nous avons visité les ruines remarquables dans la citadelle basse; je n'ai vu nulle part, dans aucune église gothique, une richesse de sculptures comparable à ce qu'offre la façade de la mosquée turque. Chaque pierre est une ciselure faite avec le plus grand art. Le portail est tout ce que l'on peut imaginer de plus gracieux, de plus élégant, de plus magnifique; des guirlandes de fleurs, des feuilles et des arabesques couvrent la moindre surface, et pourtant le tout fait un effet des plus harmonieux. Les habitants disent que c'est du travail perse; il peut avoir été fait avant l'époque des Seldchouks et avoir la même origine que les beaux bâtiments de l'Espagne du sud.

Nous avons visité également un couvent de derviches, flanqué d'une tour ronde remarquable, où l'on a inhumé dans un cercueil de marbre Scheik-Assan, le saint.

La ville contient beaucoup de peupliers et de cerisiers; la vigne ne vient pas; encore moins l'olivier et le cyprès. On cultive beaucoup de blé qui, semé en mai, arrive vite à maturité, comme dans la Russie du Nord. Les nomades turcomans arrivent ici pour obtenir du blé par échange.

XXXVIII

L'Antitaurus ou le plateau de l'Asie Mineure.

Alladcha-Hann, le 14 mai 1838.

A quelques lieues de Sivas nous atteignîmes un plateau contenant plusieurs sources salines et dont la végétation est très-rare. Vers le soir, nous fîmes l'ascension du plus haut sommet de l'Antitaurus. Après avoir contourné un roc escarpé, nous nous trouvâmes sur la ligne de séparation des eaux de la mer Noire et de la Méditerranée. Ce passage est occupé par un petit village exposé aux rigueurs de l'hiver pendant huit mois; il est situé à 5000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Nous remarquâmes le fondement d'un château fort qu'un Déré-bey ou prince de la vallée a construit sans doute pour avoir la clef du passage. Mais Réchid-Pacha y a installé un ayan chargé de maintenir la sécurité de la route. Après une chevauchée des plus pénibles, nous

reçûmes chez lui l'accueil le plus réjouissant. Un feu superbe petillait dans la cheminée. La vaste salle était couverte d'épais troncs de pins sur lesquels on étend une couche de terre et qui remplacent le toit; le sol était couvert de tapis très-propres; de minces colonnes en bois séparent l'espace réservé aux hôtes de qualité de l'estrade assignée aux domestiques. Nous nous étendîmes sur les sofas, et bientôt parut le bassin en étain où l'on sert les nombreux plats d'un repas turc. Les écuelles en zinc avec des cloches du même métal, des cuillers en bois et une serviette très-longue, mi-soie, forment le service des riches comme des pauvres. Mes compagnons turcs goûtèrent particulièrement un bon thé russe ou plutôt peut-être le rhum qu'il contenait.

Hier, nous avons continué notre route, en traversant un plateau de plus de dix lieues d'étendue, doucement incliné vers le sud. Aussi loin que porte le regard, rien que des steppes couvertes de neige, et, au loin, de hautes cimes de montagnes. Le soleil brillait sur la neige à vous aveugler. Nulle part de trace de végétation; sur les flancs des montagnes, des pins isolés, rabougris. Pendant l'hiver, les bêtes de somme avaient tracé de leurs pieds un passage à travers la neige; c'était un pont large de deux pieds sur lequel s'avançait en une longue ligne notre cavalerie. Lorsqu'on rencontrait un cavalier, force lui était bien de descendre, sauf à voir comment il remonterait. Par malheur, nous tombâmes sur une caravane de chameaux et d'ânes lourdement chargés; c'était un obstacle sérieux, et après une longue délibération, il ne nous resta qu'une chose à faire : déballer, répandre les caisses à côté du chemin, jeter les bêtes dans la neige profonde, en dépit de leur résistance et de leurs grognements; une heure s'écoula avant que le défilé de ballots et de caisses, d'hommes, de chameaux et d'ânes eût pris fin. Ce n'est que vers le soir

que nous atteignîmes un petit village où le mollah nous accorda l'hospitalité. De Sivas jusqu'ici, sur une étendue de vingt lieues, il n'y a que deux hameaux. La contrée a dû être exposée jadis au brigandage des Turcomans et des Kurdes : toutes les hôtelleries sont de petites forteresses.

XXXIX

L'Euphrate. — Kiéban-Maaden.

Kiéban-Maaden, sur l'Euphrate, le 16 mars 1838.

Nous avons continué, le 14, notre course à travers ce désert de neige jusqu'à Hassan-Tchéléby. Les maisons de ce village se terminent par des terrasses couvertes de terre et sont adossées à une hauteur, de telle sorte qu'on ne les remarque pas lorsqu'on arrive de ce côté. C'est ainsi qu'il m'est arrivé de pousser mon cheval sur le toit d'une maison et que j'ai manqué de tomber par la cheminée dans le salon de la famille souterraine. J'étais très-honteux de cet accident, mais lorsqu'après le déjeuner nous reprîmes notre course, toute la caravane passa gaiement au trot sur les toits de la localité.

Plus la contrée avait été monotone jusqu'ici, plus il y avait plaisir maintenant à parcourir au galop une profonde vallée, le long d'un torrent écumant. Le temps était très-frais, mais le ciel était pur, l'air avait déjà

la belle teinte bleue des paysages italiens, et les rochers rougeâtres et bleuâtres avec leurs pentes raides et élancées étaient d'une beauté pittoresque. Au fond s'élevaient, des deux côtés, de hautes montagnes couvertes d'une neige teinte en pourpre par le soleil couchant. Vue de loin, cette neige était d'une beauté merveilleuse, mais nous nous félicitions de l'avoir laissée derrière nous. Nous passâmes la nuit dans un hôtel fortifié, dont le chef nous fit bon accueil. Le vieillard but avec moi une bouteille de Xérès, ne s'étonnant que d'une chose, c'est que je mangeais avec mon épée; c'est ainsi qu'il appelait ma fourchette.

Le 15, nous parcourûmes tantôt des gorges profondes, tantôt des collines en pente douce. Nous avions déjà vu, des hauteurs d'Ugurula-Oglu, un fleuve considérable couler au pied d'une montagne élevée : c'était l'Euphrate. Aujourd'hui, nous descendîmes dans un ravin profond; la contrée devenait de plus en plus sauvage et les monts ressemblaient par leurs formes aux flots d'une mer orageuse. Pas la moindre végétation : ni buisson, ni herbe, ni mousse; et pourtant la teinte du paysage est belle et variée. Les pentes rocailleuses sont noires, rouges et brunes; les couches inférieures, d'une terre argileuse verte et bleue; au-dessus de la neige d'une blancheur éclatante s'étend la clarté du ciel. Maintenant, nous apercevons au fond l'Euphrate, le fleuve que les plus grands d'entre les empereurs romains ont considéré comme la frontière naturelle de leur incommensurable empire. Tous les alentours sont tellement sauvages, le rivage opposé si dénudé, si privé de culture, les montagnes si impraticables que l'on dirait être à la fin du monde.

La ville de Kiéban-Maaden n'est visible qu'au fond de la gorge; elle est située au pied d'une mince rangée de montagnes dentelées qui forcent le fleuve de décrire une vaste courbe; elle vit du produit des mines d'argent

pratiquées dans la montagne. A une lieue en amont de la ville, le Mourad, descendu de l'Ararat, et l'Euphrate proprement dit, venu d'Erzéroum, confondent leurs eaux et forment un courant impétueux et large de cent vingt pieds. En aval de Palu et d'Egin jusqu'à l'embouchure il n'y a plus un seul pont jeté sur le fleuve, et cette étendue est de plusieurs centaines de lieues. Nous traversons l'Euphrate dans un bac, et nous profitons de notre séjour pour aller au bain, car des picotements singuliers nous avertissent que nous voyageons en Asie où la vermine fourmille; nous changeons de vêtements et je profite de notre halte pour vous écrire ces lignes sur mes genoux.

XL

Arrivée au quartier général du Taurus.

Messré, près Karpout, le 19 mars 1838.

Au sortir de Kiéban-Maaden nous gravissons des hauteurs pendant trois heures et nous atteignons enfin un plateau onduleux où se trouvent disséminés des villages de Kurdes. Plus nous avançons, plus le pays est couvert de blocs de basalte; du blé est semé entre ces ruines. Vers le soir s'ouvre devant nous une verte plaine couverte de villages et de vignobles, coupée de rivières et de chemins; des peupliers et des noyers reposent l'œil fatigué de la nudité des montagnes. Les villages ont grand air, les maisons élevées sont couvertes de terrasses avec un revêtement de terre : des habitations propres, faites de boue. Au milieu de la plaine s'élève une colline sur laquelle brille, dorée par le soleil couchant, la ville de Karpout avec une vieille citadelle et quelques minarets; tout à l'entour, mais à une grande

distance, l'horizon est fermé par des rangées de montagnes dentelées et neigeuses.

Nous nous arrêtâmes une demi-heure aux portes la ville, dans le village de Messré où se trouve en ce moment le quartier général. Un grand bâtiment en terre glaise avec toit plat forme la résidence du général ; un petit poste, de nombreux domestiques, des kawasses, des Tartares, etc., remplissent la cour.

Je trouve le pacha dans une chambre haute dont le parquet et le divan sont couverts d'un drap bleu et dont les fenêtres sont collées de papier. Des armes sont suspendues aux murs ; sur les sofas on remarque une foule de lettres enveloppées de mousseline et scellées avec de la cire rouge; pas plus que dans les appartements turcs, on ne trouve ici de tables, de commodes, de miroirs ; un grand nombre de serviteurs et d'officiers se tiennent dans la pièce, muets et les bras croisés sur la poitrine. Le pacha était assis à terre sur une peau de tigre; il était couvert d'un manteau bleu avec fourrure de zibeline, le fez en tête. Son Excellence nous reçut avec un léger mouvement de tête, nous fit signe de nous asseoir et nous dit après une pause que nous étions les bienvenus.

Hafis-Pacha est tcherkesse de naissance. Acheté par le sultan pour le sérail, il a reçu une meilleure éducation que la plupart de ses collègues ; il sait lire et écrire, il connaît quelque peu la langue perse et la langue arabe, il s'intéresse à l'histoire ancienne du pays. Il a suivi l'ambassade envoyée, il y a cinq ans, en Russie. A Scodra en Albanie, il a opposé une résistance de treize mois aux Arnautes qui l'assiégeaient, et lorsque Réchid-Pacha mourut à Diarbékir, le sultan lui confia le commandement de l'armée engagée contre les Kurdes, mais dont la tâche principale était l'observation des troupes de l'Égypte-Syrie. Différent en cela de la plupart de ses collègues, le pacha est pâle et maigre ;

le fez, qu'il pousse de temps à autre en arrière, couvre un front élevé, sillonné de rides profondes. Peu de semaines avant notre arrivée, il avait perdu un fils et une fille. Quoique accessible sans aucun doute à la douleur, il observa le maintien calme et résigné qui distingue partout, mais surtout ici, l'homme de qualité. Après quelques questions sur notre voyage, il nous congédia.

On nous conduisit dans une grande pièce semblable de tout point à celle du pacha. Hafis nous envoya des lits de son harem, et nous nous reposâmes de nos fatigues jusque fort tard dans la journée du lendemain. A peine réveillés, on nous amena quatre magnifiques étalons arabes, don du pacha. J'étais encore occupé à seller et à brider mes deux bêtes, lorsque le pacha vint nous rendre visite en personne; il s'intéressa vivement à un croquis représentant toute la route que nous avions parcourue, fit chercher toutes ses cartes et ordonna d'y inscrire le croquis. Nous nous rendîmes ensuite avec le pacha à la grande caserne située au pied de la ville et bâtie par le prédécesseur de Hafis. Elle peut contenir 6000 hommes. Toute la garnison manœuvrait. A Karpout les soldats s'exerçaient sur les toits des maisons, les seules surfaces planes de cette contrée montagneuse. De retour à la maison, nous trouvâmes de grandes boîtes remplies de pistaches, de pêches sèches, de pommes de Malatia, de miel des montagnes environnantes : c'était un nouveau cadeau du pacha.

XLI

Malatia et Asbusu. — Passage du Taurus. — Marasch.

Marasch, le 28 mars 1838.

Chargé d'une mission du pacha, j'ai commencé le 23 de ce mois un voyage vers la frontière de Syrie. Mon escorte était aussi petite que possible. Du plateau de Karpout nous descendîmes une vallée étroite et profonde vers l'Euphrate. Surpris par la nuit, nous demandâmes et nous reçûmes l'hospitalité dans un petit village de Kurdes que nous découvrîmes juché dans une gorge. On éprouve une satisfaction particulière dans ces montagnes asiatiques à combiner pour un bon souper la fève de l'Arabie, la canne à sucre de l'Inde, des feuilles de la Chine, du vin de France, la truite de l'Euphrate et des pistaches de Syrie. Au milieu de la nuit s'éleva un bruit formidable ; on frappa avec violence à la porte, des cavaliers approchèrent au galop et des soldats bien armés pénétrèrent chez nous pour

prendre possession de notre foyer. C'était l'escorte du musselim de Malatia qui allait à Karpout. J'abandonnai à mes Tartares le soin de décider lequel, du musselim ou de moi, avait le plus de droit sur la maison qui n'appartenait ni à l'un ni l'autre. Mais non-seulement le musselim chercha un autre refuge pour la nuit ; il donna l'ordre de préparer des chevaux et un bon accueil au mussafir ou hôte du grand pacha.

Avant le lever du jour, nous descendîmes sur les bords de l'Euphrate. A cet endroit, il fend l'une des nombreuses chaînes du Taurus, se rétrécit jusqu'à n'avoir plus que 80 pieds de largeur, et s'élance, rapide comme une flèche, entre des pentes ardues couronnées de neige. Un vieux château en ruines est accollé à un roc escarpé sur la rive gauche, et au bord de l'eau s'élève une mosquée avec un caravansérail bâti par le sultan Mourad.

Nous passâmes le fleuve à Isogla et nous arrivâmes, l'après-midi, à Malatia. C'est une ville considérable de 5000 maisons en terre glaise, avec des terrasses en guise de toits ; les coupoles des mosquées même et des bains ont ce même revêtement de terre, et toute la ville porte la même couleur grise. L'invention des vitres n'existe pas encore pour cette partie du globe, et je regrettai que personne ne fût venu ici avec une provision de papier pour combler cette lacune en qualité de vitrier philanthropique.

A Malatia, je rendis visite à un de mes compagnons de chambrée de Karpout. C'était un colonel d'artillerie, qui m'avait devancé de deux jours, et à qui j'apportai la bonne nouvelle qu'il avait été nommé pacha. Dans sa joie, il me promit de me faire une paire de bottes, car il avait été autrefois fabricant de pantoufles, et de temps en temps il exerçait encore son art en dilettante.

Malatia est inhabitée en été ; tout le monde se retire à Asbusu, village de 5000 petites maisons enfouïes

dans une forêt de cerisiers, de pommiers, d'abricotiers, de noyers et de figuiers, longue de deux lieues. Des peupliers gracieux pareils aux minarets d'une ville, s'élèvent avec leurs troncs blancs au-dessus de ce bois, et un superbe torrent parcourt en murmurant toutes les rues qu'il baigne de son eau limpide et claire comme du cristal. En amont de la ville, tout est désert sablonneux et nu; en aval, rien que des jardins fertiles, coupés et fertilisés par d'innombrables filets d'eau.

Après une chevauchée de dix-huit heures, nous atteignons le village de Surghu ; le 16, nous montons, à dos de mulet, au haut de la croupe du Taurus, et nous descendons de l'autre côté une pente pierreuse qu menace de nous casser le cou. Au fond d'une gorge sauvage d'une beauté merveilleuse, nous apercevons le petit village d'Erkeney ; un torrent se précipite de roc en roc, et les pentes abruptes semblent rendre la des cente impossible. Dans le village d'Erkeney, un petit renflement forme le partage des eaux du golfe Arabique et de la mer Méditerranée.

Hier nous avons fait une chevauchée pénible sur de hauts sommets; il pleuvait et il neigeait; mais lorsque, vers le soir, nous descendîmes dans la vaste et magnifique vallée de Marasch, la scène changea : les saules poussaient leurs premières feuilles ; la verdure la plus fraîche couvrait les prés et les champs à quelques lieues à la ronde; deux fleuves déroulaient leurs flots argentés à travers le paysage, et le soleil d'or d'Allah resplendissait au-dessus de la ville, tandis que de gros nuages pendaient aux cimes neigeuses de la montagne de Giaour.

Aujourd'hui, repos après une course à cheval de soixante-cinq lieues. Je vous écris cette lettre dans la cour d'un banquier arménien, au bord d'une fontaine murmurante, sous des amandiers en fleurs.

XLII

Le camp turcoman. — Le cours moyen de l'Euphrate. — Rumkaléh. — Biradchik. — Orfa.

Orfa, le 6 avril 1838.

Ce n'est qu'avec peine que je tournai le dos à la Syrie, pour reprendre la direction de l'Euphrate.

Le 29 mars, nous passâmes la Bazardchik-Ovassi, vaste plaine habitée par trois tribus de Turcomans : les Atmaly, les Kilidchli et les Sinimini. Réchid-Pacha ayant culbuté les principaux chefs des Kurdes, ces Turcomans ont déclaré eux aussi leur amour et leur attachement pour la Porte, et ils payent le salian ou impôt de 400 bourses (à peu près 20 000 florins). Quelques-uns d'entre eux se livrent à l'agriculture ; la plupart parcourent en été la montagne avec leurs troupeaux. La tribu des Kilidchli peut fournir plus de 600 cavaliers ; les deux autres combattent de préférence à pied ; ils sont bons tireurs, munis d'anciennes armes turques et d'armes perses avec de précieux ornements ; les ca-

valiers portent une longue lance en bois de bambou, avec des pointes en fer sous lesquelles se trouve un renflement en plumes d'autruche. Les chevaux, qui sont installés avec eux sous la tente, sont excellents.

Soliman, pacha de Marasch, avait dépêché un messager à l'aga de la tribu de Sinimini pour l'avertir de l'arrivée d'un giaour à qui il faudrait rendre toute sorte d'honneurs ; il avait trouvé bon de renforcer en même temps mon escorte. — Après avoir traversé le fleuve Ak-déré, nous nous vîmes au milieu d'une foule de tentes groupées en petits villages, sur les pentes des montagnes et dans la plaine. Nous trouvâmes dans une petite vallée une tente longue de cent pieds, large de cinquante : c'était la résidence du prince des Kurdes. L'aga, un prince avec une belle barbe grise, d'un aspect vénérable, mais dans le costume le plus simple, me reçut à l'entrée. L'intérieur de la tente était divisé, par des clôtures basses, en plusieurs pièces où trouvaient place les étrangers, les femmes, les chevaux, les chameaux, les vaches, les chèvres; un grand feu brûlait au milieu. Les Kurdes se tiennent toujours sur la lisière des forêts ; autrement il serait presque impossible de passer l'hiver qui est aussi rude et plus long que chez nous, dans de pareilles habitations. Le ménage de l'aga avait un aspect tout à fait patriarcal ; il m'offrit du pain, du lait, du miel et du fromage, et lui-même ne s'assit qu'après y avoir été invité par moi. Nulle part il n'y avait trace de magnificence ou de puissance, et pourtant cet homme commande 600 familles ; son jugement est sans appel, et les autorités turques ne peuvent s'immiscer dans les affaires intérieures de ces peuplades. L'aga, après avoir entendu les anciens, condamne à mort lorsqu'il a reconnu la culpabilité d'un membre de sa tribu. A la mort de l'aga, le pacha a le droit de nommer son successeur, mais il est tenu de le choisir toujours dans la même famille.

Belvéren est un grand village de 200 maisons sous un seul toit ou plutôt sous une seule terrasse interrompue seulement par un petit nombre de rues que l'on enjambe comme d'étroits fossés. Le 30, nous dûmes passer le même fleuve dont nous avions vu les sources à Surghu; la fonte des neiges l'avait grossi considérablement. A notre approche quelque vingt hommes sortirent d'un village situé sur la rive opposée, se précipitèrent dans l'eau glaciale et la traversèrent à la nage. Quatre hommes entourèrent mon cheval, d'autres chargèrent nos effets sur leur tête, et puis on opéra la traversée avec des cris formidables. Le soir, nous atteignîmes Adiaman, une ville considérable, mais horriblement saccagée, avec une acropole détruite.

Une marche de vingt heures nous conduisit à Gerger, un vieux château sur la pointe d'un rocher, au bord de l'Euphrate. Le castel, tout chancelant, est imprenable; il n'a qu'un défaut : c'est que personne ne voudra le prendre dans ce désert impraticable. Mais dans les luttes des Kurdes, il a dû jouer un rôle considérable.

Les ponts, les routes, les caravansérails ont été presque tous bâtis par le sultan Mourad. Aussi les Turcs ont donné son nom, par gratitude, à l'Euphrate. A Kiéban-Maaden, où je l'ai vu pour la première fois, ce fleuve ressemble de tout point à la Moselle. Encaissé entre de hautes montagnes sauvages, il poursuit sa marche rapide en de singuliers détours, sort de la montagne après un parcours de dix lieues, et reçoit non loin de Malatia le Togmasui, le vieux Mélas ou Korèmos; après avoir contourné une hauteur couronnée des ruines d'une vieille église, il se dirige à l'est vers la vaste pleine d'Is-Oglu, puis il se rétrécit, se resserre dans une fente étroite entre de hautes montagnes, se précipite de roc en roc, n'est plus navigable et forme ce que les cartes appellent les cascades de Ruchar. Trente

lieues plus bas, à Gerger, le fleuve sort des murs de calcaire qui l'avaient enserré, s'étend et se dirige en de vastes circuits vers la célèbre ville de Samosate. Là la vallée s'ouvre, et l'Euphrate ressemble à l'Oder près de Francfort. De belles ruines d'aqueducs se présentent à cinq lieues de la ville ; ils étendent leurs vastes arcs sur les petites vallées latérales et amènent l'eau potable à la ville. Aujourd'hui, la ville turque de Samsat n'occupe pas la vingtième partie de la vaste enceinte de la vieille Samosate, et c'est un phénomène bizarre que de rencontrer au milieu des champs de vieux arcs de portes et des fûts de colonnes. Je trouvai une frise de marbre supérieure en beauté à tout ce que javais vu ; des feuilles, des oiseaux, des taureaux si bien conservés qu'on les eût dits achevés d'hier.

De là, le fleuve coule dans un lit large de 800 pieds qu'il n'emplit que rarement, vers l'ouest, jusqu'à Rumkaléh, le château romain *sigma* ou *zeugma ;* ici il atteint le point occidental le plus extrême de son cours. Toute l'étendue de plus de cinquante lieues entre Marasch jusqu'à Karadcha-Dagh forme une plaine rocailleuse, presque dénudée de terre et tellement couverte de ruines en pierres, qu'en dehors de quelques sentiers on n'avance qu'avec peine à pied, et point du tout à cheval.

Avant d'arriver à Rumkaléh, on traverse une ville taillée dans le roc. Ce roc est une pierre qui, semblable à celle de Malte, a commencé par être molle et s'est endurcie ensuite à l'air ; ces montagnes sont visitées presque chaque année par des tremblements de terre.

A Rumkaléh, il est difficile de dire où finit le roc, où commence le travail de l'homme. On a coupé le promontoire entouré d'un côté par l'Euphrate et des deux autres côtés par la profonde vallée de Marsifax, à une hauteur de 40 à 100 pieds dans le sens vertical ; sur ce mur s'élève un rempart de la même pierre blanchâtre,

avec ses créneaux, ses tours, ses mâchicoulis. Une seule entrée vous conduit par six portes successives, à une quarantaine de maisons ; le reste n'est qu'un monceau de décombres. Le tout ressemble à un rocher faconné d'une manière particulière, à un morceau de craie découpé.

Dans des temps reculés, Rumkaléh a été le siége de prêtres arméniens, qui fondèrent ici un couvent magnifique. La furie de la destruction n'a pas réussi à renverser complétement ces quartiers immenses ; les aigles romaines sont en partie grattées, et les grandes colonnes avec leurs riches chapiteaux, gisent à terre. Un travail des moines arméniens est digne de leurs prédesseurs : c'est un puits profond de près de 200 pieds, où un escalier circulaire, taillé dans le roc, descend jusqu'au niveau de l'Euphrate.

Le quatrième côté du château est le côté dangereux ; ici le rocher se rattache à un plateau qui le surplombe et dont on l'a séparé par un fossé de 80 pieds de profondeur, taillé dans le roc. Si l'on voulait élever Rumkaléh au rang d'une véritable forteresse, il faudrait occuper ce plateau qui, du reste, n'est accessible que sur quelques points. Mais dans ce désert impraticable, Rumkaléh n'a pas la valeur stratégique d'un fort, et la ville est complétement couverte, même dans son état de délabrement, contre une attaque de vive force. Le tir ne pourrait l'endommager que faiblement, puisque toutes les maisons sont entièrement ou en partie taillées dans le roc.

Plus importante est la situation de Béledchik ou Biradchik (une ouverture). Ici, le fleuve sort de la montagne, reste en plaine jusqu'à son embouchure, et devient navigable. Ici devait commencer le service des bateaux à vapeur qui aurait relié les Indes orientales avec l'Europe, par l'Euphrate. Grande entreprise, où le colonel Chesney a échoué glorieusement. Il existe encore quel-

ques ruines des maisons construites par lui sur la rive droite, et les Turcs parlent avec admiration du Giaour et de son navire de feu. Ici ont lieu également les communications avec Alep et Antioche.

De Bélédchik, une seule route étroite conduit à l'est, vers Diarbékir, en passant par Orfa. C'est la seule route menant de l'Assyrie aux villes de la Syrie et à la mer.

La ville de Biradchik est située sur la rive gauche du fleuve, au pied de plusieurs collines qui se rapprochent ici. Au milieu de la ville s'élève un cône rocailleux, isolé, haut de 180 pieds, couronné de la plus étrange construction que j'aie jamais vue.

Dans ce pays, les anciennes fortifications consistaient en une montagne oblongue, élevée par la main de l'homme et sur laquelle on posait le castel. Il y a ici des centaines de ces montagnes; chaque village en est flanqué. Ces collines artificielles sont souvent d'un travail gigantesque, celle de Samosate a 100 pieds de hauteur, 300 pas de longueur, 100 de largeur. Les pentes étaient pavées de pierres taillées ou revêtues d'un mur. Au château de Bélédchik, des allées voûtées, avec des meurtrières, courent derrière ce revêtement.

Le fort de Béda proprement dit consiste en trois, quatre étages de voûtes de dimensions colossales. Il n'a fallu rien moins que six tremblements de terre pour disloquer de pareils blocs; mais la plus grande partie est restée inébranlée: c'est un véritable labyrinthe. Une belle et grande église, actuellement la tombe d'un saint turc, a été conservée. La ruine de Kalai-Béda est imprenable; un morceau long de 100 pieds du mur de revêtement extérieur s'est écroulé du haut de la montagne, mais, derrière, les voûtes se soutiennent inébranlables, et le château est après, comme avant, inaccessible.

Sur la route d'Orfa, nous passâmes la nuit dans un village d'une construction particulière. Dans toute la partie supérieure de la Mésopotamie, véritable désert pierreux,

on ne trouve ni arbre, ni buisson, ni même de quoi se tailler une allumette; souvent la terre n'est pas assez profonde pour faire pousser l'herbe. Les habitations sont creusées dans le grès mou, et sont posées la plupart sur le sommet des collines où cette pierre est à nu; comme aucun rocher n'émerge dans la plaine, le grand art était de fabriquer sur ces hauteurs un toit. A Charmélyk, on s'était tiré d'embarras en élevant une sorte de coupole faite de pierre et d'argile; le village montrait une centaine de ces fours adossés l'un à l'autre; chaque habitation comprend plusieurs dômes dont l'un est l'étable, l'autre le harem, un troisième la salle de réception, etc. On nous allume du feu avec du fumier de chameau et une espèce de cigüe.

Orfa, l'antique Edesse, était la capitale du royaume d'Osroène, et devint, en 216, une colonie romaine. La ville est citée dans l'histoire de l'Église pour la célèbre image d'Edesse. Le culte des images ne se répandit que quelques siècles après la mort du Sauveur dans l'Église chrétienne, et par conséquent, il n'était pas facile de trouver une représentation exacte et fidèle des traits du Christ. On se souvint toutefois d'une légende syriaque, suivant laquelle le roi Abgare aurait visité le Christ, pour lui offrir Edesse comme refuge contre les Juifs. Le roi aurait été guéri par Jésus et aurait reçu de lui la reproduction merveilleuse de sa figure sur une toile. Les Arméniens du cinquième siècle ont rejeté ce récit avec le culte des images; aujourd'hui, ils y croient, et la légende se transmet de bouche en bouche parmi le peuple. On me montra une source cachée dans une caverne à l'est de la ville; le porteur de l'image était, d'après le récit de mes compagnons, sur le point d'atteindre les murs de la ville, lorsqu'un groupe de cavaliers le rejoignit près de cette source; il se cacha dans la caverne, mais il y fut lapidé, et c'est ainsi que l'image resta inconnue, jusqu'à ce que les moines la produisirent en

temps opportun. Après la conquête d'Orfa par les Arabes, l'objet sacré avait été pendant trois siècles entre les mains des infidèles, lorsque les empereurs de Constantinople l'achetèrent au prix de 12 000 livres d'argent et de 200 prisonniers musulmans. L'image d'Edesse rivalisait avec la célèbre Véronique ou le suaire, et se trouverait en ce moment à Gênes.

Orfa est toujours une belle et grande ville, avec des murs imposants et un castel sur un roc proéminent. Sur le castel se dressent deux hautes colonnes avec de riches chapiteaux ornés des aigles romaines. A ses pieds, l'eau de plusieurs sources est recueillie par deux bassins, où nagent d'innombrables brochets auxquels nul ne touche, parce qu'ils sont sacrés et que tous ceux qui en mangent sont frappés de cécité.

Au sud d'Orfa commence le désert; la ville avec ses saules et ses arbres fruitiers, forme une oasis entre le désert de sable et le désert de pierres. Jusqu'à la ville de Diarbékir, rien que la plaine nue. Sur une étendue de quarante lieues, je n'ai vu, outre la ville de Suvèrék, que quatre villages habités; tous les autres ne sont que des monceaux de pierres, où les Arabes nichent en hiver. Il y a peu de puits, les vallées sont sans eau, mais de temps en temps on rencontre des citernes voûtées, où l'eau découle en hiver du sol pierreux et nu. Ces citernes sont des fondations pieuses, et, en été, on trouve les Turcomans établis autour d'elles, avec des centaines de milliers de pièces de bétail; aussi la plupart sont-elles épuisées dès le mois de juin.

Je parcourus ce désert dans la clarté de la pleine lune. Rarement on rencontrait un groupe de cavaliers avec leurs lances, et l'on échangeait le salut : *Selam aleikon! Aleikon selam!* De temps à autre, on apercevait un troupeau de chameaux, cherchant paisiblement sa nourriture entre les pierres, et, à côté, les tentes noires des pâtres. Le surudchi chantait la même chanson.

dont le refrain *Aman ! Aman !* (pitié, pitié) retentit, sur le même mode monotone, au bord du Danube comme sur l'Euphrate, et parfois il me semblait sortir d'un songe où j'avais rêvé que je voyageais en Mésopotamie.

Presque toutes les chaînes de montagnes sont belles; le Karadcha-Dagh, entre l'Euphrate et le Tigre, est la seule parmi celles que j'ai vues jusqu'ici, qui fasse exception. Elle est haute de 5000 pieds et celèbre pour ses orages et la rudesse de son climat.

Il grêlait et la tempête faisait rage lorsque j'entrai, vers midi, à Diarbékir.

Diarbékir, le 12 avril 1837.

Je me trouvais naguère, par une nuit étoilée, dans les ruines du vieux château romain Zeugma. L'Euphrate étincelait au fond d'une gorge rocailleuse, et son murmure emplissait le silence du soir. Alors passèrent à la clarté de la lune, Cyrus et Alexandre, Xénophon, César et Julien; de ce point ils avaient vu, sur la rive opposée, l'empire de Chosroès; ils l'avaient vu tel que je l'apercevais moi-même, car la nature est ici de pierre et ne change point. Je me décidai à sacrifier à la mémoire du grand peuple romain les raisins dorés qu'il avait d'abord transplantés en Gaule et que j'avais portés de la frontière occidentale de leur vaste empire sur la limite orientale. Je jetai la bouteille dans l'abîme, elle plongea, dansa et glissa dans le courant du fleuve, vers la mer des Indes. Vous supposez bien que j'avais commencé par la vider; je me tenais là comme le buveur des anciens temps :

J'aspirai une dernière fois le feu de la vie,
Et je jetai la coupe sacrée
Dans l'abîme des flots.

Je la vis tomber, boire
Les flots jaunes de l'Euphrate;
Mes yeux se fermèrent.

Je ne bus jamais plus une goutte.

La bouteille n'avait eu qu'un défaut, elle avait été la dernière.

XLIII

Voyage sur le Tigre jusqu'à Mossoul. — Les Arabes. — Traversée du désert de Mésopotamie.

Dchésiréh, sur le Tigre, le 1er mai 1838.

Le 15 avril, nous occupâmes une embarcation telle qu'on les faisait du temps de Cyrus. C'était un radeau composé de peaux de moutons gonflées. Quarante à soixante de ces outres sont nouées en quatre ou cinq rangées, sous un léger treillis de branches d'arbres, de telle façon que le radeau est large à la partie supérieue de 8 outres, à la partie postérieure de 18; on les couvre de feuilles, puis d'une natte et de tapis, et c'est ainsi que l'on descend tranquillement le courant du fleuve. Le courant est assez rapide pour vous faire avancer sans le secours des rames; elles ne sont nécessaires que pour diriger l'embarcation, la maintenir dans sa voie et éviter des tourbillons dangereux. Ces passes nous forçaient de nous arrêter la nuit jusqu'au lever de la lune; néanmoins nous parcourûmes 88 lieues en trois jours et demi.

Nous passâmes rapidement sous les murs du castel de Diarbékir. Cette ville, appelée la noire Amida dans les documents turcs, était déjà une forteresse importante du temps de l'empereur Constantin, et elle était occupée par cinq légions. En 359, Sapor attaqua la place; un traître y introduisit 70 archers perses par l'escalier taillé dans le roc qui descend aujourd'hui encore sur les bords du Tigre. Ils plantèrent leur bannière sur une tour haute de trois étages; mais les légions gauloises précipitèrent les assaillants dans l'abîme, et le siége se prolongea pendant 73 jours. Un assaut général livra la ville aux Perses qui la saccagèrent sans pitié. En 505, Amida soutint un siége de trois mois qui coûta la vie à 50000 Perses, mais la ville fut enlevée par surprise, et 80000 habitants trouvèrent la mort. Amida fut toutefois reprise par les Romains, et lorsque Jovien livra Nisibis aux Perses, un quartier de Diarbékir fut abandonné aux chrétiens. Justinien rétablit les fortifications de ce poste avancé, important entre l'Arménie incertaine et la Perse hostile. Les hautes murailles intactes encore aujourd'hui sont probablement celles dont les fondements furent jetés il y a douze siècles. Les pierres de basalte dur et noir sont taillées avec le plus grand soin, et s'élèvent à une hauteur de 30 à 40 pieds. Les tours sont très-belles et placées à une distance de 80 pas l'une de l'autre; elles sont assez spacieuses pour contenir de l'artillerie. Les murs portent une foule d'inscriptions grecques et perses.

La magnificence des fortifications contraste étrangement avec la misère de la ville; environ 15000 huttes de terre glaise sont serrées dans des rues étroites autour de quelques mosquées ou de quelques caravansérails en pierre. Sur le Tigre, la citadelle, avec des ruines magnifiques, des arcs énormes et de belles coupoles, est séparée de la ville par des murailles élevées, et elle renferme à son tour une de ces montagnes artifi-

cielles qui supportent partout l'acropole dans cette contrée.

La montagne d'où sort le Tigre est entourée de trois côtés par l'Euphrate, et les sources de ce fleuve ne sont éloignées que de 2000 pas des rives de l'Euphrate avec lequel il confond ses eaux 200 lieues plus bas. Le grand lac situé près de l'origine du Tigre n'est pas en communication avec ce fleuve. Le Tigre sort de la montagne près d'Argana-Maaden, en été on le passe facilement à gué à Diarbékir; il traverse une vaste et fertile plaine, reçoit le Battman qui lui amène un volume d'eau plus considérable que le sien, et entre bientôt après dans une haute montagne de grès; les ondulations douces du fleuve large et peu profond se changent dans les zigzags aigus d'une gorge étroite; les pentes s'élancent, souvent coupées à pic, des deux côtés, et là-haut sur les cimes, sous des palmiers à la sombre verdure, l'on aperçoit des hameaux de Kurdes, qui, dans ces contrées, habitent le plus souvent des cavernes. L'objet le plus remarquable que l'on trouve ici, est le reste d'un pont jeté autrefois sur le Tigre en de vastes arcs de 80 à 100 pieds de courbure. Je ne sais s'il faut attribuer cette construction hardie aux anciens rois de l'Arménie, aux empereurs grecs ou plutôt aux Kalifes.

Nous passâmes près d'une caverne chauffée par des sources sulfureuses, et le matin du troisième jour nous arrivâmes à Dchésiréh (l'île), enserrée par un bras du Tigre et par le fleuve lui-même. A ma connaissance, il n'a jamais été question de cette ville dans l'antiquité. Les belles ruines d'un grand fort sur les rives du fleuve sont attribuées par les habitants aux Génois; toutefois je ne crois pas que leurs factoreries aient pénétré si avant dans l'intérieur de l'Arménie. La ville est entourée d'un mur auquel Réchid-Pacha a livré l'assaut pendant plusieurs mois. Après la conquête, les

hommes ont été massacrés, les femmes et les enfants emmenés en captivité parce qu'ils étaient des yézides ou adorateurs du diable. La ville elle-même est un monceau de ruines, c'est à peine si l'on trouve quelques rares habitations dans les rues dévastées. Quel contraste étrange entre cette image de la destruction et de la misère et la richesse exubérante de la nature !

On ne voyage pas plus commodément que nous. Étendus sur de moelleux sofas, munis de vivres, de vin, de thé et d'un réchaud, nous glissons rapidement et sans effort. Mais l'élément qui nous portait nous poursuivit sous une autre forme; la pluie tombait à torrents depuis notre départ de Diarbékir, nos parapluies ne nous protégeaient plus, nos habits, nos manteaux, nos tapis étaient trempés. Le dimanche de Pâques, lorsque nous quittâmes Dchésiréh, le soleil avait percé les nues et il réchauffait nos membres glacés. A une demi-lieue au sud de la ville on rencontre les ruines d'un second pont jeté sur le Tigre; un de ses piliers cause, lorsque l'eau est haute, un tourbillon formidable. Tous les efforts des rameurs ne servirent à rien; cette Charybde attira invinciblement notre petite arche; elle vola comme un trait dans l'abîme, et une vague haute nous passa sur la tête. L'eau était d'une froideur glaciale, et lorsqu'un instant après l'embarcation continua sa route sans verser, nous ne pûmes nous empêcher de rire de la piteuse mine que chacun de nous offrait en spectacle à l'autre. Le réchaud avait été jeté par-dessus bord, une botte nageait à côté de nous, et chacun avait à pêcher un objet dans le courant. Nous prîmes terre sur une île, et comme nos manteaux étaient aussi trempés que nous-mêmes, nous n'avions d'autre parti à prendre que de nous déshabiller et de sécher toute notre toilette au soleil. A une petite distance, sur un autre banc de sable se tenait un essaim de pélicans qui étalaient également, comme s'ils voulaient se moquer

de nous, leur vêtement blanc au soleil. Soudain nous remarquâmes que notre radeau s'était détaché et s'en allait à la dérive; un des agas se jeta aussitôt à l'eau et l'atteignit heureusement, autrement nous serions restés dans l'état de nature dans cette île déserte.

Après nous être séchés tant bien que mal, nous continuons notre route, mais la nuit est si noire qu'il nous faut prendre terre, de peur de tomber dans de nouveaux tourbillons. En dépit du froid le plus piquant, nous n'osons pas allumer de feu, pour ne pas attirer les Arabes; nous tirons notre radeau sous un saule, et nous attendons avec impatience que le soleil daigne se lever derrière les montagnes de la frontière perse et nous réchauffer.

Après Dchésiréh, le Tigre entre de nouveau dans la plaine et s'éloigne de la chaîne magnifique de Dchudid; la légende raconte que c'est sur ces sommets couverts de neige que Noé a débarqué avec sa société si mêlée.

La contrée devient monotone; rarement on découvre un village, et la plupart sont inhabités et détruits. L'on sent que l'on est entré dans le domaine des Arabes; nulle part on n'aperçoit un arbre, et là où s'est conservé un petit buisson, l'on a établi un sanctuaire et on l'a couvert d'innombrables lambeaux d'habits, car les malades croient guérir en vouant une partie de leur vêtement au saint.

Nous passâmes à côté des ruines du vieux Mossoul, et vers le soir nous découvrîmes les minarets de la ville de Mossoul : c'est le point oriental le plus extrême que j'aie atteint. Mossoul est la grande station intermédiaire des caravanes sur le chemin de Bagdad à Alep. Oasis au milieu du désert, il faut que la ville soit toujours sur ses gardes contre les Arabes; les murs qui l'entourent sont faibles mais hauts; ils suffisent pour la protéger contre la cavalerie des Bédouins. La

porte Bab-el-Emadi, déjà mentionnée dans les croisades, existe encore aujourd'hui, mais elle est murée. D'après l'antique coutume orientale, on attache ici un grand prix à la grandeur et à la beauté de la porte; l'on voit des portails voûtés en marbre devant des maisons et des huttes en argile dont le toit atteint à peine à la hauteur du portail. Les toits sont plats et entourés de murs bas avec des embrasures. La plupart des maisons portent la trace de balles, et la disposition de ces habitations semblables à des forteresses rappelle vivement les palais de Florence; seulement tout est plus petit et plus mesquin.

Les habitants de Mossoul sont un singulier mélange des Chaldéens primitifs et des Arabes, des Kurdes, des Perses et des Turcs qui les ont subjugués successivement; la langue généralement usitée est celle de l'Arabie.

Pendant les chaleurs terribles de l'été les habitants demeurent sous terre, et chaque maison a ses appartements souterrains qui ne reçoivent leur lumière que par une ouverture autour de laquelle s'enlacent les branches de la vigne.

Le gouverneur nous reçut avec la plus grande distinction et nous logea chez le patriarche arménien. Les chrétiens nestoriens et jacobites possèdent à Mossoul les plus belles églises que j'aie vues en Turquie ; mais ils sont séparés par des haines et des dissensions très-profondes. Chacune de ces églises appartenait aux deux sectes, et comme ce qui était fait par l'une d'elles dans ces lieux sacrés, était en horreur à l'autre, on avait partagé la belle voûte par un mur tracé au milieu.

Notre patriarche jacobite se fit un scrupule d'héberger des mécréants; mais passe encore des protestants, plutôt que des nestoriens ou même des grecs. Jamais, d'ailleurs, les chrétiens n'avaient reçu un tel accueil du pacha, et comme les musulmans les plus considérables

venaient nous présenter leurs hommages, le patriarche ne nous laissa manquer de rien et me vendit même une bible en langue arabe et syriaque.

Le pacha accepta avec un plaisir visible un plan de Mossoul, le croquis d'une nouvelle caserne que nous achevâmes à la hâte, et il nous donna des chevaux et des mulets pour notre retour à travers le désert.

En face de Mossoul, sur la rive gauche du fleuve, on suit nettement du regard un rempart haut de 10 à 25 pieds et d'une circonférence d'une lieue; l'on dit qu'il entourait l'antique ville de Ninive.

Les édifices les plus remarquables de Mossoul sont la mosquée principale posée sur des fondements d'une église chrétienne, et les ruines d'un château turc sur le Tigre. La citadelle est insignifiante. Au pied d'une tour dont est flanqué le côté nord-ouest de la ville, jaillissent des sources sulfureuses que le fleuve couvre pendant les fortes crues. L'espace libre en deçà des murs et les environs immédiats sont seuls cultivés; si l'on se servait pour l'irrigation d'une partie de l'eau qui coule sous les murs de la ville, le pays serait d'une extrême fertilité. Cette pensée paraît avoir provoqué une antique construction, je veux parler des môles en pierres solides qui resserrent le lit du fleuve en amont de la ville; il serait très-facile d'amener l'eau nécessaire dans les champs, mais les Arabes qui rôdent autour de la ville, rendent la moisson trop incertaine.

Sous les murs de Mossoul se trouve un bazar destiné spécialement aux Arabes, afin que l'on ne soit pas forcé d'introduire ces hôtes douteux dans la ville même. De hauts et gracieux palmiers, les derniers du désert, s'élancent au-dessus des huttes basses en terre glaise : c'est là que s'arrêtent les enfants du désert. Ils placent leurs longues lances de bambou en terre, et se couchent pour admirer une *ville*, une ville qui nous surprend nous autres Européens par le contraire de la

splendeur et de la magnificence, mais qui cherche ici sa pareille à cent lieues à la ronde.

Aucun peuple n'a peut-être conservé son caractère, ses mœurs, ses usages et sa langue immuables à travers les siècles et les situations les plus diverses du monde, comme les Arabes. Chasseurs et pâtres errants, ils rôdaient dans des déserts peu connus, tandis que l'Égypte et l'Assyrie, la Grèce et la Perse, Rome et Byzance naissaient et croulaient. Mais enflammés par *une* idée, des pâtres se rendirent subitement maîtres de la plus belle partie de l'ancien monde et devinrent les représentants de la culture et de la science du temps. Cent ans après la mort du prophète, ses premiers partisans, les Sarrasins commandaient de l'Himalaya aux Pyrénées, de l'Inde à la mer Atlantique. Mais le christianisme, les progrès spirituels et matériels qu'il engendra, l'intolérance même que sa morale sublime eût dû exclure, chassèrent les Arabes de l'Europe. La puissance grossière des Turcs les refoula en Orient, et les enfants d'Ismaël se virent confinés une deuxième fois dans le désert.

Les Arabes qui avaient atteint un degré supérieur de culture et qui se livraient à l'agriculture, au commerce et à l'industrie, tombèrent dès lors sous le joug du despotisme. Il a fallu l'excitation artificielle d'un gouvernement européen et le secours des chrétiens ; il a fallu l'introduction du cens et des impôts, des douanes et des monopoles, des armées permanentes et de la conscription, jointe à la vénalité des places, à la ferme des impôts, aux corvées et aux charges de l'Orient; il a fallu avant tout un esprit aussi puissant, une volonté aussi energique, une fortune aussi rare que celle de Méhémet Ali pour réaliser le degré de tyrannie, inconnu jusqu'ici, sous lequel gémissent aujourd'hui les fellahs en Egypte et les Arabes en Syrie; il a fallu tout cela pour convertir un pays entier en un domaine, tout un peuple en serfs et en esclaves.

Mais la plus grande partie de la nation arabe est restée fidèle à ses anciennes coutumes, et le despotisme n'a pu la maîtriser. L'étendue des déserts de l'Asie et de l'Afrique, leur climat embrasé, leur sol desséché et la pauvreté des habitants ont été de tout temps la défense des Arabes. La domination des Perses, des Romains et des Grecs n'a été que passagère; aujourd'hui encore, le Bédouin mène la même vie de privations, de peine et d'indépendance que ses ancêtres; aujourd'hui encore il parcourt les mêmes steppes et abreuve ses troupeaux aux mêmes puits que du temps de Moïse et de Mahomet.

Les plus anciennes descriptions des Arabes s'appliquent parfaitement aux Bédouins de notre époque. Aujourd'hui, des haines inextinguibles divisent les tribus, la possession d'un pâturage ou d'un puits décide du bien-être de nombreuses familles, la vengeance sanglante et l'hospitalité sont toujours encore les vices et les vertus de ces fils de la nature. Sur toutes les frontières où l'Arabe entre en contact avec des nations étrangères, la guerre s'allume. Les enfants d'Abraham se partagèrent entre les pays riches et fertiles, Ismaël et sa tribu seuls furent chassés dans le désert. Séparé de tous les autres peuples, ami et ennemi c'est tout un pour l'Arabe, et dans l'impossibilité de se procurer lui-même les produits de l'industrie, il se croit parfaitement en droit de s'en emparer par la force partout où il les trouve.

Les pachas des provinces frontières se vengent de temps en temps du pillage continu de leurs voisins par des représailles en grand, sans se demander qui en sera atteint. Quand ils se mettent en campagne avec quelques escadrons de cavalerie régulière et un canon, ils sont sûrs de faire sauter le camp le plus considérable. L'Arabe tient mal contre la mousqueterie, et point du tout contre l'artillerie à laquelle, du reste, il lui

est impossible de riposter; il tremble moins pour sa vie que pour celle de son cheval, car une noble jument est souvent la richesse de trois, quatre familles. Malheur, chez nous, au cheval qui appartiendrait à la fois à trois, quatre maîtres! Chez les Arabes, il trouve en eux autant d'amis et de bienfaiteurs. Lorsque les Turcs réussissent à surprendre un camp, ils en enlèvent les troupeaux de moutons et de chèvres, quelques chameaux et, si possible, des otages qui sont retenus dans une captivité misérable. Dans une étable étroite du sérail d'Orfa, je vis neuf vieillards languissant depuis deux ans et demi; une lourde chaîne avec des anneaux passés autour du cou les rivait l'un à l'autre, et deux fois par jour on les poussait à l'abreuvoir comme des bêtes. On demandait à leur tribu la somme énorme de 150 000 piastres pour leur rançon; on leur en avait offert le tiers, mais à cette heure il y avait très-peu d'espoir de les voir libérer. Le pacha me promit de les relâcher, mais je n'ai pas appris qu'il ait tenu sa promesse. De tels exemples ne terrifient pas les Arabes, et aussi loin que leurs chevaux peuvent les porter, il est impossible de fonder un établissement durable. Tout le versant méridional du Taurus est couvert des traces de leurs dévastations. Là, des rivières délicieuses descendent des montagnes; l'abondance des eaux s'unit à un ciel toujours riant, toujours chaud, à la terre la plus fertile, pour créer un paradis, si les hommes ne s'appliquaient à le dévaster.

Les Arabes ont devant eux l'espoir du butin, derrière eux la certitude de la retraite; eux seuls connaissent les pâturages et les sources cachées du désert; eux seuls peuvent vivre dans ces régions, et encore ne le peuvent-ils qu'avec l'aide du chameau. Cet animal qui porte une charge de cinq à six cents livres, transporte tout leur bien, leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, leurs tentes, leurs vivres et leur eau d'un endroit

à l'autre; il parcourt six, huit et même dix étapes sans boire; son cinquième estomac conserve à son maître une gorgée d'eau pour les cas d'extrême besoin; ses poils fournissent des vêtements et des tentes, son urine le sel; son fumier sert au chauffage et produit dans les cavernes le salpêtre dont les Arabes fabriquent eux-mêmes leur poudre. Le lait du chameau nourrit non-seulement les enfants, mais encore les poulains; sa chair est savoureuse et saine; la peau et même les os du chameau sont utilisés. Le fourrage le plus misérable, de l'herbe sèche, des broussailles suffisent à ces bêtes patientes, fortes, inoffensives et utiles. Après le chameau, le cheval forme la principale richesse de l'Arabe. On sait que ces animaux grandissent avec les enfants dans la tente, partageant leur nourriture, s'associant à leurs courses et à leurs privations; l'on sait aussi que la naissance d'un poulain de noble race est un jour de joie pour le camp tout entier.

Les chevaux de race noble reçoivent à leur naissance un arbre généalogique où sont mentionnés les parents et les ancêtres; le cheval le porte ordinairement attaché à son cou dans une capsule à forme triangulaire. Les plus estimés sont ceux qui se rattachent à Kohilan, le cheval du prophète, mais dans le cours des siècles beaucoup de descendants de Kohilan se sont distingués à tel point qu'ils sont devenus eux-mêmes les fondateurs de races distinctes.

Les Arabes de la tribu de Schamarr, campés dans la Mésopotamie et capables de mettre dix mille cavaliers en campagne, s'étaient récemment rendus coupables de beaucoup de brigandages et n'avaient pas voulu reconnaître le scheik institué par la Porte. Hafis-Pacha avait donné aux pachas d'Orfa et de Mardin l'ordre de marcher contre eux, et il désirait que celui de Mossoul, qui n'est pas placé sous son commandement, les soutînt; alors les Arabes eussent été acculés à l'Euphrate, dont la rive

opposée est occupée par une tribu qui leur est hostile. Mais Indché-Bairactar était peu disposé à entreprendre une expédition qui lui causerait de grandes dépenses et rapporterait peu de butin. Lorsque enfin un ordre formel arriva de Bagdad-Valessi, les autres pachas avaient déjà donné l'éveil à l'ennemi, qui s'était retiré à des distances infranchissables.

Après un séjour bref mais intéressant, nous résolûmes de retourner par le désert avec une caravane sur le point de partir. Les Arabes étant exaspérés par les dernières attaques, le convoi fut renforcé de quarante cavaliers irréguliers, et, vers le soir, nous rejoignîmes la caravane campée sur le Tigre, à deux lieues de Mossoul.

Nous parcourûmes pendant cinq jours le désert de la Mésopotamie sans rencontrer une seule habitation. Il faut vous représenter non point une étendue sablonneuse, mais une plaine verte, immense, ne montrant que çà et là de légères ondulations de terrain ; les Arabes l'appellent la mer, et les caravanes la traversent en droite ligne en s'orientant sur des collines artificielles qui s'élèvent semblables à de grands tombeaux de Huns. Ces collines prouvent qu'autrefois il y avait ici un village, et qu'il y a encore un puits ou une source ; mais les villages ont disparu, les puits sont à sec, les filets d'eau sont amers comme le sel. Encore quelques semaines, et cette plaine verdoyante que nourrit en ce moment une abondante rosée, ne sera plus qu'un désert brûlé du soleil ; l'herbe exubérante qui atteint jusqu'à nos étriers, sera desséchée, et l'eau tarie. Alors les navires du désert, les chameaux seuls parcourront le désert, et ils ne le traverseront que la nuit.

Notre caravane est composée de six cents chevaux et d'environ quatre cents mulets. Les grands sacs dont sont chargés les premiers, contiennent du coton ; la partie la plus précieuse du transport, les étoffes de Bagdad, les châles de Perse, les perles de

Bassora et les bonnes monnaies d'argent qui seront converties à Constantinople en mauvaises piastres, n'occupent qu'un petit nombre de bêtes de somme. Les chameaux se suivent en longues files de dix à trente; en tête s'avance sur un âne le propriétaire, dont les éperons labourent constamment les flancs de la pauvre bête. Sans la conduite de l'âne les chameaux ne bougeraient pas d'un pas.

Le soir, lorsqu'on s'apprête à passer la nuit, les chameaux sont déchargés et les grands sacs placés en un carré sous forme de citadelle ou de retranchement, en deçà duquel chacun prépare sa couche. Notre tente, la seule que possédât la caravane, s'élevait en dehors, et était munie d'une garde spéciale de Bachi-Bouzouks. On pousse les chameaux et les mulets complétement libres dans l'herbe haute, et ils cherchent eux-mêmes l'eau; les chevaux sont liés par des cordes en poils de chèvre à des piquets plantés en terre.

Au crépuscule, les chameaux qui se dispersent souvent sur une demi-lieue, sont rappelés. Le guide leur jette son Poak! Poak! chacun connaît la voix de son maître et accourt docilement. On les place en rangées régulières dans l'intérieur du carré: le plus petit bambin gouverne la grande, puissante, mais inoffensive créature. Il crie: Krr! Krr! et ces bêtes colossales se jettent docilement à genoux, plient leurs longues jambes de derrière, et après toutes sortes de balancements étranges, les voilà couchées à terre, en longues files, l'une à côté de l'autre, jetant le cou de côté et d'autre, et inspectant la place. Une ficelle très-mince est nouée autour du genou du chameau couché; lorsqu'il se lève, il est réduit à se tenir sur trois jambes et ne peut bouger. Lorsqu'on le charge le matin, il s'abat en poussant des grognements et des soupirs lamentables, puis il continue paisiblement sa marche.

La chasse est d'un bon rapport dans le désert; des

gazelles innombrables le parcourent, des faisans, des perdrix se cachent dans l'herbe haute. Le troisième jour de marche nous étions à peine en train de poursuivre quelques outardes s'enlevant lourdement pour retomber à une petite distance, qu'un grand tumulte s'éleva dans la caravane. Les Arabes viennent! criait-on. On avait vu dans le lointain un essaim qui s'approchait avec une rapidité extrême. La tête de notre colonne fit halte, mais le convoi était long d'une lieue, et il y avait peu d'espoir de le couvrir avec soixante hommes armés. Les cavaliers coururent en avant, gravirent une colline artificielle, et je me fis montrer les Arabes. En effet, une foule de petits points noirs traversait rapidement la plaine, mais comme j'avais une lunette d'approche sur moi, je fus bientôt à même de convaincre la société que ce que nous apercevions devant nous n'était qu'une immense compagnie de sangliers qui venaient sur nous. Bientôt on reconnut les animaux à l'œil nu.

Le cinquième jour nous étions au pied de la montagne, et nous entrions dans le grand village de Tillaja, sans aucun doute l'antique Tilsaphate, où l'armée affamée de Jovien reçut les premiers vivres pendant sa retraite de la Perse à Nisibin. Ici, j'appris que dans la matinée Méhémet-Pacha s'était avancé avec un corps de troupes vers le nord, à la rencontre des Kurdes; je résolus de me joindre à cette expédition, je quittai la caravane et j'arrivai dans la même soirée au camp. Là, j'appris que Hafis-Pacha avait envoyé à notre rencontre cinquante cavaliers chargés de nous couvrir; pensant nous voir venir de la direction de Sindéar, ils nous avaient manqués.

XLIV

Siége d'un château fort kurde.

Saïd-Bey-Kalessi, le 12 mai 1838.

L'expédition de Méhémet-Pacha est composée de six bataillons comprenant chacun quatre cents hommes, de cent cinquante chevaux et de huit pièces d'artillerie. La campagne est dirigée contre un petit prince kurde, qui, depuis cinq ans, défie l'autorité de la Porte, lève des impôts par force et commet nombre de cruautés. A l'approche des troupes de ligne, presque tous ses partisans ont fait défection, lui-même s'est jeté avec deux cents fidèles dans un castel très-fort, perché sur la montagne.

Le 3 mai, les radeaux arrivèrent de Diarbékir, un régiment avec l'artillerie passa le Tigre, le reste des troupes suivit le lendemain. Un petit radeau de quarante outres porte une pièce de gros calibre avec quatre à cinq hommes; les grands filets flottants de 80 outres por-

tent quinze hommes avec leurs tentes ; les chevaux sont attachés deux à deux ou quatre à quatre aux radeaux, et c'est ainsi que toute la cavalerie passa, sans perdre un animal, le courant très-rapide, large de trois cents pieds. Les mulets furent poussés à travers le fleuve à coups de pierres.

Nous établissons nôtre camp sur la rive gauche. Des postes sont placés à vingt ou quarante pas de distance les uns des autres; ils font front au camp et crient toutes les minutes, pendant toute la nuit : « Hasir-ol ! sois prêt ! » — En dépit de cette surveillance, beaucoup de Kurdes amenés de force parviennent à s'évader.

Le 6, fatigué de ne rien faire dans le camp de Dchésiréh, je me suis avancé, accompagné d'un seul aga, jusqu'au pied du château de Saïd-Bey. Lorsque j'aperçus le castel imposant à une hauteur formidable et à une si grande distance des cimes verdoyantes, je ne pus me défendre de la pensée qu'il suffisait de quarante hommes résolus pour faire ici une très-longue résistance. Mais heureusement la garnison est de deux cents hommes, car deux cents mangent plus que quarante, et d'ailleurs l'on trouve plus facilement quarante hommes résolus que deux cents. Nos alliés kurdes avaient déjà fait de bonne besogne en prenant une foule de petites tours, de cavernes retranchées qui couvrent les approches du fort principal et qui à première vue paraissent presque inaccessibles. Ces gens sont d'excellents tireurs, en dépit de leurs vieilles armes à mèches. Ils ne sortent que la nuit pour leurs entreprises; le jour ils sont tapis derrière des pierres; partout on en trouve une troupe, et partout où se montre la tête d'un ennemi, une balle siffle. La poudre et le plomb ne leur coûtant rien, les Kurdes profitent de l'occasion; le château, au contraire, tire peu, avec réflexion et calcul, et vise très-juste. Hier, trois de nos gens ont été atteints à une distance incroyable. Le fort n'a pas de canons,

mais le fusil de rempart n'est pas à dédaigner pour la défense, et son feu ne peut être éteint que par la conquête de la place. Lorsque je parus avec mon cheval blanc et que les Kurdes se pressèrent autour de moi, une balle siffla aussitôt dans les branches du noyer sous lequel nous faisions halte.

Saïd-Bey-Kalessi est situé sur un pic rattaché seulement au nord et par une crête aiguë, impraticable, à la masse principale de la montagne. A l'est et à l'ouest, le fort est entouré de gorges profondes qui se joignent vers le sud et forment une vallée où nous sommes campés; un seul sentier mince rampe en zigzags innombrables jusqu'aux tours et aux murs et est coupé par toutes sortes d'ouvrages extérieurs. Les chemins dans la vallée sont dominés par les créneaux du château. Au delà des gorges, les rochers s'élèvent presqu'à une hauteur égale à celle du fort, mais ils sont si escarpés et si pointus qu'il serait difficile d'y établir des batteries.

Accompagné de guides kurdes, je grimpai sur ces hauteurs de tous les côtés, et je ne revins que fort tard dans la nuit auprès de Védé-Han-Bey. La tente de ce prince avait été dressée sur les bords d'un torrent écumant; on grillait sur un grand feu de petites tranches de viande de mouton; devant nous se tenaient quarante à cinquante Kurdes avec leurs longs fusils, leurs poignards, leurs pistolets, leurs couteaux et leur costume pittoresque; les chefs étaient accroupis à terre; des feux de bivouac brûlaient à l'entour, et au-dessus, les postes tiraient leurs derniers coups. La grande fatigue me jeta bientôt dans le sommeil et je dormis sous les fourrures du bey sur une couche de pierres, ma tente et mes bagages étant restés en arrière avec mes gens.

Vers minuit, je me levai et je parcourus les environs immédiats du fort. Mon opinion sur l'attaque est arrêtée. Il faut porter toutes les balistes sur la hauteur orientale; le château est ouvert de ce côté, il montre

des fenêtres, des portes, il offre un vaste but; la cour est baissée considérablement de ce côté, elle est remplie de bétail. Les canons de gros calibre devront être montés au contraire sur les hauteurs occidentales. Si la garnison est indécise — beaucoup de ces gens n'ont jamais vu une pièce d'artillerie, — la première batterie les déterminera à se rendre; s'ils s'obstinent, la seconde devra pratiquer une brèche à la seule partie du château accessible à l'infanterie.

Le 8. Le corps de Méhémet-Pacha est arrivé hier soir, l'on a ouvert aussitôt les négociations, mais aussi maladroitement que possible. On a commencé à tirer à blanc avec toutes les pièces, puis on a envoyé un parlementaire pour sommer la garnison de livrer le fort. Le bey est tout prêt à le faire, mais à des conditions qu'il a la bonté de prescrire lui-même. La négociation s'est traînée jusqu'à aujourd'hui, et il n'en faut pas moins établir les batteries.

Le 8, au soir. Jamais je n'eusse cru que l'on pourrait s'acquitter d'une pareille tâche sans autres instruments que quelques perches. On attelait à chaque canon un demi-bataillon, les autres allaient en avant, coupaient les arbres, déblayaient les chemins de pierres gigantesques qui roulaient avec le fracas du tonnerre dans le gouffre, transportaient les roues au delà des blocs qui ne voulaient pas céder; bref, après six heures de travail deux pièces étaient établies sur la pointe du rocher.

Aujourd'hui, nous avons fait un tour de force plus remarquable encore, et je m'aperçois que dans la guerre l'entrain remplace beaucoup de science. On avait proposé au pacha d'établir de l'artillerie sur toutes sortes de points; lorsque je me présentai chez lui ce matin, il me demanda mon avis; je lui répondis que je l'avais déjà développé : je m'en tenais au point que j'avais assigné à l'ouest du château. Il ordonna aux comman-

dants des deux régiments de m'accompagner; ni l'un ni l'autre n'avaient encore visité cet emplacement, ils le trouvèrent excellent. La hauteur par laquelle nous devions y arriver a au moins 600 pieds; elle est en partie taillée à pic et partout couverte de blocs et de pierres. Nous franchîmes cette barrière, et le soir, dans les ténèbres, les deux premiers boulets allèrent frapper les murs du château.

Aujourd'hui, la garnison a dû reconnaître en nous des officiers supérieurs lorsque nous avons passé, suivis d'une nombreuse escorte, au pied du château; elle s'est abstenue néanmoins de tirer sur nous, j'en conclus qu'elle se décidera bientôt à capituler et qu'elle ne veut pas irriter les assiégeants. (Je pourrai toujours rayer cette prophétie, si elle ne se réalise pas; si l'événement tombait juste, je l'aurais prédit.)

Le 9. Ce matin on a ouvert le feu; les cinq pièces montées jusqu'ici ont tiré chacune vingt à trente coups. La moitié des bombes est tombée dans la cour du château, les éclats ont causé moins de dommages que je ne pensais, parce que le terrain est extrêmement inégal; deux fois les bombes s'abattirent sur la terrasse du château, mais sans la percer. Un tiers des boulets frappa le château; un tiers tomba dans la cour, un tiers la dépassa; un boulet a enfoncé la porte de la tour, et il ne sera pas sans avoir causé quelque émotion à l'intérieur.

La batterie occidentale est distante du fort de 750 pieds; la batterie orientale, de 850 pieds. Vous me direz : l'éloignement est trop grand; mais qu'y faire? Nous rendons grâces à Dieu d'avoir pu nous établir si près. L'ennemi a fait d'ailleurs bonne contenance. Quand nous manquons le but, il nous raille à grands cris; quand nous l'atteignons, il nous répond par des coups de fusil dont nous n'avons cure. Le pacha vient de me charger de la mission de chercher, cette nuit, un point du château où l'on puisse établir la mine.

Le 10. Une cime derrière le château m'a paru être le théâtre le plus favorable à notre entreprise ; je passai avec deux mineurs au pied du fort sans être particulièrement inquiété, et, dans une gorge, nous nous élevâmes en ligne droite à une hauteur de 600 à 700 pieds. Le soleil venait à peine de se coucher, et je voyais le fort à une distance de 240 pas devant nous. Du rocher qui me couvre, une plaine large de 100 pas s'étend jusqu'au château et n'est interrompue que par quelques légères ondulations.

Il devenait cependant indispensable de s'avancer plus loin ; les Kurdes montraient le plus grand empressement à me suivre ; seulement ils me demandèrent d'attendre la nuit. Avec la nuit se leva la pleine lune, projetant sa clarté sur la montagne.

Le silence s'étant fait dans le château, nous franchissons rapidement, courbés à terre, une distance de dix pas, jusqu'à un tas de pierre derrière lequel nous nous mettons à genoux. Ceci ayant passé inaperçu, nous nous glissons jusqu'à un dernier bloc qui n'est plus éloigné du pied de la muraille que de 25 à 30 pas. L'endroit eût été très-favorable pour y établir la mine, si l'on avait eu quelques semaines devant soi. Quant au mineur, il faut vous représenter un honnête tailleur de pierres, un pauvre raïah que l'on force d'exercer son paisible métier pour ce but guerrier.

Cet homme se déclara prêt à s'avancer, contre récompense et accompagné d'un Kurde, jusqu'auprès du mur. Ils rampèrent muets dans cette direction, à un moment où un nuage obscurcissait la lune, et nous les suivîmes avec anxiété du regard, nous contentant de lever la tête au-dessus du bloc. Dix minutes s'étaient écoulées, nos gens revinrent, rapportant qu'ils avaient trouvé partout du roc, nulle part de la terre ou la plus petite caverne au pied du mur qui pût couvrir un homme.

Le travail ne pouvant être continué cette nuit, nous battîmes en retraite aussi prudemment que nous étions venus; mais à peine avions-nous fait vingt pas et nous trouvions-nous en rase campagne, qu'un éclair partit des créneaux et que les balles sifflèrent à nos oreilles. Sans nous arrêter, nous nous précipitons en avant, nous roulons sur des pierres et des blocs, et bientôt nous nous trouvons en sûreté; nous descendons dans la vallée, et le combat de tirailleurs, engagé maintenant, se livre au-dessus de nos têtes.

J'ai proposé au pacha de faire préparer un toit portatif de poutres très-solides protégeant le mineur pendant le travail du premier moment. Un Kurde s'est offert à le placer contre le mur, le mineur se met dessous, et cent Kurdes se tiennent prêts à faire feu sur tout ce qui paraîtra derrière les créneaux. Le mineur attaque directement le mur; dès qu'il sera à une profondeur d'une archine et demie, nous mettrons un tonneau de poudre dans le trou, et la brèche sera faite; si cela ne réussit pas, rien n'empêchera de continuer le travail. Le pacha a approuvé ce plan. Aujourd'hui nous tirons peu, parce que nos boulets sont encore en route; hier nous avons été trop ardents.

Le soir. On a parlementé toute lajournée. Saïd-Bey offre son fils en otage, mais il demande à sortir en liberté. Il va plus loin, il s'offre à livrer son château avec tout ce qu'il contient; mais le pacha veut qu'il se livre lui-même. Le pacha vient de me faire appeler pour assister à cette réception. La visite du mineur n'est pas restée inaperçue du château et y a causé les appréhensions les plus vives.

Le pacha a reçu son ennemi dans la grande tente; les commandants des régiments et des bataillons étaient à ses côtés; les capitaines se tenaient devant l'entrée. Un convoi de Kurdes descendit lentement la montagne escarpée; une demi-heure après, le bey descendit de

cheval devant notre tente. A la pensée qu'il abandonnait avec une foule de trésors un beau château où il commandait en roi, et qu'il n'était pas sûr de conserver sa tête en sortant de la tente, je ne pus me défendre d'admirer l'allure ferme et légère avec laquelle il s'avança vers le pacha et lui baisa la main. Saïd ne venait pas demander grâce, car on ne l'accorde pas au vaincu, mais il offrait l'amitié qu'on accepte de celui qui est encore assez fort pour continuer les hostilités. Le bey s'assit entre le pacha et moi, on fit passer le café et des pipes, et l'on mena la conversation en langue turque, comme s'il n'y avait eu qu'un malentendu.

Le château sera rasé; cela est déplorable, mais nécessaire ; si l'on y installait un commandant avec une garnison, le commandant y jouerait bientôt au Saïd-Bey.

Saïd-Bey-Kalessi, le 13 mars 1838.

Je viens de mesurer la hauteur du château et j'ai trouvé que la pointe de la grande tour s'élève à 1363 pieds au-dessus de la tente du pacha. Le château est fort par sa position, faible par sa construction ; il ne peut être comparé en aucune façon avec les magnifiques bâtiments des Génois; les murs sont minés, le magasin de blé seul est voûté, ainsi que les citernes et l'étage supérieur de la tour qui contenait l'appartement de Saïd-Bey. L'architecte n'avait jamais songé que des boulets pussent venir du côté occidental, et il avait tourné de ce côté la porte d'entrée de l'appartement. Mais un boulet est parti de cette aire d'aigles, a brisé la clef de voûte au-dessus de la porte et a frappé le miroir, le seul de son espèce à 50 lieues à la ronde, au-dessus du lit du bey.

Une bombe ayant éclaté dans la citerne ouverte, l'eau n'en était plus potable. Notre faible calibre avait fortement endommagé le mur, ce qui ne s'expliquait que par sa mauvaise composition. La présence d'un officier européen avait donné, du reste, de mauvais pressentiments au bey; mon innocente planchette qu'il apercevait sur toutes les hauteurs, tantôt devant, tantôt derrière le château, lui semblait un charme qui l'ensorcelait, et il l'avait jugée digne d'une vive fusillade. Saïd-Bey en personne nous a donné hier ces détails. Dans le château régnait une malpropreté qui devait nécessairement être funeste à la garnison; la cour était couverte de restes de mangeaille, de chiffons et d'ossements d'animaux; l'air, rempli de miasmes pestilentiels. Sous la porte un Kurde vint à ma rencontre, portant son frère blessé; le pauvre diable avait été atteint à la jambe, et son porteur me raconta les larmes aux yeux qu'il se traînait ainsi depuis sept jours. Je fis venir le barbier du régiment : « Mais c'est un Kurde, » fit ce dernier à plusieurs reprises et en élevant toujours la voix, comme s'il avait voulu dire : « Tu ne comprends donc pas que tu demandes une chose insensée? »

Il est honteux de mettre en campagne 3000 hommes, accompagnés seulement d'un barbier ignorant. Hafis-Pacha portera, je l'espère, la question de la réforme de la médecine et de la chirurgie devant le séraskier. Avant qu'ils n'aient institué leur haute école et leur jardin botanique au sérail de Galata, les Turcs perdront des centaines d'hommes et des meilleurs, ceux qui vont le plus volontiers au feu.

Le 16. Depuis trois jours et trois nuits de la fumée et des flammes s'élèvent du rocher, et hier s'est effondré le dernier débris de la grande tour.

XLV

Les montagnes du Kurdistan.

Saïd-Bey-Kalessi, le 18 mai 1838.

L'empire ottoman embrasse de grands territoires où la Porte n'exerce aucune autorité, et il est certain qu'il reste au Sultan de grandes conquêtes à faire dans son propre État. De ce nombre est le pays montagneux entre la frontière perse et le Tigre ; les longues plaines entre ce fleuve et l'Euphrate forment un désert sans eau, sans arbres, sans une demeure fixe. Quelques ruines témoignent que des hommes ont essayé de s'y établir, mais les Arabes s'opposent à toute espèce de colonisation ; eux seuls dressent leurs tentes dans ce désert.

Dès que le Tigre est passé, des collines délicieuses s'élèvent peu à peu jusqu'à former une haute montagne aujourd'hui encore couverte de neige. Les hauteurs sont couvertes de chênes et de platanes ; les vallées remplies d'oliviers, de figuiers, de noyers, de grenadiers,

de vignobles et de lauriers-roses ; le blé, semé dans les légers sillons de la terre brunie, donne le rendement le plus riche, et là où l'homme n'a rien fait, la nature produit les herbages les plus magnifiques, émaillés de millions de fleurs aux couleurs les plus variées, rafraîchis chaque soir par les nuages qui s'assemblent autour des cimes voisines. Les chevaux, les moutons, les vaches, les chèvres réussissent le mieux du monde ; dans les montagnes, le sel est à ras du sol, et aucun naturaliste, que je sache, n'a exploré les autres trésors qu'elles peuvent renfermer.

Si un pays si heureusement doué reste aux trois quarts sans culture, la cause en doit être cherchée dans la triste situation sociale des habitants.

Le Kurde est presqu'en tout point l'opposé de son voisin, l'Arabe ; le goût du pillage seul leur est commun ; mais en cela même l'Arabe tient plus du voleur ; le Kurde, du guerrier. Les Arabes n'exercent la violence que là où ils sont les plus forts ; ils craignent les armes à tir et les fuient sur leurs excellents chevaux ; ils dédaignent l'agriculture et les villes, le chameau leur tient lieu de tout et leur permet le séjour dans un pays inhabitable pour tout le reste du monde. Devant des attaques sérieuses, ils se retirent à des distances infranchissables, et comme ils ne laissent nulle part d'établissement fixe sur lequel on puisse les atteindre, ils sont, à cet égard aussi, invulnérables.

Le Kurde, au contraire, est agriculteur par besoin, guerrier par penchant ; de là, ses villages et ses champs dans la plaine, ses châteaux et ses forts dans la montagne. Il combat à pied, les murs et les montagnes sont sa défense, le fusil son arme. Le Kurde est un excellent tireur ; son arme richement damasquinée se transmet de père en fils, et il la connaît comme son plus ancien compagnon.

La plupart des Kurdes de cette contrée sont maho-

métans, mais sur la frontière perse il y a beaucoup de chrétiens jacobites.

Les princes kurdes exercent un grand pouvoir sur leurs sujets ; ils guerroient entre eux, défient l'autorité de la Porte, refusent les impôts, ne permettent pas la levée des soldats, et cherchent un dernier refuge dans les bourgs qu'ils se sont élevés dans la haute montagne.

Les chefs les plus puissants étaient Révendus-Bey, vaincu par Réchid-Pacha ; Védé-Han-Bey, qui combat aujourd'hui à nos côtés ; Saïd-Bey, dont le château est en ce moment dévoré par les flammes ; Ismaël-Bey, que la Porte a élevé à la dignité de pacha, mais dont la fidélité est suspecte. Les expéditions contre ces princes ont toujours été faites au prix de grands sacrifices. La guerre revient cher dans ces contrées, parce que le matériel est difficile à trouver ; une bombe amenée de Samsum à dos de mulet, coûte un louis d'or. Les châteaux forts ne sont pas construits pour résister à l'artillerie ; mais ils sont tellement favorisés par le terrain qu'ils se sont tous défendus 30 à 40 jours. Avec cela, la maladie et la désertion ont enlevé beaucoup de monde, et ces pertes étaient d'autant plus sensibles qu'elles étaient plus difficiles à réparer.

L'expédition de Kurd-Méhémet-Pacha a été heureuse ; cinq jours après l'arrivée de l'artillerie, la place était forcée de se rendre ; la santé des troupes est excellente ; les blessés sont peu nombreux, ils se trouvent presque exclusivement parmi les alliés kurdes, et ceux-ci, on ne les compte pas. La conquête d'une petite forteresse, mainténant réduite en ruines, est en soi peu importante, mais elle était un des centres principaux de la résistance contre la Porte.

XLVI

Expédition contre les Kurdes.

Karsann-Dagh, le 4 juin 1838.

La résistance des Kurdes n'était pas aussi complétement brisée par la chute de Saïd que nous l'avions espéré. Il y a entre Musch et Hasu de hautes montagnes jusqu'ici inaccessibles à toutes les armées turques, même à celle de Réchid-Pacha. Là s'élèvent des cônes et des crêtes taillées à pic qui comptent parmi les cimes les plus élevées de l'Asie Mineure. La contrée s'appelle Karsann ; elle renferme de riches villages dont aucun ne paye l'impôt. Nul parmi ses habitants ne fait le service militaire.

Pour réduire ces insoumis, on fit de grands armements. Non-seulement Méhémet-Pacha pénétra au cœur même du Kurdistan, mais le commandant de Diarbékir se mit également en campagne avec le 19e régiment d'infanterie, deux régiments de

cavalerie de la garde, quelques centaines de spahis et et trois canons, en tout 3000 hommes. On avait même fait appel à Schirvan-Bey, établi à l'est de Karsann avec ses Kurdes irréguliers, et au pacha de Musch qui est lui-même Kurde. Ainsi, Karsann devait être entourée et attaquée de tous les côtés à la fois. On estimait les adversaires au nombre de 30000; mais ils manquent de toute cohésion; ils n'ont pas de chef, aucun château ne donne un point d'appui durable et solide à leur résistance.

Notre chemin à travers les vallées parallèles des affluents du Tigre était extraordinairement pénible. Dix chevaux étaient attelés à chaque pièce, c'est ainsi que nous passions par-dessus les pierres et les blocs, dans les vallées, sur les pentes. Il était souvent difficile de trouver de la place pour les tentes. Nous passions par des villages kurdes amis, et nous respections scrupuleusement leurs semailles; ce procédé est très-sage, et l'on ne saurait assez le louer. Le pacha lui-même s'arrête souvent une heure entière devant un village, jusqu'à ce que le convoi ait passé, pour empêcher des exactions; aussi les Kurdes viennent-ils sans crainte offrir leurs marchandises au bazar de notre camp. Les rivières nous opposaient de grands obstacles. Le Doghansui était large de 150 pas, et son courant plus fort que celui du Tigre; les radeaux abordèrent à 1500 pas au-dessous de leur point de départ; il nous fallut quarante-huit heures pour faire passer notre petite armée, ainsi que nos troupeaux.

Bientôt nous nous trouvâmes à une petite journée de marche de la ville de Hasu qui était dans des dispositions hostiles. Le lendemain matin nous avancions prudemment en deux colonnes, dans l'intention de nous ouvrir le passage à coups de canon, lorsque nous apprîmes qu'il n'était resté dans la place que des raïahs inoffensifs, tandis que tous les musulmans s'étaient res-

fugiés dans la montagne. Nous nous établîmes en avant de la ville; le pacha m'envoya chercher un campement pour le lendemain, et me donna pour toute escorte quelques douzaines de cavaliers kurdes armés uniquement de lances, de sabres et de boucliers. Le village vers lequel je me dirigeai, était situé à une distance de deux lieues et demie; lorsque, chemin faisant, nous entendîmes quelques coups de fusil partir de la montagne, les irréguliers ne voulurent plus avancer, et, comme je ne pouvais leur parler, je n'eus d'autre parti à prendre que de continuer ma route tout seul, sur quoi un Kurde se décida à me suivre. Lorsque je fis mon rapport au pacha, je saisis l'occasion pour lui dire que, chez nous, on faisait suivre un officier envoyé en reconnaissance d'une patrouille d'infanterie, et s'il était nécessaire, d'un bataillon renforcé de quelques pièces d'artillerie.

Le lendemain, nous occupâmes le nouveau camp. Le village dont il était flanqué fut aussitôt incendié. Je cherchai en vain à faire comprendre qu'il fallait déployer de la sévérité envers les fuyards, et faire grâce à ceux qui restaient en place. A peine arrivés, nous reçûmes l'ordre de rejoindre le commandant en chef; laissant l'artillerie en arrière, l'infanterie s'avança aussitôt dans la direction prescrite. Chemin faisant, on mit le feu à une douzaine de villages. Enfin nous arrivons, dans une gorge profonde, à un grand village dont les habitants n'ont pas pris la fuite. Ils sont campés sur les terrasses de leurs maisons, ils tirent déjà de loin sur nous, et crient que nous n'avons qu'à approcher. Nous apprenons que Hafis-Pacha a été repoussé hier avec pertes de ce défilé. Le village est adossé à une pente escarpée. Je propose à Mahmoud-Bey de tourner le bourg à gauche où une colline et des arbres nous couvriront contre son feu, de gravir la pente de derrière, de prendre ainsi le village à revers, et de couper

la retraite aux habitants; autrement nous aurons à leur livrer demain un nouvel assaut. Les tirailleurs s'avancent courageusement, et bientôt nous dominons les habitants. Une grêle de balles les chasse de leurs toits plats, et ils voient avec terreur leur retraite menacée. Maintenant on se rue aux cris de Allah! Allah! sur le village; un grand nombre de fuyards sont abattus à coups de baïonnettes, d'autres échappent par des détours.

Les soldats se mettent à piller et sortent bientôt chargés de butin des maisons. Un cavalier me prie très-honnêtement de tenir son cheval — ce que je fais — jusqu'à ce qu'il ait rempli ses poches. Mais le séjour dans le village n'est pas agréable, car on continue à tirer. Il faut se serrer contre les murs. Enfin, il n'y a plus qu'une maison qui tienne; elle fait une résistance furieuse, désespérée, pendant quatre à cinq heures. Le chef du village s'y est jeté avec son drapeau. Pour lui il n'y a plus de salut sur cette terre, il ne peut espérer la grâce, il ne songe donc qu'à vendre chèrement sa vie.

Sur ces entrefaites, je m'étais rendu auprès de Hafis-Pacha; il avait trouvé le défilé ouvert, et il assistait à la lutte du haut d'une petite colline. C'est là qu'on amena les trophées et les prisonniers. Hommes et femmes avec leurs blessures sanglantes, nourrissons et enfants de tout âge, oreilles et têtes coupées, tout était payé aux offrants par un don de 50 à 100 piastres. On lavait les plaies des prisonniers blessés, on les pansait du mieux que l'on pouvait; la douleur muette des Kurdes, le désespoir lamentable des femmes offraient un spectacle déchirant.

Nos pertes ont été assez considérables. J'ai vu Méhémet-Bey et Méhémet-Pacha dirigeant l'assaut au premier rang des tirailleurs; le dernier a eu un cheval tué sous lui. Le lendemain fut consacré au repos, puis

on continua la marche dans la montagne, en ramassant une foule incroyable de prisonniers. Je ne pus suivre cette expédition, la maladie me retint dans le camp établi au pied de la montagne. Maintenant la guerre est terminée, tout le monde demande grâce.

Depuis que j'ai fait cette campagne d'ailleurs peu importante, avec les troupes turques, j'ai repris quelque confiance, Ces gens ont marché au feu avec un courage admirable, soutenu puissamment par le fatalisme et par l'espoir du butin, car leurs adversaires sont riches et adorent le diable. Notre équipement est mauvais, mais le climat est doux. Cette marche pénible par monts et par vaux, par des sentiers rocailleux et d'innombrables cours d'eau, notre brigade l'a faite pieds nus, portant ses souliers à la main; pour le combat, le soldat se noue autour des reins toute sa toilette ainsi que son manteau, en guise de ceinture. Les fusils ne valent rien; l'on ne vise point du tout. Pendant qu'on donnait l'assaut au village, je remarquai un soldat qui, en détournant le regard, déchargeait son fusil dans l'azur du ciel : « Camarade, m'écriai-je, où donc as-tu tiré? — Il n'y a pas de mal, petit père; avec l'aide de Dieu, le coup aura porté. » répondit-il, et il tira encore un coup dans la même direction. Il est vrai que la plupart de nos blessés avaient été atteints par nos propres balles.

Ici l'on prescrit bien des mesures contraires à l'ordre établi dans nos camps. Sitôt arrivé, le soldat remplit sa bouteille à eau, boit ou se jette, tout trempé de sueur, à l'eau; puis il dort une ou deux heures, et quand le soleil brûlant incline vers le couchant, il se creuse un trou pour faire la cuisine à côté de sa tente. Là, on apprête le pain en même temps que le repas; la farine est pétrie en une sorte de galette mince et grillée rapidement comme une omelette sur des plats en étain que l'on étend sur le feu. Nos repas ne

sont point mauvais ; de grands troupeaux de moutons et de chèvres nous suivent ; le riz et la farine sont transportés à dos de chameau. L'état sanitaire est excellent. Tandis que sous Réchid-Pacha le siége d'un château fort kurde a coûté 3 à 4000 hommes, nous n'avons pas eu un malade. J'attribue ce résultat aux tentes, et, à moins qu'on ne se mette en campagne avec un demi-million d'hommes, on les introduira certainement dans notre armée[1] ; car, pour des bivouacs, il faut un climat comme celui dont nous jouissons dans ces montagnes ; et, même ici, les troupes se construisent, avec des branches d'arbres, des baraques singulièrement belles. La tente vous garantit dans la plaine aussi bien contre la chaleur torride du jour que contre la rosée de la nuit ; elle augmente sans doute le train, mais elle conserve en bon état des milliers de soldats. Un mulet porte aisément quatre tentes ; il faut à un bataillon 16 à 20 de ces bêtes de somme. Les chameaux sont plus avantageux ; au nombre de quatre, ils suffisent à un bataillon. On en a pris naguère une centaine qui nous seraient d'un excellent usage si la guerre allait éclater.

Bivouac dans la montagne de Karsann, le 14 juin 1838.

Je me suis senti bientôt assez fort pour me rendre de nouveau au bivouac occupé par Hafis-Pacha depuis les derniers événements de la guerre et où il se tient immobile depuis huit jours.

En mon absence, mon compagnon a eu le mérite de représenter au pacha avec une grande franchise les

1. Cette prévision ne s'est point réalisée. L'état-major prussien se refuse à adopter le système de campement, pour ne pas alourdir les effets, embarrasser la marche rapide de l'armée.

suites déplorables qu'entraîne nécessairement le système des oreilles et des têtes payées. Hafis-Pacha a les meilleures intentions du monde; il s'est peut-être senti un instant froissé, mais on ne risque rien à dire honnêtement sa manière de voir à un tel homme. Il a mis fin à beaucoup de désordres, en tant que cela est possible avec des Bachi-Bouzouks[1]; le principe de la clémence prédomine, l'on prête volontiers l'oreille aux députés des Kurdes.

Mais ce sont là des négociations difficiles, l'une des parties se défiant de l'autre. Il était convenu que tous les villages enverraient aujourd'hui des députations, mais elles n'arrivent pas. Il serait naturel de leur courir sus, mais alors ils se réfugieraient tous sur le territoire de Musch où réside Emin-Pacha, Kurde lui-même et placé sous la dépendance d'Erzéroum-Valessi. Celui-ci ne bouge point pour soutenir l'expédition.

1. Littéralement: mauvaises têtes, ou troupes irrégulières.

XLVII

Impôts et conscription turcs.

Camp de Karsann-Dagh, le 15 juin 1838.

Je me suis efforcé de m'instruire sur la situation de ce pays soumis depuis trois ans seulement à l'empire turc.

Les Kurdes se plaignent de deux choses : des impôts et de la levée des troupes. Ces griefs étant partagés par toutes les provinces de la Turquie, il me sera permis d'entrer dans quelques détails.

Autrefois les Kurdes ne payaient point d'impôts, mais des luttes continuelles ravageaient leurs champs de blé, détruisaient leurs villages, et personne n'avait de recours contre les puissants, si ce n'est en sa propre défense. Maintenant la paix règne entre diverses tribus, et quoique cette première condition de la civilisation soit achetée à prix d'impôts payés au gouvernement, on peut y voir un acheminement vers une situation meilleure.

Les raïahs payent en outre partout plus que les musulmans, et si on leur impose toutes sortes de corvées, on ne saurait y voir d'injustice, en tant que ces prestations ne sont pas exigées avec dureté et d'une manière blessante, car ils sont exempts de leur côté du plus lourd de tous les impôts, la conscription.

Le vrai motif des plaintes gît, non pas dans l'élévation, mais dans le caractère arbitraire des impôts. On ne devrait pas les fixer à une certaine somme, mais prendre pour base de la répartition le revenu ou la fortune. Si le gouvernement réclamait aujourd'hui un acre de terre, le laboureur en cultiverait à l'avenir 10 au lieu de 11, car les terres non cultivées existent encore en grand nombre. Mais qu'arriverait-il, au contraire, si le laboureur cultivait ce printemps une double étendue de terrain? On doublerait l'automne prochain ses impôts. Et ainsi, toutes les forces chôment, car on sait qu'à celui qui possède beaucoup, l'on demande beaucoup, et l'on se borne à cultiver le strict nécessaire.

Aussi longtemps que le système d'imposition consistera tout simplement dans ce fait que chaque musulman pressure ses sujets du mieux qu'il peut sans les pousser à la révolte ouverte, l'agriculture ne pourra pas se relever, et l'industrie encore moins prendre racine. Et pourtant l'une et l'autre réussiraient à merveille et seraient seules capables de rendre au sol sa vraie valeur. Que de forces naturelles se perdent ici! Que de rivières s'écoulent, qui pourraient faire marcher des moulins et des usines! Que de forêts interminables demeurent intactes parce qu'elles ne sont coupées d'aucune route! Que de trésors minéralogiques renfermés dans ces montagnes! Combien qui sont à fleur de terre, n'attendant que l'exploitation! Des lieues carrées de territoire sont plantées de mûriers, sans qu'on en tire un fil de soie; mais quel capital consentirait à s'engager dans de pareilles entreprises? Que servirait-il de promettre 50 à 100

pour 100 de gain, tant qu'ils seraient grevés de 50 ou de 100 pour 100?

Voilà les raisons pour lesquelles des terrains en jachère attristent l'œil presque sous les murs des plus grandes villes; les capitaux se reposent dans les coffres des sujets, et seul le commerce de la Turquie est aux mains des étrangers, qui, sous la protection des lois de leur propre pays, forment un État dans l'État. Voilà pourquoi la Turquie vend à l'étranger ses matières brutes, sans pouvoir acheter à ce prix les produits de l'industrie étrangère. De là, le cours bas de la bourse et le triste expédient de la falsification des monnaies. De là, le drapeau autrichien, anglais, russe et français flottant sur les bateaux à vapeur qui traversent ces belles mers; nulle part la bannière turque dans ces eaux turques! De là, en un mot, la misère extraordinaire d'un si riche pays.

Il sera impossible de fixer et de répartir les impôts avec justice tant que durera le mode de prélèvement actuel. Le désordre de la ferme des impôts, le pouvoir discrétionnaire des employés musulmans, les corvées, les ventes forcées à des prix fixés par le gouvernement: je ne perdrai pas une parole là-dessus; les inconvénients en sont si généralement ressentis que la Porte elle-même le reconnaît.

Je le remarque avec plaisir : ce gouvernement commence lui aussi à sentir que la justice est non-seulement la justice, mais encore la sagesse et l'intérêt bien entendu. Je ne puis assez louer la scrupuleuse attention avec laquelle le petit corps de Méhémet-Pacha respectait la propriété des villages restés fidèles au gouvernement; un bazar était ouvert dans le camp; les campagnards y mettaient sans crainte leurs marchandises en vente; l'entrée des villages était sévèrement interdite pour prévenir des désordres, et peu s'en fallut que nos chevaux ne souffrissent de privations au milieu des

champs de blé ondoyants. Dans cette bonne tenue de l'armée, l'instrument le plus docile du gouvernement, il faut reconnaître la volonté du chef de l'État. En effet, la marche suivie depuis un an par le gouvernement, inspire confiance; on ne redoute plus le pillage des propriétés, mais on craint encore la saisie arbitraire des revenus.

Permettez-moi maintenant d'appeler votre attention sur le second point, la conscription. Le service militaire, dans sa forme actuelle, est une lourde charge imposée à peu d'épaules; l'exemple de la ville de Soert montrera combien lourdement cette charge pèse sur certains endroits et dans ceux-ci, sur certains individus.

Après la conquête de la ville par Réchid-Pacha, le recensement accusa 600 familles musulmanes et 200 familles de raïahs; parmi les premières, on prit d'un seul coup 200 recrues, c'est-à-dire 5 à 6 pour 100. Depuis trois ans la population musulmane est tombée à quatre cents feux, et tout à l'heure, lorsque je visitai la ville, on demandait de nouveau 200 hommes. A la suite de cette réquisition, toute la population mâle s'était réfugiée dans la montagne, et l'on ne voyait que vieillards et enfants dans les rues.

Le mal gît aussi dans la répartition inégale et dans la trop longue durée du service; quinze années de service, ce n'est qu'une autre expression pour désigner le service à vie. Les Kurdes se marient de bonne heure; quitter ensuite pour toujours femme, enfants, patrie, c'est un sort auquel ils cherchent à échapper par la fuite ou la défense à main armée. Maintenant que la fortune amène dans les montagnes kurdes des régiments à moitié composés de Kurdes, des femmes et des hommes affluent de toutes parts pour embrasser une dernière fois des enfants, des amis, des parents que l'on tient pour perdus; mais demain le camp sera levé, et l'on se sera dit adieu pour toujours.

Quoi d'étonnant si des chaînes épaisses de postes et de gardes enserrent le camp, la face tournée non contre l'ennemi, mais contre leurs propres troupes; quoi d'étonnant si, en dépit de la mise à prix de 250 piastres, des soldats prennent jour par jour la fuite ?

On rémédierait à ce mal en levant plus d'individus pour une plus courte durée. Le service de cinq ans vient d'être décrété à Constantinople, je ne l'ignore pas; mais avant que les villages n'aient vu de leurs propres yeux des soldats libérés rentrer dans leurs foyers, ce décret restera sans effet, et jusqu'ici, depuis qu'il existe des troupes de ligne, on n'a jamais libéré un soldat.

Aussi longtemps, il est vrai, que le *statu quo* équivalant à peu près à la guerre se prolongera, la Porte ne tirerait que de médiocres avantages de la réforme proposée, car elle ne peut se passer des rétiffs. C'est que toutes les considérations aboutissent à cette conclusion : la Porte a besoin de la paix pour une longue série d'années, et elle ne devrait se servir de sa force armée que pour se régénérer à l'intérieur. L'état actuel, qui n'est ni la guerre ni la paix, est un vrai malheur et crée de toutes parts une foule d'obstacles.

Bivouac dans le Karsann-Dagh, le 22 juin 1838.

Un nouvel acte de vigueur est devenu nécessaire. On mit en campagne quatorze compagnies et une troupe de Bachis-Bouzouks qui entourèrent de tous côtés une hauteur taillée à pic. On mit cinq heures à la gravir, et les troupes de ligne perdirent dans cette opération seize morts et quelque soixante blessés. Les femmes elles-mêmes tirèrent sur les soldats, et l'un d'eux fut percé d'un coup de poignard par une de ces Kurdes.

Arrivées sur la hauteur, les troupes exaspérées firent main basse sur tout ce qui opposa de la résistance; quatre à cinq cents Kurdes restèrent sur le carreau; cinquante femmes se noyèrent dans le torrent, lorsqu'on tenta de les emmener.

Sur le désir du pacha, nous n'avons pas pris part à cette expédition. Ne nous envie pas cette campagne; elle est pleine d'horreurs. Plus de six cents prisonniers ont péri; la moitié étaient des femmes avec des enfants. Des femmes ont été blessées, des enfants ont reçu des coups de baïonnette; cela jette une triste lumière sur l'action. Hier soir, les malheureux, épuisés par la terreur et la longue marche, n'avaient pas encore mangé une miette de pain. Ce n'est qu'avec peine que nous avons pu amener la farine pour les soldats mêmes, et voilà qu'il nous arrive un surcroît inattendu de quelques centaines d'affamés. Un grand nombre d'hommes ont été réduits à manger des feuilles d'arbres. Heureusement la farine est arrivée aujourd'hui; hier on a trouvé un peu de pain: les distributions sont maintenant régulières.

Dans de telles circonstances, quelques beaux traits isolés vous réjouissent le cœur. Un soldat du 2e régiment trouve un enfant de trois à quatre jours derrière une pierre; tandis que les autres se chargent de butin, il porte le petit ver de terre avec la sollicitude d'une nourrice dans le camp. Il se trouve que le petit être n'a ni père ni mère; le pauvre diable ne savait comment se débarrasser de sa trouvaille; une femme enfin prit pitié du nourrisson, et le soldat ne demeura pas sans récompense.

On ne peut rendre Hafis-Pacha responsable de ces malheurs. Après les horreurs de Papur il n'avait hésité que trop longtemps, parce qu'on lui avait promis la soumission. On l'avait trompé, et il avait dû enfin se décider à faire appel à la force des armes; d'ailleurs avec

des serviteurs tels que les Bachis-Bouzouks, il se commet bien des abus qu'on ne peut prévenir. Comment, du reste, mener avec douceur une guerre où il faut prendre d'assaut des rochers et des villages où des femmes et des enfants se sont réfugiés avec leurs biens ?

XLVIII

Expédition par la montagne, du Tigre à l'Euphrate. — Voyage sur l'Euphrate. — Les rapides du fleuve. — Asbusu.

Karpout, le 20 juillet 1838.

Le 30 juillet nous étions assis à souper dans la grande salle du pacha, lorsqu'il donna subitement l'ordre de partir. Je m'en réjouis cordialement, car notre camp était souverainement désagréable ; la chaleur était terrible, nous avions 32 degrés réaumur à l'ombre. La vermine tourmentait horriblement nos chevaux, toute leur nourriture consistait dans le foin fraîchement coupé. Quant à nous, notre sort n'était pas meilleur dans nos tentes. Une foule de tarentules couvraient notre linge, les serpents cherchaient un refuge à l'ombre, et de nombreux scorpions s'étaient établis entre les pierres. Je fis asperger d'eau, cinq fois par jour, ma vaste tente, et grâce à sa propreté et à ses soins extraordinaires, mon domestique réussit à préserver ma couche de toute vermine ; mais l'air était si lourd qu'on ne

pouvait se lever et circuler qu'après le coucher du soleil.

Nous nous mettons en marche par une nuit éclairée par les rayons de la lune, et nous longeons les pentes occidentales du Karsann. Nous passons le Battman-sui sur un pont magnifique, dont l'arc a cent pieds de diamètre et quatre-vingts pieds de haut. Après avoir tourné le coin d'un rocher, nous nous trouvons subitement devant cette construction immense; les murs antiques et vénérables, le torrent mugissant et cette scène vivante, mouvementée, d'un convoi de cavaliers turcs offraient dans cette nuit tiède, à la lueur de la lune, un aspect magique.

Vers le matin nous arrivons à Méja-Farkin, l'antique Tigranocerte, le siége des rois jadis puissants de l'Arménie. Les tours et les murs sont bien conservés, et les belles tours d'un grand château désignent probablement la place où résidaient les successeurs d'Artaxerxès. L'intérieur de la ville ne montre — peu s'en faut — que des ruines et des traces récentes de la guerre de destruction qui a soumis naguère les Kurdes à l'empire des Turcs. Cette conquête a coûté la vie à des milliers d'êtres inoffensifs, elle a ravagé des milliers de villages, et il est triste de penser qu'elle ne sera que passagère, à moins qu'une meilleure administration ne vienne compenser aux yeux des Kurdes la perte de leur indépendance. Après une courte halte, nous continuons notre marche dans la même direction. Les pentes calcaires sont brûlantes ; pas un arbre, pas un buisson qui donne de l'ombre, toute la végétation semble morte; mais je n'oublierai jamais la source délicieuse que nous découvrons vers midi. L'eau jaillit en murmurant sous un rocher et forme un grand bassin d'une indescriptible limpidité ; des joncs gigantesques, des lianes, la végétation la plus luxuriante et la verdure la plus éclatante encadrent la source entourée de tous côtés de

rochers. En poussant des cris de joie, nous nous précipitons, avec nos chevaux trempés de sueur, dans les flots, et nous nous y plongeons jusqu'au cou ; les chevaux sautent de joie, et il me revient à la mémoire ce verset du Coran : «L'eau vivifie toute chose.»

Le soir, nous apercevons sur une colline la mosquée gracieuse et la riante ville de Hasru, entourée de vignobles, ombragée de platanes, de noyers et de peupliers. Le peuplier est un arbre extrêmement utile en Orient ; il est indispensable à la construction des maisons. Les murs en sont, il est vrai, composés la plupart de pierres non équarries et de tuiles séchées à l'air, mais on les couvre d'une couche de poutres pour lesquelles le peuplier élancé semble tout fait. Les poutres sont ensuite couvertes de broussailles et d'un revêtement de terre glaise et de gravier d'un pied de profondeur. Sous le ciel de l'Asie, ce toit suffit parfaitement et sert pendant la fraîcheur de la nuit de chambre à coucher ; mais ces terrasses horizontales ne se trouvent que sur les pentes méridionales de l'Antitaurus.

Le 4 au soir nous sommes arrivés, après une marche forcée, à Sivan-Maaden ; les meilleurs chevaux seuls avaient pu suivre l'excellente jument arabe du pacha ; la moitié de l'escorte était restée en arrière, et les chevaux les moins forts succombèrent à la fatigue.

Hafis-Pacha fait construire un haut fourneau à Sivan. On conçoit à peine qu'il y ait des mines de fer plus riches que celles-ci. Pas n'est besoin de descendre sous l'écorce de la terre, car les montagnes et les vallées sont couvertes de petits blocs de couleur noire ; on n'a qu'à les prendre en mains, pour se convaincre au poids seul de la quantité de fer qu'ils renferment. Une provision suffisante pour un siècle gît ici en plein jour.

Nous atteignîmes bientôt la crête séparant les eaux du Tigre de celles de l'Euphrate. Mon pacha comprend toute l'importance de ce dernier fleuve ; les rives de

son cours supérieur possèdent tout ce qui manque aux rives inférieures, le bois, le fer, le blé. Mais on ne peut guère se servir de l'Euphrate pour le transport de ces objets par une contrée presque impraticable, car la montagne kurde est un obstacle trop difficile à franchir. Nos cartes tranchent la difficulté en tirant le fleuve tout droit à travers cet espace, et en inscrivant au-dessous les mots : « Cataracte de Nuchar », nom que personne ne connaît ici. En effet, aucun observateur européen n'a réussi jusqu'ici à pénétrer dans cette région sauvage habitée par les tribus kurdes les plus hostiles ; il est impossible de longer les rives, on ne peut passer que sur le fleuve même.

Le bateau à vapeur le plus fort ne saurait remonter l'Euphrate, même abstraction faite des bas-fonds et des zigzags du courant ; quant à le descendre, cela n'est possible qu'aux radeaux d'outres de cuir. Un tel bâtiment se courbe comme un poisson, et prend la forme de la vague sur laquelle il nage ; il se courbe vers le haut ou le bas ; il peut, sans danger d'être inondé par les flots, sombrer momentanément, et le choc violent contre les récifs et les pointes de rochers déchire tout au plus une ou deux outres. Arrivé à destination, le léger échafaudage est vendu avantageusement dans la contrée privée de bois, et un cheval ou un mulet suffisent à rapporter toutes ces peaux au point de départ. J'ai vu souvent les riverains se mettre à cheval sur une outre, traversant ainsi sans crainte le courant large et fort de l'Euphrate et du Tigre.

Hafis-Pacha avait fait tenter deux fois de descendre l'Euphrate avec un pareil radeau, mais l'entreprise réussit mal et coûta chaque fois la vie à plusieurs personnes. On avait fait sauter, depuis, plusieurs rocs insignifiants, et comme les eaux sont en ce moment basses, le pacha m'a prié de faire un nouvel essai de rendre l'Euphrate navigable. Un radeau très-solide de soixante outres fut

construit à Palu, muni de vivres et de quatre rameurs ; je m'y embarquai le 10 juillet, en compagnie de deux hommes et d'un aga du pacha, tous bien armés ; je me procurai une boussole et des instruments, et j'emmenai de station en station un pilote connaissant bien le fleuve.

A Palu, le fleuve, resserré jusqu'ici entre des montagnes boisées, entre dans une contrée plus ouverte et la traverse rapidement. Plus loin, la délicieuse plaine de Karpout forme sa rive gauche ; il s'en détourne, rentre dans la montagne, et rejoint les pentes méridionales de cette plaine, après un détour de quarante lieues. L'on arrive ensuite au confluent de l'Euphrate et du Tigre, qui descend d'Erzéroum, et deux lieues plus bas nous abordâmes à Kiéban-Maaden.

Au-dessous de cette ville, l'Euphrate est encaissé entre des montagnes sauvages ; mais bientôt la rive droite s'aplatit de plus en plus et forme la vaste plaine de Malatia. A Kymyrhan, de grandes masses de montagnes très-hautes se rapprochent de nouveau, et à partir de ce moment, le fleuve coule dans des gorges d'une effroyable profondeur. Notre embarcation glissait avec une rapidité extraordinaire ; bientôt nous entendîmes un mugissement épouvantable, dont les pentes nous renvoyaient l'écho des deux côtés, et la vitesse accélérée de notre radeau nous annonça que nous étions près du moulin des serpents. Nous prenons terre, nous visitons les lieux avant de nous engager dans le tourbillon ; ces rapides se trouvent toujours au point où un petit torrent se jette dans le fleuve. De la gorge sont tombés dans le cours des siècles des débris de rochers plus ou moins grands ; ils ont formé à l'embouchure du torrent un petit promontoire qui diminue la largeur du grand cours, et souvent de gros blocs ont roulé par surcroit jusque dans le lit du fleuve ; ils émergent quand les eaux sont basses, mais lorsqu'elles sont hautes, ils sont

couverts par les flots auxquels ils opposent une invincible résistance. Le fleuve, resserré et jeté hors de sa voie, se jette contre ces obstacles, forme au-dessus d'eux une haute gerbe d'eau et, au delà, un courant tourbillonnant et écumant, semblable à ce qui se passe lorsqu'on verse de l'eau d'un vase large dans un conduit étroit.

Les passes moins dangereuses que nous avions déjà traversées m'avaient à peu près donné la mesure de ce qu'un radeau comme le nôtre était capable d'affronter. Je fis pousser au large au nom du ciel, le courant général nous saisit aussitôt, et avant un clin d'œil, nous avions heureusement passé l'endroit redoutable. Nous étions trempés des pieds à la tête, car les vagues s'étaient refermées sur nous, mais par une chaleur de 40 degrés, c'était là un agréable rafraîchissement. La différence du niveau de la partie supérieure et de la partie inférieure du fleuve était de quinze pieds, à une distance de deux cents pas.

Les rapides se suivent tels que je viens de les décrire, au nombre de plus de trois cents; ils forment sur une étendue de vingt lieues les *Cataractæ Euphratis*. A peine a-t-on passé l'une que l'on entend déjà mugir la suivante ; le radeau commence à tourner et nous fournit l'occasion de contempler de tous les côtés, sans changer de position, la contrée pittoresque. Au sommet des hauteurs sont collés de petits villages kurdes ombragés par des noyers, et de petites cataractes descendent en écumant les pentes escarpées. Les points les plus dangereux ce sont les passes près de la petite ville de Schiro, et, plus loin, trois chutes qui se suivent immédiatement l'une l'autre en amont de Télek. A partir du vieux château de Gerger, le caractère du lit du fleuve change complétement.

Le fleuve coule plus lentement entre des pentes taillées à pic; mais la montagne se retire des deux côtés ;

les rochers rougeâtres s'élèvent à une hauteur de 3 à 400 pieds; ils montrent de grotesques formations de grès et un grand nombre de cavernes; plusieurs d'entre elles renferment les débris de couvents antiques, où l'on n'arrive que par des sentiers étroits, vertigineux, rampant contre les pentes.

A partir du vieux château de Choris, le fleuve décrit deux grands détours, puis il coule dans un pays ondulé, et, en aval de Samosate, il entre dans le désert rocailleux, où il continue son cours dans la direction de l'ouest jusqu'aux environs de Rumkaléh. Là, il tourne à angle droit vers le sud.

J'ai terminé mon expédition à Samsat.

Lorsqu'en Turquie l'on annonce l'arrivée d'un homme de qualité, quelques-uns des habitants les plus considérables vont à sa rencontre; on l'aide à descendre de cheval, on le soutient lorsqu'il monte les escaliers, on lui tire ses bottes, on le couche sur un coussin à droite de la cheminée. Le chef de la maison lui cède son appartement; il ne s'assied que sur l'invitation expresse de son hôte, près de la porte, sur le sol nu, et quand on lui permet de boire son propre café, il le reçoit avec une profonde révérence et en touchant la terre de la main. « La maison est à toi » n'est pas seulement, tant que l'on y reste, la façon de parler habituelle, et on donne même à l'hôte, à son départ, de riches cadeaux. Les plus grands pachas ont souvent cinquante domestiques ou agas non payés; ceux-ci ne sont dédommagés que par des commissions; partout où ils passent la nuit, ils reçoivent des cadeaux. Le chef de la maison m'amena un poulain; il offrit un mulet à mon aga, une demi-bourse à mon domestique turc. Il fut très-confus lorsque je refusai d'accepter son don, et il assura que dans toute la ville on ne trouverait plus noble bête; il ne découvrait d'autre cause de mon refus que le dédain. Grand fut l'embarras de mon aga. On n'avait

qu'à jeter un regard sur ce misérable Samsat, qui s'est réfugié dans un coin de l'ancienne et magnifique ville et occupe à peine autant d'espace que jadis le célèbre cirque de Samosate, pour se sentir pris de pitié; car ce n'est pas de sa poche que le musselim fait ces largesses, il se rattrape sur les habitants, en particulier sur les chrétiens. Mais ces considérations ne venaient pas à l'esprit de mon compagnon; en revanche, il craignait d'être desservi par moi auprès du pacha; une lutte pénible s'engagea dans son âme, et, enfin, il refusa le don. Mais il paraît que la bête s'était détachée dans la nuit et nous avait suivis de force, car le lendemain je la retrouvai parmi nos chevaux de selle. En revanche, je dus dédommager mon Jacub, qui réellement n'avait pas accepté d'argent. Lorsqu'à mon départ, j'allai jusqu'à offrir une indemnité pour frais de séjour, je baissai tout à fait dans l'estime du musselim, car il faut être bien misérable en Turquie pour payer; tous ceux qui en ont les moyens, acceptent tout sans dédommagement.

Il n'y a pas d'endroit dans toute l'Asie où la vermine fourmille comme à Samsat. A minuit, n'y pouvant plus tenir, j'ordonne à ma suite de se mettre en selle, et à l'aube, nous avons atteint Adiaman.

Située dans la plaine, au pied des pentes méridionales du Taurus et près de la source d'une rivière, cette petite ville entourée de vignobles et de jardins fruitiers, offre un bel aspect; les ruines d'une acropole et un grand nombre de minarets présagent une ville grande et populeuse, mais à l'intérieur on ne voit que des amas de débris et de décombres.

Lorsque nous nous dirigeâmes au grand galop vers la cour du musselim, je ne pus me défendre de rire de l'aspect que présentait mon escorte. Je m'étais fait suivre des rameurs, et ces quatre dieux de la mer étaient munis de tous les attributs de Neptune, les rames sur l'épaule, et les outres pendant des deux côtés des chevaux. Au

nord de la ville, nous fîmes l'ascension de la cime la plus escarpée du Taurus ; le soleil dardait ses rayons les plus brûlants, et les rocs nus rayonnaient, semblables à des fourneaux surchauffés. Ce fut la marche la plus pénible que j'aie jamais accomplie.

Enfin, nous aperçûmes à une grande profondeur sous nos pieds une vallée ravissante ; la plaine verte était couverte de champs et de maisons, coupée par les ondulations de quatre ruisseaux d'une limpidité cristalline, entourée de montagnes qui se perdaient dans l'azur du ciel. Par un dernier effort de nos montures épuisées, après une course de dix-huit heures, nous arrivons à un village caché sous les noyers les plus gigantesques qui se soient jamais offerts à mes regards. Mais quelle déception, quelle irritation de trouver toutes les maisons vides et abandonnées !

Les Kurdes quittent souvent leurs villages en été et passent la canicule avec leurs troupeaux dans la fraîcheur de la montagne. A mesure que la neige fond et découvre des près verts, ils montent plus haut, et nous dûmes gravir une nouvelle pente d'où nous avions cru voir de loin monter de la fumée. Nous sortons des buissons, et voici que nous nous voyons soudain au milieu du camp kurde. Les tentes noires sont plantées en un vaste cercle, les femmes s'occupent des troupeaux, les hommes sont couchés à terre sur des tapis et fument, des essaims d'enfants jouent alentour.

Notre apparition causa un émoi général. Songeant aux traitements que les Turcs avaient infligés naguère à ces pauvres diables, à leurs villages brûlés, à leurs moissons foulées aux pieds, à leurs fils enlevés de force pour le service militaire, je ne contemplais pas cette scène sans quelque défiance. Ma troupe de marine n'était pas très-formidable, mon escorte était faible ; mais l'accueil qu'on me fit, dissipa bientôt toutes mes appréhensions. Le commandant du camp accourut, me fit

descendre de cheval, me conduisit dans sa propre tente, m'assit sur ses meilleurs coussins, et sa femme — la dame la plus âgée, mais non la plus belle de la tribu — ne consentit pas à se priver de me laver les pieds selon l'antique usage de l'Orient. Le tabac ne fit point défaut, mais le café était un article de luxe absent dans ce camp ; en revanche, l'on destina immédiatement au souper une jeune chèvre. Les anciens des diverses familles parurent ; ils s'accroupirent à terre après y avoir été invités gracieusement, et ils m'offrirent l'un après l'autre leur pipe.

Les femmes kurdes ne portent point de voile, mais leurs parents veillent à ce que les belles ne soient pas facilement visibles ; elles ont le nez percé d'un anneau, et tout ce que le camp possède en fait d'argent, les femmes le portent dans leurs cheveux. J'offris à la fille de mon hôte tout un cabinet de monnaies, des pièces de deux, de trois, de cinq piastres, dont on peut se procurer bon nombre pour quelques thalers. Dès lors, la jeune fille fut considérée comme une riche héritière dans sa tribu, et je comblai de joie la mère en lui abandonnant ma provision de café.

Le lendemain, nous suivîmes la vallée du Sultan-sui. On a endigué cette rivière près de sa source, on a distribué ses eaux des deux côtés de la vallée dans les gorges latérales par des conduits qui courent au moins à 200 pieds au-dessus de son lit naturel. Les pentes s'éloignent de plus en plus jusqu'à une distance de 1000 pas, et tout cet intervalle est rempli par une série continue de villages qui s'étendent jusqu'à une lieue de Malatia. Tout ce qui est en aval de ce filet d'eau est un paradis ; tout ce qui est en amont, un désert. La sombre verdure de la vallée, sous laquelle demeurent 20000 hommes, forme un merveilleux contraste avec les rocailles grises et rougeâtres de la hauteur, qui semble empourprée par les feux du jour et sous laquelle ne

vient plus aucun buisson, aucun brin d'herbe. Les larges couronnes des noyers et des mûriers couvrent les habitations, de sorte qu'une terrasse ou un minaret ne percent que rarement; des milliers de peupliers s'élancent de la masse sombre, les jardins potagers et fruitiers les plus délicieux, des milliers de rues, de maisons, de ponts se dérobent sous ces ombrages.

J'ai appelé l'attention du pacha sur l'avantage qu'il y aurait à faire venir de Brussa ou d'Amasia un certain nombre de fabricants de soie, pour introduire la culture de cette étoffe précieuse à Asbusu où il y a au moins 20 à 30 000 mûriers dont on ne recueille jusqu'ici que les grappes.

Méséréh, près Karpout, le 23 juillet 1838.

Malatia ou plutôt Asbusu est un campement comme l'on en trouve peu; partout où vous désirez avoir de l'eau, on vous amène un filet limpide et pur de la grosseur d'un pied. De Malatia trois voies conduisent vers les hauteurs; l'une, c'est l'Euphrate. Le pacha détache aujourd'hui Halil-Bey avec 40 mineurs pour ouvrir sept points que je lui ai désignés.

Malheureusement le chef est malade, les petits pachas ne veulent pas se déranger. « Nous verrons, » disent-ils, et tout en reste là.

Sans doute, un motif puissant d'inaction, c'est l'état sanitaire épouvantable : un bataillon de landwerh compte 350 malades. Je ne sais si cette race est énervée, ou s'il y a d'autres causes à cette calamité. Ces gens s'exercent deux heures le matin, une ou deux heures le soir; la nourriture est bonne et abondante, les tentes sont propres, le campement sec, l'eau saine et en quantité suffisante, et avec tout cela 30 pour 100 de malades! L'état sanitaire des troupes de ligne est meilleur, mais non

point satisfaisant; un bataillon a soixante malades. — Que résultera-t-il de tout cela! On met tout sur le compte de l'air.

Karpout, le 3 août 1838.

Hafis-Pacha était indisposé, lorsque le consul anglais, de passage, lui offrit son médecin; celui-ci le guérit rapidement, mais il resta la faiblesse et le malaise qui suivent ordinairement la maladie. Le pacha s'imagina que l'indisposition ne faisait que commencer; il prétendit s'être mis dans cet état par complaisance pour le consul, dont les prescriptions lui avaient valu ce mal. Alors survinrent les conseillers turcs avec toutes sortes de sorbets, et quelques jours après le pacha avait des coliques hémorrhoïdales; là-dessus on quérit un mollah, lequel déclare que ce serait un acte salutaire à la fois et agréable à Dieu, que de découper sur le feu, de telle ou telle façon, un pain, etc. Un ami fit savoir qu'il s'était guéri avec des grains de café. En dépit de ces remèdes, l'indisposition allait toujours s'aggravant, et l'on finit par faire venir le pharmacien avec le clystère jusqu'ici repoussé comme « un haram, » un péché. En ce moment, le pacha suit les prescriptions d'un médecin turc, excepté pour les choses qui excitent son appétit, mais en même temps il demande l'avis de mon drogman sur les conseils du médecin.

Dès qu'une ordonnance entraînera quelques complications ou difficultés, l'auteur sera rangé dans la catégorie du médecin anglais; puis on demandera conseil à tout le monde, on suivra tous les avis à la fois en une certaine mesure, finalement on ne fera rien du tout, et les choses iront comme elles pourront.

La peste a éclaté à Sivas; on y a pris des mesures sanitaires; une quarantaine de cinq jours est imposée à

tous les voyageurs qui en viennent. Mais la santé des troupes est aussi mauvaise que possible; plusieurs milliers de malades, des convalescents en plus grand nombre encore: tout cela sans médecin! Nous sommes en ce moment incapables de faire campagne, nous perdrions en route la moitié de notre effectif.

Le pacha est indisposé depuis six semaines, et pendant toute cette période, il n'a point vu ses troupes. Le soir il me mande auprès de lui, nous enfourchons nos mulets, et nous nous rendons à un jardin ou à un vignoble des environs, nous étendons des tapis à terre, nous fumons, nous buvons de l'eau de l'Euphrate, et nous rentrons paisiblement avec l'obscurité. Telle est notre train de vie quelques semaines peut-être avant l'explosion d'une lutte décisive [1].

La chaleur est toujours très-forte. Depuis des mois, je dors à la belle étoile sur le toit plat de la maison. Mon habitation côtoie un abîme, et l'on y jouit d'une vue magnifique. Quelles délices de se coucher sous un beau ciel étoilé, à la tiède lueur de la lune, et de se réveiller lorsque le soleil monte derrière les hautes montagnes, des flots de l'Euphrate, et éclaire, l'un après l'autre, les jardins, les villages et les vignobles de la vaste plaine! Néanmoins notre inaction me pèse et m'inquiète.

1. En effet, le sultan préparait la lutte avec une ardeur sourde; il fortifiait le détroit des Dardanelles, et faisait une levée de 60 000 hommes. Méhémet-Ali, de son côté, prenait ses dispositions, et son fils Ibrahim fermait les défilés du Taurus, portes de la Syrie. L'on touchait au dénouement. (Voir, Louis Blanc, *Histoire de Dix ans*, tome V.)

XLIX

Message du Grand-Turc.

Karpout, le 19 août 1838.

Hadchi-Esset-Effendi, député par le Sultan pour féliciter les troupes de la campagne dans le Karsann-Dagh, est arrivé et donne à toutes les troupes une fête. Un dîner turc, que l'on prend accroupi à terre et que l'on arrose d'eau, est une triste fête. L'effendi fut reçu en grande pompe, toute l'armée d'expédition était sur pied, mais décimée par la maladie. Le pacha attendit le dignitaire sous sa tente, et lorsqu'il arriva, suivi des autres officiers généraux, Hafis alla au-devant de lui à cent pas, reçut l'écrit du Grand-Turc enveloppé dans de l'atlas de pourpre, le pressa contre sa poitrine, sa bouche et son front, et le porta, haut élevé au-dessus de sa tête, dans sa tente, où tous les pachas et tous les commandants de régiments prirent place. Hafis et l'effendi échangèrent quelques formules de politesse; puis, nous nous

retirâmes pour les laisser seuls en présence l'un de l'autre.

L'artillerie avait reçu l'ordre d'arriver également sur le terrain et de tirer quelques salves, mais elle s'était embourbée dans la plaine, et elle se mettait en devoir après coup de tonner de loin. Grande fut la colère du pacha, et grande ma joie. « Il fut un temps, dit-il aux généraux assemblés, où nous étions les meilleurs topdchis du monde, et maintenant nous ne sommes pas capables de traverser une plaine ! Naguère, continua-t-il, un bey disait que l'artillerie montée par les officiers prussiens envoyés à Constantinople ne lui agréait pas, qu'elle tirait trop lentement, etc. ; il faudrait couper la tête à de pareilles gens, on doit savoir gré au sultan de nous avoir envoyé des officiers qui sauvegardent nos intérêts mieux que nous-mêmes, et qui travaillent pour nous, tandis que nous dormons ! »

I.

Le costume oriental.

Quartier général d'Asbusu, près Malatia,
le 2 septembre 1838.

Une petite excursion aux bords du Tigre exceptée, j'ai passé les six dernières semaines à Karput, sur un pic élevé de 1000 pieds au-dessus de la vaste et riche plaine de Mésiréh. La chaleur nous avait forcés de nous réfugier dans cette aire d'où nos regards embrassaient les villages, les chemins, les rivières, les champs de coton et les vignobles, les bois de mûriers et les campements des troupes, comme sur une grande carte géographique. Mais ce séjour était très-monotone et très-désagréable ; tous les jours un souffle assez fort, qui n'effleure point la plaine, rafraîchit sensiblement la température, mais le vent est toujours un phénomène contrariant, et la chaleur était tellement torride que nous étions réduits à garder la chambre pendant toute la journée, et que les affaires seules me

déterminaient à descendre parfois dans la plaine. Lorsque le disque brûlant était descendu derrière les hautes montagnes de l'Arménie, sur les cimes desquelles des flocons de neige bravaient encore çà et là ses rayons, alors seulement on respirait. C'est l'heure où les familles paraissent l'une après l'autre sur les toits, pour prendre l'air. On étend les tapis et les coussins pour le maître de la maison ; il se fait servir par les jeunes membres de la famille, qui se tiennent respectueusement devant lui tandis qu'il « boit » sa pipe ; ensuite, l'on apporte le grand plat d'étain avec d'innombrables tasses contenant le dîner, et, enfin, le café. On se couche de bonne heure, à la belle étoile, pour prendre la fuite et se rendre à ses affaires dès que le soleil levant commence à dorer les cimes les plus élevées.

Le pacha m'invita à me rendre avec lui à Malatia. Après avoir passé les troupes en revue, il se dirigea sur Asbusu, la ville d'été de Malatia. Je vous ai décrit ce séjour ravissant dans mes précédentes lettres ; l'abondance des eaux, la fraîcheur de la verdure nous rappellent les plaines de la Lombardie. Mon konak (maison) est petit, mais c'est un des plus jolis que j'ai trouvés ici. Wassaf-Effendi l'avait habité avant moi. Ce favori tout-puissant, qui avait été en tous points mon adversaire, tomba en disgrâce bientôt après son retour à Constantinople, et fut envoyé en exil à Maaden. Ici, il avait choisi le petit refuge où je me suis casé ; mais ses amis, — et il en avait beaucoup et de puissants, — l'avaient traîné à Varna, et il y était mort subitement. On dit qu'il s'est jeté par la fenêtre, et il paraît qu'on lui a facilité cette opération.

Depuis quatre mois nous n'avons pas eu de pluie, c'est à peine si nous avons vu un nuage au ciel. Mon petit palais a un toit plat et seulement trois murs ; je l'ai cédé à ma suite ; moi-même j'habite un pont, sous un arbre : ce pont, c'est une estrade en bois jetée sur

un ruisseau, pour obtenir de la fraîcheur. Des tapis et des coussins couvrent le sol de mon salon mesurant huit pas carrés, et le plafond est formé de pampres superbes qui, joints aux noyers majestueux, projettent en toute saison une ombre délicieuse sur cette résidence. Un mur de peupliers d'une hauteur colossale sépare deux petites cours où se trouvent mes chevaux et mes mulets ; le tout est entouré de jardins remplis de citrouilles gigantesques, de melons, de pastèques, de maïs, de concombres, de haricots, ombragé par des abricotiers, des noyers, des pruniers, des poiriers, des pommiers et des mûriers.

La température s'est déjà rafraîchie quelque peu; toutefois, l'après-midi, nous avons, même dans ma résidence ombreuse, vingt-cinq degrés; la nuit, la température baisse considérablement, et, peu avant l'aube, nous avons régulièrement onze à douze degrés. Ces changements sensibles, joints à une abondante consommation de fruits, sont probablement la cause principale des maladies nombreuses dont nos soldats sont affligés.

Jadis je ne comprenais pas comment les Turcs s'y prenaient pour porter des fourrures ; moi-même, je n'ai pas déposé la mienne de tout l'été. Après avoir supporté toute la journée vingt-huit degrés de chaleur, on est très-sensible à une fraîcheur de quatorze à quinze degrés. Un grand nombre d'indigènes portent deux à trois fourrures l'une par-dessus l'autre, été comme hiver, l'après-midi comme la nuit, car les Turcs dorment tout habillés, ou peu s'en faut; ils prétendent que la masse des habits garantit de la chaleur aussi bien que du froid.

Je porte à la maison le grand manteau blanc de coton de mode chez les Kurdes et transplanté par les chevaliers de Malte en Europe. Rien de plus utile et de plus agréable que ce costume; on peut se vêtir en dessous

aussi chaudement, aussi légèrement que l'on veut; le manteau garantit, lorsqu'on monte à cheval, de la chaleur du soleil, ainsi que de la pluie; la nuit, il sert de couverture, et, selon qu'on le revêt ou qu'on le noue autour du corps, il est manteau, habit, ceinture ou turban. La taille de ce vêtement est des plus simples : c'est celle d'un sac déchiré au milieu; il n'en drape pas moins artistement, et la cavalerie irrégulière, avec de pareils manteaux, avec des turbans bariolés et de longs fusils, offre un aspect vraiment pittoresque.

En fait de costume, nous aurions beaucoup à apprendre des Orientaux. Les chefs-d'œuvre des tailleurs les plus habiles de Paris et de Vienne sont, aux yeux de nos voisins orientaux, tout ce qu'il y a au monde de plus étriqué et de plus misérable. Lorsqu'ils voient des pantalons collants, des bottes où l'on n'entre que par un effort héroïque, une cravate haute et étroite et un cylindre dur et noir que l'on enfonce à chaque moment sur la figure, pour l'ôter et l'abaisser de nouveau, ces tortures volontaires les font rêver et ils lèvent vers le ciel un regard étonné, comme s'ils voulaient dire : « Allah! je n'y comprends rien! »

Les Turcs montent à cheval dans le costume dont ils sont revêtus en dormant. Personne ne met d'autres habits parce qu'il se rend chez un homme de qualité, à l'exception toutefois des riches raïahs, qui empruntent à cet effet une robe tombant en lambeaux.

On voit partout ici l'antique costume ; le turban est aussi beau qu'utile. Selon qu'on veut se garantir du soleil ou de la pluie, on tourne et on retourne le châle; avec le chapeau, on courrait constamment le danger d'avoir un coup de soleil. Le pantalon est un sac de neuf aunes de largeur, noué autour du corps ; à ses deux bouts inférieurs sont pratiqués deux trous, d'où sortent les pieds avec des chaussettes aux couleurs variées; deux, trois, six ou huit jaquettes de toile légère,

souvent couvertes de riches broderies, protégent le corps suivant les besoins; une large ceinture ou un châle noué autour des reins contiennent la bourse, la blague à tabac, un couteau, le poignard, des pistolets, des matériaux pour écrire; une longue fourrure complète le costume, et un manteau en poils de chèvre garantit contre les intempéries de l'air et sert de couche.

Le moindre mouvement de l'homme revêtu de ce costume lui donne un aspect majestueux, et à tout moment, l'on aperçoit une figure faite pour le dessin. On comprend que l'on ait tenu les Turcs pour les plus beaux hommes du monde, jusqu'au moment où ils endossèrent les vêtements européens; si nos gens bien dressés revêtaient le costume turc, ils auraient grand air.

Tu le vois, je n'ai rien de bien nouveau à t'annoncer. Le séjour à Malatia ressemble aux petits tourbillons dans un courant rapide et fort; les brins de paille et les feuilles s'y arrêtent un instant, pour continuer ensuite paisiblement leur cours.

LI

Désertions.

Asbusu, près Malatia, le 23 septembre 1838.

Avant-hier au soir, un aga de Heyder-Pacha vint porter en langue circassienne un message à notre pacha; le vieillard ne put dissimuler entièrement l'impression qu'il en reçut, mais il resta assis jusqu'à ce que l'assistance se fût retirée. Il monta à cheval, et je l'accompagnai. Chemin faisant, il me confia que cent quatre-vingts hommes de la landwehr avaient déserté; plusieurs officiers les avaient suivis, et ces gens avaient emporté leurs armes. On envoya aussitôt l'ordre à toute la cavalerie de monter à cheval, on promit une demi-bourse pour chaque prisonnier, et comme les déserteurs s'étaient portés vers les Bey-Daghler, nous fîmes nous-mêmes une reconnaissance dans cette direction. C'était la nouvelle lune, mais les étoiles brillent ici d'un si vif éclat que la vue s'étend assez loin; après avoir envoyé peu à peu nos agas dans toutes les directions, le pacha,

l'effendi du divan et moi, nous nous assîmes dans un champ couvert de broussailles, et nous nous mîmes à fumer paisiblement une pipe. L'effendi, d'abord très-courroucé, finit par nous raconter comment il avait lui-même déserté, à plusieurs reprises, en Circassie, et surtout comment il s'était échappé pour trois mois, après que son père l'eut mis aux fers. Le récit achevé, et l'aube commençant à blanchir, nous rentrâmes paisiblement chez nous. Quinze fuyards sont déjà ramenés ; on leur donnera quelque centaines de coups de bâton sur la plante des pieds, et puis on les mêlera aux soldats de la ligne. Ces désertions jettent une triste lumière sur notre landwehr.

Notre pacha est avant tout l'intendant général de son corps. Le fait suivant vous montrera comment il remplit ces fonctions. Quoique la brigade de Méhémet-Pacha dirige ses bagages principaux de Karpout sur Urfa, en passant par Argana et la montagne, elle n'a pas demandé ici moins de mille chevaux de selle pour enlever le reste de ses bibelots. Je me mettais en devoir de faire là-dessus des représentations au pacha, lorsque Hamdy-Bey, un des officiers turcs les plus intelligents, m'apporta un mémoire comparant les rations et les chevaux de l'armée égypto-syriaque avec les nôtres. Je l'engageai à offrir ce travail au pacha et lui promis de le soutenir de mon mieux. A peine Hafis-Pacha eut-il lu la première ligne qu'il en témoigna son approbation ; il cita une foule d'exemples des abus commis ici. A la seconde ligne, il me dit : « Tiens ! prends ton mémoire, tâche de t'en aller au plus vite, je ne veux ni le voir ni l'entendre, car si j'entreprenais une réforme, je m'attirerais la haine de tous mes officiers. » Je lui répondis que les ordres viendraient nécessairement sous forme de lois de Constantinople ; il déclara que même alors on lui en attribuerait la paternité, et que le moment opportun n'était pas encore arrivé.

LII

Voyage à Iconium. — L'Erdchiech et Césarée. — Cara-Djéhenna. — Iconium. — Les passages de la Cilicie. — L'évêque de Tomarsé. — Le prince des Awchares.

Malatia, le 3 novembre 1838.

J'ai quitté Malatia le 3 novembre, pour faire un voyage de plus de cent lieues. Ma suite se compose de quatre hommes; ce chiffre est d'heureux augure. Bien plus : nous nous sommes mis en route un jeudi, jour où « Dieu et les anges se montrent favorables; » nous avons eu le bonheur de ne rencontrer ni chien à queue coupée, ni jument à l'oreille fendue, ni loup assis sur sa queue, ni vieille femme à cheveux gris, et nous avons fait ainsi bon voyage. Nous parcourûmes rapidement la plaine de Malatia, et nous entreprîmes l'ascension du haut plateau de l'Asie Mineure. J'avais déjà parcouru cette route au printemps.

Sur un trajet de vingt-deux lieues, entre Hékimhan et Déliklitach, nous ne voyons que deux endroits habités, les montagnes s'éloignent de tous côtés, et si loin

que porte le regard, il ne découvre que des espaces déserts et des collines nues.

La plaine de Déliklitach est certainement élevée de quatre à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer. J'ai été très-surpris de trouver le blé sur pied et les habitants occupés à la récolte : quelques jours auparavant il était tombé de la neige.

On m'avait forcé d'accepter une escorte d'hommes armés que je changeais dans chaque village jusqu'à Césariéh. Ils étaient chargés de nous protéger contre les attaques des Awchares, tribu de Turcomans nomades parcourant en hiver le territoire d'Adana, campant en été sur la terre d'Asie et habitués à satisfaire à leurs besoins aux dépens d'autrui. Ils venaient de surprendre des Tartares, de piller des voyageurs, d'attaquer un village, de répandre la terreur dans tout le pays.

A partir de Scharkichla, le beau temps fit place à une pluie continue. Mes habits étaient tellement lourds qu'ils menaçaient de m'étouffer, nos pauvres montures avaient de la peine à se dépêtrer de ce terrain de terre glaise détrempée.

Nous passâmes la nuit non loin de Pallass, près des sources de sel. Il n'y a là ni pompes, ni machines à vapeur, ni fourneaux ; les étangs se remplissent spontanément, le soleil les dessèche, le sel se précipite, et les chameaux l'emportent en longues files. Le lendemain matin, lorsque le rideau de nuages se dissipa, le géant Erdchiech se dressait devant nous. Pendant la nuit, il avait revêtu un manteau neuf de neige, empourpré par le soleil qu'il regardait déjà en face, tandis que pour nous cet astre était encore au-dessous de l'horizon. Jamais un mortel n'a réussi à atteindre le bonnet blanc que l'Erdchiech ne dépose même pas pendant les fortes chaleurs de l'été, et à une distance de cinquante lieues, près d'Iconium, je voyais encore le géant dépassant de

beaucoup toutes les autres cimes[1]. La forme de cette montagne est d'une grande beauté ; le sommet taillé à pic est découpé en trois dentelures couvertes de neiges éternelles, et cette pyramide gigantesque est entourée d'une foule de cônes à déclinaison très-rapide ; le pied en est planté de vignobles sans fin et se perd dans la plaine où s'élèvent les coupoles et les minarets de la nouvelle Césarée.

Césariéh est une des plus belles villes de la Turquie. Les rues sont sales et étroites, mais ses maisons offrent un aspect riant. Elles sont en grès très-beau ; les toits forment des terrasses plates d'où l'on jouit d'une belle vue sur Erdchiech située seulement à une distance de deux lieues, sur le vieux castel à l'intérieur de la ville, sur la plaine vaste et fertile qui entoure Césariéh.

Je n'ai rien vu, je dois l'avouer, des vieilles ruines de Césarée ; le souci des petits besoins du présent l'emporte, dans les voyages rapides, sur l'intérêt de l'antiquaire ; le repas, le repos, les chevaux de poste préoccupent plus vivement le voyageur fatigué que les fûts des colonnes, les couvercles des sarcophages et les inscriptions.

Le lendemain, nous passâmes à côté de l'un des marais qui caractérisent cette partie de l'Asie et où se perdent, après un petit cours, presque tous les fleuves.

Mon drogman était resté en arrière pendant cette chevauchée, et je dus envoyer le Tartare à sa recherche. Le pauvre diable avait eu les mains gelées, il était tombé et s'était foulé le pied ; mais il n'y avait d'autre parti à prendre que de poursuivre notre course jusqu'à Indjé-sui, une petite ville au fond d'une gorge dont la pierre rouge a fourni les matériaux d'un grand caravan-

1. Lorsque l'auteur écrivait ces lignes, l'ascension de Hamilton lui était encore inconnue.

sérail fermant la vallée dans toute sa largeur. Là on quérit le premier médecin, et il parut un bouvier qui assura que rien n'était cassé, qu'il n'y avait réellement qu'une foulure ; mais le drogman était très-inquiet, et pendant trois jours, il demanda à tout individu qu'il rencontra s'il n'était pas un chirurgien.

Après que nous eûmes traversé un plateau, une vallée profonde s'ouvrit devant nous, et nous en descendîmes la pente pendant une demi-heure. Au delà de la vallée s'étendait la jolie ville d'Urgyp, dominée par un vieux burg penché sur un rocher percé d'un grand nombre de cavernes. Les maisons d'Urgyp sont en pierres, et de formes extrêmement gracieuses. Rien n'est plus facile que de bâtir ici une habitation. Le grès est mou comme la craie, il durcit à l'air, et le trou pratiqué dans le rocher où l'on a coupé les pierres, est encore une maison qui, fraîche en été, est chaude en hiver, sèche en tout temps, et qui n'a pas besoin d'être assurée par une compagnie.

Le plateau derrière Urgyp est couvert de vignobles, coupé de gorges profondes au bord desquelles s'élèvent des castels bizarres, tels qu'on les voit représentés sur de vieilles tapisseries. A droite s'étend la vaste plaine ouverte du Kisil-Irmak (fleuve rouge). Après une course de courte durée, nous aperçûmes le castel blanc couronnant la grande et riante ville de Newchéhr.

A Newchéhr, je fis connaissance d'une notabilité portant le titre de Kara-Djéhennah ou enfer noir. Cet homme, dont le vrai nom est inconnu de tout le monde, avait joué un rôle si sanglant dans l'extermination des janissaires ; il y avait déployé tant de fermeté, de cruauté, de courage et d'emportement qu'on l'évitait avec soin, ne prononçant son nom que tout bas et avec un certain respect. Mon Tartare me demanda à deux reprises si je demanderais l'hospitalité au musselim de Newchéhr. — « Mon maître désire avoir sans

retard des chevaux. » — « Ton maître attendra bien. » — « Tu ne connais pas mon bey, c'est un homme considérable. » — « Mon bey est un homme bien autrement important ; n'as-tu jamais entendu parler de Kara-Djéhennah ?» Cette conversation venait d'avoir lieu entre le Tartare, qui avait pris les devants, et les domestiques, lorsque j'entrai dans la cour du sérail. On me prévint que le musselim était en prière, que je ne pouvais lui parler. Je me rendis donc dans une mosquée du voisinage, flanquée du minaret le plus gracieux que j'aie jamais rencontré ; à mon retour, l'on prétendit que l'effendi n'était pas encore levé. Connaissant assez mes Turcs pour savoir que je ne gagnerais rien à attendre ou à céder, je déclarai tout haut et avec assurance à cet essaim de kawasses et d'agas, que je désirais être introduit sans retard auprès du musselim, et que je n'étais pas habitué à être reçu en audience dans la cour. Je montai l'escalier sans autre forme de procès, et j'entrai dans une chambre où parut presque au même instant le bey, un homme de l'apparence la plus imposante. Le prince de l'enfer et moi nous nous abordâmes en hommes attentifs à ne compromettre en rien leur dignité. Les beaux traits du bey, relevés par une longue barbe grise, semblaient annoncer que la question de la paix ou de la guerre n'était pas encore tranchée pour lui. Moi, de mon côté, j'eus l'air d'ignorer complétement sa présence. Je fis tirer mes bottes, selon l'usage, par mes domestiques ; puis, je m'avançai vers le siége le plus élevé, et je m'y établis. Alors seulement, je saluai mon hôte en portant la main sur la poitrine et en prononçant le solennel « Merhabah ! » Le bey, pour me donner une preuve de ses mœurs européennes, répondit « Adio ! » Après avoir tiré quelques bouffées d'une pipe que je me fis offrir, j'échangeai quelques propos avec lui ; le musselim me demanda si je le connaissais déjà. « Je ne t'ai jamais vu, répondis-je, mais

ta renommée est venue jusqu'à moi. » — « Que t'a-t-on dit de moi? » — « On a dit que tu es un bon artilleur et que tu t'appelles Kara-Djéhennah. » Tout le monde n'eût pas pris cette particule infernale pour un compliment, mais en l'entendant, le bey ne se tint plus de joie. Il fit servir le déjeuner et le café, et, à la grande joie de mon Tartare, il fit avancer d'excellents chevaux, avec lesquels nous franchîmes le même jour seize lieues, jusqu'à Akséraï.

Il n'est jamais question de descendre ici dans un hôtel. Les caravansérails ne sont que de vastes bâtiments divisés en cellules où ne se trouve pas le moindre ustensile; très-souvent on ne rencontre pas une âme dans toute la maison; on y apporte ce dont on a besoin. Les gens de quelque importance se rendent tout simplement devant le konak du musselim, du woywode ou du pacha, bref, du premier fonctionnaire de l'endroit, et l'on y reçoit l'hospitalité comme une chose qui va de soi.

La plaine qui s'étend d'Akséraï jusqu'à Koniéh ressemble plutôt à la mer qu'à la terre; sur un parcours de trente lieues, le voyageur n'aperçoit ni arbre, ni buisson, et, sur de grandes étendues, ni village, ni maison, ni champ. C'est la plaine la plus unie que j'aie jamais vue, et c'est au bord de l'horizon seulement que se dessine une ligne pâle de montagnes bleues qui semblent planer dans les airs. Par l'effet d'un mirage, les objets éloignés montent et s'agrandissent; plus on s'approche, plus leur grandeur diminue, et quand on a fait deux ou trois lieues, l'objet paraît plus petit et plus éloigné qu'auparavant, comme si l'on s'était éloigné d'autant de lieues. Une espèce d'herbe semblable à des broussailles, fort recherchée par les vaches et exhalant un parfum délicieux sous le sabot des chevaux, couvre la vaste plaine. A Koniéh, on tire de cette herbe une huile dont l'odeur me paraît plus fine que celle de l'huile de

roses. Le terrain tout entier est saturé de sel ou de salpêtre, et le manque absolu d'eau rend toute culture impossible. Le milieu du désert est traversé seul par quelques filets d'eau transportant le trop plein d'un marais vers le lac de sel Chodch-Nissar qui n'a point d'issue. Au bord de ces étangs marécageux, on trouve quelques iaïlas, maisons qu'habitent les Turcomans en été, pour faire paître leurs troupeaux ; kichlas est le nom désignant leurs habitations d'hiver, ainsi que les casernes turques, car les soldats couchent en été sous des tentes, même dans les villes. Près du même marais s'élève un immense caravansérail dont le portail en marbre égale, par la hauteur, par la richesse et la magnificence de ses ornements, ceux des plus grandes mosquées de Constantinople ; mais cette porte, si surprenante dans cette contrée, s'ouvre sur une cour déserte et dévastée ; la double rangée de corridors voûtés s'est écroulée, et une petite hutte d'argile, entre les débris du donjon, est le seul point habitable. Sous les voûtes superbes, je trouvai une quantité incroyable de fumier de chameau sec, le seul combustible que l'on sache se procurer pour l'hiver.

Les deux belles cimes de Hassan-Dagh servent de guides à travers le désert ; ce sont, paraît-il, d'anciens volcans. L'une d'elles a un vaste cratère au milieu duquel se dresse un cône très-pointu. Un autre grand caravansérail se trouve à Obruk, sur un lac de 300 pieds de diamètre, dans un trou profond de 150 à 200 pieds, phénomène singulier dans cette plaine si plate.

Cette chevauchée de trente-huit heures, pendant laquelle nous ne rencontrâmes que deux endroits habités, a été une des plus fatigantes dont j'aie gardé le souvenir. Quelle ne fut pas ma joie, lorsque je vis enfin poindre nettement au pied de montagnes abruptes les coupoles, les minarets et les arbres de Koniéh.

Koniéh a plus que toute autre ville turque l'aspect

d'une ruine ; elle a été dévastée moins par le temps que par la main des hommes. Un siècle a toujours construit ici ses monuments avec les débris des siècles précédents ; dans la période gréco-romaine, on abattit les temples pour bâtir des églises ; les musulmans convertirent les églises en mosquées, et les mosquées ne sont plus aujourd'hui que des ruines. Un mur élevé, flanqué de centaines de tours, enserre une campagne déserte, couverte de décombres ; dans la composition de ce mur sont entrés des autels païens, des tombeaux chrétiens, des inscriptions grecques et persanes, des images de saints, des croix génoises, des aigles romaines et des lions arabes, sans autre considération que la possibilité de les ajuster à un créneau ou à une meurtrière ; une grande inscription turque, taillée dans chaque tour, a bien soin de dire quels ont été les barbares, auteurs de cette œuvre de destruction. Une colline au milieu de la ville portait probablement l'acropole ; on y voit les ruines de plusieurs mosquées et d'une jolie église byzantine. De là, le regard embrasse toutes les coupoles effondrées des bains, les tombes des saints turcs, quelques minarets gracieux avec leurs tuiles aux couleurs variées, à côté d'un amas de décombres qui avait formé autrefois un dôme, des murailles étendues, de vieilles tours, et derrière tout cela, les beaux groupes d'arbres du grand village de Siléh.

La génération actuelle n'a rien élevé qu'une caserne et les huttes en argile où elle se cache. Koniéh est située en ce moment en dehors du vieux mur, et ne forme à vrai dire que le vaste faubourg d'une ville qui n'existe plus.

Hadchi-Ali, le gouverneur de Koniéh, un pacha de la vieille école, m'avait fait un accueil très-gracieux. Il désirait me voir faire le voyage vers le Kulek-Boghas en compagnie d'Ejub-Pacha, le gouverneur civil de la province, et je dus par conséquent m'arrêter quelques

jours à Koniéh. Le vénérable pacha m'envoya pour mon départ quatre bourses, par l'entremise de son banquier arménien. Comme nous n'acceptons pas de dons en argent, je priai le banquier de rapporter la somme au gouverneur, avec l'expression de ma gratitude. Le banquier me pria d'honorer un autre de cette commission, car, pour son compte, il aimait trop la plante de ses pieds pour faire une pareille proposition au pacha; celui-ci n'y verrait qu'une chose, c'est que j'avais jugé la somme trop minime pour moi. En m'adressant moi-même au pacha, il m'eût été difficile de lui faire comprendre pourquoi un Européen pouvait accepter une tabatière ou une montre de la valeur de 200 florins, mais non point 200 florins. Si je ne lui parlais pas, le banquier empochait tranquillement l'argent. Dans ces conditions, j'acceptai le don avec force remercîments, et je le fis partager incontinent entre mon drogman et mes domestiques ; les assistants trouvèrent ce parti très-généreux et surtout très-insensé, mais ils savaient déjà que tous les Européens sont quelque peu « délih », ou fous.

Au sortir de Koniéh, nous dûmes traverser encore un jour et la moitié de la nuit suivante le désert vaste et silencieux, avant d'arriver au bord du versant opposé. Le soir, nous atteignîmes Erégli, une petite ville enfouïe sous des arbres, au pied de la montagne. Une rivière superbe en descend, parcourt une vallée romantique, mais prend un goût salin et amer après un cours de deux heures dans la plaine, et se perd dans un marais.

La ville est assez grande, mais à peu près dépeuplée. Les sources chaudes qui, dans l'antiquité, étaient ordinairement consacrées à Hercule, ont donné leur nom à cet endroit ; mais quelques chapiteaux exceptés, je ne trouvai plus aucune trace de l'antique Héraclée.

La plaine s'est changée maintenant en une vallée qui se resserre toujours davantage; à droite, le Balgur s'é-

tend comme un mur sans interruption et de hauteur toujours égale, sur un espace de vingt lieues. Cette chaîne sépare Adana de l'Asie Mineure ; une seule vallée ou plutôt une gorge la traverse et ouvre une communication entre la Syrie et l'Anatolie. Aussi ces pyles ont joué un rôle important dans les expéditions armées, depuis Cyrus, Xénophon et Alexandre, jusqu'à Ibrahim-Pacha, et un rôle plus important encore, quoique moins remarqué, dans les expéditions commerciales et internationales des peuples. Mon collègue, le capitaine F., a été chargé de fermer ces passages de la Cilicie, par lesquels les armées européennes s'avançaient autrefois contre la Perse, l'Inde et l'Égypte, aux troupes égyptiennes qui cette fois, de même qu'il y a cinq ans, menacent de faire irruption en Europe.

A Ulukichla, les montagnes se rapprochent des deux côtés. On y trouve le caravansérail le plus beau et le plus grand de l'empire osmanien. On y pourrait mettre commodément à couvert un régiment de cavalerie, et quoique depuis des siècles on n'y ait pas réparé une tuile, l'ensemble est bien conservé. Les voûtes, longues de cent pieds, l'exécution soignée de tous les détails témoignent de l'importance que cette route avait autrefois pour le commerce. En ce moment, cette route est déserte, et c'est à peine si l'on y rencontre parfois quelques mulets chargés de raisins ou de charbons.

Sept lieues plus bas, la route est tout juste assez large pour livrer passage à la rivière. Sur la rive droite, beaucoup de mouvement. Les deux caravansérails à côté du pont avaient été reconstruits et servaient de logement aux ouvriers répandus sur une colline d'où la vue embrasse la vallée inférieure. Les montagnes renvoyaient l'écho de la hache des bûcherons et de la chute des vieux pins. Je trouvai l'auteur de toute cette activité dans une petite pièce humide du caravansérail, en proie à une fièvre violente et privé de toute esp...

d'aises et de soins. Mais en présence d'une mission aussi importante, il ne pouvait être question d'être malade, et le même jour mon ami visita avec moi les environs; en rentrant, nous passâmes à côté des thermes dont Xénophon déjà fait mention. Le lendemain, F. s'avança avec le pacha et moi jusqu'à une lieue d'Akkocpry, où sont établis les avant-postes égyptiens, et le surlendemain jusqu'à Maaden. La force de volonté l'emporta sur la faiblesse de son corps. Lorsque survenait un accès de fièvre, il se couchait pendant une heure sous un arbre ou à côté de la fontaine; nous allumions un tas de broussailles ou d'herbes, nous cuisions le thé, et nous reprenions notre course tant bien que mal. J'ai quitté mon camarade à Maaden, et depuis ce jour je n'ai point eu de ses nouvelles.

A partir de Kalék Boghas, la chaîne abrupte se dirige vers le nord; elle forme, jusqu'au caravansérail de Djévisly, une sorte de mur droit et haut de plus de 1000 pieds. Cette digue se termine subitement à la plaine vaste et marécageuse de Mussa-Hadchi. Quant à moi, j'étais préoccupé uniquement de découvrir un chemin direct à travers la montagne jusqu'à Malatia, mais on me dit qu'une telle route n'existait pas et que la contrée était infestée d'Awchares, à tel point qu'on ne pouvait la traverser sans une forte escorte. J'avais sur moi une lettre de Hadchi-Ali-Pacha au musselim de Dévély, le rendant personnellement responsable de la continuation de mon voyage. Le musselim déclara ne pouvoir assumer cette responsabilité si je m'engageais dans cette direction; il me pria de m'adresser à l'évêque de Tomarsé, l'homme qui pourrait me donner le meilleur sauf-conduit contre les attaques des Awchares; quant à lui, il me ferait suivre jusqu'à Tomarsé par une escorte aussi nombreuse que je pourrais la désirer.

Je ne fus pas étonné d'entendre un musulman parler de la sorte d'un évêque arménien, qui n'est qu'un

giaour, et je résolus d'accepter la proposition. Mon drogman, qui est lui-même d'origine arménienne, rédigea aussitôt en langue arménienne un chef-d'œuvre de sauf-conduit; après le Grand-Turc et le musselim de Dévély, il n'y avait dans tout l'empire turc d'homme aussi considérable que moi, et le musselim scella de son nom cette déclaration.

Mon escorte comprend 15 ou 16 hommes, mais je n'ai jamais eu le plaisir de les passer tous à la fois en revue; leur armement laissait aussi à désirer. Ces forces combattraient à pied; c'était là un avantage au cas où nous serions contraints de battre en retraite, car alors elles auraient formé l'arrière-garde; mais lorsqu'il s'agit d'avancer, elles restèrent en arrière, et elles furent, je crois, de retour à Dévély en même temps que j'arrivai, moi, à Tomarsé.

Tomarsé est située dans une vaste plaine couverte de champs et de pâturages. Devant la ville, on voit les ruines d'une belle église byzantine, détruite par les Turcs; mais dans l'intérieur de la ville s'élève fièrement une nouvelle église achevée l'année dernière par l'évêque et munie même d'un soupçon de clocher. Sur notre passage, les giaours nous contemplaient avec confiance, témoignant que sous la protection de leur berger, ils se sentaient garantis contre l'oppression qu'entraîne d'ordinaire une visite semblable à la nôtre. L'évêque avait entrepris naguère une campagne contre les Awchares, et il avait enfermé quelque vingt cavaliers dans son couvent. Le drogman avait pris les devants avec son chef-d'œuvre épistolaire, pour l'interpréter verbalement au cas où il y manquerait quelque chose. On me conduisit à la fente d'un rocher où étaient blotties plusieurs maisonnettes entourées d'un mur : c'était le couvent et la résidence de l'évêque. Dans la cour, je fus reçu par un petit homme bien nourri : c'était l'évêque.

Mon hôte m'offrit gracieusement du café, de la liqueur, la pipe. Je lui demandai l'origine de son pouvoir temporel. Il y avait dix ans que toute la population de To marsé avait formé le dessein de s'expatrier pour échapper à l'insupportable pression des autorités turques. L'évêque intervint, persuada à la population de demeurer, et se chargea lui-même de la forme des impôts. Comme un grand nombre de musulmans habitent l'endroit, à côté des Arméniens, on avait mis à leur tête, pour sauver les formes, un woywode dépendant entièrement de l'évêque.

L'évêque me dit en outre que je n'avais guère à redouter les Awchares, les Awchares n'étant pas plus que tout autre peuple composés exclusivement de brigands. Il y avait, il est vrai, beaucoup de gens sans aveu parmi eux, mais ils étaient les ennemis de leur tribu, aussi bien que de l'étranger, et traqués par elle. A cette époque de l'année, les Awchares étaient d'ailleurs déjà descendus vers la « plaine profonde, » c'est-à-dire vers Adana.

Le lendemain, j'arrivai à Ekrek. J'appris que Soliman-Pacha, le gouverneur de Marach, se trouvait à Goegsyn, le village le plus proche dans la direction d'Albistan. Mais Goegsyn était situé à une distance de 22 heures; il n'était pas possible de faire ce tour en une journée, avec des chevaux allemands, et en route, on ne rencontrerait ni village, ni maison, ni abri. Je me félicitai donc de me trouver encore au milieu de quelques-uns de ces Awchares tant redoutés, et comme j'avais dormi la nuit précédente sous le toit d'un évêque arménien, je couchai la suivante sous la tente d'un prince turcoman.

Un aga de Soliman-Pacha prit les devants pour annoncer ma visite à Osman-Bey. Cette mesure était en quelque sorte nécessaire, car le bey venait d'acheter pour son fils cadet une femme au prix de 1500

thalers, et le huitième et dernier jour des noces se célébrait ce jour même. D'un autre côté, il n'y avait pour moi de meilleure recommandation que celle de Soliman-Pacha, dont le territoire est occupé en été par la tribu nomade. Quand les musulmans sont embarrassés de recevoir un étranger, ils s'arrangent de façon à se trouver en prière à son arrivée. Ils sont alors dispensés de faire accueil à qui que ce soit, et de se lever en présence d'un infidèle, cérémonie si pénible et si choquante pour un musulman. Après avoir été reçu aux sons de la musique, je trouvai Osman-Bey agenouillé sur un tapis dans sa grande tente de poils de chèvre, la face tournée contre la Caaba de La Mecque. Un grand feu brûlait sous la tente complétement découverte d'un côté. Le cheval de bataille du bey était attaché à un pieu planté en terre près de ce feu; la nuit même, il reste sellé, et une grande couverture de feutre le protége seule contre les intempéries de l'air. Les autres chevaux couraient librement sur le pâturage.

Le bey s'avança vers moi, me salua gracieusement, et après que le café et la pipe eurent rompu le silence dont les convenances entourent le commencement de chaque visite, il m'adressa diverses questions relatives à ma patrie cymbrique, sur le ton dont nous interrogerions un habitant de la lune, s'il tombait comme un météore sur notre planète. « La mer est-elle près de votre pays? » — « Oui, et en hiver nous nous y promenons. » — « Le tabac croît-il en abondance chez vous? » — « Nous le cherchons en grande partie au Nouveau-Monde. » — « Est-il vrai que vous coupez les oreilles et la queue à vos chevaux? » — « Non; seulement les queues. » — « Des sources coulent-elles chez vous? » — « Oui, quand elles ne sont pas gelées. » — « Y a-t-il des chameaux dans votre pays? » — « Oui, mais on ne les voit qu'au prix de quelque argent. » — « Les citronniers poussent-ils chez vous? » — « Non. » — Il allait demander si le

soleil luisait chez nous, ou si nous ne nous éclairions qu'au gaz; mais en poussant un Allah! Allah! à demi étouffé, il avala l'observation que mon pays à l'origine n'avait probablement été destiné qu'à des ours blancs.

La grande tente où nous nous trouvions était à vrai dire le *drawing room* du bey. Les huttes d'hiver des Turcomans sont d'ordinaire petites et affectent la forme de fours; elles consistent en un grillage circulaire, couvert d'un dôme de baguettes artistement adaptées les unes aux autres; le tout a un revêtement de feutre. Lorsqu'on y établit un réchaud, la tente est bientôt chaude comme une salle de bain.

Le dîner princier consista en lait, riz, fromage et pain. Pour tourner un point délicat de l'étiquette, on mit la table en ma présence, c'est-à-dire qu'on étendit à terre un cuir et qu'on y posa des cuillers en bois. Toute la société se réunit autour de cette nappe. Le bey ne mangea que lorsque nous eûmes pris notre repas.

Après le dîner, ballet. Ce ballet me parut plus intéressant que ceux de l'opéra de Berlin, et, en tout cas, il était moins coûteux. En voici une description :

La scène représente une belle prairie, limitée au fond par de hautes montagnes couvertes de neige et éclairées par la lueur du croissant. L'éclairage au gaz est remplacé par un feu de troncs de pins brûlant au milieu de la scène. L'orchestre est composé d'un grand tambour et de deux fifres qui exécutent leur symphonie avec un sérieux particulier. Le public est très-mêlé; en dehors de nous, rien que des buffles et des chameaux allongeant leurs longs et singuliers cous au-dessus des tentes basses; autour du feu danse un garçon jeune et robuste dans un costume turcoman blanc, le turban en tête, le couteau et les pistolets à la ceinture; si la bonne tenue consiste à être complétement maître de tous les mouvements des membres, on ne pouvait lui contester cette qualité. — Soudain, un second acteur sort de

l'obscurité, en face, et s'efforce d'attraper le premier; celui-ci tourne avec la plus grande rapidité autour du feu, se jette à terre, se relève et essaye de toutes les manières de se dérober à la chasse; un camarade de son parti vient à son secours en poursuivant l'agresseur, etc. Il y a souvent des chocs violents, mais la plus grande gaieté ne cesse de régner (sans le secours de l'eau-de-vie); on voit des hommes d'une grande vigueur, dont la course fait trembler la terre. Ici, l'un des combattants exécute les bonds les plus téméraires; là, un autre passe au milieu des flammes; d'un autre côté, deux combattants se sont pris à bras le corps, et luttent avec les plus grands efforts au milieu des rires retentissants de l'assistance. En tout cas, il faut avoir des membres très-solides pour figurer trois ou quatre heures dans ce ballet.

Ces Turcomans m'ont inspiré une vive sympathie; ils ont la politesse naturelle, née de la bienveillance, tandis que chez nous elle est le fruit artificiel de l'éducation. Rien ne parut plus singulier au public rassemblé dans la tente que mon lit, quoi qu'il me parût être à la mode spartiate, ne consistant qu'en une paire de couvertures et de draps blancs; mais lorsque je déposai une partie de mes vêtements pour me coucher, l'assemblée ne put retenir un sourire général. Le reste de la société ne fit point de toilette de nuit, elle ne tira pas même les pistolets de la ceinture. L'hospitalité est chez ces gens une chose toute naturelle, on ne dérange ni en venant, ni en s'en allant, et lorsque je partis le lendemain matin, avant le point du jour, j'eus de la peine à trouver quelqu'un qui voulût accepter un pourboire.

Le soir, j'entrais à Goegsyn, où était campé Soliman-Pacha. Comme il faisait déjà sombre, il envoya à ma rencontre quelques agas armés de torches. L'accueil fut le plus gracieux du monde. Le lendemain matin, le

pacha me prévint par sa visite; il me retint toute la journée, et me fit don, à mon départ, d'un cheval turcoman; je lui donnai en retour une paire de pistolets.

Les cartes de l'Asie Mineure ne sauraient en aucune façon donner l'idée de la configuration exacte du pays. Je m'étais figuré que je verrais de hautes chaînes de montagnes se profiler au sortir d'Akrek, et je ne fus pas peu surpris de trouver une vaste plaine percée entre des hauteurs couvertes de neige dans la direction de l'ouest et de l'Est, comme si la nature elle-même avait voulu ouvrir un passage à l'homme. On suit cette plaine jusqu'à Albistan, jolie petite ville derrière laquelle s'élève le pic de Scherr-Dagh. Auprès de cette ville se trouve l'énorme source du Dchéhun (l'univers); une rivière de vingt pas de largeur, de deux à quatre pieds de profondeur, y sort subitement de terre, reçoit à peu de distance un affluent presque aussi volumineux, et, en outre, trois courants venant de l'est, du nord et de l'ouest et plus forts qu'elle-même, de sorte qu'à quatre lieues de sa source, elle forme déjà un fleuve considérable roulant ses eaux entre de hautes montagnes et se jetant dans la baie de Skendéroum. Le bassin de la Méditerranée remonte en général beaucoup plus vers le nord que les cartes ne l'indiquent et s'étend jusqu'au quarantième degré de latitude.

Les conditions particulières dans lesquelles je voyage m'ouvrent des contrées qu'il a été impossible à tout Européen de parcourir jusqu'ici, contrées que l'on ne peut traverser sans une escorte militaire équivalant presque à une armée. Des circonstances si favorables se trouvent rarement réunies, et j'en profite en conscience; j'ai déjà fait sept cents lieues en tout sens dans ce pays, et j'ai retracé tout cet itinéraire. L'avantage principal que j'en ai retiré, c'est la rectification des affluents du Seyhun et du Dchéhun et du cours moyen de l'Eu-

phrate. Jusqu'ici, aucun voyageur n'avait pénétré si loin.

D'Albistan, je descendis dans la plaine de Malatia, où j'arrivai le 29 octobre par une pluie torrentielle. Le pacha qui me voyait trempé, mais qui n'en désirait pas moins entendre mon rapport, me fit couvrir de son manteau et d'un fez sec, et me retint jusqu'à minuit.

LIII

Le Ramasan.

Malatia, le 8 décembre 1838.

Depuis mon dernier voyage, j'étais occupé à dessiner ma carte de l'Asie. Je l'ai offerte hier au pacha; il en a été très-satisfait et il a élevé sur-le-champ à la dignité de capitaine le lieutenant qui y avait travaillé sous ma direction.

Le temps étant très-beau et une masse considérable de troupes étant concentrée à Malatia, l'occasion, en dépit de la saison avancée, était bonne pour faire de grands exercices. Nous avons manœuvré avec quarante bataillons et quatre-vingts pièces d'artillerie, ce que le manque de prescriptions pour les corps de troupes considérables avait rendu jusqu'ici complétement impossible.

Les mœurs et les usages du pays ne permettent pas de loger les militaires comme chez nous; la garnison

ou bien l'hôte est forcé de vider la maison. A Malatia, c'est la dernière alternative qui a été choisie; la population entière, composée de 12 000 habitants, a été invitée à s'installer cet hiver dans ses quartiers d'été d'Asbusu; quant à la ville, elle forme une seule et unique caserne, où l'on ne voit ni hommes, ni femmes, ni enfants, mais seulement des soldats. Les maisons étant composées des mêmes matériaux que les nids d'hirondelles, on y taille en peu d'instants une porte ou une fenêtre, on jette bas un mur de ci, un mur de là, et le propriétaire, en rentrant plus tard chez lui, a de la peine à s'orienter dans son propre domicile : il le trouve je crois, rarement embelli.

Nous nous trouvons en ce moment dans le Ramasan, c'est-à-dire en temps de jeûne; tant que le soleil brille au ciel, il est interdit de manger et de boire, d'aspirer l'odeur d'une fleur, une prise de tabac, de prendre une gorgée d'eau, et ce qui est pire que tout cela, de se servir de la pipe. Le soir, vers cinq heures, je me rends d'ordinaire auprès du général en chef, où les pachas sont réunis, chacun sa montre à la main; le grand plateau d'étain est déjà couvert de fruits, d'olives confites, de bœuf séché au soleil, de fromage, de sorbets. Il est midi moins une minute (heure turque); le couvercle est ôté de-dessus la soupe, et la fumée séduisante porte l'impatience à son comble; enfin, après une minute qui certainement mesure 160 secondes, l'iman pousse son cri de « Lah-illah il allah ! » et avec un « Bismilla » et un « El-ham-d'Illah ! », chacun se jette sur ce qui est à sa portée, et prend sur le mouton et la bouillie de riz, sa revanche du jeûne prolongé.

Nos amis, les Turcs, ne pouvant travailler sans fumer, on expédie en ce moment toutes les affaires pendant la nuit. La chancellerie est réunie, les lettres sont lues et expédiées, on reçoit des messages, on traite les affaires. Deux heures après minuit, on sert le second repas aux

soldats : vers le point du jour, tout le monde se couche, pour se lever le lendemain de mauvaise humeur et l'estomac dérangé.

Quoique, dans la règle, on ne fasse point d'exercices pendant le Ramasan, nous avons été plus actifs ce mois-ci que jamais. Tous les jours, les tambours se font entendre dès le crépuscule, et toutes les portes livrent passage à de longs convois de troupes. Ce m'est toujours une impression singulière que d'entendre les montagnes du Kurdistan me renvoyer les échos de Robert le Diable et de la Muette de Portici, et de voir les mêmes signaux des tirailleurs prussiens sur l'Euphrate que sur la Sprée. Qui eût dit que les prescriptions données à la Prusse, à l'époque de sa crise la plus redoutable, seraient portées vingt ans après jusque sur les frontières de la Perse !

Il n'était pas facile de faire comprendre que la question n'était pas de savoir combien, mais combien peu d'évolutions on savait faire. Tout officier venant d'Europe avait enrichi ces troupes de nouvelles inventions, et on en était déjà arrivé à la somme totale de quatre-vingt-six mouvements ; je n'avais qu'à proposer quarante-neuf autres manœuvres très-compliquées, on les acceptait de grand cœur. Il était beaucoup plus malaisé de simplifier les choses. Demain, on présentera au commandant en chef deux de ses brigades de landwehr exécutant déjà avec une grande précision les simples manœuvres prussiennes.

Dans huit jours, nous aurons le Beyram, la fête de la joie, des congratulations et des cadeaux. Chacun donne et reçoit ce jour-là, conformément à l'adage turc : « Almaly-vermaly, » prendre et donner. C'est là une règle d'économie politique simple et agréable ; toutes les classes de la société en profitent, hormis la classe inférieure, à laquelle on n'applique que la première partie de la thèse. Le seul reproche que l'on puisse adresser à

ce système, c'est que cette classe inférieure est plus nombreuse que toutes les autres à la fois.

Quand le temps est beau, nous sortons parfois à cheval pour tirer au fusil, ou pour chasser le lièvre avec des lévriers qui sont ici de très-belle race.

Le pacha est alors suivi de la plupart des généraux, de quelques beys ou colonels favorisés, et d'un essaim d'agas; ce cortége, où l'on remarque plus d'un antique costume de l'Orient, présente un aspect imposant, car peu de villes réunissent autant de chevaux excellents que notre camp.

Pour essayer son cheval, on descend une pente abrupte semée de gravier; dans cette carrière, il ne faut pas que le cheval fasse un seul faux pas.

Arrivés dans la plaine, des cavaliers sortent des rangs à droite et à gauche. Ils élèvent une canne en guise de javelot, ou simplement la main droite : le cheval sait de quoi il s'agit, il hennit, bondit, danse sur ses pieds de derrière, prêt à s'élancer avec la rapidité d'un trait, à la moindre pression de l'étrier. Le cavalier le tourne et le retourne en petites évolutions, puis il avance avec un joyeux « Iallah ! » jette le javelot, arrête net son cheval dans sa course à bride abattue et revient (le cheval presque toujours la bouche ensanglantée et les flancs dégouttants de sueur) au gros des cavaliers qu'un autre quitte immédiatement pour le surpasser.

Nous avons parmi nous un prince de Daghistan sur la mer Caspienne, chassé par ses sujets. C'est un tireur si excellent qu'avec un long fusil, et monté sur un cheval lancé au galop, il abat un oiseau. Ceci a l'air d'une histoire de chasseur, mais j'ai vu la chose quatre fois de mes yeux. Il se met au galop à une grande distance, se dirigeant tout droit vers l'oiseau. Le cheval sent où il doit aller, et s'avance en n'inclinant ni à droite ni à gauche; pendant cette course, le prince a

encore son fusil en bandoulière : soudain, le voici qui jette les brides sur le cou du cheval, apprête son arme, et vise droit au-dessus de la tête du cheval. La plupart du temps, l'oiseau reste en place comme étourdi, jusqu'à ce que le cavalier soit tout proche, et tandis qu'il s'envole, le prince lâche la détente.

LIV

Les quartiers d'hiver.

Malatia, le 23 décembre 1838.

Nous ne passerons pas ici un carnaval bien brillant. S'il continuait à neiger, il serait absolument impossible de s'occuper de l'armée. L'entrain, la gaieté qui marquent chez nous les grandes réunions de troupes, il ne faut point les chercher ici. On dirait que ces gens ont dépouillé complétement l'esprit guerrier de leurs ancêtres. Il y a quelques jours, nous avons fusillé un homme qui avait embauché six sentinelles et avait déserté avec elles; les autres assistèrent à son exécution, et se disaient : « Oh! le pauvre diable! » Le pacha donne 250 piastres pour chaque déserteur qu'on ramène ; à l'en croire, il aurait payé depuis le mois d'octobre 100 000 piastres. Je vois journellement deux, trois tristes figures conduites au licol par un Kurde, les mains liées derrière le dos. Je leur dis parfois : « Votre nourriture

est bonne, le logement est bon, l'habillement vous tient chaudement, on ne vous maltraite point, on ne vous surmène pas, vous êtes bien soldés : pourquoi désertez-vous ? » — « Cela s'est ainsi fait ! qu'y pouvons-nous ? » — Mon homme reçoit en gémissant ses deux cents coups, et à la prochaine occasion, il déserte de nouveau. Le régiment Boli a perdu en arrivant ici 364 hommes. Le seul moyen de les retenir serait peut-être une heureuse campagne.

Quand je regarde par la fenêtre (ou plutôt par la porte, car les fenêtres se distinguent par le fait qu'elles ne vous permettent pas de voir au dehors), j'aperçois au premier plan le cimetière, où l'on est occupé nuit et jour à creuser les nombreuses tombes que réclament nos hôpitaux. Quand je vois passer nos bataillons allant à la revue, accompagnés d'une joyeuse musique, je me sens souvent pris par les méditations les plus étrangers : au fond du tableau s'élève une des villes les plus détestables que l'on puisse imaginer, une ville sans gamins, sans lanternes, sans voitures ; une ville sans femmes, sans bals, sans théâtre, sans cafés, sans cabinets de lecture ; rien que le ciel et des soldats. Sans doute, la ville est dominée par de fières montagnes aux formes superbes, couvertes de neige éclatante, et je me dis parfois pour reprendre courage : C'est ici l'Arménie ; ici coule l'Euphrate dont je ne savais jamais indiquer les sources dans mes leçons de géographie, car elles me paraissaient être plus éloignées que le bout du monde.

Pourtant, en dépit des ombres de ce tableau, il ne faut pas croire que je me laisse aller à la mélancolie. Dans mon intérieur, Dieu merci ! tout est bien en train ; mes gens sont dispos, et me sont dévoués ; les chevaux fringants me transportent tous les jours au vol à travers la vaste plaine. C'est là ma vie de famille ; les pachas sont non-seulement très-polis, mais aussi gracieux qu'ils peuvent l'être pour un giaour. Une de mes prin-

cipales jouissances consiste à lire régulièrement sur les bords de l'Euphrate ma *Gazette d'Augsbourg*. Le messager de Stamboul me l'apporte tous les quinze jours, et elle est alors vieille de 21 à 28 jours ; elle me transporte au delà des monts et des mers, en Europe, parmi des peuples civilisés, et j'ai l'occasion de tracer un parallèle entre la situation de ces pays et celle où je me trouve ici. Ah ! si les mécontents et les frondeurs pouvaient être transportés parfois pour une quinzaine de jours à Malatia, combien ils regretteraient les institutions sur lesquelles ils déversent en ce moment toute l'amertume de leur critique. Le pacha se fait conter les faits les plus intéressants de la gazette ; il me parle d'un voyage à Stamboul. Autrefois, cette petite ville m'avait l'air d'être au bout du monde ; maintenant, je croirais y être au beau milieu de Paris. En général, que dirons-nous, lorsque nous verrons de nouveau un plat de pommes de terres, une paire de bottes usée avec des éperons brillants, ou un autre phénomène européen semblable.

Bonsoir ; mon feu s'est éteint et mon encre commence à geler.

P. S. Si après demain, veille de Noël, tu es hanté par un esprit, cet esprit ce sera moi.

LV

Voyage à Orfa. — Le Dchérid. — Les cavernes. — Le château de Nemrod.

Biradchik, le 27 janvier 1839.

J'ai été très-heureux de pouvoir quitter cette fatale ville de Malatia, le 19 du courant. Le deuxième jour nous avons fait l'ascension de la montagne escarpée de Gœslen-Dagh, et nous avons couché au village d'Erkénék, sur la pente d'une vallée profonde. Le lendemain, nous passâmes la plus haute cime de la montagne, et nous descendîmes dans la gorge du Goksui ou « eau du ciel. » Peu d'heures nous avaient fait passé de l'hiver au printemps. A Malatia, tout était d'une blancheur éclatante, la neige couvrait la plaine et les hauteurs; sur le versant méridional, le vent du sud et la pluie avaient fait fondre la neige, même à des hauteurs considérables; les blés verdissaient dans la plaine, les alouettes chantaient dans les airs, et les arbres poussaient de gros bourgeons; les rayons du soleil étaient chauds, la terre détrempée, et les ruisseaux

tellement gonflés qu'ils faillirent emporter mes chevaux de selle. Après une course fatigante, j'atteignis Orfa, le soir du cinquième jour.

Cette ville est située sur la pente d'une montagne basse, sombre, aux formes bizarres, et au commencement du désert, sur les confins du Kurdistan et de l'Arabie. En deçà du mur d'enceinte s'élèvent une foule de coupoles, de minarets, de cyprès, de platanes, et les maisons très-gracieuses en pierres, avec des colonnes minces, des ogives et des fontaines, rappellent ce qu'étaient jadis les Arabes, lorsque, enflammés par la doctrine de Mahomet, ils devinrent les conquérants d'une partie du monde civilisé et même les conservateurs de la culture, de la science et des arts. Le spectacle qui s'offre au delà des murs, montre ce que sont les Arabes d'aujourd'hui : une masse de débris couvre une vaste étendue ; là, campent les enfants du désert, venus on ne sait d'où ; ils s'y arrêtent quelques semaines, et puis, un beau jour, ils partent, et personne ne sait où ils vont. Entre ces tas de pierres qui méritent à peine le nom d'habitations, on rencontre des figures brunes avec de courtes barbes noires et des yeux ardents ; elles vous évitent, timides et craintives, jettent de côté et d'autre un regard inquiet, et leur attitude prouve assez qu'elles se sentent étrangères et le veulent rester partout où leurs chameaux ne peuvent paître, où des murs limitent la vue, où le vol est puni.

La plupart des troupes avec lesquelles j'avais fait la campagne d'été contre les Turcs, tiennent garnison à Orfa. J'y fus reçu comme un ami d'ancienne date, et l'accueil que l'on m'y fit, me causa en effet un vif plaisir. Méhémet-Pacha, élevé à la dignité de gouverneur d'Orfa, me logea dans le sérail, qui forme une espèce de citadelle. Des chevaux, des domestiques, de bons repas, des honneurs, des compliments, bref tout ce que l'on peut offrir dans ce pays, est à mon service.

Le jour suivant était un vendredi, le dimanche des Turcs. Ce jour-là, on se rassemble devant la porte pour jeter le dchérid. Le pacha, les beys, les hommes les plus considérables et les plus humbles, tous ceux qui possèdent un bon cheval se présentent. La société se partage, sans autres apprêts, en deux partis, l'un en face de l'autre. Le premier venu s'avance à volonté; dès qu'il fait volte-face, un autre le suit, cherche à le joindre, et, se dressant sur ses étriers, lance après lui son dchérid de toute la force de son bras. Le dchérid est un javelot dont la pointe est coupée : une canne longue de trois pieds, de la grosseur d'un doigt. Il fait des bleus sensibles, mais il n'est jamais question d'un accident grave. Quoique l'on ne jette le javelot que pendant la poursuite, le danger de frapper l'œil de l'adversaire n'est pas entièrement écarté, car l'adversaire se retourne pour éviter le trait, ou pour jeter de côté le dchérid avec la main. Un grand nombre attrapent la canne, et la renvoient à l'agresseur. J'ai remarqué que l'inférieur modère la force du coup qu'il destine à son supérieur, et le marque à peine. Les chevaux semblent prendre à ce jeu un plaisir égal à celui des cavaliers. Toute cette scène au pied d'un vieux castel noirci par le temps, le désert incommensurable au fond, formait un tableau caractéristique et d'une grande beauté.

J'ai visité hier les cavernes situées sur la cime d'une montagne, près de la ville. On a taillé ici, paraît-il, toutes les pierres pour les murs, les mosquées, les caravansérails et les bains. Les cavernes qui en sont résultées, sont d'une grandeur extraordinaire. J'ai fait dans l'une d'elles 150 pas à cheval. Elle est haute de huit à dix aunes, large de trente à quarante aunes; on s'effraye à voir planer sur sa tête un plafond en pierres, non voûté, d'une telle étendue, sans appui ni colonnes. Les cavernes pourraient contenir près de 2000 chevaux ; malheureusement elles ne renferment pas

d'eau. Ma promenade favorite en ville est un grand bassin contenant une eau très-limpide et des poissons innombrables. Ces bêtes sont sacrées; Nemrod les a mises dans l'étang, et quiconque en mange perd la vue. L'un des bords du bassin est entouré d'énormes platanes, sur l'autre s'élève la mosquée d'Ali-Rachman, en grès blanc, avec des minarets, des grillages en pierres artistement sculptés, et de sombres cyprès.

Sur un rocher nu, à une lieue en avant de la ville, s'élèvent de vieux murs que les Arabes appellent le château de Nemrod. Il est difficile de deviner le but pour lequel il a été bâti; aucune route n'y conduit, il n'y pousse aucun arbre, aucun brin d'herbe, et l'eau est recueillie dans de grandes citernes. Il paraît qu'un bâtiment de date plus récente a été construit dans l'enceinte du premier qui se distingue par son style élégant et simple.

Après des pluies continues, la garnison d'Orfa a saisi le premier beau jour pour faire des manœuvres de brigade à la prussienne. Quelques jours plus tard, nous avons fait des manœuvres avec neuf bataillons, six escadrons et quatre canons; elles ont réussi, et le soldat lui-même y a pris goût. Je me suis rendu ensuite à Biradchik, et j'ai passé la nuit dans le four de Tcharmélik dont je vous ai parlé naguère. Je ne fus pas peu étonné, le soir, de voir passer une trentaine de buffles, de bœufs et de mulets par mon salon, et disparaître par une porte de derrière : il y avait derrière la maison, si on peut l'appeler ainsi, une caverne spacieuse, servant d'étable. Dans ce pays où les matériaux pour les constructions font complétement défaut, l'on doit se féliciter de ce que la nature ait créé elle-même dans le grès un grand nombre de cavernes.

Le pacha de Biradchik est à Orfa, et j'ai pris possession de sa résidence. Un capitaine attaché à ma personne se tient constamment les bras croisés devant moi

et m'offre un tchibouk après l'autre; cinq ou six agas l'assistent dans cet office. Ces civilités commencent à m'être à charge, mais il faut s'y habituer; je ne puis mettre le pied hors de ma maison que le sergent fonctionnant en qualité d'ordonnance ne soit sur mes talons; je cherche en vain à me débarrasser de lui, il me suit comme mon ombre. Les Turcs ne comprennent pas que, possédant un cheval ou un âne, l'on sorte à pied; ils s'arrêtent et vous suivent du regard : « Turur » — il va à pied, s'écrient-ils, stupéfaits. Mais se promener seul est encore un plus grand scandale que de se promener en général, et il faut être bien misérable pour ne pas se faire suivre au moins d'un fainéant chargé de porter la pipe. A Malatia, je rencontrai un jour un muletier qui retournait en ville avec sa société; mon homme m'ayant vu probablement auprès du pacha, se proposa de me faire une politesse. En un clin d'œil, il me saisit au bras, et me présenta son âne mâle: « Monte-le, Giosum » (ma paire d'yeux). Je le remerciai chaudement, et le priai de me laisser continuer mon chemin. « Vallahi ! c'est bien dommage que tu veuilles aller à pied. » Je répondis que j'avais une écurie pleine de chevaux et de mulets, mais mon homme persista dans son offre. Ne pouvant faire autrement, je ne montai pas l'âne, mais je rentrai et me promenai à cheval, quand j'aurais préféré cent fois me promener à pied.

Les troupes de Biradchik s'exerçent tous les jours; les officiers de tous grades montrent le plus grand empressement à s'instruire; ils se réjouissent de la simplicité des manœuvres.

Au commencement de février, j'ai trouvé les champs de Biradchik déjà couverts de blés verts; les buissons avaient de petites feuilles, et les Arabes se baignaient dans le fleuve. De Biradchik, j'ai fait une petite excursion à Nisib, petite ville derrière laquelle commence

la frontière égyptienne. Nisib est cachée dans une forêt d'oliviers comptant environ 64000 troncs. Le nombre est connu, parce que chaque arbre est chargé d'un impôt d'un gros d'argent. Un grand arbre rend 5 à 600 livres d'olives.

Le musselim de Nisib crut devoir donner à l'envoyé du « grand pacha » un cheval, dont il se fit naturellement rembourser le prix par la ville, et il fut fort surpris de mon refus de l'accepter.

LVI

Le Statu quo.

Malatia, le 20 février 1839.

La guerre paraissant de plus en plus imminente, il n'est peut-être pas sans intérêt de parler d'un sujet qui me paraît être de la plus haute importance. A l'ouverture des deux dernières campagnes, l'on a gratifié à l'avance Hussein-Pacha et Réchid-Pacha du gouvernement de la Syrie; que l'on se garde de disposer une troisième fois de ce pays avant de l'avoir conquis!

Les réformes reconnues nécessaires par son Altesse, rencontrent leur obstacle principal dans ce fait que l'on est obligé de destituer partout des hommes en possession légitime de leurs charges. Ils les ont achetées en partie, les usages et les traditions semblent les autoriser à s en servir pour récolter de grands bénéfices aux dépens des contribuables. Dans une province nouvellement acquise, les changements inévitables s'introdui-

raient plus facilement, et s'étendraient rapidement aux autres parties de l'empire.

Permettez-moi de supposer un instant que la conquête de la Syrie entre dans les desseins du gouvernement. Si l'on croyait devoir confier ce pays à un pacha, il faudrait retirer à ce dignitaire le commandement supérieur des troupes; par la séparation des pouvoirs militaires civils, on éviterait les usurpations de pouvoir si fréquentes dans l'histoire turque et renouvelées de nos jours par Méhémet-Ali.

L'on sait qu'avec le système de perception actuel le dixième à peine des impôts rentre dans les caisses. Si l'on devait conserver le mode usité de la ferme des impôts, de l'administration par les musselims, des corvées, des ventes forcées, des dons et des dispenses aux dépens des communes, le recrutement forcé, les malversations bien connues et néanmoins tolérées, l'avancement par faveur, en un mot tout cet amas d'abus invétérés, il faudrait regretter chaque goutte de sang versée pour une pareille cause. Dans un pays déjà si prédisposé à la révolte, les soulèvements partiels ne se feront pas attendre, et l'on sera obligé d'entretenir en permanence des forces considérables en Syrie; par là, le poids des impôts et de la conscription sera augmenté, et le mal envenimé.

Une bonne administration, au contraire, assurerait la possession de la Syrie, mieux que 40000 hommes. Si dans un pays aussi riche, les impôts étaient perçus dans chaque commune par les anciens et versés directement dans les caisses de l'État; si l'autorité personnelle était remplacée par l'autorité d'autorités constituées, et que les employés fussent rétribués par l'État et autant que possible richement rétribués et sévèrement contrôlés, les Syriens seraient bien aveugles de ne pas vouloir échanger contre une telle situation le joug sans exemple sous lequel ils gémissent actuellement.

Le moment où la guerre éclaterait serait le plus favorable pour appeler l'attention des ministres de la Porte sur ce sujet. Un manifeste du Grand Turc, mettant une pareille administration en perspective, promettant la garantie de la propriété, une discipline sévère dans l'armée, l'amnistie à tous ceux qui se soumettraient, ferait, je crois, l'impression la plus favorable.

Malatia, le 25 février 1839.

Notre corps a pris si peu un attitude agressive que la moitié des troupes concentrées à Malatia a été disloquée et s'est retirée dans les cantonnements de Diarbékir et de Suvérék. Il faudrait se garder néanmoins d'inférer de cette mesure en apparence pacifique une plus grande stabilité des rapports ; je dois, au contraire, ajouter expressément que les choses ont pris une tournure beaucoup plus menaçante et plus guerrière que celle qu'elles paraissaient avoir à Constantinople jusqu'au mois de janvier dernier.

Le corps de Hafis-Pacha est parfaitement prêt ; il marchera au premier signal. D'un autre côté, Ibrahim dirige des convois considérables de munitions sur la frontière du nord de la Syrie. Son Altesse ne consentira, je crois, à prolonger le *statu quo* que si l'on prévoit une paix véritable, un état qui n'oblige pas à tenir dans le coin le plus reculé du pays une armée qui épuise les forces de l'État et ruine la province. Mais cet état suppose le désarmement préalable de Méhémet-Ali, et je ne sais jusqu'à quel point les cabinets européens voudront et pourront le réaliser.

Pour autant que je puis en juger, si la guerre éclatait, la position stratégique, les forces armées et les dispositions du pays seraient en faveur de la Porte. Per-

sonne, il est vrai, ne saurait garantir l'issue, et je désire sincèrement que l'intervention de la diplomatie empêche l'orage de se déchaîner.

Malatia, le 23 mars 1839.

Depuis ma lettre du 25 février, aucun changement n'est survenu dans l'état des choses. Les nouvelles qui viennent d'arrìver paraissent même plus pacifiques que les précédentes, et la tempête semble conjurée encore une fois; je ne puis qu'en féliciter les deux parties, mais je crois que ce n'est qu'un ajournement de la décision finale, sur lequel on sera forcé de revenir bientôt.

Maintenir en mobilité constante un corps de troupes considérable exige de fortes dépenses pour le matériel, et il est clair que les munitions, les effets d'habillement, les tentes, les voitures devront être renouvelées dans un bref délai. Nos attelages d'artillerie ont été portés en peu de temps à 3000 chevaux achetés dans le pays même, au prix moyen de 1000 piastres. A cette somme de trois millions, il faut ajouter les frais d'entretien et de harnachement. Sur le pied de paix, l'artillerie aurait à peine besoin d'un sixième ou d'un cinquième du nombre de ces chevaux.

A Koniah, Angora et Malatia, sont rassemblés près de 40 000 spahis ou rédiffs; cette agglomération est à elle seule une calamité, et elle l'est doublement, parce que le gouvernement est obligé d'entretenir le même individu qu'il ne peut frapper d'aucun impôt en qualité de sujet, parce que le commerce et l'industrie chôment, que le champ du soldat reste sans culture, et que sa famille est plongée dans la misère.

Outre les rédiffs, les troupes de ligne à leur tour seront mises sur le pied de guerre. Mais une mortalité

sans pareille règne parmi nos soldats; je citerai des exemples : Le 3e régiment d'infanterie de la garde a perdu dans les douze mois que j'ai passés ici, 1026 morts, c'est-à-dire la moitié de son effectif; la brigade de rédiffs de la garde, commandée par Mashar-Pacha, a perdu en 4 mois 800 hommes, ce qui ferait en 12 mois la moitié de l'effectif, etc. ; je reste certainement en deçà de la vérité en soutenant que dans le courant d'une année de paix nous avons enterré la moitié de notre corps.

Dans de telles conditions, et nos renforts étant tirés uniquement du Kurdistan, le recrutement constitue un véritable acte de brigandage de la part du gouvernement : il y a des villages complétement privés de jeunes gens capables de se livrer au travail. Il faut avoir assisté à cette chasse à l'homme, il faut avoir vu arriver les hommes de renfort, les mains garrottées, le regard enflammé de colère, pour comprendre qu'avec la meilleure volonté du monde le gouvernement ne réussisse qu'à s'aliéner les populations. A ces inconvénients s'ajoute une diminution inévitable de la population musulmane déjà si clair-semée, l'épuisement des ressources menacées de tarir complétement.

La présence d'un corps de troupes si considérable pèse d'un poids énorme sur la province. Les marches, le logement des troupes, la fourniture des vivres, du bois, du fourrage etc., tout cela force les habitants d'accomplir une masse de corvées, de faire de très-lourdes prestations en nature et en personnes. Les usages ou la disposition des maisons exigent que l'hôte ou bien la garnison sorte de l'habitation; aussi dès que la saison permet de camper sous la tente, les habitants de quartiers entiers sont chassés sans indemnité. Durant tout cet hiver nous avons mis sous séquestre la ville de Malatia, sans laisser fût-ce une seule maison à son propriétaire. Les habitants se sont vus contraints de chercher un refuge dans les villages voisins.

Je cite ces faits pour montrer que les grandes agglomérations de troupes entraînent dans ce pays des conséquences plus désastreuses encore que chez nous; et pourtant, si un voisin nous forçait d'entretenir pendant plus d'une année notre landwehr sous les drapeaux, et notre artillerie sur le pied de guerre, ne tenterions-nous pas la lutte contre des forces supérieures, pour mettre fin à une pareille situation ?

Quels sont les résultats obtenus par la Porte au prix de l'épuisement de ses forces et de la ruine d'une province ? Toute l'armée est concentrée dans un des coins les plus reculés de l'empire, tandis que la grande masse du pays et la frontière surtout que l'on tient toujours pour la plus menacée, restent complétement découvertes et sans défense. L'effondrement de l'empire n'est-il pas beaucoup plus facile dans ces conditions que l'invasion, et n'entraînerait-il pas les conséquences que l'on apporte tant de zèle à éviter? Si les puissances européennes sont directement intéressées à la durée et à l'affermissement de l'empire musulman, elles le sont également à l'amélioration de la malheureuse situation où le bras menaçant d'un vassal enferme la Porte. Il ne s'agit pas d'une guerre contre des principes; il ne s'agit même pas d'une intervention, il s'agit uniquement de donner une garantie de sécurité aux deux parties. Méhémet-Ali, il est vrai, ne se maintient plus en Syrie que par la force des armes, mais il ne faut pas oublier que plus l'armée qu'il y emploie est nombreuse, et plus l'oppression est dure, plus est vif aussi le désir de s'en affranchir. Si le pacha d'Égypte partage 10 à 15000 hommes entre les places de la Syrie et retire le reste, nos rédiffs pourront être renvoyés dans leurs foyers, les troupes de ligne partagées entre l'Anatolie et la Roumélie, l'artillerie mise sur le pied de paix, et l'on accordera au pays tous les allégements dont il éprouve un urgent besoin. Je ne sais si un pareil désarmement des partis sous la garantie

commune de plusieurs puissances étrangères serait réalisable, mais je ne puis me défendre de cette conviction invincible que, si cette mesure est impossible, la guerre est inévitable.

LVII

Concentration de l'armée du Taurus.

Malatia, le 5 avril 1839.

Notre quartier général quittera Malatia dans huit à dix jours, et toutes les troupes du corps d'armée se réuniront dans un camp au pied du Taurus, non loin de Samsat. La présence prolongée de masses considérables a épuisé les provisions des cantonnements actuels, et le manque de fourrages contraint de rechercher des contrées plus chaudes, où les chevaux soient sûrs de trouver des pâturages. Au surplus, les rigueurs de l'hiver et les chaleurs de l'été ne permettent de se livrer à des exercices continus qu'en automne et au printemps, et le commandant en chef a décidé en conséquence que le mois prochain serait employé à de grandes manœuvres.

D'autres motifs expliquent la concentration des troupes. On sait que la Porte a massé ses forces dans deux

camps principaux, à Koniah et dans le Kurdistan. Si Ibrahim-Pacha tente l'attaque, il est probable qu'en dépit de tous les obstacles, il s'avancera par le Kulék-Boghas, parce que cette direction lui promet les succès rapides et décisifs dont il a besoin dans sa situation précaire pour la prolongation de son existence. Hadchi-Ali-Pacha est établi sur cette route importante de la Syrie à la capitale; il est plus faible que son adversaire, et, protégé par des retranchements, il se bornera sans doute à repousser ses attaques.

Dans ces conditions, quel peut être le rôle de Hafis-Pacha? Rester inactif avec un corps si considérable ne viendra à l'idée de personne; aller au-devant de l'adversaire est impossible. Après avoir visité cette contrée dans les directions les plus importantes, j'ose soutenir qu'il ne pourrait opérer sa jonction avec Hadchi-Ali-Pacha que par un long détour passant par Césariéh; c'est-à-dire qu'il aurait à franchir une distance de 150 lieues jusqu'au Kulék-Boghas, tandis que l'adversaire ne serait qu'à une distance égale de Constantinople. On arriverait en tout cas trop tard. Il ne reste que de pousser une pointe en avant, diversion qui rend impossible toute tentative de l'ennemi sur Constantinople, tant que Hafis-Pacha n'aura pas perdu de bataille décisive. C'est donc cette opération dont il s'agit de conserver la possibilité.

Les nouvelles de Syrie s'accordent en un point : Ibrahim-Pacha fait des préparatifs pour la concentration de son armée dans la contrée d'Alep. Où en sont ces préparatifs? Nos renseignements ne nous éclairent pas là-dessus et nous mettent dans la nécessité de choisir entre les données les plus extrêmes. Une chose est évidente : c'est que dans cet état des choses, Hafis ne peut rester dans des cantonnements séparés entre eux par une montagne difficile et un grand fleuve. Il faut qu'il rassemble ses forces et élève des retranchements

autour des points de la frontière les plus importants au point de vue militaire ; car si, comme je le suppose, Ibrahim-Pacha préfère la ligne d'opération de Koniéh à toutes les autres, pour s'avancer sur Constantinople, il est indispensable qu'il se fraye le passage par une courte et vigoureuse offensive dirigée contre nous. A défaut de cette opération, une entreprise contre Constantinople serait inexécutable. Hafis-Pacha doit donc s'attendre à une attaque subite.

On a soulevé, il y a quelque temps, la question de savoir s'il ne serait pas possible d'incorporer à l'armée un certain nombre d'Arméniens. Au point de vue du droit, ou du moins de l'équité, il n'y a rien à objecter à cette mesure. Lorsque les Turcs eurent pris possession du pays, la défense leur en incomba naturellement à eux seuls. Ils s'en chargèrent comme d'une obligation facile à remplir, et, en revanche, ils accablèrent les raïahs de corvées et d'impôts. A la longue, ces rapports se sont essentiellement modifiés : les musulmans sont devenus de véritables propriétaires terriens, et en cette qualité, ils supportent toutes les charges dont ces possessions sont grevées. Ils n'en sont pas moins soumis aux autres contributions, introduites plus tard, au même degré que les raïahs, et ces derniers, abstraction faite de vexations illégales, ne payent pas plus que les Osmanlis, si ce n'est le haradch, un impôt dont la valeur est tombée à moins de deux thalers, en un temps où la conscription est devenue une charge insupportable ; car avec des efforts tendant à l'épuisement, la Porte entretient une armée insuffisante pour protéger le pays de la frontière de la Perse à celle de l'Autriche, de la frontière de l'Arabie à celle de la Russie.

La mesure en question me paraît donc équitable, nécessaire et facilement exécutable dans la partie de l'Asie que je connais. Cela ne signifie point, cependant, qu'on doive l'étendre sans restriction à tous les raïahs de

l'empire. Les Arméniens de l'Asie sont une race nombreuse et vigoureuse, habituée à l'obéissance, active et jouissant en grande partie d'une certaine aisance. Il se pourrait qu'en ce moment elle fît preuve de plus de fidélité et de dévouement envers la Porte que la population musulmano-kurde ou arabe.

Hafis-Pacha avait l'idée d'incorporer un Arménien à chaque subdivision commandée par un caporal ; cette mesure exécutée, un vingtième de l'effectif du corps serait composé d'hommes appartenant à cette nation. Je n'approuve pas complétement ce projet, car la dernière recrue kurde se croirait toujours encore autorisée à donner ses ordres au giaour. Les raïahs mèneraient une existence très-malheureuse, et l'on obtiendrait des soldats d'autant plus médiocres que toute perspective de s'élever même aux grades inférieurs serait enlevée aux Arméniens.

Si l'on formait, au contraire, pour chacun de nos régiments de rédiffs un quatrième bataillon composé d'Arméniens, le raïah pourrait avancer dans l'armée jusqu'au grade de bimbachi ou de major. Une certaine émulation naîtrait entre les bataillons musulmans et les bataillons chrétiens, et cette émulation serait à l'avantage des uns et des autres. La mesure serait accueillie avec moins de défiance par les raïahs, l'armée recevrait un renfort important, et le pays un sensible allégement. Les raïahs portant les armes seraient naturellement affranchis du haradch, et l'émancipation de la population chrétienne serait peut-être préparée ainsi par la voie la plus facile et la plus juste.

Hafis-Pacha donnera-t-il suite à son projet? — Je serais presque tenté d'en douter. Il blesserait dans leurs préjugés ceux qui ont conservé toute la fierté musulmane sans comprendre la caducité de tout le régime ottoman. J'expliquerai la chose au séraskier.

LVIII

Voyage à Égin sur l'Euphrate.

Malatia, le 8 avril 1839.

Je suis de retour d'un petit voyage que j'ai entrepris de mon propre mouvement et uniquement dans le but d'étudier le terrain entre les deux armées de l'Euphrate; aucune carte ne l'a retracé avec quelque degré de fidélité.

Avec la meilleure volonté du monde, il ne m'a pas été possible de parcourir les 78 lieues en moins de six jours. Pour trouver les hauteurs impraticables à cette heure aux cavaliers, j'ai fait un détour passant par Arabkir, ville considérable, entourée de beaux jardins fruitiers, au fond d'une gorge. Elle n'est point située sur l'Euphrate, mais sur un cours d'eau presque aussi fort, l'Arabkir-Sui. Je me suis dirigé de là vers le nord. La contrée est un plateau, et l'on ne soupçonnerait pas que l'on se trouve à une telle hauteur, si la neige et les gor-

ges d'une profondeur effrayante ne nous le rappelaient. Le soleil dardait des rayons brûlants sur cette étendue neigeuse qui semblait s'étendre à l'infini ; on en était terriblement ébloui, surtout avec la coiffure turque ; je suivis l'usage des Tartares, et je me frottai les yeux avec de la poudre à canon, ce qui soulage sensiblement.

Nous apercevions parfois deux villages qui paraissaient situés immédiatement l'un après l'autre, mais ils étaient séparés par un ravin, et nous mettions une heure à descendre le sentier escarpé et à le remonter de l'autre côté. L'uniformité de la scène céda à la variété, lorsque je m'approchai du Frat. Un abîme profond conduit du plateau sur les bords du fleuve. Dans cette gorge coule le bras du nord de l'Euphrate, enserré par des murailles de rochers qui s'élèvent jusqu'à 3 ou 4000 pieds. Au fond, la vallée est tellement étroite que le fleuve la remplit tout entière et que l'on a dû tailler le chemin dans le roc. Ce sentier forme en hiver la seule route praticable du haut plateau arménien vers le Kurdistan. Suivant ses zigzags raides, nos mulets nous portèrent en quelques minutes au-dessous de la région de la neige, et bientôt nous nous trouvâmes dans une température d'une agréable tiédeur.

La nuit nous ayant surpris, nous fûmes réduits à gravir de nouveau une hauteur considérable pour atteindre le village le plus rapproché ; la lune était en son plein, le Frat brillait dans les profondeurs de l'abîme, et bientôt les cimes neigeuses nous enserrèrent de nouveau de très-près. Le lendemain, j'eus le plaisir de suivre un sentier courant le long des hauteurs qui dominent le fleuve, et s'élevant de 1500 à 2000 pieds au-dessus de son niveau. Les rochers se rapprochent de plus en plus en descendant, et forcent la route, à un détour brusque du courant, de quitter la vallée et de gravir en zigzags infinis une hauteur très-considérable. Sitôt que

l'on arrive sur la crête, on aperçoit de nouveau devant soi la vallée du Frat et, au fond, la ville d'Égin. Cette ville et Amasia sont ce que j'ai vu de plus beau en Asie. Amasia est plus bizarre et plus remarquable; Égin, plus grandiose et plus beau. Les montagnes sont ici plus colossales, le fleuve plus considérable. Égin consiste à vrai dire en un groupe de villages accolés l'un à l'autre; toutes les maisons étant entourées de jardins ombragés de noyers, de mûriers, de peupliers et de platanes, la ville couvre une très-grande surface. Vue d'en haut, elle paraît bâtie tout entière dans la vallée, mais arrivé au pied, l'on voit au-dessus de sa tête une partie des habitations perchées sur toutes sortes de pics bizarres, et les pentes de la vallée couvertes de jardins fruitiers et de vignobles jusqu'à une hauteur de 1000 pieds. D'innombrables torrents en descendent en murmurant, et sur l'un d'eux je comptai cinq moulins bâtis l'un au-dessus de l'autre, en sorte que l'eau tombait de roue en roue. Au temps de la floraison, l'aspect vu du haut est sans doute d'une indescriptible beauté.

Égin est la capitale des Arméniens. C'est dans cette gorge, dans ce coin reculé de l'Asie que le banquier arménien dépose ses trésors quand il se retire du commerce; c'est là que retourne l'architecte arménien, le marchand de comestibles, le portefaix, car un antique usage veut que tous les jeunes gens d'Égin se rendent dans la capitale pour y séjourner pendant dix ans, y mourir de la peste, ou revenir, avec une fortune faite, dans leur vallée.

A la différence de l'architecture des villes asiatiques, les habitations sont munies ici, non point de terrasses en terre, mais de toits; chaque maison est posée sur une substruction en pierre, dans laquelle ne demeure personne, sur laquelle s'élèvent deux ou trois étages, se surplombant l'un l'autre. Au-dessus des grandes fenêtres court une série de petites fenêtres rondes; en un

mot, à ne voir que les maisons, l'on dirait être à Constantinople.

Les neiges et la brièveté de mon congé m'empêchèrent de pénétrer plus avant dans le pays; je revins par Tchimichgésék, ville considérable qui n'est encore indiquée sur aucune carte. Elle est située sur une belle rivière, entre des pics de formes étranges. Près de la ville je remarquai une belle cascade; un torrent s'élance au delà d'un roc en saillie à une profondeur de 60 pieds, et arrive au fond de l'abîme sous forme de gouttes de pluie; mais ce torrent ne coule, je crois, que pendant la fonte des neiges.

Je dirigeai mes pas vers le castel de Pertèk. Je passai ensuite le bras du sud du Mourad, pour revenir à Malatia en passant par Karpout.

LIX

La descente de l'Euphrate tentée par les eaux hautes.

Malatia, le 12 avril 1839.

Les eaux de l'Euphrate sont montées de 15 pieds. Le pacha était très-inquiet de savoir si dans ces conditions le fleuve serait navigable, et qui pourrait être chargé de cet essai embarrassant. Les plus expérimentés des rameurs déclarèrent qu'il était impossible de descendre les rapides, deux tentatives sur trois ayant échoué lorsque le niveau des eaux était plus favorable. Au souper, le pacha me proposa la partie. Je me rendis donc le soir même à Éçébéh sur le Mourad; mon kélek ou radeau y fut construit rapidement à la lueur des torches, et se trouva prêt bientôt après minuit. Au point du jour, j'arrivais à Kymyrhan, où commencent les endroits difficiles. Le spectacle n'était pas encourageant. Ce qui était autrefois rapide, était maintenant cataracte. Je dus décomposer mon arche en ses parties intégrantes,

transporter, par voie de terre, perches, outres et bagages, et recomposer le tout en aval de la cataracte, ce qui nous prit trois heures. En amont de Télek, le radeau dut être démonté encore une fois : il ne fallait pas songer à traverser les cascades et le tourbillon sur ce point. A la nuit tombante, nous prîmes terre à Télek ; nous y séchâmes tant bien que mal nos habits trempés par la pluie, et nous y passâmes la nuit. J'étais accompagné d'un colonel du génie, Méhémet-Effendi, et d'un homme de sa suite. Ils me déclarèrent qu'ils ne se sentaient pas appelés à me suivre plus loin, et qu'ils « en avaient assez ; » à quoi je n'eus rien à répondre. Outre un aga du pacha, j'avais à bord quatre rameurs ; j'en emmenai un cinquième en qualité de pilote ; lorsque le lendemain matin je voulus m'embarquer, mon sergent me déclara également qu'il « ne pouvait pas avoir l'honneur. » Pour le coup, je n'hésitai point, et le priai de prendre place ; faute de quoi, je le renverrais enchaîné à Malatia. Le pauvre diable se dit prêt à passer avec moi par le feu à terre, mais l'eau ne faisait point son affaire ; toutefois, lorsqu'il vit qu'il n'y avait pas à marchander, il se résigna.

A peine démarrés, nous partîmes avec la rapidité d'un trait ; il nous fallut à peine dix ou quinze minutes pour parcourir une lieue — mais comment ! Le Mourad qui, en amont, est large de deux cent cinquante pas, se resserre jusqu'à cent ou quatre-vingts pas. Toute la masse formidable de ses eaux se précipite à travers cet entonnoir, s'élance au delà des blocs de rochers tout droit dans l'abîme et donne ainsi naissance à des tourbillons si forts, que sur certains points des gerbes d'eau jaillissent à une hauteur de cinq pieds, tandis que des deux côtés le flot court avec rapidité et comme s'il bouillait. Les vagues se refermaient à la lettre sur nos têtes, et le radeau était parfois complétement inondé. Mais les peaux de mouton se remettaient constamment à flot,

et nous courions uniquement le danger de chavirer sur les vagues courtes et élevées en descendant ou en remontant les rapides. Quant à ramer, il n'y fallait plus songer. Deux des rameurs tombèrent par-dessus bord, mais ils étaient attachés par des cordes; le reste de l'équipage était consterné, et le radeau poursuivit pendant trois quarts de lieue sa route *istédi gibi* — « selon son bon plaisir », — jusqu'à ce que Allah nous jeta de côté dans un tourbillon, nous y tourna et retourna une douzaine de fois, mais nous laissa cependant reprendre quelque peu nos sens. On se servit alors vigoureusement des rames, mais pendant un moment il fut douteux si nous atteindrions au rivage, ou si, saisis par le courant, nous serions entraînés vers une nouvelle cataracte. Les perches composant le radeau étaient épaisses d'un pouce et demi à deux pouces; trois d'entre elles s'étaient cassées au milieu, quatre outres avaient crevé, deux autres s'en étaient allées à la dérive ; néanmoins, nous approchions heureusement du village. Soliman-Tchauch, pour échapper à la position où il se trouvait, s'élança, à l'instar de Guillaume Tell et au péril de sa vie, du bâtiment ballotté sur un récif ; là il tomba à genoux, se tourna vers la Kaaba, et éleva les mains pour prier. Ali-Aga jura d'immoler un mouton en sacrifice.

A vrai dire, je n'en avais pas moins acquis la conviction que le passage pouvait s'effectuer, car il n'y a rien de plus résistant que ces radeaux. Sans doute, il faut se résigner à s'asseoir complétement dans l'eau, ce qui n'est pas très-agréable au temps de la fonte des neiges; mais l'affaire étant engagée, j'avais un grand intérêt à la mener à terme : le reste ne pouvait être pire que le commencement. Je résolus donc de renvoyer le « Kalabalyk », et j'offris une bourse à deux des rameurs, s'ils consentaient à faire un nouvel essai avec moi seul, car étant donné la rapidité du courant, nous pouvions être

rendus vers midi à Gerger, en aval des cataractes. — « Je ne le ferais point pour tout Venise ! » Personne ne voulait continuer ce jeu. La question de la navigabilité était d'ailleurs résolue, l'impossibilité de transporter était évidente, je me vis donc forcé de songer au retour.

L'endroit où nous avions abordé, nous créa un nouvel embarras. Devant nous, le Mourad, avec lequel nous ne voulions plus avoir affaire; derrière nous, un col qui s'élevait jusqu'à la limite des neiges. Après deux tentatives vaines, il ne nous resta que de gravir une rivière ou plutôt une cataracte, et je crois en vérité que nous avons gravi ainsi une hauteur de mille pieds. A Télek, où la foule s'était rassemblée pour assister à notre départ, on nous avait tenus pour perdus. Le village entier fut réquisitionné pour abriter notre bâtiment, et, vers midi, nous étions montés sur des mulets qui nous ramenèrent lentement et péniblement par le chemin que nous avions descendu si rapidement. Tantôt le sentier étroit s'élevait jusqu'à la neige, tantôt il s'abaissait jusqu'au bord du fleuve ; avec cela, les rivières étaient tellement gonflées que nos pauvres montures étaient menacées de perdre pied. Enfin, hier soir, après trois jours, j'étais de retour avec ma désagréable nouvelle.

Deux routes seulement peuvent donc nous faire traverser le Taurus ; l'une doit être abandonnée à l'artillerie : qu'elle essaye de s'y frayer un passage ; l'autre, destinée à l'infanterie, est encore couverte de neige, mais qui est en train de fondre. Il conviendrait de s'arrêter encore quelques jours, mais après demain, c'est le premier quartier de la lune, et le commencement du mois de Séfer, ce qui serait de mauvais augure. Voilà pourquoi tout le monde décampera demain, en dépit de nos vives démonstrations.

LX

Départ de l'armée du Taurus.

Camp de Karakaïk sur le Mourad, le 29 avril 1839.

Nous venons de passer le Taurus, sans qu'aucun ennemi nous ait inquiétés; nous avons pris les chemins les plus praticables et utilisé les propres ressources du pays. Des troupes de 2000 hommes avaient été occupées quinze jours à l'avance à enlever les neiges, à faire sauter les rocs, à frayer les routes, à construire des ponts. Le 14 avril, tous les corps ont levé le camp, et aujourd'hui nous sommes établis ainsi qu'il suit : la garde, Halid et Békir-Pacha de Malatia occupent Karakaïk, sur la rive droite du Mourad ; Heyder, Machar et Backry-Pacha de Diarbékir et de Suvérek, Karakaïd, sur la rive gauche; la brigade Ismaël campe à Biradchik, Mahmoud à Orfa ; la tête de la cavalerie et de l'artillerie venant de Malatia, est établie à Béhesne. Ce résultat a été obtenu au prix des plus grands efforts et de la

perte de plusieurs centaines de malades et de morts. Depuis quelques jours, nous n'avons point de nouvelles de l'artillerie ; il est probable que la moitié est encore à Surghu, au delà du Taurus.

Depuis que nous avons quitté Malatia, la pluie tombe à torrents, et nous n'avons pas eu un jour où le ciel ait été sans nuages. Un orage succède à l'autre; les ruisseaux les plus insignifiants ne peuvent être traversés à gué, et la végétation est tellement tardive que les chevaux sont pour ainsi dire sans nourriture. Il est très-difficile de convoyer les vivres; le soldat, épuisé par les marches dans la boue et par la montée des cimes, n'a que de l'eau et des biscuits pour son entretien, il couche sur la terre humide, sans abri. Les troupes de Diarbékir devaient recevoir par notre entremise leurs tentes de Malatia, mais les nôtres s'étaient embourbées elles-mêmes, dès notre première marche. Le pacha m'avait chargé de suivre Mustapha-Pacha qui avait pris la tête de la colonne et qui avait à faire le chemin le plus difficile, à partir d'Abdul-Harab. Des torrents de pluie, qui nous pénétrèrent jusqu'aux os, et un fort vent du sud avaient tellement détrempé la neige haute encore de trois à six aunes, que nos chevaux conduits à la main se dépétrèrent à grand'peine; les bagages durent rebrousser chemin et suivre la deuxième colonne. Nous eûmes ce jour-là deux morts, mais nous atteignîmes nos étapes. Trois villages, chacun d'une vingtaine de maisons, reçurent une garnison d'un régiment. Le lendemain, je pris les devants avec Mustapha-Pacha, pour voir s'il serait encore possible de trouver un passage vers le sud. Les troupes jouissaient d'un jour de repos dont elles avaient grand besoin. Les montagnes étaient couvertes d'une neige si haute et si molle qu'il ne pouvait être question de les traverser. Nous convînmes de jeter un pont sur le Bœlem-Sui, de suivre ce cours d'eau jusqu'à Karikian, où je me rendis pour jeter un autre

pont sur le Chodialy-Sui. Ce ruisseau était large de cinquante à soixante pas, et le courant en était d'une force extraordinaire ; heureusement, je découvris un endroit où il était plus resserré ; vingt-quatre heures suffirent à construire le pont avec des peupliers élancés. De là, je me rendis à Adiaman pour envoyer des vivres aux troupes, et j'allai au-devant de la deuxième colonne, qui arriverait par Surghu et Tut. La plaine d'Adiaman était un marais, et les chevaux y enfonçaient jusqu'à l'étrier; lorsque j'arrivai sur le Sckemléker-Sui, je trouvai que le passage n'était pas praticable aux chevaux. L'affaire était embarrassante, car il n'y avait pas d'arbres. Le soir survint avant que je fusse parvenu à ramasser quarante hommes dans trois villages disséminés sur les hauteurs ; nous fûmes réduits à démolir deux maisons pour obtenir trois poutres ayant à peine la longueur nécessaire ; vingt-cinq hommes devaient chercher un peuplier à une distance de trois quarts de lieue dans la montagne. Le courant est très-fort, et le niveau des eaux monte souvent de quatre à cinq pieds en peu d'heures ; je découvris un point où deux blocs énormes étaient tombés dans le lit et rendaient possible une construction. Le mauvais temps retarda encore de deux jours l'arrivée de la deuxième colonne ; les troupes furent ensuite dirigées vers Karakaïk, après avoir joui de deux jours de repos ; l'artillerie et les régiments de cavalerie passant par Surghu, Erkénék, Pelwéré et Béhesne, eurent à vaincre les plus grandes difficultés ; je n'en ai point encore reçu de nouvelles suffisantes.

LXI

Concentration du corps d'armée à Biradchik.

Bélédjik, le 7 mai 1839.

Le pacha m'avait fait prendre les devants, et m'avait envoyé à Karakaïk, où je trouvai un bon campement pour les troupes. Sur ces entrefaites, il s'était rendu lui-même à Biradchik, et s'était épris de cette position. Il ordonna sans autre forme de procès à toutes les troupes de s'y rendre, c'est-à-dire qu'à la barbe de l'ennemi il déplaça le point de ralliement de colonnes séparées entre elles. Nous avions 700 radeaux de peaux de mouton à Malatia, mais lorsque nous en eûmes besoin, il ne s'en trouva aucun sur le Mourad inférieur, et il n'y avait aucun moyen de faire passer le Gok-sui ni l'Euphrate à l'artillerie. Les bagages avaient reçu l'ordre de prendre la vieille route du sultan Mourad, en passant près de Rumkaléh.

Il n'était pas en mon pouvoir de faire revenir le com-

mandant sur ces dispositions. Le général en chef occupait Biradchik avec neuf pachas, 12 bataillons, 2 escadrons et 9 pièces d'artillerie. Les autres colonnes se mirent aussitôt en marche sur les deux rives du Mourad, et il ne s'agissait plus que d'envoyer aussitôt que possible des renforts à Biradchik.

Les radeaux arriveraient infailliblement dans un bref délai ; il importait donc de trouver un chemin praticable de Béhesne vers le Mourad, en deçà du Goek-Sui. A peine sorti de Karakaïk, je rencontrai mon ami F., avec qui je descendis cette dernière rivière. Lorsque je vis devant moi le plateau gris, je conçus peu d'espoir, car je m'étais convaincu de l'impraticabilité de trois de ses routes. Nous n'en trouvâmes pas moins un chemin très-commode, probablement le reste d'une route construite par les Romains. Il finit aux ruines superbes d'un pont jeté sur le Goek-Sui. F. retourna dans la nuit même vers l'artillerie établie à Béhesne; je restai à Kisilinn pour attendre et préparer les radeaux. Lui et moi nous convînmes de charger d'un canon le premier radeau qui arriverait, et de tenter le passage par eau. La réussite était probable, sans être certaine, et aucun des commandants ne voulut assumer la responsabilité de l'entreprise. Deux jours pénibles s'écoulèrent, les radeaux ne paraissaient point. Le troisième jour, j'allai à la rencontre de l'artillerie. Suburgusch sur le Mourad étant plus rapprochée de la colonne, on y construisit une descente ou lieu d'embarquement, mais les barques manquaient toujours, ainsi que le consentement du pacha. Il fallait donc reconnaître la route de terre, ce que je fis le jour même, jusqu'à Rumkaléh. Mon ami, lui, retourna avec le rapport auprès de Schérif-Pacha. Je me rendis de mon côté auprès du général en chef, et je le rencontrai à mi-chemin de Biradchik.

Hafis-Pacha commençait à perdre confiance en son plan, et il s'informa minutieusement de l'état de la

route. Je lui exposai ma conviction : il était possible d'y convoyer des pièces d'artillerie, mais il fallait commencer par améliorer le chemin, avant neuf jours aucun convoi n'arriverait à sa destination. En même temps, je proposai le transport par eau, sur l'Euphrate, et le commandant en chef se porta lui-même à Suburguch pour surveiller l'embarquement.

Je me rendis à Biradchik, où j'arrivai le 3 mai au soir. Le caravansérail sur le bord de l'eau avait été fortifié, et une redoute construite sur la hauteur. Les brigades Ismaël et Méhémet venaient de passer le fleuve, ainsi qu'un régiment de cavalerie et 9 canons; sur l'autre rive campaient Heyder-Pacha, Mashar-Pacha, Bachry-Pacha et le régiment de cavalerie de Rustam-Bey; en outre, quatre bataillons de la garde, sous les ordres de Mustapha-Pacha, étaient rendus au camp, et trois bataillons de la brigade Halid arrivèrent le lendemain. Mustapha-Pacha avait mis sept jours à passer le Goek-Suï, sur trois petits misérables radeaux ; Halid avait fait traverser à ses gens le gué de Bechgétchid à dos de chameaux et de mulets; la brigade Békir suivait.

Puis, au prix de l'abandon de toutes leurs tentes et de tous leurs bagages, ces troupes firent, les trois jours suivants, seize lieues d'un parcours très-difficile.

C'était le moment qu'Ibrahim eût dû saisir pour attaquer. La cavalerie irrégulière avait pillé quelques jours auparavant plusieurs villages, à une lieue et demie d'ici: ses éclaireurs observaient le passage. La position était beaucoup trop étendue pour 17 bataillons et 6 escadrons; les retranchements étaient à peine commencés ; toute l'artillerie consistait en neuf pièces. D'après nos renseignements, Ibrahim avait à Alep 8 régiments, avec 32 canons. Nous n'avions d'autre parti à prendre que de nous battre ici, de tenir ou de périr; car si nous voulions éviter le choc, nous n'avions qu'une route très-difficile à travers la montagne, route sur laquelle s'avançaient

peut-être au même instant 300 voitures, et nous étions séparés, par le Mourad, de la moitié de notre infanterie.

Le 5, L. se présenta; il avait chargé un radeau de 45 outres, d'un canon et des servants, avait parcouru sans encombre, en cinq heures, les dix lieues qui séparent Suburguch de Biradchik, et fut accueilli de la manière la plus cordiale à son arrivée. Son activité incessante lui avait valu tous les suffrages. Hier, Hafis-Pacha est arrivé également par eau, avec 7 pièces d'artillerie et sept fourgons; aujourd'hui, de nouveaux canons sont venus nous renforcer. Notre corps réunit maintenant 36 bataillons, 10 escadrons et 34 canons; trois nouvelles redoutes sont en voie de construction.

Ibrahim a manqué le moment. Il connaissait notre situation, en partie du moins; il est, sans doute, lui-même dans une position difficile, faute de quoi il eût saisi l'occasion.

Notre position actuelle n'a point de ligne de retraite une critique correcte ne saurait donc l'approuver. Quant à moi, je tiens ce défaut pour un mérite. Un pont derrière le champ de bataille ne servirait qu'aux fuyards; maintenant, au contraire, chacun sait qu'il s'agit de tenir ou de périr. Nous avons une ligne de défense de 3500 pas, sur laquelle quatre redoutes sont en voie d'achèvement; les deux ailes s'appuient sur le Mourad; devant le front s'étend un glacis de 600 pas, puis une petite plaine que nous avons reconnue dans tous ses détails; au delà, des collines qui montent en pentes douces. Sur nos derrières, les hauteurs s'élèvent plus raides, notre seconde ligne de bataille est invisible à l'ennemi, nos réserves sont entièrement couvertes. Derrière le retranchement se trouve un espace libre de 100 pas de largeur, puis une seconde ligne longue de 2500 pas, formée par les tentes de la ligne et de la garde, ensuite la landwehr, enfin la cavalerie et l'artillerie.

Les 4000 tentes, vues du haut de la redoute, l'Euphrate et le vieux château de Biradchik forment un aspect pittoresque.

Ibrahim est campé près de Han-Tuman, derrière Alep, avec 8 régiments; je crois que la bataille se livrera devant cette ville. Il ne peut abandonner sans coup férir la Syrie du nord et Adana; il ouvrira ainsi la porte aux 18 000 hommes de Hadchi-Ali. Que fera-t-on alors? Nous n'avons pas réussi à obtenir l'unité de commandement.

Nous payons maintenant pour nos déserteurs mille piastres. A ce prix, je crois qu'Ibrahim nous les livrera lui-même, car il est à court d'argent.

Les dispositions des troupes sont bonnes; elles estiment nos forces à 80 000 hommes, et ne comprennent pas que nous nous arrêtions si longtemps.

Camp de Biradchik, le 10 mai 1839.

Avec le rapprochement des deux corps, un pur hasard peut amener l'explosion des hostilités; déjà les troupes irrégulières ont pillé un village sur notre territoire, et quoique Hafis-Pacha n'ait point donné suite à cette affaire, de pareils excès peuvent se renouveler. Je n'ai jamais tenu la guerre pour l'issue la plus désirable : je n'ai point changé d'avis, mais il faudrait que l'intervention des puissances européennes agît sans retard.

Biradchik, le 13 mai 1839.

Les complications se sont augmentées à ce point que l'on ne peut plus guère espérer une solution à l'amiable. Les avant-postes de notre corps ont été avancés,

sur l'ordre exprès du général en chef, jusque sur les frontières; en peu de temps un nombre considérable de troupes irrégulières se seront réunies ici, et leur entretien sera impossible à la longue. Il s'agira alors de dissoudre la concentration faite au prix de tant de dépenses et de sacrifices, ou d'aller de l'avant.

D'un autre côté, Ibrahim-Pacha ne peut plus guère retirer ses troupes sur Damas: cette mesure équivaudrait à un abandon formel de la Syrie du nord. Alep prendrait immédiatement les armes, et le corps de troupes d'Adana serait complétement isolé.

Je regrette le départ du capitaine F.; la Porte n'ayant pas consenti à placer ses trois corps asiatiques sous un commandement unique, une action d'ensemble ne pourrait être amenée en quelque mesure que par l'influence des officiers prussiens.

Camp de Biradchik (rive droite), le 19 mai 1839.

L'artillerie n'est pas encore au complet. Nous avons ici 80 pièces; 40 sont en route. Le premier régiment a perdu quarante chevaux, les autres sont maltraités au point qu'on les reconnaît à peine. Notre cavalerie est au grand complet, nous avons maintenant 8 régiments, qui seront renforcés par 1500 chevaux venant de Musch; 53 régiments d'infanterie sont installés au camp. La désertion continue à nous enlever beaucoup de monde; j'évalue nos forces effectives à 25 ou 28 000 hommes d'infanterie, avec 5000 chevaux et 100 pièces d'artillerie. Elles dépassent probablement tout ce qu'Ibrahim-Pacha pourra mettre de troupes régulières en ligne contre nous, car il ne peut dégarnir le Kulek-Boghas, sans que Hadchi-Ali ne le suive.

Nous attendons un nombre relativement très-consi-

dérable d'irréguliers. Tout d'abord, je nommerai les Arabes d'Annesi qui rôdent dans la Syrie orientale et dans la Mésopotamie; les Baschi-Bouzouks de Diarbékir, de Mardix, de Palu; nos alliés de Saïd-bey-kalessi; Véderhan-bey avec ses Kurdes, et consorts. Tu t'imagines sans peine ce que tout cela entraîne de frais; on achète 100 000 kilos de froment, les irréguliers reçoivent la ration, et sont réduits pour le reste à piller, les troupes touchent double paie, l'argent est distribué à pleines mains.

Nos avant-postes (2 escadrons) campent devant Nisib, tout près de la frontière. Un de leurs chevaux s'est échappé, les spahis l'ont cherché sur le territoire ennemi, l'un d'eux a été blessé et est mort. Cet accident a jeté des alarmes terribles dans notre camp. Pacha-effendimis convoque un divan de mollahs, qui sont ici par douzaines et qui ont le pas sur les lieutenants-généraux.

Le pacha presse tout le monde de confirmer que cet événement est un motif de guerre suffisant; les mollahs sont parfaitement de cet avis, nous le sommes un peu moins. Pour être clair, j'ai dit hier au pacha: « Les mollahs sont certainement en mesure de te dire si la guerre est juste. Mais serait-elle conforme à la sagesse? Toi seul, tu peux en décider. Tout l'ensemble de la situation, les intentions du Grand-Turc, celles des cours européennes, la position et la force de tous nos corps ainsi que l'état et l'effectif de l'armée ennemie, les ressources du pays, les provisions amassées, tout cela devrait être connu pour que l'on pût donner un conseil dans cette affaire si importante, et tout cela n'est connu ni des mollahs, ni de moi, ni de personne autre que toi. Tout l'honneur et toute la responsabilité retombent sur toi, et il n'est au pouvoir de personne de te donner un avis. » Mais ce n'est point de telles paroles que le général désire entendre.

Le pacha ne nous ménage point sa confiance, mais ses confidences ; il avoue toutefois que nous ne devons pas déclarer la guerre avant d'être prêts à la commencer sans retard. Il nous faut encore quinze jours ou trois semaines au moins pour nous mettre en mesure de marcher en avant.

LXII

Le camp.

Camp de Biradchik sur l'Euphrate, le 10 juin 1839.

Du haut de nos retranchements, je jouis d'une vue magnifique. Au fond de la vallée, sur les bords de l'Euphrate, nous avons bâti une ville de quatre mille tentes, dont l'une des rues est longue d'un quart de lieue. Les eaux gonflées du fleuve contournent trois côtés du camp, et au delà du courant, le long des pentes blanches de la montagne, s'élève Biradchik avec ses murs et ses tours, ses mosquées et ses jardins, et l'ensemble est dominé par l'antique et bizarre château de Kalaï-Béda. Des centaines de chameaux chargés descendent la montagne par groupes de vingt-cinq. Chaque groupe est précédé d'un âne; sur le premier chameau est monté un Arabe, annonçant à son de trompette qu'il nous apporte de la farine, du biscuit et du riz; de petites flottilles de radeaux en peaux de mouton, des-

cendent le fleuve pour nous amener du bois et de la paille; de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres s'ébattent sur les pentes des vallées, et des milliers de chevaux sont attachés dans les champs de seigle. Les baïonnettes, les lances et les canons brillent au soleil, de tous côtés retentissent des cors et des tambours; ici, des centaines de soldats hissent péniblement sur une colline une antique pièce de trente-six qui a canonné jadis Bagdad; là, cent autres travaillent la terre dure de la pioche, pour élever des redoutes. Devant les tentes grouille une foule d'hommes: l'un cuit du pain, comme l'on fait chez nous les omelettes, en étendant une mince galette sur un plateau d'étain suspendu au-dessus d'un feu de fumier de chameau; l'autre lave ses chemises; celui-ci fourbit ses armes, celui-là raccommode ses souliers, et tous fument leur tchibouk. Un régiment de spahis, se rendant aux avant-postes, traverse cette foule et mesure fièrement du regard les cavaliers irréguliers qui, dans leur antique et superbe costume, avec leurs lances en jonc longues de quatorze pieds, montent leurs étalons arabes. Quel dommage que je n'aie pas à ma disposition une chambre obscure de Daguerre!

LXIII

La bataille de Nisib.

Asbusu, près Malatia, le 12 juillet 1839.

Tu es resté très-longtemps sans nouvelles directes de moi parce que les événements se sont tellement pressés que je n'ai pas trouvé un moment pour écrire. Maintenant, me voilà assis de nouveau dans mon quartier ombreux, sous le cerisier d'Asbusu ; mais que de changements depuis que j'ai quitté cette ville !

Pendant tout le mois de juillet, nous nous tînmes si tranquilles dans notre camp retranché de Biradchik, que les hirondelles commençaient à bâtir des nids autour des perches de mes tentes, et que l'ennui nous rongeait, lorsqu'un événement effroyable interrompit la monotonie de notre vie. Le 29 mai, à midi, notre poudrière sauta avec plus de mille quintaux de munitions. On avait choisi pour les mettre à couvert un caravansérail voûté, en pierres, sur le bord du Mourad et dans

notre enceinte. Grâce à des représentations réitérées, j'avais réussi à éloigner soixante hommes de garde de la cour intérieure du bâtiment; mais on prenait en général si peu de précautions que je ne doutai pas un instant de la grandeur de l'accident.

Ma tente était établie sur une hauteur à mille pas de distance, la porte tournée vers le caravansérail; j'étais assez éloigné pour être hors de danger, assez rapproché pour observer le spectacle. Dès que la première détonation eut attiré mon attention, je vis une gerbe de feu s'élever de la cour intérieure où l'on était occupé à ouvrir des caisses chargées de munitions pour l'infanterie. Une épaisse colonne de fumée s'éleva à une hauteur incroyable dans l'azur, mais des éclairs éblouissants en jaillissaient, et il en tomba une pluie de pierres de la voûte et de balles; au même instant, l'explosion de plusieurs centaines d'obus chargés causa un bruit dont l'écho se répercuta à quelques lieues dans la montagne. Des deux côtés du caravansérail, à une distance de quatre-vingts pas, se trouvaient des voitures chargées de munitions et d'obus; un affût sauta effectivement, mais le reste du convoi fut préservé comme par une sorte de miracle. Un de mes amis, le capitaine L.... avait couru le plus grand danger; il travaillait à quelques centaines de pas du magasin, et fut blessé légèrement à trois endroits par les débris qui retombaient. Lorsque nous fûmes arrivés sur le terrain avec l'infanterie, on éloigna d'abord toutes les voitures de munitions des environs du volcan; un grand nombre d'obus et des caisses entières remplies de cartouches avaient été jetés, sans s'allumer, entre les voitures; ils furent enlevés par les soldats, à tours de bras. Heureusement, dès la première explosion, une partie de la voûte avait été déprimée; les caisses avaient été toutes enveloppées soigneusement dans du feutre et du cuir, et c'est ainsi que l'incendie, alimenté uniquement par la poudre,

dura depuis midi jusqu'au soir. Si toute la masse de la poudre s'était allumée à la fois, les voitures eussent été saisies également par les flammes, et les ravages eussent été immenses. On attendait cinq cents quintaux de poudre; heureusement ils n'arrivèrent que deux jours après. Nous eûmes à déplorer la perte d'un colonel et de plus de deux cents morts et blessés.

Quelques jours après, nous nous dirigeâmes en deux colonnes sur Nisib, à trois lieues à l'est de Biradchik. Sitôt arrivés, nous nous retranchons. La chaleur est très-grande et s'élève jusqu'à trente et même trente-six degrés réaumur. Les arbres sont rares dans ce pays, mais ils y sont partout superbes. Ma tente était cachée à Nisib dans un petit bois de grenadiers dominé par des noyers et des abricotiers magnifiques; des milliers de grenades brillaient entre les feuilles d'un vert éclatant; les rossignols chantaient sur les branches, et de petits caméléons montaient et descendaient les troncs. Mais il ne manquait pas non plus de reptiles hideux, de tarentules, de perce-oreilles et de serpents; la tortue rampait lourdement dans les herbes, et des milliers de bêtes à bon Dieu étincelaient dans les ténèbres.

Nous passâmes trois nouvelles semaines dans ce camp; contretemps d'autant plus désagréable pour moi que, saisi par la dyssenterie, je dus garder le camp. voyant s'accomplir autour de moi nombre de mesures contraires à ma conviction et qui finirent par amener une triste catastrophe.

Occupée des affaires les plus pressantes du moment, la diplomatie européenne était heureuse d'ajourner le plus longtemps possible la question d'Orient qui paraissait insoluble. Depuis la paix de Kutaïa, les armes avaient été au repos dans ces pays, et de toutes parts l'on demandait expressément à la Porte, ainsi qu'à Méhémet-Ali, de persévérer dans l'état actuel des choses, peut-être sans savoir si cette situation pouvait être sup-

portée et maintenue, ou si, à la longue, elle ne ruinerait pas infailliblement les deux parties. De même qu'en chimie deux corps se neutralisent parfaitement, de même toutes les forces de la Turquie étaient absorbées par l'Égypte, l'Égypte absorbait celles de la Turquie, et l'influence des deux États était pour ainsi dire anéantie au dehors. Le Danube, Schumla, Constantinople même étaient sans défense; Alexandrie et le Caire étaient garnis d'invalides, tandis que dans un coin du Kurdistan et de la Syrie deux armées puissantes se menaçaient l'une l'autre.

La nature elle-même s'oppose à toutes les concentrations considérables faites sur un seul point: dans les pays cultivés, elles sont difficiles et dispendieuses; dans les pays tels que celui-ci, meurtrières et à la longue insoutenables. Aussi, les charges qui ont pesé depuis des années sur ces malheureuses provinces, ont été terribles; l'empire tout entier gémissait sous le poids de l'obligation d'entretenir une armée dans des contrées éloignées, sans autre motif que la présence d'une autre armée entretenue sur le même point par un puissant voisin. Dans l'espace de sept ans l'on a levé et enterré ici au moins 50000 hommes, employé à des dépenses improductives cent millions, dévoré les moissons de provinces tout entières, uniquement parce que l'adversaire faisait les mêmes frais. Tous ceux qui avaient des yeux pour voir, n'avaient pas de peine à se convaincre qu'à la longue une intervention des puissances européennes, ou bien une solution sanglante serait inévitable. La première n'ayant pas eu lieu, la seconde ne s'est pas fait attendre.

Depuis le mois de janvier, le sultan Mahmoud était incontestablement décidé à échapper à cette situation pénible par la guerre; on fit de grands sacrifices, on ne recula devant aucune dépense, on accorda les distinctions et les avancements à pleines mains, on renforça

au moyen de mesures violentes les troupes, on compléta le matériel de l'artillerie, on accumula les provisions, et l'on accorda toutes les demandes du général en chef. Inquiété, sur ces entrefaites, par les ambassades européennes, l'on donna officiellement les assurances de paix les plus formelles, et tandis que la question de la guerre était tranchée depuis six mois, et que nous nous mettions en devoir de passer la frontière, l'on assurait toujours encore à Constantinople que le *statu quo* serait maintenu.

Voyons maintenant jusqu'à quel point des espérances de succès pouvaient déterminer le sultan. La Porte avait levé en Asie Mineure trois corps, dont l'effectif se montait à 70000 hommes. Ces troupes étaient composées en majeure partie de landwehr consistant en hommes fraîchement levés, obligés de s'approprier au plus vite quelque chose de la tactique européenne, et en officiers qui, choisis par la faveur, n'avaient pas la moindre connaissance de leur état. La moitié des troupes de ligne était composée également de recrues. La mortalité a été si forte que, pendant notre séjour ici, nous avons enterré la moitié de l'infanterie. Toute la charge du recrutement pèse maintenant sur le Kurdistan. Les habitants se sont enfuis dans les montagnes : on leur a fait la chasse avec des chiens; ceux qui ont été pris, souvent des enfants et des invalides, ont été liés et emmenés avec des cordes. Ces soldats, qui ne comprenaient pas même la langue de leurs officiers, ont été constamment traités en prisonniers; des lignes épaisses de postes entouraient le camp de chaque régiment, mais souvent les gardes s'enfuyaient elles-mêmes. On payait vingt, et plus tard cent florins pour chaque fuyard ramené, sans pouvoir empêcher la désertion; il arrivait que cinquante hommes à la fois abandonnaient avec leurs chevaux et les armes, les avant-postes. Le soldat était bien soldé, bien habillé, abondamment

nourri et traité avec douceur; mais il était rare qu'un Kurde restât plus de deux ans sous les armes; il allait à l'hôpital, mourait ou prenait la fuite. A côté de ces dispositions des deux tiers de l'armée, il faut citer encore le manque complet d'officiers capables; il était donc naturel de croire que l'on ne pouvait faire la guerre avec de pareils militaires.

Il faut l'avouer cependant : si l'armée d'Ibrahim-Pacha était supérieure, elle ne l'était que relativement à celle de la Turquie; elle avait fait, l'année dernière, de grandes pertes dans la guerre avec les Kurdes, elle était composée en grande partie, comme la nôtre, de recrues, et était inférieure numériquement. Plus tard, Ibrahim-Pacha avait ramassé, pour livrer bataille, tout ce qu'il possédait en Syrie; on l'autorisa même à s'adjoindre la garnison d'Adana, et en dépit de ces renforts, son armée dépassait à peine de 10 000 hommes le corps de Hafis-Pacha. Les troupes d'Ibrahim manœuvraient plus habilement que celles de la Porte; son artillerie était bien servie et plus nombreuse, mais l'esprit de ses soldats n'était en rien supérieur à celui qui animait les troupes de Hafis-Pacha.

Depuis que nous étions en présence de nos adversaires, il ne se passait pas de jour que vingt à quarante déserteurs, officiers et soldats, ne vinssent dans notre camp avec leurs armes. Tandis que l'on dépensait des sommes énormes dans le camp turc, la misère régnait dans l'armée égyptienne; la ration comprenait à peine un tiers de la nôtre, les hommes campaient sans tente, et la solde était en souffrance depuis dix-huit mois. Les malades restaient presque sans secours, et la population de toute la Syrie, surtout celle des grandes villes, n'attendait que le signal de la révolte.

La probabilité d'un succès était du côté de la Porte, mais tous les avantages furent balancés par une faute

capitale : en Syrie il n'y avait qu'un commandement, confié à un homme dont l'existence était en jeu; en Asie, il y avait quatre généraux en chef, indépendants l'un de l'autre, ayant chacun ses intérêts, et se jalousant réciproquement. Il arriva ainsi que nous étions déjà engagés dans des escarmouches avec l'ennemi, lorsque le corps d'Isset-Pacha était encore à Césariéh, à cent cinquante lieues en arrière; celui de Hadchi-Ali-Pacha, chargé d'occuper Koniéh restait dans une inaction telle, qu'Ibrahim put dégarnir ces passages de presque tous leurs défenseurs, et se renforcer d'autant.

Hafis-Pacha voulait la guerre et avait la conviction de répondre par là aux vœux les plus secrets de son maître; le prétexte, il le chercha dans quelques exploits de tirailleurs arabes. Il m'était très-pénible de remplir toujours l'office d'un obstacle dans ces entreprises, de rappeler sans cesse qu'il fallait attendre l'arrivée des autres corps, et il ne me resta que de prendre la part la plus active aux expéditions que je ne pouvais empêcher.

Ibrahim-Pacha n'avait évidemment pas la moindre envie d'ouvrir la lutte; il se montra patient et endurant : dans un combat de troupes irrégulières, nous lui avions fait quatre-vingts prisonniers, et nos reconnaissances avaient dépassé de cinq lieues la frontière. A Aintab, les habitants avaient enfermé leur garnison dans la citadelle; la citadelle soutint une canonnade très-faible, mais se rendit contre l'assurance du payement de sa solde arriérée de dix-huit mois, et la garnison prit même du service dans nos rangs. Ceci, toutefois, dépassait la mesure de ce que le généralissime syrien pouvait supporter; il parut le 20 mai avec toute son armée, passa vers midi le défilé de Misar, et s'établit en colonnes serrées en deçà de ce défilé, à une lieue et demie de notre front de bataille.

En dépit de tous les beaux contes de nos éclaireurs, nous acquîmes bientôt la certitude qu'Ibrahim était beaucoup plus fort que nous. Nos cavaliers irréguliers et une brigade de cavalerie de la garde, avec une batterie volante, furent rejetés en désordre de Misar, et laissèrent leurs tentes aux mains de l'ennemi. Sur ces entrefaites, le corps de Hafis-Pacha entra rapidement et avec ordre en ligne, à mille pas en avant du camp, manœuvre à laquelle nous nous étions exercés à plusieurs reprises. Nous nous attendions à être attaqués immédiatement; mais Ibrahim resta immobile le reste de la journée et la nuit. Notre corps passa la nuit sous les armes.

Le lendemain matin, 21 juin, avant le lever du soleil, je me rendis sur un cône de rochers couvert de retranchements sur notre aile droite, d'où l'on embrassait du regard toutes les positions environnantes. L'on pouvait y observer dans tous ses détails l'attaque de l'adversaire, et prendre à temps ses mesures pour lui disputer le passage.

Jusqu'à neuf heures, calme parfait dans le camp ennemi. Puis, neuf régiments de cavalerie, dix-huit pièces d'artillerie attelées et une brigade d'infanterie s'ébranlent et marchent contre le centre et le flanc gauche de notre position. Le reste du corps ne sortant pas de ses bivouacs, j'avertis le pacha qu'il s'agit d'une simple reconnaissance. La canonnade s'engage à une grande distance, et les troupes irrégulières seules en viennent aux mains. L'ennemi se retire.

On avait trouvé, paraît-il, notre position trop forte ; la reconnaissance, du moins, ne fut point suivie d'une attaque. Je proposai d'ordonner aux troupes de rentrer sous la tente pour faire la cuisine, et de ne laisser sous les armes que la première ligne. Mais on trouva cette disposition trop téméraire, et nous passâmes la nuit entière sous les armes. Notre position était appuyée, à

droite et gauche, sur des hauteurs qu'il n'était pas facile de gravir; le centre, couvert de retranchements, était légèrement recourbé en arrière. Selon nos principes, la ligne de bataille était trop étendue, et manquait un peu de profondeur; on avait également commencé par faire avancer trop de pièces d'artillerie; mais étant donné la manière de combattre des Orientaux, cette particularité offrait des avantages, et Ibrahim-Pacha, lui aussi, paraît en avoir jugé ainsi. La lutte entre ces peuples ne dure que peu d'heures; le premier choc est décisif; le temps manque à l'emploi de grosses réserves; il est prudent d'engager, dès l'abord, de grandes forces et de commencer par jouer son va-tout; voilà pourquoi les meilleures troupes composaient la première ligne ; les moins solides, la réserve.

Le 22 juin, de grand matin, beaucoup de mouvement dans le camp ennemi. Plusieurs milliers de chameaux repassaient le défilé de Misar, suivis de grosses masses de cavalerie et de quelques troupes d'infanterie. On crut généralement à la retraite; mais je prévins bientôt le pacha que la direction de la marche indiquait l'intention de tourner notre flanc gauche. Vers dix heures, je descendis vers le commandant en chef pour lui donner la certitude de cette manœuvre : l'avant-garde s'était rapprochée de nous jusqu'à une distance d'une lieue et quart; elle ne s'était éloignée que de deux lieues du gros de l'armée ennemie. M. L. et moi, nous proposâmes unanimement une attaque générale , mais elle fut réduite à une démonstration insignifiante de notre triste cavalerie.

L'après-midi, le pacha monta avec moi sur le cône, pour me consulter sur l'état des choses. Je lui montrai les colonnes d'Ibrahim s'ébranlant toutes vers un pont jeté sur le Nisib, à une lieue et demie en aval de notre position. Je déclarai que n'ayant pas voulu attaquer l'ennemi pendant son mouvement tournant, il ne nous

restait d'autre choix que de battre en retraite avant que ce mouvement ne fût achevé. Nous avions, à trois lieues en arrière, la forte position de Biradchik; d'après les principes européens, cette position avait le grand tort d'être sans ligne de retraite; d'après tout ce que j'avais vu, cette circonstance était à mes yeux son plus grand avantage. Tout le monde, même le dernier des Kurdes, voyait qu'il y fallait tenir ou périr; il ne pouvait être question d'être tourné, les deux ailes s'appuyant sur l'Euphrate, qui couvrait aussi les derrières; la ligne de bataille était munie de bons retranchements; nous avions derrière nous un château fort avec d'immenses provisions, devant nous, une plaine en forme de glacis, sur laquelle nos fourrageurs n'avaient pas laissé un brin d'herbe au service de l'ennemi. Le pacha déclara que c'était un déshonneur que de reculer: avec cela, il craignait que Biradchik ne fût trop forte; l'ennemi n'oserait nous y attaquer, etc. Je lui offris de me couper la main droite, si Ibrahim retournait à Alep sans livrer bataille. Comme il s'agissait des plus grands intérêts, je n'hésitai point à m'exprimer de la façon la plus formelle et la plus franche en présence des officiers supérieurs de l'armée, de Mustapha-Pacha, de Mashar-Pacha, de Han-Effendi, etc. Je représentai au pacha le peu de solidité de son armée et la force des adversaires; je lui rappelai que nos renforts étaient en marche de tous côtés, qu'il ne s'agissait que de gagner du temps[1] jusqu'à leur arrivée, qu'il n'était question, en définitive, que d'une retraite volontaire qui ne pouvait être précipitée par l'ennemi, enfin, que toutes les petites considérations, et même la perte d'Aintah ne pouvaient être mises en ligne de compte à un moment où de si grands intérêts étaient en jeu. Je finis par lui dire que

1. Des renseignements égyptiens nous ont appris ultérieurement que, le jour de la bataille, Ibrahim-Pacha distribua le reste de son pain à son armée.

la position que m'avait confiée le sultan Mahmoud me faisait un devoir de lui tenir ce langage, et que je déclinais sur l'heure toutes les conséquences qu'entraînerait un plus long séjour à Nisib. L..., qui était présent, se rangea complétement de mon avis ; le résultat fut qu'en dépit de la répugnance première, on allait ordonner la retraite sur Biradchik, fixer l'heure du départ, le nombre des colonnes, etc.

Une heure après, je me rendis auprès du pacha pour lui annoncer que le gros de l'armée ennemie se dirigeait également vers le pont de Kersun, et que l'avant-garde aurait atteint ce point dans une demi-heure. Je trouvai le général en chef entouré de mollahs et de chodchas qui, depuis peu, avaient acquis une grande influence : il avait complétement changé d'avis. « Mon renseignement ne pouvait être exact; l'adversaire n'avait d'autre intention que de se retirer demain matin sur Alep. La cause du sultan était juste; Allah lui viendrait en aide, et toute retraite serait un déshonneur; j'étais autorisé à prendre position sur l'aile gauche, en faisant face au pont. » Je m'y refusai de la façon la plus formelle, et je me retirai dans ma tente.

Lorsqu'arriva le première nouvelle de l'attaque d'Ibrahim, j'étais malade, alité; pendant les reconnaissances des derniers jours, je ne m'étais tenu à cheval qu'au prix des plus grands efforts, et maintenant j'avais le plus pressant besoin d'une heure de repos. En passant, je prévins MM. A. et R., de la Société géographique de Londres, qui séjournaient depuis quelque temps au quartier général, d'avoir à tenir prêts leurs bagages, car nous nous battrions probablement le lendemain dans une mauvaise position, et je ne pouvais plus répondre de l'issue. A peine m'étais-je jeté sur ma couche que le pacha me manda auprès de lui; la nouvelle de l'arrivée de l'ennemi sur le pont s'était confirmée; la consternation était aussi grande que la sécurité l'avait

été peu d'instants auparavant. L'on s'attendait à être attaqué le soir même. En présence d'un grand nombre d'officiers et des Anglais, mes camarades et moi nous répétons que jusqu'ici rien n'est perdu ; mais que la marche sans retard sur Biradchik est d'une absolue nécessité. Le pacha était dans une surexcitation visible ; mais il ne voulut pas consentir à cette mesure, probablement parce qu'il avait peu de confiance dans ses mauvaises troupes, et qu'il craignait de les voir démoralisées par une retraite quelconque. Tous les pachas désiraient ardemment cette marche, mais aucun d'eux n'osa parler ; je sommai hautement Mustapha-Pacha, le lieutenant-général de la garde et Han-Effendi de donner leur assentiment à mon avis, qu'ils avaient partagé sur le cône ; j'invitai Hafis-Pacha à ne point prêter l'oreille à des gens tels que les mollahs, qui n'entendaient rien aux affaires ; je lui rappelai que le lendemain, au moment où le soleil se coucherait de nouveau derrière ces montagnes, il serait probablement sans armée : tout fut en vain !

Le crépuscule commençait à tomber ; aucune résolution n'était prise. Le pacha se rendit avec une suite nombreuse auprès de notre aile gauche, pour y choisir lui-même une position ; je déclarai au général en chef que le terrain n'était pas décidément défavorable, mais qu'il n'offrait pas assez de garanties pour des troupes comme les siennes ; je l'invitai de nouveau à donner l'ordre du départ, et comme il me le refusa formellement, je demandai mon congé. Il allait de soi que je prendrais, comme tout autre soldat, ma part de la lutte, mais mes fonctions de conseiller prendraient fin sur l'heure. Dans un premier mouvement de dépit, Hafis-Pacha m'avait accordé ma demande ; mais à peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées qu'il me rappela : « Il s'attendait à ne pas se voir abandonné en un pareil moment ; plutôt que de se rendre à Biradchik, il se

ferait tailler en pièces; j'étais invité à prendre ma position comme je le pourrais. » Voyant qu'il était impossible de l'amener à Biradchik, je tins pour mon devoir de tirer le meilleur parti possible des malheureuses circonstances où nous nous trouvions. Je priai de faire retirer toutes les troupes sur les hauteurs où nous nous trouvions ; les brigades arrivèrent effectivement l'une après l'autre et occupèrent à la lueur de la pleine lune leur nouvelle position. L'aile droite était formée par les retranchements qui avaient protégé auparavant l'aile gauche; l'aile gauche était couverte par une batterie de gros calibre ; devant le centre s'étendait un ravin. La réserve se tenait dans un pli du terrain ; mais tous nos corps étaient à l'étroit. L... établit les batteries, et à trois heures du matin nous étions prêts. Tout le monde était à son poste : nos hommes passaient la troisième nuit sous les armes.

Avant le lever du soleil, le pacha me fit appeler auprès de lui, parcourut le front de bataille et se félicita vivement de n'avoir pas opéré la retraite sur Biradchik. Dans la même matinée, le 23 juillet, Ibrahim-Pacha défila sur le pont de Kersun ; la complète inaction de notre corps et surtout de notre cavalerie, l'enhardit à bivouaquer à une lieue de nos lignes, à faire continuer le défilé sur ses derrières, et à se tenir toute la journée immobile dans ce camp.

Vers le soir, je m'avançai en compagnie du capitaine L... jusqu'au plus près du bivouac égyptien : je ne découvris aucun avant-poste; quelques Arabes seuls parcouraient les hauteurs à gauche, et 40 pièces d'artillerie couvraient le centre de l'ennemi. Notre escorte turque s'était arrêtée sur une montagne d'où elle nous observa, nous et nos adversaires. Elle prétendit qu'on avait dirigé sur nous une pièce, ce qui eût été beaucoup d'honneur et ne nous eût fait courir qu'un médiocre danger. Après avoir trouvé dans un pli de terrain,

à 1600 pas de l'ennemi, un emplacement très-favorable pour l'établissement d'une batterie de 12 obusiers, nous revînmes sur nos pas.

Une heure avant minuit, nous nous mîmes en marche avec la brigade d'Ismaël-Pacha que je savais être la meilleure, et 12 obus. J'avais défendu à la cavalerie de bouger. La lune était dans son plein, le chemin uni et facile, nous avancions dans le plus profond silence ; l'infanterie, en colonnes, marchait au milieu, flanquée des deux côtés par l'artillerie. Une petite avant-garde nous précédait de 80 pas. Nous atteignons, sans rencontrer une seule patrouille ennemie, le point que nous avions choisi. On a demandé, après coup, pourquoi l'entreprise ne fut point exécutée avec des forces plus considérables ; ceux qui tinrent ce langage n'avaient pas assisté au désordre qui se produisit lorsqu'il s'agit seulement d'établir 12 pièces à proximité de l'ennemi. Pour faire une attaque générale, il eût fallu exécuter, en colonnes séparées, une marche de nuit, avec des hommes dont la moitié n'attendaient qu'un tel mouvement pour se sauver. Mais pouvait-on demander à des troupes, dont le chef n'avait pas osé se retirer à trois lieues en arrière ou tenter une attaque dans les conditions les plus favorables, pouvait-on leur demander de se jeter à travers le feu de quarante pièces de canon, sur des masses supérieures en nombre, à qui la possibilité de fuir était enlevée par le fleuve qu'elles avaient à dos ; sur des troupes qui ne couchaient point sous des tentes, comme nous, mais qui bivouaquaient entre leurs armes, et qui n'avaient qu'à se lever de terre pour être prêtes à recevoir leurs adversaires?

Le capitaine L. passe en revue chaque pièce, je mets l'infanterie en position, et l'ordre de faire feu est donné. Le premier obus tombe et éclate dans les feux de bivouac, puis un coup retentit après l'autre, et les obus tracent leurs orbes brillants dans le ciel sombre de la

nuit. Presque tous éclatent dès le premier choc, et, avec les masses épaisses formées par l'ennemi pour camper, leur effet doit être immense, et la surprise très-grande. Mais bientôt l'ennemi répond à notre feu; l'herbe à côté de nos pièces s'était allumée, et la lueur de ce léger incendie les montrait à nos adversaires; mais ils ne nous croyaient probablement pas aussi rapprochés que nous l'étions réellement; la plupart des boulets passaient sur nos têtes, et ce n'est que pendant notre retraite, alors que nous avions épuisé nos obus, que nous fûmes enfilés par un feu assez violent. Toutefois, l'infanterie seule eut quelques blessés, l'artillerie n'en eut aucun, et les pièces rentrèrent toutes en bon ordre.

Cette petite expédition fit une très-bonne impression sur nos hommes qui avaient montré ici, pour la première fois, quelque initiative. A notre retour, félicitations des pachas.

Je dormis, cette nuit, trois heures; puis le pacha me fit dire que le corps d'Ibrahim s'ébranlait. Il s'était mis effectivement en marche de bon matin, et se dirigeait, en trois colonnes, sur Biradchik, de telle façon qu'il se trouva bientôt entre nous et nos magasins. — Ibrahim jouait son va-tout; vaincu, il n'avait plus de ligne de retraite; mais il avait raison d'en agir ainsi: il était dans une situation telle qu'il lui fallait tout perdre ou tout gagner.

Pendant la nuit, plusieurs centaines de déserteurs étaient venus à nous. Comme nous avions renoncé volontairement à notre bonne position de Biradchik, nous étions réduits à accepter la bataille là où Ibrahim nous l'offrait. Il s'agissait maintenant d'établir une nouvelle ligne de bataille; à cet effet, je maintins dans leur position l'aile droite, la grande batterie et la garde; elles formèrent l'aile droite; sur leur gauche, j'établis trois brigades d'infanterie; les brigades de landwehr

restèrent en réserve, l'une, derrière l'aile droite, une autre, derrière l'aile gauche, deux enfin, derrière le centre. La première ligne était formée par 14 bataillons et 92 pièces ; la seconde, par 13 bataillons ; la réserve, par 24 bataillons, 9 régiments de cavalerie et 13 pièces. Devant le front de bataille se trouvaient deux retranchements élevés pendant la nuit par le capitaine de M. ; l'aile droite s'appuyait sur des ravins, l'aile gauche se trouvait dans un bois d'oliviers peu épais ; la réserve occupait, invisible, un pli de terrain ; les troupes irrégulières formaient l'extrême gauche.

Chaque bataillon, chaque batterie, chaque régiment de cavalerie occupait sa place que l'adversaire était encore en marche dans la direction de Biradchik. J'eus le loisir de dévorer paisiblement, en compagnie du capitaine L., un poulet, ce qui attira l'admiration des assistants sur notre appétit ; puis, je m'avançai encore à 1000 pas en avant de la position, et je rapportai au pacha, qui prenait toujours souci de son aile gauche, l'assurance que l'aile droite aurait à faire à des masses tout aussi considérables que l'aile gauche. Ibrahim avait tourné cette aile dans toutes les batailles précédentes, et sa marche du matin indiquait la même intention. Mais, dans la bataille du 24 juin, il n'y eut pas de surprise, et le changement de position avant le combat avait prévenu le mouvement tournant. Les bataillons de la première ligne étaient déployés ; ceux de l'aile gauche avaient fait avancer leurs tirailleurs ; l'infanterie de réserve était en colonnes, au centre.

Confiant à bon droit dans l'incapacité de notre cavalerie, l'ennemi avait exécuté sa marche de flanc à une lieue de notre front de bataille. Sur la ligne la plus rapprochée de nous s'avançait son artillerie et la plus grande partie de sa cavalerie ; à leur droite, l'infanterie et la réserve de toutes les armes ; la profondeur de cette colonne était d'environ trois quarts de lieue On

fit une courte halte, puis l'artillerie s'avança au trot et ouvrit le feu; l'infanterie resta, au commencement, hors de notre portée, la cavalerie s'avança pour couvrir l'artillerie. Cette disposition était très-sage; l'effet en fut que notre feu très-vif s'éparpilla sur un grand espace, sans atteindre la réserve ennemie, tandis que les pièces de nos adversaires couvrirent de boulets tout l'espace occupé par nos lignes.

En peu de minutes, nous n'eûmes guère de bataillons dont le courage n'eût été ébranlé par des pertes. Les sept huitièmes de ces hommes n'avaient jamais entendu siffler un boulet; quand un obus tombait par hasard dans une colonne et y éclatait, des compagnies entières commençaient par se rompre.

Le pacha m'avait dépêché vers l'aile droite pour voir s'il était possible de la porter en avant avec la garde et une partie de la réserve. Mais l'ennemi était encore trop éloigné pour l'offensive; le capitaine M. était occupé à rapprocher un peu de l'ennemi la batterie de l'aile droite; mais à une courte distance, elle fit une décharge, et on ne put l'empêcher d'ouvrir un feu violent. Toutefois, pendant les trois premiers quarts d'heure tout était resté en ordre sur l'aile droite; le capitaine L. avait laissé, dans le même état, l'aile gauche, où l'attaque était plus vive et plus pressante. Il avait ramené dans la ligne de bataille, le pistolet au poing, un capitaine qui avait pris la fuite avec la moitié d'une batterie. Mais bientôt les choses changèrent de face.

Lorsque je revins au centre, auprès du pacha, je remarquai avec terreur que la brigade de la ligne que j'avais établie sur l'aile gauche, occupait l'enfoncement désigné à la réserve. J'interpellai le commandant du deuxième régiment, je le sommai de s'avancer encore; l'ennemi battait déjà en retraite, il s'agissait de tenir encore une demi-heure : — ce fut en vain. — Déjà revenaient isolément quelques pièces et même des che-

vaux avec leurs traits coupés; plusieurs caissons avaient sauté; presque tous les bataillons étaient en prière, les mains levées au ciel: manœuvre exécutée sur l'ordre du commandant en chef. Des groupes de 4, 5 hommes s'éloignaient sous prétexte d'enlever des blessés; la réserve avançait, reculait, pour éviter le feu qui l'enfilait; bref, la bataille était déjà moralement perdue. Une canonnade violente était, il est vrai, ce que cette troupe pouvait essuyer de plus désagréable. Un bataillon de 480 hommes avait, au dire de son commandant, 60 morts. Ceux de l'aile gauche en comptaient probablement autant; néanmoins, je ne crois pas que nous ayons eu sur le champ de bataille plus de 1000 morts et blessés.

Au moment même où je fis observer au pacha qu'il était indispensable de porter de nouveau l'aile gauche en avant, la brigade de cavalerie de la garde quitta sa position de réserve sans en avoir reçu l'ordre, probablement poussée par l'inquiétude, et elle s'ébranla pour une attaque qui ne dépassa pas même notre première ligne d'infanterie. Quelques obus frappèrent ces masses, elles tournèrent bride en tumulte, nous passèrent sur le corps et jetèrent le désordre dans l'infanterie. Le pacha s'était porté sur l'aile droite, et probablement il y chercha la mort. Lui-même tenait le drapeau d'un bataillon de landwehr, mais le bataillon ne le suivit pas. Du reste de la bataille, il n'y a que peu de mots à dire. La brigade de Halid-Pacha fut ébranlée par la mort de son brave commandant, qui eut la tête enlevée par un boulet pendant qu'il regardait à travers sa lunette; les brigades d'Ismaël et de Mustapha finirent par plier, après avoir repoussé une attaque de cavalerie. Le premier régiment de la brigade Heider-Pacha qui, la première, avait abandonné son poste à l'aile gauche, tint ensuite le plus longtemps tête à l'ennemi, et son chef fut fait prisonnier; mais, en général, il n'y eut pas de

lutte corps à corps. L'infanterie tirait en l'air à des distances immenses, la cavalerie se dispersa, et bientôt, tout se débanda. A vrai dire, c'était l'artillerie qui s'était le mieux battue.

Ayant eu la bonne chance, vers la fin du combat, de rencontrer mes deux camarades au centre, je résolus de ne plus les quitter. Il s'agissait pour nous de gagner une avance sur les fuyards, car, une fois la retraite commencée, tous les liens de la discipline étaient rompus. Les Kurdes — ils formaient la majeure partie de notre corps — étaient nos ennemis; ils tirèrent sur leurs propres officiers et sur leurs camarades; ils fermèrent les chemins de la montagne et dirigèrent plusieurs attaques contre Hafis-Pacha en personne. D'autres fuyards jetaient leurs armes et l'uniforme, et se dirigeaient gaiement et en chantant vers leurs villages. Nous nous retirâmes le soir jusqu'à Aïntab, à 9 lieues de distance; mais là tous les habitants prirent, pendant la nuit même, la fuite, craignant la vengeance d'Ibrahim. Nous fûmes donc réduits à continuer notre route avec nos chevaux fatigués; nous poursuivîmes notre marche le lendemain, sans nourriture pour nous, sans avoine pour nos montures, et, vers le soir, nous arrivâmes sur le bord d'un ruisseau, à quatre lieues de Marach, où l'on trouvait au moins de l'eau et de l'herbe.

Moi-même j'étais complétement épuisé à notre entrée à Marach, le 26 au matin. Nous y prîmes un peu de repos. J'avais monté mon cheval la nuit avant la bataille, pendant le combat, deux jours et une nuit après la lutte, sans que la bête eût mangé autre chose que de l'herbe sèche.

Quelques fuyards se rassemblèrent peu à peu à Marach. Je remarquai les aveux des officiers qui avaient pris part aux batailles précédentes de Homs, de Beylan et de Koniah, où les Turcs avaient été de beaucoup supérieurs en nombre à leurs adversaires. Ils préten-

daient que celle de Nisib avait été de beaucoup plus sanglante, et la résistance plus tenace et plus vigoureuse que dans les combats antérieurs! Mais la retraite nous coûta les cinq sixièmes du corps tout entier et, en outre, tout le matériel de l'artillerie. La landwehr rentra presque tout entière *in corpore* à la maison. La brigade de Mahmoud-Pacha est composée aujourd'hui de 75 hommes; celle de Békir-Pacha, qui comptait 5800 hommes, en réunit 351, etc. La cavalerie seule, composée de spahis, est en grande partie intacte. Jugez par là quels éléments nous avions à manier.

Le désordre dans le corps d'Ibrahim paraît avoir été presque aussi considérable. Le jour d'une bataille gagnée, deux bataillons passèrent dans nos rangs, et des cuirassiers égyptiens suivirent nos cavaliers dans leur fuite; 3000 fusils furent livrés le même jour dans le camp de Biradchik par des fuyards qui passèrent l'Euphrate, et l'on soutint qu'Ibrahim avait tiré lui-même sur ses bataillons qui pliaient, mais je ne puis certifier ce dernier fait. Le sort de la bataille avait donc tenu à un fil, et c'est là ce qui explique que le vainqueur ne tenta pas même la plus légère poursuite. Ceci permit à la plus grande partie de nos fuyards de se jeter à droite dans la montagne, et à Hafis-Pacha de se diriger sur Rumkaléh et Béhesne.

Le chemin que je suivis en quittant le champ de bataille m'amena près de notre ancien camp, et je m'approchai pour voir ce qu'étaient devenus mes hommes et mes chevaux. Je trouvai mon mulet tué devant ma tente lacérée par un boulet; dans la tente, toutes mes malles prêtes à être chargées, et un soldat étranger blessé; mes serviteurs s'étaient sauvés avec huit chevaux. Notre cavalerie irrégulière avait été la première à piller les tentes, mais la cavalerie ennemie paraît l'avoir interrompue dans cette occupation. Le domestique qui

m'avait suivi dans la mêlée s'était sauvé également, mais je le retrouvai heureusement plus tard, et, dans ces circonstances, il devenait indispensable pour notre sécurité. Je regrette surtout la perte d'une partie de mes cartes, dont je ne possède point de copie.

Après avoir joui pendant deux jours à Marach d'un repos qui m'était indispensable, nous nous rendîmes à Malatia où s'était retiré Hafis-Pacha. Mais toutes les communications directes étaient interrompues par les Kurdes et par des tribus de Turcomans nomades; nous nous joignîmes donc à 80 cavaliers qui avaient fait une petite guerre d'insurgés sous la conduite de Mystik-bey, pour revenir à l'armée par un détour à travers la montagne. Nous passâmes par Gébeun et Gœgsin. A Gœgsin, un heureux hasard nous fit rencontrer un train de quarante voitures à deux roues, attelées de buffles; ce convoi suivait le corps d'Isset-Pacha. L'espace compris entre Gœgsin et Iarpys était infesté par les tribus d'Atmaly, de Dchorid, de Ichadarly. Notre escorte étant faible, on craignait d'être attaqué. Cette chevauchée nocturne fut si lente et si insupportable que L.... et moi nous prîmes les devants avec deux hommes; fatigués, nous nous couchâmes vers minuit dans un buisson, pour prendre un peu de repos. Nous fûmes réveillés par nos gens qui prétendaient avoir vu des hommes rôder dans le taillis. La lune s'étant levée, nous poursuivons notre route, et à l'aube du jour, nous atteignons sains et saufs Iarpys. Le convoi, au contraire, avait été attaqué et avait perdu quelques hommes. A Iarpys, nous apprenons avec une grande joie que le corps d'Isset-Pacha campe derrière Alibastan. Nous poursuivons notre route le même jour, avec nos chevaux fatigués, et nous avons la bonne chance de rencontrer le capitaine V..., mon camarade, qui prépare un bon accueil aux fuyards épuisés par de grandes privations. Nous tombons aussitôt sur se s vi-

vres, sur ses habits et son linge; nous en faisons quatre parts, et chacun en prend une, de sorte que notre hôte n'est pas moins pillé que nous. Nous suivons le corps pendant deux étapes jusqu'à Dérindéh, et de là nous rejoignons Hafis-Pacha en deux journées de marche.

Hafis-Pacha nous reçut avec toute la bienveillance qu'il pouvait témoigner dans sa situation. Un général en chef turc, qui est battu, ne sait pas s'il reste en possession de sa tête, ou non. Tout commandement cesse après la défaite ; voilà pourquoi la poursuite de la victoire donne des résultats infiniment plus considérables dans ces pays que partout ailleurs. La correspondance avec Constantinople demande au moins seize jours ; aussi Hafis-Pacha ne sait pas encore à l'heure qu'il est s'il reste séraskier de l'Orient, ou s'il est un condamné exilé. La décision est attendue d'un jour à l'autre.

Depuis qu'on a commencé à examiner le cas à Constantinople, d'autres événements importants sont survenus. Dès notre arrivée, nous apprîmes que le corps d'Osman-Pacha de Césariéh, fort de 3000 hommes, avait jeté ses armes à Gœryn et s'était dispersé ; huit jours après, le corps d'Isset-Pacha, qui se montait à 12000 hommes, avait suivi cet exemple à Dérindéh. Ces honteuses désertions jettent sur la situation de la Turquie un jour plus lugubre que toutes les batailles perdues.

Nous avions tenu à rejoindre Hafis-Pacha parce que nous pensions que ses troupes auraient à livrer des combats d'arrière-garde ; mais nous rencontrâmes le calme le plus parfait. Ibrahim-Pacha s'est arrêté comme pétrifié après sa victoire. Si c'est une intervention diplomatique qui exerce ce charme après l'accomplissement de la catastrophe, il faut regretter qu'il n'ait pas agi pour la prévenir ; je crois en effet que l'on n'avait pas en Europe une connaissance exacte de la vraie situation. Méhémet-Ali et la Porte étaient

deux athlètes que la tension égale de toutes leurs forces met dans un état d'apparente immobilité que l'on prend pour du repos. Heureuse de ne point voir de lutte, la diplomatie européenne disait : « Très-bien ; tenez-vous tranquilles, et le premier qui bougera, je le désignerai comme étant l'agresseur. » Les deux malheureux gladiateurs restèrent dans cet état pendant sept années ; alors enfin, l'un d'eux sentit ses forces s'épuiser ; il fit un effort désespéré, et succomba.

LXIV

Retour à Constantinople. — Accueil du vizir. — Audience du sultan Abdul-Médchid.

Constantinople, le 10 août 1839.

Le firman du Grand-Turc qui dépossédait Hafis-Pacha du commandement en chef et le reléguait provisoirement à Sivas, fut lu solennellement le 28 juillet. Méhémet-Ali-Bey, l'envoyé impérial, nous avait invités à le suivre à Constantinople par la voie de terre ; mais comme il devait s'arrêter encore à Angora et à Kutahia, nous préférâmes nous embarquer sur le paquebot partant le 3 août de Samsun. Nous suivîmes notre pacha jusqu'à Sivas, et il s'agit maintenant d'atteindre le port en temps utile, ce qui ne pouvait se faire que par une marche forcée. L.... et moi nous prenons la résolution de faire la tentative ; nous emmenons un Tartare, et nous lui promettons une récompense d'une bourse ou de 50 florins, si no[illegible]ons avant le départ du vaisseau ; si nous ar[illegible] minute plus tard, il ne

recevra rien. L'homme réfléchit à la chose, car devant nous s'avançait une foule de beys et d'agas qui avaient probablement confisqué tous les chevaux de poste, puis il s'écria : « Eyi soïledin ! — tu as bien parlé ; — bakalum, essayons ; je jure sur ma tête que nous arriverons. » Une heure après, nous sommes en selle, et nous parcourons le plateau, nous dirigeant vers le Tildisdagh ou montagne des étoiles. Le lendemain matin, nous descendons des gorges sauvages, boisées, jusque vers Tokat, et nous atteignons vers le soir Turhall. Mais là il est impossible de se procurer des chevaux ; quelques-uns reviennent le lendemain d'Amasia ; nous mettons la main dessus, mais les bêtes sont tellement fatiguées que nous craignons de rester en route, avant d'avoir parcouru l'étape de douze lieues. Nous nous décidons à passer par Siléh, où nous espérons trouver des chevaux.

Les habitants menacent de se soulever contre la Porte. Nous trouvons néanmoins bon accueil et d'excellents chevaux. Le crépuscule commence à tomber lorsque nous descendons dans la belle vallée de Tokat-sui, et ce n'est qu'à minuit que nous entrons à Amasia. Dans la cour du musselim, nous trouvons toute la suite de Méhémet-Ali-Bey, et nous ne parvenons pas à nous procurer un seul cheval. Notre Tartare est très-fatigué et opine que nous ne sommes pas si pressés que cela : Né japalym. — Qu'y pouvons-nous faire ? s'écrie-t-il ; il allume sa pipe, et se résigne. Telle n'est pas notre intention, nous réclamons des chevaux à cor et à cri. Olmaz ! — impossible ! — s'écria le Turc ; olur ! — cela ira — répondons-nous. L'homme hausse les épaules et reste sur son « né japalym. » Je renonce à tout espoir, mais L.... a une excellente inspiration : il déclare au Tartare que n'ayant pas rempli sa promesse, il est inutile qu'il nous suive, et il lui [illegible] qu'il ait à se garder de Hafis-Pacha que [illegible] de son

manque de zèle. « Alors vous n'aurez de chevaux ni demain ni après-demain. » — « Rien n'est plus facile ; nous t'avons promis 500 piastres ; nous en faisons l'épargne, je vais en offrir immédiatement 250 à l'imrahor de cette station-ci ; à la station prochaine, je lui offrirai les 250 autres, et demain soir nous serons à Samsun. » En effet, le maître de poste aurait volé, à ce prix, un cheval du bey lui-même ; et un simple calcul d'arithmétique apprit à notre Tartare qu'il ferait bien de s'arranger avec ce fonctionnaire pour un pourboire moins considérable. Le voyage continua donc sans interruption. Nous apercevons enfin, devant un cap couvert d'une magnifique forêt, la mer étincelante, et, comme les Grecs de Xénophon, nous poussons de grands cris de joie. Nous descendons au grand galop dans la quarantaine de Samsun ; mais une quarantaine turque dure tout juste le temps nécessaire pour lire une lettre de recommandation du pacha, ou pour compter 50 piastres sur le coussin d'un sofa. A notre joie, nous rencontrons V..., qui n'espérait plus être rejoint par nous, et nous nous embarquons le lendemain matin.

Un pas nous conduit de Samsun sur le vapeur autrichien, de la barbarie asiatique dans le raffinement européen. Nous commençons par demander des pommes de terre, dont la privation nous a été le plus sensible depuis un an, et une bouteille de champagne pour boire à la santé de notre roi, au jour de sa naissance, ici, sur les flots de la mer Noire. Revêtus d'habits turcs en lambeaux, maigres et décharnés, portant de longues barbes et suivis d'une escorte turque, on refuse de nous laisser entrer dans la première cabine jusqu'au moment où nous interpellons le capitaine en français. Ah ! que tout cet entourage nous mit à notre aise : il y avait là des chaises, des tables, des miroirs, des livres, des couteaux, des fourchettes, bref, des jouissances et des meubles dont nous avions désappris l'usage. C'est ici que nous

recevons la première nouvelle de la défection de la flotte, bruit auquel nous refusons d'ajouter foi.

Le deuxième jour, surgissent à l'horizon les phares blancs du Bosphore ; bientôt, nous découvrons les batteries du Bosphore; puis, nous passons devant Bujukdéré, Thérapia, etc., jusqu'à ce qu'enfin la pointe du sérail brille devant nous, et nous jetons l'ancre dans la Corne-d'Or.

L'accueil distingué qui nous était réservé de la part de tous les grands dignitaires turcs, fit une très-agréable impression sur nous ; je trouvai mon ancien protecteur Méhémet-Chosref-Pacha rappelé d'exil, élevé aux plus grandes fonctions. Il me reçut avec la même bienveillance qu'autrefois, et comme j'étais maintenant en état de lui parler sans drogman, je dus m'entretenir avec lui pendant une heure, en présence du ministre de l'intérieur et du grand trésorier. On était très-disposé à rejeter toute la responsabilité sur Hafis-Pacha et à le condamner sans rémission. Le vizir me chargea de lui présenter un rapport écrit sur tous les événements depuis l'explosion de la guerre. Sans voiler en rien les fautes commises par Hafis-Pacha, je saisis volontiers l'occasion de le disculper des accusations fausses portées contre lui. Ce n'était pas sa faute, si l'on n'avait mis en ligne que 40 000 hommes sur les 80 000 dont on disposait; si l'on n'avait pas réuni tous les corps sous le même commandement en chef; si l'on avait composé les deux tiers des régiments de Kurdes qui servaient décidément contre leur gré et qui s'enfuirent à l'approche de la décision finale. Hafis-Pacha est un honnête homme, et, malgré tout, le meilleur des généraux turcs. Il avait fait pour former son corps tout ce qui était en son pouvoir. Le pacha ressemblait à un artiste chargé de construire une voûte et à qui, au lieu de pierres dures, l'on n'offre qu'une molle argile. Il a beau ajuster ses matériaux ; au premier choc, la construc-

tion s'écroulera inévitablement, car le maître peut façonner les matériaux, mais il ne saurait les changer. L'armée de Hafis-Pacha avait été la mieux disciplinée et la mieux exercée, mais aussi la plus faible au point de vue moral que la Porte ait jamais mise sur pied. Le vizir craignait que Hafis-Pacha ne prît, à l'instar d'Achmet, son ami, parti pour Méhémet-Ali. Je le rassurai là-dessus, et lui représentai que le moment où des corps entiers avaient jeté leurs armes, où la flotte avait fait défection[1], était mal choisi pour tenir rigueur à un général qui avait combattu sans succès, mais avec un courage personnel, contre un ennemi supérieur en nombre. Je priai quelques diplomates des plus influents de s'entremettre en faveur de Hafis-Pacha, qui fut effectivement gracié bientôt après, et chargé du pachalik d'Erzeroum.

Plus l'issue de l'acte guerrier auquel nous avions pris part avait été malheureuse, plus fut énergique notre demande de la constatation officielle de ce fait que nous n'étions point responsable de la catastrophe. Sur ces entrefaites, le sultan était mort; les ambassadeurs n'avaient pas été accrédités à nouveau, et aucun d'entre eux n'avait été jusqu'ici présenté au nouveau maître. Mais un écrit du vizir nous procura immédiatement une audience où Son Altesse nous accueillit gracieusement et nous combla de dons. Le séraskier déclara que nous lui ferions plaisir en revenant à Constantinople quand les complications actuelles seraient résolues, et il exprima l'espoir que notre satisfaction serait réciproque.

Nous trouvons le sultan à Béglerberg, dans les mêmes salles où son père nous avait reçus deux ans auparavant, et les traits du jeune monarque me rappellent vivement ceux du défunt. Abdul-Médchid est un jeune

1. Achmet-Fevzi-Pacha, commandant de la flotte, avait fait sortir ses vaisseaux des Dardanelles, et était allé les livrer au vainqueur, dans le port d'Alexandrie. (Voir Louis Blanc, *Histoire de Dix ans*, t. V p. 430. Paris. Pagnerre.)

homme d'un bel extérieur; quoiqu'il n'ait que 17 ans, une grande barbe noire orne sa figure fine, un peu pâle. Le Grand-Turc paraît être d'une constitution délicate; il porte le costume de son père, le fez rouge avec l'agrafe de brillants et le manteau bleu foncé. Il me parut être plus taciturne et plus sérieux que le sultan Mahmoud. Il a ses raisons pour être grave.

LXV

Le sultan Mahmoud II.

Constantinople, le 1er septembre 1839.

J'ai visité aujourd'hui le tombeau du sultan défunt. Sur la crête de la montagne, entre la mer de Marmara et le port, non loin de la mosquée Nuri-Osman, on embrasse tout le panorama de villes et de mers, de montagnes, d'îles, de châteaux et de flottes dont la richesse n'est égalée nulle part sur le globe. C'est là que l'on avait porté le cercueil de Mahmoud; une tente avait été dressée sur la bière, et l'on élève maintenant la voûte autour de la tente, car les cendres du maître décédé ne doivent pas être dérangées une seconde fois. Qu'elles reposent en paix! Le sultan Mahmoud a été pendant toute sa vie en proie à une profonde douleur : la régénération de son peuple avait été la grande tâche de son existence, l'insuccès de son plan, sa mort.

Le dernier siècle a vu un autre État de l'est de l'Eu-

rope sortir soudain de son néant politique et se mettre rapidement au rang des grandes puissances en s'appropriant les avantages de la culture occidentale. A peine dégagé de la barbarie, il intervient puissamment dans les rapports du monde civilisé. Quand nous voyons la réforme si heureusement accomplie de la baie finnoise à la mer d'Azow, tandis qu'elle paraît avoir complétement échoué dans les pays si favorisés par la nature qui s'étendent du Taurus au Balkan, il est naturel de chercher les causes de l'issue diverse de la même tentative. Dans ces considérations il faut tenir compte, non-seulement des personnes, mais encore des circonstances; il faut comparer non-seulement Pierre le Grand et Mahmoud II, mais aussi toute la situation de la Russie d'autrefois et celle de l'empire musulman actuel.

Dans les deux pays, la réforme ne pouvait sortir du peuple; il fallait, au contraire, la lui imposer. Dans les deux pays, les populations formaient l'élément conservateur; le gouvernement, l'élément révolutionnaire; car les hommes seuls qui tenaient le gouvernail reconnurent la nécessité d'une régénération qui dut se faire en dépit de ceux qu'elle concernait. Mais bien différente était la tâche du czar qui avait à mettre les forces exubérantes d'un jeune empire dans la vraie voie, de celle du sultan qui devait ranimer le corps mort de l'état des Osmanlis. Tout aussi différents étaient les points de départ donnés aux deux souverains pour accomplir le grand œuvre.

Ni la religion, ni les mœurs ne défendaient au jeune czar de se transporter en Europe, dans les pays où il voulait s'instruire; il y déploya un sens droit et une activité incessante. A Saardam, il fait la charpente d'une barque, parce qu'il se propose de construire plus tard une flotte à Saint-Pétersbourg; aux hautes écoles anglaises, il étudie les sciences qu'il a le dessein d'introduire dans ses États; en échangeant la magnificence et

la majesté de son rang contre le train de vie ordinaire, il apprend à connaître des hommes qui, de leur science et de leur capacité, appuieront plus tard son entreprise.

La jeunesse du sultan s'écoula au sérail de Constantinople, où la tradition le confinait à l'instar d'un prisonnier, tandis que la religion lui interdisait tout commerce avec les étrangers. On a raconté que la mère du sultan Mahmoud avait été une Européenne : cette assertion est difficile à prouver. Une chose est certaine, c'est que le Grand-Turc ne comprenait pas une syllabe d'anglais, ni de français, ni d'allemand; il ne pouvait donc puiser dans les livres la connaissance de la situation du monde, et sa culture scientifique se bornait au Coran, à la langue arabe et à la langue persane, en tant qu'elles sont nécessaires pour écrire le turc. Le prince musulman n'avait de rapports qu'avec un petit nombre de personnes à qui donnait accès auprès de lui la jalousie du despotisme, et ces personnes c'étaient des femmes, des circoncis ou des mollahs.

C'est ainsi que Mahmoud avait atteint la 23e année, lorsqu'un soulèvement l'appela dans le monde qu'il n'avait entrevu jusque-là qu'à travers les grilles dorées du sérail. Lorsqu'on le tira de dessous un tas de nattes dans le kiosque blanc, au-dessus de la porte d'entrée du jardin du sérail, il crut qu'on allait l'étrangler sur l'ordre de son frère; au lieu de cela, on lui fit ceindre le sabre d'Ejub, et on l'éleva au rang de maître absolu d'un vaste empire dont il ne connaissait que les jardins de plaisance sur le Bosphore.

Tout ce que le nouveau maître savait des rapports extérieurs et de la situation intérieure de son pays, il le devait incontestablement à son malheureux oncle, le sultan détrôné Sélim, en faveur de qui s'était fait le soulèvement qui lui coûta la vie et éleva à sa place Mahmoud. Il avait hérité de Sélim le sentiment de la supé-

riorité européenne, l'amour de la réforme, la haine des janissaires.

Le sultan Mahmoud acheta le trône par des négociations avec les insurgés, à qui il fut réduit à accorder toutes leurs demandes, et par la condamnation à mort de son frère. Les liens du sang sont plus relâchés en Orient que chez nous, ils se rompent plus facilement sur le trône que dans une cabane. Mustapha n'était pas autre chose pour le sultan Mahmoud que le fils de son père et de quelque esclave, et de plus son ennemi mortel; même s'il eût voulu lui faire grâce de la vie, il ne l'eût pu contrairement à la volonté du peuple soulevé. Mahmoud céda; il sacrifia Mustapha à sa propre sécurité, et resta le dernier et seul survivant parmi les descendants d'Osman.

Le règne du sultan Mahmoud est caractérisé par le réveil des populations chrétiennes qui avaient gémi depuis des siècles sous le joug de la tyrannie turque, et le 29ᵉ neveu d'Osman paya la rançon des iniquités de ses ancêtres. Les raïahs de la Serbie, de la Moldavie, de la Valachie et de l'Hellade prirent les armes; une secte puritaine hostile naquit au sein même du mahométisme; l'ennemi héréditaire, le Moscovite, enserra la frontière du nord de l'empire, et les pachas de la Roumélie et de Widdin, de Bagdad, de Trébizonte et d'Acre, de Damas et d'Alep, de Batakia et de Janina déployèrent l'un après l'autre l'étendard de la révolte, tandis que la capitale elle-même était sans cesse menacée par les émeutes des janissaires.

Par une expérience de 18 années de règne, le sultan Mahmoud avait acquis la conviction intime qu'il ne pourrait pas continuer de régner avec les institutions politiques existantes, et qu'il devait mettre en jeu son pouvoir et sa vie pour réformer cette situation. Le modèle de la rénovation, il le chercha dans l'heureux Occident. Sa préparation était insuffisante, mais il avait

assez de bon sens pour reconnaître l'inéluctable nécessité de la réforme, et assez de courage pour l'entreprendre. Pour atteindre son but, il lui fallait terrasser toute puissance rivale dans l'empire et réunir tous les pouvoirs dans ses mains : il lui fallait aplanir le terrain avant que d'élever sa nouvelle construction. Le sultan a rempli avec sagesse et fermeté la première partie de sa tâche ; il a échoué dans la seconde.

Tout d'abord, il importait de briser le pouvoir effréné des janissaires. Cette entreprise, où quatre sultans avaient perdu le trône et la vie, fut préparée pendant des années, avec prudence et ténacité, par Mahmoud, et exécutée en un jour, en une heure, avec audace et bonheur. Le 14 juin, à midi, on entendit retentir à Péra le tonnerre des canons de Constantinople, et la première nouvelle fut que les prétoriens de l'Islam avaient cessé de vivre. Le Grand-Turc sortit du sérail appuyé sur des troupes régulières formées sous toutes sortes de noms et de déguisements, et tout particulièrement sur une grande partie des habitants turcs de la capitale elle-même, muni de l'étendard sacré du prophète et d'une fetwa[1] de condamnation du Scheik-ul-Islam. Hussein-Pacha, l'aga des janissaires, fut l'instrument le plus actif de leur extermination. Mais tandis que l'on canonnait la façade de la caserne de l'Almeidan, on laissa les portes de derrière ouvertes aux fuyards. Des torrents de sang coulèrent dans l'enceinte des vieux murs de Roumélie-Hissar et sur beaucoup d'autres points de l'empire, mais on fut bien aise de ne pas voir les enfants de Hadchi-Becklach qui voulaient se cacher, car les janissaires qui comptaient 199 bataillons, formaient l'élément le plus guerrier de la population musulmane. Les plus élevés en grade, les plus dangereux et les plus frondeurs seuls furent sacrifiés sans

1. Sentence.

merci ; c'est ainsi que le célèbre 31e bataillon fut exterminé jusqu'au dernier homme. La plus grande partie des janissaires resta cachée dans le pays, et aujourd'hui encore l'on voit dans toutes les provinces de l'empire de vieilles et vigoureuses figures qui portent au bras droit le signe indélébile de leur bataillon. Les individus restent, mais le corps est détruit.

Les ulémas avaient toujours été ligués avec les janissaires contre l'arbitraire des sultans ; maintenant il était possible, non pas de soumettre cette corporation religieuse, mais de la terrifier assez pour qu'elle n'opposât aux innovations qu'une répugnance et une résistance secrètes. En outre, l'on avait réduit en poussière le pouvoir héréditaire des princes de la vallée (Dérébeys) et de quelques grandes familles, comme les Cara-Osman-Oglu et les Ichapan-Oglu en Asie, et l'on avait vaincu les pachas trop puissants des provinces, à l'exception d'un seul.

L'on avait ainsi parcouru l'ère de la destruction, et le moment était arrivé de créer des institutions meilleures ; mais c'est alors que l'on sentit combien il était plus facile de reconnaître les défauts d'un édifice politique que d'y remédier, combien il est plus difficile de construire que de détruire.

Le sultan Mahmoud ne trouva pas, dans son propre peuple, un seul homme qui l'eût soutenu ou dirigé dans ses innovations ; il est presque impossible de se représenter le niveau de l'intelligence en Orient aussi bas qu'il l'est véritablement. Un Turc sachant lire et écrire, on l'appelle un savant ; la connaissance du premier et du dernier verset du Coran parachève sa culture. Un des dignitaires turcs que je serais tenté d'appeler le plus éclairé entre tous, n'en était pas moins un partisan zélé des mages et des astrologues ; il lui était impossible de se représenter la forme sphérique de la terre, et ce n'est que par courtoisie, et parce que nous

le soutînmes avec trop d'obstination, qu'il accorda qu'elle n'est pas plate comme une assiette. Personne ne parle une langue européenne, si ce n'est les renégats, et un grand nombre de Turcs revêtus de hautes fonctions sont réduits à se faire donner lecture des lettres qu'ils reçoivent dans leur propre langue. Je me souviens d'un lieutenant général qui peignait constamment son nom sur une feuille de papier; il venait d'apprendre cet art de son secrétaire. J'excepte de cette description certainement non exagérée les Osmanlis formés et élevés en Europe. Ces hommes seront à l'avenir de la plus haute importance. Le sultan Mahmoud a le mérite d'avoir semé cette semence, mais il ne lui a pas été donné d'en recueillir les fruits.

Il ne restait que de prendre conseil des étrangers; mais en Turquie le meilleur don est suspect, lorsqu'il est de provenance étrangère. Pierre le Grand avait recruté 500 officiers, ingénieurs, artilleurs, chirurgiens et artistes pour son service personnel; ils partagèrent ses peines et en recueillirent les fruits. En Russie, les étrangers étaient peut-être détestés; en Turquie, ils sont méprisés. Un Turc avouera sans peine que les Européens sont supérieurs à sa nation par leur science, leur habileté, leur richesse, leur audace et leur force, mais il ne lui viendra jamais à l'idée que pour cela l'Européen soit l'égal du Musulman. Cet orgueil invincible a ses racines dans la religion; elle va jusqu'à ordonner au vrai croyant de répondre au salut du chrétien: *Sélam aleikom* — salut à toi — non par le *aleikon sélam* usuel, mais seulement par *aleikon*, ce qui peut signifier si l'on veut: Malédiction à toi. Peu d'Européens ont reçu le même accueil que nous en Turquie. Les plus hauts dignitaires de l'empire nous témoignaient les plus grandes attentions; ils se levaient à notre entrée, nous assignaient une place sur le divan à leur côté, et nous offraient la pipe. Les colonels nous cédaient le pas; les officier

étaient encore passablement polis, mais les gens du peuple ne rendaient plus d'honneurs, les femmes et les enfants nous poursuivaient à l'occasion de leurs injures. Le soldat obéissait, mais ne saluait pas, et quoique les postes fussent tenus, dans des circonstances solennelles, de se mettre sous les armes, l'on n'osa pas en haut lieu établir le principe que les militaires turcs étaient tenus de témoigner du respect à un giaour. Nous étions des individus hautement distingués d'une catégorie très-dédaignée. Les Européens qui offrent leurs services aux Turcs pour de l'argent, se trouvent dans une position infiniment plus mauvaise ; la conséquence naturelle en est que ceux-là seuls restent en Turquie qui acceptent toute humiliation, et que ceux-là s'érigent en maîtres qui n'ont été dans leur patrie que de mauvais écoliers. En fait d'Européens, les Turcs n'ont connu longtemps que des vagabonds, et la mauvaise opinion qu'il sont des Occidentaux est justifiée tous les jours par les essaims d'aventuriers de toute espèce qui, par le manque de toute police, trouvent leur terre promise à Péra et à Galata.

Lorsque la Russie entreprit sa régénération, ce pays se trouvait dans un isolement tel que les autres États de l'Occident ignorèrent pour ainsi dire des mesures dont ils ne reconnurent l'importance qu'à leurs conséquences immenses. Il n'en va pas ainsi de la Turquie; toute l'Europe, disait-on, prend plus de part à la réforme de la Turquie que la Turquie elle-même. L'homme du peuple ne comprend pas pourquoi le hunkiar s'efforce de s'élever au rang de giaour, et il demeure convaincu que les ambassadeurs sont là pour demander au sultan une couronne pour leurs rois. — « Pourquoi, dit un mollah à l'assemblée de Biradchik, pourquoi 10 000 Osmanlis ne monteraient-ils pas sur l'heure à cheval, et ne s'avanceraient-ils pas, confiants dans Allah et la force de leur sabre, jusqu'à Moscou ? » — « Pourquoi pas? répondit un officier turc. Si leurs passe-ports sont visés

par l'ambassade russe, eh bien! que l'on tente la chose. » Cet officier, c'était Réchid-bey, qui a reçu son éducation en Europe ; mais il fit sa déclaration en français, et il lui était permis, il est vrai, de dire les choses les plus téméraires dans cette langue, car personne ne la comprenait. — *Nè sarar var !* « Qu'est-ce que cela fait? disait-on après la catastrophe de Nisib, le sultan est assez riche pour perdre par-ci, par-là une bataille et quelques provinces ! » Les cabinets européens sont là-dessus d'un avis tout différent. Tous expriment l'espoir de voir l'empire musulman raffermi et fortifié, mais chacun entend par là autre chose. La France est d'avis que la sécurité de l'Orient serait assurée si l'on donnait une égale force à la Turquie et à l'Égypte « pour avoir deux fortes puissances en Orient. » L'Angleterre, au contraire, croit qu'il importe d'assurer avant tout la puissance du sultan, ce qui empêcherait le gouverneur d'Alexandrie de protester contre des traités de commerce ou la construction de lignes de fer ; elle oublie que la Porte a perdu au mois de juin une armée et une flotte, et elle offre au vainqueur comme condition de paix la moitié de ce qu'il possédait avant la victoire. La Russie n'a rien à objecter à l'existence d'une ombre de prince sur le Bosphore et d'une autre ombre sur le Nil, et l'on comprend que cette puissance désire voir conserver le *statu quo*. La Grèce elle-même, qui a tant à faire chez elle, fait le beau rêve de la renaissance de l'empire turc. Il n'est pas possible d'employer une mesure fondamentale sans léser les intérêts de l'une des puissances, et il suffit que l'une d'elles fasse une proposition, pour que l'autre la rejette. L'influence des étrangers en Turquie est tellement grande que le sultan n'est point le maître dans sa capitale, dès qu'il s'agit d'un Européen. Les Européens ne sont point soumis à la loi du pays ; ils sont placés sous la protection de leur ambassadeur. Même pour les délits correctionnels les plus grossiers, le coupable peut

être incarcéré, mais non point puni; il faut qu'il soit élargi à la première réclamation de son ambassade; sinon, menace de rupture des rapports diplomatiques, d'envoi d'une flotte, et de bombardement. Mais les ambassades n'ayant pas de cour de justice proprement dite, sont réduites à déporter le coupable, qui revient à la première occasion dans son eldorado, et se promène inviolable et avec des airs de défi sous les yeux des autorités turques. D'un autre côté, l'on ne saurait le nier: les tribunaux turcs refuseraient toute justice aux Européens, et c'est ainsi qu'un mal est toujours la source de l'autre, et qu'un abus en engendre toujours un autre.

La longue querelle entre l'Église et l'État qui se poursuit à travers toute l'histoire de l'Occident, n'a touché aucun pays moins que la Russie, où le chef de l'État est en même temps le chef de l'Église. Une telle lutte de la puissance temporelle contre les serviteurs de la foi serait extrêmement périlleuse dans un pays où tant de peuples différents, turcs et arabes, kurdes et bulgares, arnautes et slaves, ne sont unis que par le lien de la foi, et où la moitié des sujets sont les parents spirituels d'une puissance voisine. Le sultan est, il est vrai, en même temps kalife; mais en cette qualité, il est doublement tenu de maintenir la doctrine du mahométisme. De même que la loi mosaïque, l'Islam s'étend sur une foule d'objets extérieurs. Il élève des règlements de police au rang de dogmes religieux s'opposant au développement de l'esprit, de la culture générale et des intérêts matériels. C'est un crime que de disséquer un corps humain, la chirurgie ne peut donc point faire de progrès, et la croyance en la prédestination s'oppose aux mesures contre la peste. L'art de la peinture est exclu parce que les hommes et même les animaux demanderont compte de leur âme à celui qui les aura représentés; la signification fatale du mois de séfer, la bonté du lundi, etc.,

règlent les entreprises militaires, sans que l'on tienne autrement compte de la saison et de la température. L'obligation légale de prendre un bain dans des circonstances déterminées autorise à négliger toute espèce de service, et le jeûne du Ramasan interrompt toutes les affaires. Le musulman ne se résigne que difficilement à se faire une saignée, et le vin fortifiant est interdit même aux convalescents dans les hôpitaux. Un nombre immense de personnes sont frappées de cécité parce que l'œil du vrai voyant ne doit pas être protégé par un parasol, et qu'il est tenu, lorsqu'il est en prière, de toucher la terre de son front. Le soldat porte des bottes qui lui rendent la marche impossible parce qu'il est obligé de les quitter cinq fois par jour pour faire ses ablutions.

Le kalife, lorsqu'il veut être le sultan de l'empire ottoman, est donc réduit à ébranler l'autorité des doctrines de l'Islam, celle-là même où il puise son pouvoir absolu.

A l'exemple du sultan, le czar avait à lutter avec l'ennemi du dehors, en même temps que les affaires intérieures lui suscitaient de pénibles préoccupations ; mais la Russie remporta la victoire, tandis que la Porte fut battue sur toute la ligne. Une série de défaites furent aux yeux du peuple, qui ne comprend pas la nécessité des innovations et qui soupire sous le poids des maux dont elles sont nécessairement accompagnées, le jugement de Dieu et la sentence de condamnation.

Depuis le jour où le Grand-Turc avait détruit le poids que l'empire ottoman avait jeté jusque-là dans la balance de l'Europe, depuis l'extermination des janissaires, il perdit, l'un après l'autre, des pays entiers et des empires. L'Hellade, la Serbie, la Moldavie, la Valachie se dérobèrent à son pouvoir ; l'Égypte, la Syrie, la Candie, Adana et l'Arabie échurent à un vassal révolté. La Bessarabie et le nord de l'Asie Mineure furent

conquis par les Russes, l'Algérie occupée par les Français. Tunis se rendit indépendante, la Bosnie, l'Albanie et Tripoli n'obéissaient plus que de nom. Deux flottes furent perdues, l'une par la bataille, l'autre par la trahison; une armée russe passa le Balkan et parut sous les murs de la seconde capitale de l'empire; pour comble de malheur, les armes des infidèles durent protéger le maître dans sa propre résidence contre une armée musulmane.

Voilà les grands et nombreux obstacles qui s'opposèrent au plan du sultan, et il n'est que trop vrai de dire « qu'en Turquie on a commencé la réforme par la queue. » La création la plus malheureuse fut celle d'une armée sur le modèle européen, avec des jaquettes russes, un règlement français, des fusils belges, des couvre-chef turcs, des selles hongroises, des sabres anglais et des instructeurs de toutes les nations. Elle était composée de troupes vassales, de troupes de ligne astreintes au service à vie, de landwehr astreinte à un service indéterminé; les chefs en étaient des recrues, et les recrues des ennemis vaincus d'hier. Dans l'administration civile, l'on avait fait un faible essai de ne plus affermer les impôts, mais de les prélever directement pour l'État. Le déficit qui, au commencement, en devait résulter nécessairement dans les finances, et surtout le manque d'employés honnêtes empêchèrent de poursuivre cette réforme importante entre toutes. Les titres des fonctions publiques furent changés, mais les hommes qui en étaient revêtus continuèrent à faire preuve de la même incapacité. Souvent aussi le sultan brava sans nécessité les préjugés religieux, car quel avantage pouvait-il voir à envoyer son portrait, interdit par la foi, au Scheik-ul-Islam, le chef de la foi.

Le sultan Mahmoud transmit le pays dans l'état le plus lamentable à son jeune successeur; car l'empire ottoman est faible comme un enfan dans les nouvelles

institutions qui n'ont pas encore pris racine, caduc comme un vieillard dans les anciennes qui se survivent à elles-mêmes. Un jugement impartial assignera à Pierre le Grand une place plus élevée dans l'histoire qu'à Mahmoud II; mais il devra avouer également que la tâche du sultan, — si tant est qu'elle pût être résolue, — était infiniment plus difficile que celle du czar.

LXVI

Voyage sur la mer Noire et sur le Danube jusqu'à Orsowa.

A bord du *Fernando*, le 13 septembre 1839.

Nous quittons Constantinople le 9 septembre, à midi. Nous atteignons Verna le lendemain, nous rendons visite au pacha, et nous continuons notre voyage par une mer calme et un ciel serein. Tout d'abord, on rase d'assez près la côte, jusqu'au cap de Gullgrad, un très-beau promontoire taillé à pic et couronné d'une vieille ruine. A partir de ce point, la côte s'éloigne, s'abaisse et finit par se changer en un vaste marais entouré par la mer, par des lacs étendus et par les bras du Danube. Cette vaste étendue n'est qu'un alluvion du grand fleuve qui des eaux des Alpes, du Balkan et des Karpathes teint en jaune la mer bleue, jusqu'à une distance de trois à cinq milles géographiques. Cette particularité indique aux navigateurs l'approche du rivage, car la terre ne devient visible que plus tard, et

nul phare n'éclaire, la nuit, l'entrée difficile du Danube. Ce fleuve jette trois bras principaux à travers le delta : au sud, le Kédrilléh-Boghas ; au nord, le Kili-Boghas ; au milieu, la Sulina, qui seule est navigable. La Sulina est large de cent cinquante à deux cents pas, et forme à son embouchure un banc de sable couvert à peine de dix pieds d'eau. Les bateaux à vapeur navigant sur mer ne peuvent guère avoir un tirant d'eau inférieur à huit pieds ; une diminution de deux pieds rendrait donc l'entrée du fleuve absolument impraticable. Après l'importance acquise par la navigation des bateaux à vapeur du Danube qui mettent le cœur de l'Allemagne en communication directe avec Trébizonte et Alexandrie, cette interruption serait un événement d'une grande importance. Mais il existe encore un autre motif de désirer qu'un nouveau débouché soit ouvert sur la mer Noire.

La paix d'Andrinople adjugea le bras du nord du Danube aux Russes, le bras du sud aux Turcs ; mais le pays entre les deux courants, les grandes îles marécageuses des deux côtés de la Sulina resteraient inhabitées. Nous trouvâmes toutefois les cordons de la quarantaine russe avancés jusqu'au bord septentrional de la Sulina, et près de l'embouchure même, sur le rivage méridional, une petite ville russe qui certainement se développera et grandira rapidement, car une foule de navires jettent l'ancre ici. Nous ne trouvâmes pas trace d'un phare mentionné par les gazettes officielles, mais nous vîmes une paire de chaloupes canonnières et quelques pièces couchées sur le rivage. Le commandant russe du poste a fait plusieurs tentatives de soumettre les bateaux à vapeur autrichiens à une sorte de visite : les commandants s'y sont refusés. Mais de fait, les Russes sont maîtres de l'embouchure de cette importante artère de l'Allemagne. Tant que la paix durera en Europe, la navigation sur le Danube ne sera pas en-

travée ; mais si une guerre éclatait, le commerce autrichien serait complétement au pouvoir des Russes, et il serait difficile de les chasser les armes à la main de leur position, car la côte plate empêche les vaisseaux de guerre de s'approcher par mer, et l'accès par voie de terre est fermé par des marais impraticables.

Le Danube, à partir de Silistrie, forme un vaste cercle vers le nord. A Czernawoda, l'on n'est éloigné que de sept lieues de Kustendché, sur la mer Noire, mais en bateau ce parcours est de soixante-dix lieues. A Czernawoda commence en outre une série de lacs, dont le bassin s'étend jusqu'aux approches du Kustendché, et la pensée devait donc venir de percer ici un canal. Nous avons examiné le terrain à ce point de vue ; la hauteur derrière Kustendché n'est pas considérable en soi, mais elle ne contient pas d'eau qui puisse alimenter le canal. Il faudrait donc percer ce canal jusqu'au niveau du Danube, près de Czernawoda, et pour cela, remuer des masses de terre tellement énormes que l'on peut tenir l'entreprise pour impossible. Un chemin de fer même rencontrerait des obstacles assez considérables. Si l'on se contentait d'une chaussée, le transport par terre serait encore plus coûteux que le détour par eau ; on perdrait en outre la communication avec Brailow et Galatz, les débouchés de la Moldavie et de la Valachie, dont l'importance s'accroît tous les jours ; ajoutez à cela que le rechargement à Kustendché offrirait de graves inconvénients. Le petit port étroit est presque entièrement rempli par le lest qu'y ont jeté, depuis des siècles, les vaisseaux turcs, la rade est ouverte aux vents, la ville elle-même a été détruite de fond en comble par les Russes ; de telle sorte que quarante ou cinquante hommes à peine habitent les anciennes ruines romaines et les nouvelles ruines turques. Tout est à refaire sur ce point. Il faut en outre considérer que si des traités n'ont plus la force de retenir les Russes derrière la Sulina, le

rempart de Trajan ne les tiendra pas davantage en respect ; la question est en connexion étroite avec les complications orientales qui attendent depuis si longtemps leur solution définitive.

Les obstacles, au contraire, s'opposent à la navigation sur la Sulina. La largeur de la barre devant l'embouchure ne dépasse pas cent à cent cinquante pas, et elle n'a que sur une petite étendue la profondeur de dix à quatorze pieds ; à une lieue en aval de Tuldcha il y a un autre banc de sable, où le courant conserve toutefois une profondeur de quatorze pieds ; ce passage serait donc praticable, et si l'on resserrait l'embouchure par des môles, le courant suffirait à maintenir l'entrée libre. La chute du fleuve est encore assez rapide pour que les bateaux ne puissent pas parcourir plus de cinq milles à l'heure en remontant le courant, tandis qu'ils en parcourent quatorze en le descendant. Quand les eaux sont basses, la rapidité est de moitié moins grande, mais cela est plus que suffisant pour tenir l'embouchure ouverte ; toute la question est de savoir qui se chargera de l'entreprise. Le gouvernement turc n'y a point songé lorsque sa situation était meilleure qu'en ce moment ; le gouvernement russe aurait plutôt intérêt à fermer la Sulina qu'à l'ouvrir, et l'Autriche, représentant ici l'Allemagne tout entière, serait dans le cas d'exécuter l'œuvre sur un terrain dont il est à proprement parler difficile de dire à qui il appartient.

J'avais tout le loisir nécessaire pour m'édifier sur ce sujet lorsque nous passâmes entre les bords couverts de joncs du Danube. L'aspect du fleuve est très-original, car pendant dix lieues on s'avance sur une immense mer verte de roseaux ondulants, d'où sortent les mâts et les voiles de grands vaisseaux qui suivent les détours du courant jusqu'à Galatz et Brailow. Au loin, à l'horizon du sud, les montagnes de Baba-Dagh et de Besch-Tépé sont visibles, et le soleil se couche éclatant derrière de

beaux saules. Ce soir, nous rencontrons plus de cent navires qui remontent tous jusqu'à Galatz et Brailow.

Les nombreux milles de terre qui sont ici couverts de joncs, cachent de grands troupeaux de buffles et de bœufs, d'innombrables essaims d'oiseaux de mer, mais aussi des loups, et il y a quelques années à peine que des troupes de bandits rôdaient ici, surprenant la nuit les navires qui avaient jeté l'ancre. Il est probable qu'au prix de travaux peu considérables, l'on garantirait les îles par des digues basses, contre l'inondation annuelle du Danube, et l'on gagnerait une étendue immense de terrain d'une extrême fertilité.

A partir de Galatz et de Brailow, nous voyons les quarantaines, et, le 13, nous attendons la *Galatée ;* le soir, après le coucher du soleil, nous voyons s'élever à notre grande joie une colonne de fumée.

A bord du *François*, sur le Danube, le 10 octobre 1839.

Le 15 septembre au matin, nous continuâmes notre route. Je connaissais les rivages du Danube jusqu'à Roustchouk : à droite, des îles avec des joncs et des saules ; à gauche, le rivage bulgare avec des collines, quelques villages, un peu de culture, parfois de petits bois. A Roustchouk, nous rendons visite au vizir Saïd-Méhémet-Pacha. Il est ami personnel de Hafis-Pacha et paraît voir toute la situation sous les couleurs les plus sombres. A Nicopolis, nous visitons la forteresse bien conservée sur une hauteur escarpée qui s'élève au bord du Danube, et, à Widdin, nous nous rendons auprès du vieux vizir Hussein-Pacha, l'exterminateur des janissaires ; celui-ci fait aussitôt arrêter la *Galatée*, avancer des chevaux, et nous prie d'aller voir les nouvelles fortifications et de donner notre avis sur leur continuation.

Widdin est une ville considérable, entourée d'un rempart avec des bastions et des fossés à revêtement sec. Devant les cinq portes, de petits ravelins; autour des corps de place, de vastes faubourgs enserrés dans dix nouveaux fronts de fortifications dont les fossés sont secs et sans revêtement. C'est là que Hussein-Pacha élève des redoutes en pierres, dont deux sur le Danube sont achevées. Nous trouvons tous les magasins de la ville fermés, parce que les habitants les plus considérés sont forcés de faire la corvée, comme si l'on était à la veille d'un siége. Tout l'emplacement de Widdin est très-favorable, et, ce qui est très-rare en Turquie, la forteresse n'est dominée nulle part; mais la position de Nicopolis et de Widdin est telle qu'elle n'a guère d'importance dans une guerre avec l'Autriche, ni dans une lutte avec la Russie.

A l'embouchure du Timok commence le territoire serbe, où il nous est interdit d'entrer. Il faut que le bateau prenne à bord des employés sanitaires de la Serbie. Les trois places fortes de Gladowa, Nouvelle-Orsowa et Belgrade, les seules où les Turcs puissent encore s'arrêter, sont également comprises dans le cercle de la quarantaine serbe. Nous avions à bord un aga de Constantinople chargé de porter des dépêches au pacha de Belgrade. Pour transmettre les ordres du gouvernement turc à une forteresse turque, le messager est tenu de se servir d'un vapeur autrichien et de se soumettre à la quarantaine autrichienne de dix jours, s'il ne veut être astreint à la quarantaine serbe d'Alexinza, qui dure vingt jours.

On ne remonte que lentement le courant, et nous mettons cinq jours à parcourir la distance de Brailow à Gladowitza, en amont de Gladowa. Il faut un jour tout entier pour le trajet de deux lieues de Gladowitza à Orsowa, où l'on passe la Porte de fer.

La Porte de fer n'est pas aussi terrible que son nom

Le Danube passe entre des montagnes d'une hauteur moyenne, sur plusieurs récifs bas, jetés en travers de son lit sur une étendue de quinze cents pas. Les récifs ne sont visibles que lorsque les eaux sont très-basses; mais le Danube étant large de huit à neuf cents pieds, et sa chute plus forte que sur d'autres points, il en résulte un tourbillon violent, malgré le peu de profondeur du courant. Le côté du nord est seul accessible à un navire.

On embarque les voyageurs et les marchandises dans de grands bateaux que vingt paires de bœufs tirent jusqu'à Orsowa.

La forteresse de la Nouvelle-Orsowa avec le fort Élisabeth situé en face, offre un très-bel aspect. Ce fort consiste en deux bastions casematés, avec une caserne défensive en guise de courtine. Cette caserne est dominée par une belle tour avec quatre étages de meurtrières, à laquelle on monte par un escalier tournant souterrain. Les routes sur les deux rives et le passage sur le Danube sont dominés parfaitement par le feu du fort, et il ne s'agit à vrai dire que de garantir la place contre une surprise par des canots ou sur la glace.

Cette forteresse a été, je crois, bâtie par les Autrichiens sous l'empereur Léopold Ier. A peine achevée, elle tomba après la chute de Belgrade et sans résistance, au pouvoir des Turcs qui se sont contentés d'ajouter à l'église un minaret en bois, et de laisser tout le reste en l'état. Les officiers du génie professent un respect particulier pour le fort, et le tiennent pour le meilleur du monde.

Nous pouvons donner aux Serbes ce témoignage qu'ils suivent en conscience les nouvelles prescriptions de leur quarantaine. Lorsque nous prîmes terre près de la Porte de fer, nous fûmes entourés de gardes; chaque morceau de lin, chaque plume fut écartée de notre chemin, car si elle touchait notre pied, la Porte de fer pouvait être compromise. Le poste qui nous précédait avait le

fusil chargé, et les jeunes filles serbes parées de fleurs et de monnaies d'argent et d'or, se rendant à Fékie, tournaient en un vaste cercle notre société suspecte. Ces craintes et ces précautions firent sur nous un effet très-comique; mais si on en considère le but, on ne peut que les approuver.

En arrivant à la Vieille-Orsowa, sur le territoire autrichien, on s'aperçoit que l'institution est ici moins nouvelle; nous fûmes introduits sans pédanterie, mais avec précaution, on avait lié les queues des bœufs de trait, pour les empêcher de toucher un des étrangers et, immédiatement après, le conducteur « immaculé ». Dans la quarantaine, nous fûmes condamnés à une détention de dix jours.

La *Galatée* a fait, il y a quelques semaines, la tentative de remonter la Porte de fer; les eaux étant hautes, elle atteignit à peu près le milieu du rapide; là, elle se débattit une heure sans avancer. Sans doute, le navire est très-grand en proportion de sa machine, et, s'il était remorqué par vingt ou trente paires de bœufs, il arriverait certainement à vaincre l'obstacle; mais le niveau des eaux étant ordinairement trop bas, un essai isolé serait de peu de profit.

Un autre moyen de résoudre la difficulté consisterait peut-être à creuser ou plutôt à renouveler un canal sur la rive serbe, car les traces les plus évidentes prouvent qu'autrefois ce canal longeait le rapide tout entier. Le canal, séparé du Danube par une langue de terre étroite, couverte de broussailles et d'arbres, est conservé sur une étendue de cinq à six cents pas. Les racines de cette végétation ont plongé si avant dans la digue que le Danube n'a pu la rompre que sur deux points. Le canal est probablement un ouvrage de Trajan. Pour le rendre navigable, il ne serait point nécessaire de construire des digues; mais il faudrait tout d'abord que le travail fût exécuté sur un terrain dont le propriétaire ne fût point

ture pratiquée dans la partie supérieure de la voûte; l'entrée est défendue par un mur crénelé.

En amont de Moldawa, le Danube est de nouveau navigable; le courant en est plus calme, le lit plus libre d'écueils; mais les rives escarpées, magnifiques, s'étendent jusqu'à Gollubitza, vieux château avec de hautes tours et des murs qui garnissent un cône pointu. Ce château présente l'aspect le plus merveilleux et le plus mystérieux, et toute la position offre la vue la plus sauvage et la plus belle que je connaisse sur le Danube. En amont de ce castel, le fleuve a une largeur de deux mille pas; il se resserre au pied du château jusqu'à n'en avoir plus que quatre cents, et coule entre des rochers taillés en pic, d'une hauteur colossale, dans une gorge profonde et sombre.

Avec l'extension qu'a déjà prise la navigation sur le Danube, il importe de vaincre les obstacles qu'y oppose la nature du fleuve. A cet effet, le moyen le plus simple consisterait à employer des bateaux à vapeur en fer, plats, et d'une grande force. En faisant sauter quelques écueils et en utilisant le vieux canal, on mettrait ces bateaux à même de remonter et de descendre en tout temps de Skala-Gladowa à Moldawa, à l'exception peut-être du mois d'octobre, où les eaux sont trop basses. Mais alors il faudrait aussi reculer jusqu'à Moldowa ou avancer jusqu'à Brailow la quarantaine établie dans un marais près d'Orzowa, car sa position actuelle nécessiterait l'emploi de deux bateaux en fer, et en traînerait un chargement et un déchargement d[illegible] ble et embarrassant. Mais peut-être l'institutio[illegible] quarantaines tout entière est-elle en train de subi[illegible] portantes modifications.

FIN.

NOTE

Cette lettre est écrite au commencement de l'année 1838, au moment où le sultan Mahmoud se disposait à reprendre violemment la Syrie au vice-roi d'Égypte. Ces deux hommes se disputaient l'empire de l'Orient et tenaient l'Europe attentive à leur querelle.

« Or, voici quelle était, à l'égard de Constantinople et d'Alexandrie, la situation respective des cinq grandes puissances européennes.

La Russie dominait l'événement. Le pied sur Constantinople, peu lui importait qu'entre les deux rivaux ce fût la paix ou la guerre. Dans le premier cas, elle avait pour lui répondre de sa domination l'état d'anxiété et d'épuisement où le *statu quo* retenait la Turquie. Dans le second, Ibrahim faisant un pas en avant, [illegible] pas, lui était un prétexte pour courir au Bosphore. Elle [illegible] donc à s'inquiéter de rien. Seulement, pour se parer des [illegible] de la modération, et par pudeur, elle demandait le main[illegible] la paix.

[illegible] ce que demandait aussi la Prusse, mais uniquement [illegible] des hasards. Car sur le théâtre qui venait de s'ouvrir, [illegible] pas de rôle pour elle.

[illegible] en était pas ainsi de l'Autriche, directement intéressée à [illegible] contre l'ambition russe l'embouchure du Danube. D'ail-

leurs, M. de Metternich mettait sa gloire à préserver de toute secousse l'équilibre européen fondé en 1815, et les approches d'un conflit alarmaient sa politique circonspecte. Parvenu à l'âge où l'on a besoin de repos, il semblait dire, à l'exemple de Louis XV : « Cela durera bien toujours autant que moi. » L'Autriche s'employait donc à calmer l'irritation belliqueuse de Mahmoud, sans cacher qu'elle préférait le sultan, souverain légitime, au vice-roi, sujet rebelle.

Pour ce qui est de l'Angleterre, elle portait à Méhémet-Ali une haine systématique, implacable. Elle avait juré sa perte parce qu'il résistait au despotisme des marchands de Londres, parce qu'il avait sous la main l'Euphrate et la mer Rouge, grandes routes de l'Inde; parce qu'on ne pouvait aller de la Tamise au Gange, en traversant la Méditerranée, sans le rencontrer et le subir; parce qu'il aimait la France. De là le traité de commerce conclu le 16 août 1838 entre l'Angleterre et la Porte, traité qui devait à la fois servir de contre-partie aux conventions d'Unkiar-Skelessi, et ruiner le pacha d'Égypte par la suppression des monopoles, source à peu près unique de ses revenus. Et qui la représentait à Constantinople, cette haine anglaise? Un diplomate fougueux jusqu'à l'étourderie, passionné jusqu'à la violence : lord Ponsonby. Il est vrai que le consul général de la Grande-Bretagne à Alexandrie était M. Campbell, esprit juste et modéré. Mais lord Ponsonby attirait à lui le gros de la politique, se faisait centre, et, quoique le langage de la paix fût sur ses lèvres, tout bas il poussait à la guerre, enflammant les rancunes de Mahmoud et sa jalousie, encourageant son orgueil, présentant l'occupation de la Syrie par Ibrahim comme une usurpation d'une insolence rare, et prédisant comme un fait inévitable l'extermination du vice-roi. En cela, néanmoins, nul doute que lord Ponsonby ne dépassât la politique de son gouvernement. Au fond, le Cabinet de Saint-James redoutait et devait redouter une rupture qui eût infailliblement placé Constantinople sous la protection de l'épée russe.

De la part de la France, mêmes appréhensions relativement à la Russie. Car, du reste, — et ici le gouvernement et la nation se trouvaient d'accord, — la France avait pour Méhémet-Ali une préférence marquée. Elle lui savait gré de son culte pour la mémoire de Napoléon et de son goût pour le caractère français, de son penchant à nous imiter, de son empressement à nous servir. Et puis, c'était un homme nouveau, le fils de ses œuvres, un élu des révolutions modernes. Malheureusement,

et par une inconséquence grossière, la France, qui aimait le vice-roi, s'était fait représenter à Constantinople par un de ses adversaires les plus convaincus : l'amiral Roussin. Ajoutons que le Cabinet des Tuileries se préoccupait beaucoup moins d'Alexandrie que de Constantinople, ce qui le conduisait à faire pour le maintien de la paix des efforts persévérants et sincères.

On le voit, quelque profonde que fût entre les cinq puissances la diversité des intérêts ou des sympathies, considérée dans son ensemble, l'Europe se prononçait pour le *statu quo*, et, en vue de sa propre tranquillité, elle ordonnait le repos à l'Orient. »

(Louis Blanc, *Histoire de Dix ans*, tome V. Paris, Pagnerre.)



TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.





